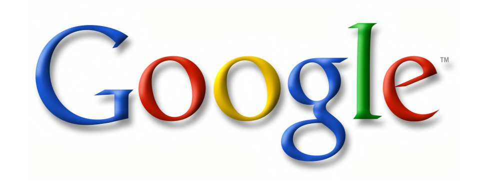



SE TAIRE ET FAIRE



HISTOIRE DES REVOLUTIONS D'ESPAGNE,

DEPUIS la destruction de l'Empire des Goths, jusqu'à l'entiére & parfaite réünion des Royaumes de Castille & d'Arragon en une seule Monarchie.

Par le P. JOSEPH D'ORLEANS *de la Compagnie de* JESUS, *revûë, continuée & publiée par les PP.* ROUILLÉ *&* BRUMOY, *de la même Compagnie.*

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.



A PARIS,

Chez ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à Saint Athanase & au Palmier.

M. DCC. XXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

SOMMAIRE

DU TROISIÉME LIVRE.

Minorité de Henry I. fils d'Alphonse le Noble Roi de Castille. Histoire des troubles qui agitérent cette minorité, jusqu'à la mort du jeune Roi. Elevation de Ferdinand III. petit-fils d'Alphonse le Noble à la Couronne de Castille, par la cession que lui en fit sa mere Berengére. Troubles en Castille au sujet de l'avénement de Ferdinand à la Couronne de Castille. On lui conteste le droit de succéder au Thrône de Castille. Le Roi de Léon pere du nouveau Roi se déclare contre lui. Humiliation des ennemis de Ferdinand. Il conclut avec le Roi de Léon une Tréve qui fut le préliminaire de la paix. Regne de Jacques I. Roi d'Arragon, fils & successeur de Pierre II. Sa naissance, son éducation, événements singuliers dans

l'intervale de son bas âge, & de son élevation au Thrône d'Arragon, son Couronnement, sa minorité. Troubles qui agitérent les commencemens de son Regne. Par sa valeur & par une conduite pleine de sagesse, il tient en respect ceux qui troubloient la tranquillité de l'Arragon. Union de Ferdinand III. & de Jacques I. contre les Maures. Ils sacrifient leurs prétentions mutuelles, & leur intérêt particulier au bien public. Derniéres années du Regne de Sanche le Fort Roi de Navarre. Sa maladie, & sa mort. Ambition des prétendants à la Couronne de Navarre. Thibaud Comte de Champagne succéde à Sanche nonobstant les prétentions du Roi d'Arragon. Entreprises & exploits de Ferdinand Roi de Castille contre les Maures. Les embarras qui lui surviennent ne retardent point l'éxécution de ses projets pour la gloire de la Religion. Guerre intestine parmi les Infidéles. Leurs divisions frayent au Roi de Castille le chemin à de nouvelles conquêtes. Jacques I. pacifie les troubles domestiques de ses Etats.

Il se rend maître des Isles Baléares. Histoire de cette conquête. Mort d'Alphonse IX. Roi de Léon. Ferdinand son fils Roi de Castille, quitte le siége de Jaën pour se mettre en possession des Etats de son pere. Le Roi d'Arragon se porte pour médiateur entre Don Pédre de Portugal, & Don Ponce de Cabréra. Conquête du Royaume de Valence par Jacques I. Histoire du siége & de la réduction de cette Capitale. Fondation du Royaume de Grenade par le Sarrasin Alhamar. Occupations de Ferdinand Roi de Castille jusqu'au temps de ses grandes expéditions contre les Infidéles. Prise de Jaën & de plusieurs autres Villes de la dépendance des Maures. Démêlés entre le fils de Ferdinand & Jacques I. Rétablissement de la concorde entre ces deux Princes. Préparatifs pour le siége de Séville. Eloge & mort du célébre Rodrigue Ximénés Archevique de Tolède. Description du siége & de la conquête de Séville. Réduction des principales Villes de l'Andalousie. Ferdinand se dispose à porter ses armes en Afrique. La mort

le prévient. Son éloge. Sa postérité. Son zéle pour le bien de la Religion & de l'Etat. Alphonse son fils surnommé le Sage monte après lui sur le Thrône. Caractére du nouveau Roi. Conduite peu mesurée de ce Prince au commencement de son Regne. Le Roi d'Arragon se ligue contre lui avec Marguerite de Bourbon veufve de Thibaud I. Roi de Navarre, & Régente du Royaume pendant la minorité de Thibaud II. La trahison d'un Sarrasin suscite de nouvelles affaires à Jacques I. dans le Royaume de Valence. Quel parti prit le Roi d'Arragon pour dissiper l'orage. Suite du Regne d'Alphonse le Sage. Inconsequence, & imprudence de ses démarches. Paix concluë entre la Castille, la Navarre, & l'Arragon. Mariage de Thibaud II. avec Isabelle de France fille de Saint Loüis. Traité entre le Roi de France & le Roi d Arragon. L'Empire vacant par la mort de Frédéric II. irrite l'ambition des Prétendants, & d'Alphonse en particulier. Traverses qu'Alphonse eut à essuyer de la part de son frére Henry &

de ses Sujets: Troubles domestiques dans la Maison de Jacques I. Histoire de ses amours avec Thérese Vidaura & des divisions dont elles furent la source. Supériorité de génie dans le Roi d'Arragon pour dissiper les factions qui se formoient contre lui. Il pourvoit au bon ordre de ses Etats par des reglements utiles. Il fraye à ses Ancêtres un chemin au Thrône de Sicile par le mariage de son fils Don Pierre avec Constance fille du Bâtard Mainfroy. Croisade des Souverains de l'Espagne Chrétienne contre toutes les forces de l'Empire. Mahométan. Obstacles qu'il fallut surmonter au Roi d'Arragon avant que de se mettre en campagne. Succés de la Croisade. Conquête de Murcie. Au retour de cette expédition Jacques & Alphonse trouvent des revers au milieu de leur Famille. Croisade publiée contre Mainfroy. Elevation de Charles d'Anjou au Thrône de Sicile. Abrégé Historique de la Conquête de ce Royaume jusqu'à la mort tragique du jeune Conradin, un des compétiteurs de Charles. L'ambition de Don

Pierre fils aîné de Jacques I. est funeste au repos de la Famille Royale & de l'Etat. Mariage de Blanche fille de Saint Loüis avec Ferdinand de la Cerda fils aîné du Roi de Castille. Clauses du Traité conclu à ce sujet. Cérémonie des nôces. Entrevûë des Rois de Castille & d'Arragon. Croisade malheureuse sous la Banniére de Saint Loüis. Mort de ce grand Roy devant Tunis. Ambassade du grand Kam des Tartares à tous les Souverains de l'Europe, pour les engager à s'unir avec lui contre la domination Sarasine en Orient. Préparatifs de Jacques I. pour faire le voyage d'Outremer. Il abandonne son entreprise. Don Pierre fils de Jacques I. se met en devoir de disputer le Comté de Toulouse à Philippe le Hardy Roi de France. Il est contraint de renoncer à ses prétentions. Ce Prince machine la perte de son frére, & en vient à bout. Détail des scénes tragiques qu'il donna, & des resorts qu'il fit joüer à ce dessein. Mort de Henry de Champagne Roi de Navarre qui avoit succédé à son frére Thibaud. Ambition des Préten-

dants à cette Couronne. Mort cruelle de Don Sanche, victime des fureurs de Don Pierre son frére. Effets que produisit cette mort sur l'esprit de Don Jacques Roi d'Arragon. Ce Prince se rend au Concile de Lyon. Il s'abouche avec le Pape. A quoi se termina cette entrevûë. Les Grands de Castille se révoltent contre leur Roi sous le prétexte du bien public. Le Portugal donne occasion à la révolte, & pourquoi. Fureurs de la guerre civile suscitée en Castille. Alphonse au milieu de ces embarras domestiques fait valoir en vain ses prétentions à l'Empire. Alphonse entreprend à ce dessein un voyage à Lyon. Son entrevûë avec le Pape, & résultat de leurs conférences. Irruption des Maures en Castille. Progrés de ces Infidéles. Ils entrent à main armée dans l'Arragon. Jacques I. se met en devoir de s'opposer à ce torrent. Sa maladie, sa mort édifiante, ses obséques, sa postérité, & son éloge.

SOMMAIRE
DU QUATRIE'ME LIVRE.

Pierre III. Roi d'Arragon succéde à son pere. Caractére de Sanche second fils d'Alphonse le Sage. Pratiques sourdes de ce Prince pour se faire déclarer héritier présomptif du Thrône au préjudice des enfans de Ferdinand de La Cerda son frére aîné décédé depuis peu. Moyens qu'il employe pour le succès de ses intrigues. Foiblesse d'Alphonse lorsqu'il s'agit de s'opposer aux desseins ambitieux de son fils. Mouvements, divisions, & scènes tragiques que causa dans la Castille l'ambition de Sanche. Politique du Roi d'Arragon pour tirer avantage des troubles qui agitoient les Etats d'Alphonse. Captivité des Princes de La Cerda, & retraite de Blanche leur mere en France. Ligue de Pierre Roi d'Arragon, & de Sanche. Négotiations du Roi de France auprès d'Alphonse & de Pierre, en faveur des La Cer-

*da. Révolte des Catalans. Pierre les réduits par la prise de Balaguer. Histoire de la sanglante intrigue que conduisit le Roi d'Arragon pour s'emparer de la Sicile. Détail de la conjuration si fameuse sous le nom de Vêpres Siciliennes. Evénements mémorables qui suivirent cette horrible catastrophe fatale à la Maison d'Anjou. Le desir de regner porte Don Sanche à mettre tout en œuvre pour déthrôner son propre frere. Embarras d'Alphonse, & mesures qu'il prend pour se tirer de l'oppression. Confédération sous le titre d'*Union*, formée par les Arragonnois & par les Catalans contre leur Souverain. La France & la Navarre se liguent en faveur de Charles d'Anjou contre le Roi d'Arragon usurpateur du Royaume de Sicile. Jacques Roi de Majorque frére de Pierre prend dans cette occasion le parti du Roi légitime. Guerre cruelle entre Pierre & Charles d'Anjou. La victoire se déclare pour le premier. Mort de Charles & son éloge. Mort d'Alphonse Roi de Castille. Son caractére. Regne de Don San-*

che son fils. Bonheur du Roi d'Arragon dans la guerre qu'il eut à soûtenir contre le Roi de France & contre ses Alliés. Il meurt & laisse ses Etats à Alphonse III. son fils. Caractére du nouveau Roi. Son Couronnement, son expédition contre Don Jacques Roi des Baléares. Conquête de ce Royaume. Traité conclu entre lui & Charles le Boiteux au sujet de la Sicile, & à quelles conditions. Conduite de Charles en conséquence de ce Traité. Alliance du Roi de France & de Castille. Tempête suscitée contre Don Sanche par Don Lope de Haro. Insolence, mauvaise foy, & mort tragique de ce Seigneur. Orage excitée par les partisans de Lope de Haro contre Don Sanche. Démarches du Roi d'Arragon, pour rendre le calme à l'Italie & à la Sicile. Mort inopinée de ce Monarque. Contre-temps de cette mort pour les intérêts de Charles le Boiteux. Jacques Roi de Sicile succéde à son frére le Roi d'Arragon. Mesures qu'il prend pour se conserver la Sicile au préjudice de Charles. Suite du Regne de Don Sanche. Triste sort de la

Maison de La Cerda. Expédition du Roi de Castille contre les Maures. Jacques II. se broüille avec Don Sanche, & conclut un Traité de Paix avec le Pape, le Roi de France, & la Maison d'Anjou. Conditions & résultat de cette Paix. Minorité de Ferdinand quatriéme successeur de Sanche au Royaume de Castille. Nouvelles tentatives de La Cerda pour soûtenir leurs droits à la Couronne de Castille. Suite des troubles qui divisérent ce Royaume pendant la minorité de Ferdinand. Quel intérêt prirent les Rois de Portugal & d'Arragon dans ces divisions. Ligue des Rois de Castille & d'Arragon contre les Maures. Mort de Ferdinand IV. Présages & circonstances de cette mort. Minorité d'Alphonse XI. fils & successeur de Ferdinand. Intrigues & factions dans la Castille. Entreprise malheureuse contre les Maures d'Andalousie & de Grenade. Situation fâcheuse des affaires de Castille, au milieu des brigues & des cabales qui troubloient le repos de l'Etat. Habileté du Roy d'Arragon pour

prévenir les révoltes de ses Sujets, & les divisions qui pouvoient naître dans la famille Royale. Il assemble les Etats à Tarragone. Il y fait reconnoître pour héritier présomptif de la Couronne d'Arragon Alphonse son second fils, à l'exclusion de Don Jacques son fils aîné, & pourquoi. Alphonse se signale dans son expédition contre les Isles de Sardaigne & de Corse. Son retour en Arragon. Acte de modération du Roi d'Arragon par rapport à Sanche Roi de Majorque. Semence de divisions en Castille : elles éclatent avec fureur. Mort de Jacques Roi d'Arragon. Mesures que prend Alphonse Roi de Castille pour réprimer l'audace des Factieux, qui troublérent le commencement de sa majorité. Il se rend formidable par des coups d'éclat, & déconcerte les rebelles par sa prévoyance & par son activité. Alphonse XI. après avoir calmé les troubles de son Royaume, fait trembler les Maures de Grenade. Il devient amoureux d'Eléonore de Gusman. Don Alphonse de La Cerda trouve une ressource dans ses malheurs auprès

du Roi de Castille. Institution d'un Ordre de Chevallerie appellée de la Bande. Dépit jaloux de la Reine de Castille contre son Mari & contre Eléonore de Gusman maîtresse de ce Monarque. Succès de la guerre que le Roi de Castille eut à soûtenir contre les Maures. Révoltes en Castille. Le Roi met à la raison les rebelles. Broüilleries entre les Rois de Portugal & de Castille, & à quelle occasion. L'Arragon & la Navarre entrent dans la querelle. Actes d'hostilité de part & d'autre. Bataille funeste aux Navarrois. Maladie & mort d'Alphonse Roi d'Arragon. La guerre se renouvelle entre les Rois de Castille & de Portugal. Suspension d'armes suivie d'un Traité de Paix entre les deux Couronnes. Conditions de cette Paix. Les Rois de l'Espagne Chrétienne réünissent leurs forces contre une armée formidable de Maures. La conquête de plusieurs Places est le fruit de deux victoires remportées par les troupes Chrétiennes. Les Mahométans sont victorieux à leur tour. Circonstances remarquables de cette expédition. Nou-

velle Croisade contre les Mahométans. Les Rois d'Arragon & de Navarre occupés ailleurs n'eurent aucune part à cette guerre. Victoire signalée que remportent les Chrétiens dans les plaines de Tariffe. Prise d'Algézire & d'un grand nombre de Places. Suite des événements qui signalérent le regne d'Alphonse XI. Siége de Gibraltar. Mort d'Alphonse XI. Son éloge.

HISTOIRE



HISTOIRE
DES REVOLUTIONS
D'ESPAGNE.

LIVRE TROISIE'ME.

An. de J. C. 1213. & suiv.

L'Ordre naturel de cette Histoire nous a conduits jusqu'au tems de Ferdinand troisiême Roi de Castille, qui porta le surnom de *Saint*, & de Jacques premier Roi d'Arragon surnommé *le Conquérant*. Ferdinand ne succéda pas immédiatement à Alphonse le Noble son grand pere maternel; en mourant il avoit laissé le Trône à son fils Henry encore en bas âge. Mais le regne de ce jeune Prince fut si court, qu'il ne connut presque la Royauté que par les contestations, que

AN. DE J. C. 1213. & ſuiv.

le deſir de regner ſous ſon nom fit naître parmi les Grands de Caſtille. La Princeſſe Berangere ſa ſœur Reine de Léon, & ſéparée de ſon mari, prit d'abord la Regence en main; mais elle lui fut conteſtée par Don Alvare de Lara, ſoûtenu de ſes deux fréres Ferdinand & Gonſalve, de même caractére, & auſſi ambitieux que lui. Comme la Reine s'étoit d'abord emparée de la perſonne du jeune Roi, & que ſes premiéres démarches avoient accrédité ſon Gouvernement, les Lara furent embarraſſés à trouver des moyens de la ſupplanter. La force ouverte étoit odieuſe, & le ſuccês n'en étoit pas ſûr. Ils eurent recours à l'artifice: Un bourgeois de Palence, nommé Don Garcie Lorenzo étoit en crédit auprês de la Reine; c'étoit un de ces eſprits ſouples, qui flattent les princes pour les tromper, & qui s'en attirent la confiance pour les trahir plus ſûrement. Don Alvare le connoiſſoit bien, & ſe promettoit de l'engager dans ſes intérêts, en préſentant un appas à ſa cupidité. Il appris que Don Garcie ſouhaitoit paſſionnément la terre de Tablada; il lui offrit de le mettre en poſſeſſion de ce riche Domaine, s'il pouvoit perſuader à la Reine, que la Regence fatiguoit, & qui le témoignoit ſouvent, de s'en repoſer ſur ſes ſoins, de

l'admettre au Gouvernement, & de le charger de l'éducation du Roi. La négociation étoit délicate, & Don Garcie n'ignoroit pas que ceux qui gouvernent, se plaignent souvent du poids du gouvernement, dont ils seroient bien fâchés qu'on les déchargeât. Quelque crainte qu'il eût de ne pas réüssir, il ne laissa pas d'entreprendre; il prit son tems, & trouvant la Reine dans ces momens de philosophie, où les personnes publiques envient le repos des particuliers; il lui dit, qu'aprês tout elle avoit raison de soupirer aprês la douceur de sa premiére tranquillité; qu'il y avoit bien de la différence entre une Royauté sans charge, dont elle avoit autrefois goûté les avantages, & une charge sans Royauté, dont elle ressentoit alors les incommodités; que quand elle avoit pris la Regence, elle s'étoit embarquée sur une mer dont elle ne connoissoit pas les écüeils; qu'elle en avoit plus d'une sorte à prévoir & à éviter, que les Grands ne se voyoient pas sans chagrin exclus du gouvernement d'un Etat, à la conservation duquel leur fortune étoit attachée; que quelque habile que fût une femme, le sexe étoit sinon une raison de s'en défier, au moins un prétexte de donner de la défiance; que les mal-intentionnés prenoient de là

AN. DE J. C. 1214. & suiv.

AN. DE J. C. 1214. & suiv.

un sujet plausible de lui attribuer tout ce qui réüssissoit mal ; & que ceux-mêmes dont elle se servoit pour maintenir son autorité, croyoient en pouvoir abuser impunément ; que l'éducation d'un jeune Roi étoit un emploi qui la rendoit responsable au public de tous les événemens de son regne ; qu'il falloit à la Castille un Roi guerrier ; & qu'on auguroit dêja mal d'un Prince élevé de la main d'une sœur ; que les Grands en murmuroient assez haut, pour faire craindre que leur chagrin n'allât plus loin que le murmure ; qu'il étoit du soin qu'elle devoit avoir de son propre repos, du zéle qu'elle avoit pour le bonheur de son frére & pour la tranquillité, d'étouffer toutes les semences de divisions ; qu'il y avoit des Seigneurs dans le Royaume puissans en biens & en crédit, sur qui elle pourroit se décharger du poids dont elle se trouveroit infailliblement accablée, si elle n'y pourvoyoit de bonne heure ; & que si elle vouloit bien prendre son avis, il lui conseilloit de jetter les yeux sur les Lara, les plus utiles à son service, si une fois ils s'y attachoient, & les plus à craindre pour son repos, s'ils entreprenoient de le troubler.

Il est des momens où les personnes les plus sensées se laissent séduire comme les

autres, surtout quand on les prend par leur panchant. Berangére étoit une Princesse éclairée, qui ne manquoit ni de grandeur d'ame, ni de fermeté de courage. Mais elle aimoit la vie tranquille, & son confident connoissoit son foible. Il sçut s'en prévaloir à propos, & l'artifice dont il usa pour la faire entrer dans ses sentimens, lui réüssit d'autant mieux, qu'elle avoit peu de gens auprès d'elle, dont elle pût prendre conseil, & dont l'autorité fût assez grande pour affermir son esprit chancelant. Don Rodrigue Ximénés Archevêque de Tolede étoit allé en Italie assister au Concile Général, qu'Innocent III. tenoit à Rome. Les Seigneurs de la Maison de Castro s'étoient attachés au Roi de Léon depuis leur disgrace. Don Lope de Haro, fils de Don Diegue n'avoit pas encore l'expérience de son pere & de son ayeul, les Méneses, les Girons, & les Mendózes étoient en considération : mais soit que Berangére ne les crût pas assez à elle ; soit qu'ils ne fussent pas encore parvenus à un point de crédit & d'autorité, qui pût contrebalancer les Lara ; se voyant obligée de conclure avec Don Garcie, qu'elle sçavoit être homme d'esprit, & qu'elle croyoit dévoüé à ses intérêts, elle prit le parti qu'il lui suggéroit; elle négocia par

AN. DE J.C. 1214. & suiv.

An. de J. C. 1214. & suiv.

son entremise avec la Maison de Lara, & il fut arrêté, que Don Alvare se chargeroit du soin des affaires & de l'éducation du Roi, à condition toutefois qu'il auroit toujours pour la Reine le respect & la déférence qui étoit dûë à sa qualité, & qu'il ne feroit rien d'important sans la consulter : sur-tout qu'il ne disposeroit d'aucun Gouvernement, qu'il ne leveroit aucun impôt, qu'il ne feroit ni la guerre ni la paix, ni aucun traité d'alliance avec les Princes Etrangers sans sa participation. L'affaire étoit en cet état, lorsque l'Archevêque de Toléde arriva de Rome. Ainsi il ne put faire autre chose, sans se mettre en danger de passer lui-même pour un homme ambitieux & broüillon, que d'éxiger de Don Alvare le serment que ce Prélat reçut lui-même d'observer les conditions du Traité. Mais Don Alvare étoit d'un caractére à n'être pas retenu par la religion du serment.

A peine eut-il pris en main la Regence, qu'étant en possession du Roi, il disposa des biens du Royaume avec plus de liberté que n'auroit fait le Roi même. Les Grands & le Peuple souffrirent également de l'excês de son avarice. Les biens de l'Eglise n'en furent pas à couvert ; il ôta même aux Patrons séculiers, le droit qu'ils avoient eu dans tous les tems, de

présenter à certains bénéfices, sous prétexte que ce droit étoit contraire aux libertés Ecclésiastiques, & qu'il renversoit l'ancienne discipline. Par un abus si criant de l'autorité Royale, dont il n'étoit que le dépositaire, il attira au Roi son Maître de grandes menaces du Pape Honoré III. & à lui-même un anathême du Doyen de Tolède, Vicaire du Primat, qui l'excommunia solemnellement ; les clameurs publiques, qui s'élevérent contre lui, obligérent les Grands du Royaume à demander la convocation des Etats, qui furent assemblés à Vailladolid ; Don Lope de Haro, & Don Gonsalve Ruiz Giron, y représentérent à la Reine la faute qu'elle avoit commise, en se démettant de la Régence entre les mains de cette *Harpie*. Ils l'exhortérent à la reprendre, & lui promirent le secours de tous les Castillans bien intentionnés, dont le nombre croissoit tous les jours par les violences que le Regent faisoit aux plus grands Seigneurs de l'Etat, qui n'étoient pas de sa faction. « C'est l'unique remede, lui dirent-ils, Madame, que vous „ puissiez apporter aux maux que votre „ facilité nous cause. La fortune du „ Royaume est entre vos mains. Si vous „ ne prenez une résolution si digne de „ votre sang & de votre vertu, vous ré-

AN. DE J. C. 1216. & suiv.

AN. DE J. C. 1216. & suiv.

„ pondrez à Dieu des troubles, qui vont „ désoler la Castille; & la postérité vous „ reprochera d'avoir sacrifié à votre pro- „ pre repos le repos public, la sûreté du „ Roi, la vie & les biens de ses meilleurs „ sujets. „ La Reine Bérangére fut touchée de ce discours; elle avoüa sa faute; elle eût bien voulu trouver les moyens de la réparer : mais la guerre civile lui paroissoit le plus grand de tous les maux, & cependant inévitable, si elle entreprenoit de dégrader le Régent, & d'humilier Don Alvare de Lara & sa faction qui avoit dêja des troupes sur pié. Elle prit donc un de ces partis mitoyens, qui donnent de l'audace aux factieux, & découragent les gens de bien; elle se contenta de faire souvenir Don Alvare du serment solemnel qu'il avoit prêté, & de l'avertir d'être plus religieux dorênavant à le garder.

L'impérieux Lara reçut mal les remontrances de la Reine Bérangére, & peut-être apréhenda-t-il que ce ne fût un prélude de quelque chose de pire. Il lui fit dire insolemment qu'elle eût à sortir du Royaume, & pour rendre l'injure compléte, il s'empara de toutes ses terres. Bérangére n'étoit pas réduite à la nécessité d'obeïr, il y avoit assés de Seigneurs, ou attachés à elle, ou opposés

à Don Alvare, pour empêcher qu'elle ne fût contrainte de subir une si dure loi. Mais elle les avoit mis hors d'état par sa conduite molle & timide de tenir la campagne contre le Régent. Don Gonzalve Rodrigue qui avoit quitté le parti de Don Alvare pour se donner à elle, lui offrit le Château d'Otella Place forte auprès de Palence, où elle se retira avec ceux qui étoient dans ses intérêts. L'Infante Eléonore la plus jeune de ses sœurs qui étoit encore à marier, l'accompagna dans sa retraite. Le petit Henri croissoit cependant & commençoit à s'appercevoir qu'il étoit moins Roi que captif. Il pensoit à se dérober pour se rendre auprês de sa sœur; mais s'il eut assés de raison pour en concevoir le dessein, il n'eut pas assés de discernement pour bien choisir ses confidens; il fut décélé. Don Alvare fut averti, & prit ses précautions pour empêcher que le Roi ne lui échappât. Pour le retenir par de plus doux liens, il l'amusa d'un mariage, qu'il fit négocier en effet avec le Roi de Portugal pour l'Infante Malfade sa fille. La Princesse fut amenée en Castille & le mariage fut célébré; mais le Pape qui en fut averti, obligea les nouveaux mariés à se séparer aussi-tôt, sur ce que la proximité du sang rendoit leur union illégitime. On

AN. DE J. C. 1216. & suiv.

AN. DE J. C. 1216. & suiv.

dit que Lara eut la hardiesse de rechercher la Princesse lui-même après qu'elle fut séparée du Roi. Une fille de sa Maison, de même nom que celle-ci avoit à la verité épousé le premier Roi de Portugal ; mais le Roi fait une Demoiselle Reine, & une Reine devient sujette quand elle épouse un autre qu'un Roi. Malfade étoit montée sur le Trône ; elle ne voulut en descendre que pour entrer dans un Cloître, & y chercher dans l'exercice des vertus chrétiennes un Royaume plus digne de son ambition.

Cependant Bérangére allarmée des entreprises de Don Alvare, qui sans la consulter disposoit de la destinée de son frére, dépêcha en secret un homme affidé, qui se chargea de prévenir le jeune Roi, & de lui suggérer les moyens d'échapper, pour se rendre auprès d'elle : mais l'Envoyé fut découvert, & le Regent se servant de l'occasion pour rendre la Reine odieuse au Peuple, osa faire courir le bruit qu'on avoit surpris de ses Lettres, qui manifestoient ses intrigues, & les intelligences qu'elle ménageoit à la Cour de Castille pour faire empoisonner le Roi. Et afin de mieux persuader la calomnie, il fit pendre le Messager, après l'avoir fait languir chargé de chaînes dans un affreux cachot. On connoissoit

trop la Princeſſe pour la croire capable d'un tel attentat ; cette horrible accuſation indigna la plûpart des Seigneurs ; & l'on regarda Don Alvare comme un calomniateur. Cependant le crime parut ſi noir & appuyé de preuves ſi plauſibles, que quelques-uns ſe laiſſérent prévenir contre une ſi vertueuſe Princeſſe. Mais on découvrit bien-tôt l'impoſture du perfide Don Alvare. Il étoit alors à Maquéda avec le Roi, qu'il conduiſoit de Place en Place, pour empêcher qu'on ne ſe déclarât en faveur de la Reine, dont le parti croiſſoit tous les jours. Les Habitants ſe ſoûlevérent & furent aſſés forts dans leur furie pour l'obliger de ſe retirer à Opta, où il emmena le Roi avec lui. La Reine Bérangére fit une nouvelle tentative à la ſollicitation de ſon frére, qui ſouffroit impatiemment les hauteurs d'un Miniſtre inſolent. Elle lui dépêcha pour la ſeconde fois un homme ſûr & fidéle nommé Rodrigue Gonzales de Valverdé, pour délibérer de concert avec lui ſur les moyens de ſe délivrer d'un ſi dur eſclavage. Le ſecond Meſſage n'eut pas un ſort plus heureux que le premier. Rodrigue fut découvert par les Emiſſaires de Don Alvare, & renfermé à Alarçon ſous bonne garde.

AN. DE J. C. 1217. & ſuiv.

La guerre civile s'alluma dês-lors ſans

An. de J. C. 1217. & suiv.

ménagement de part & d'autre ; l'avantage néanmoins demeuroit toûjours du côté de Don Alvare de Lara, qui abusoit du nom & de l'autorité du Roi, pour forcer grand nombre de Places à se rendre. On dit même qu'il porta l'insolence jusqu'à oser assiéger la Reine dans sa retraite d'Otella; mais ayant été repoussé vivement par les partisans de cette Princesse, il prit la route de Palence où il séjourna quelques mois. Ce fut là qu'un événement imprévû suspendit pour un tems la guerre, & rendit tout le monde attentif au changement qui se préparoit. Le Roi étoit logé chez l'Evêque, & joüoit dans une cour du Palais avec de jeunes gens comme lui, lorsqu'une tuile détachée du toît lui tomba sur la tête, & lui fit une blessure dont il mourut onze jours après, dans la quatorziême année de son âge.

Ce fut alors que Ferdinand III. fut appellé à la succession de la Couronne de Castille; car l'aînée des filles d'Alphonse le Noble & des sœurs de Henri, aumoins de celles qui étoient en Espagne, avoit été instituée heritiére par un ancien testament de son pere, & reconnuë telle pendant la vie de ce Prince jusqu'à deux fois dans les Etats Généraux. Ainsi Bérangére fut déclarée Reine incontinent après

la mort de son frére, & aussi-tôt elle résolut de transmettre la Couronne à son fils. Ce ne fut pas sans peine que ce Prince parvint à s'en rendre possesseur paisible; il le falloit d'abord tirer d'entre les mains du Roi de Léon son pere, qui ne l'aima jamais & n'omit rien pour le priver des deux Royaumes qui le regardoient. L'adresse de Bérangére tira Ferdinand assés heureusement de ce premier embarras; & Don Alvare de Lara y contribua sans y penser. Pendant qu'elle étoit assiégée dans Otella, elle avoit dépêché à Léon Don Lope de Haro & Don Gonzalve Giron, avec ordre de prier le Roi de lui envoyer le Prince Ferdinand son fils pour la secourir contre le Regent. Le siége étant levé, elle avoit moins pressé ses poursuites; mais la mort de Henri étant arrivée, elle les réïtéra d'autant plus vivement qu'il étoit important que le fils fût hors des Etats de Léon, avant que le pere eût le moindre pressentiment de cette mort. Heureusement Don Alvare étoit intéressé à la tenir secrette. Car il appréhendoit le Roi de Léon, qui n'auroit pas manqué de faire valoir ses prétentions sur la Castille, & de réclamer cette succession comme la dot de la Reine de Léon son épouse, quoiqu'il se fût séparé d'elle. L'affaire

AN. DE J. C. 1217. & suiv.

An. de J.C. 1217. & suiv. réüssit au gré de Bérangére ; le Roi de Léon ne put refuser à une mere opprimée le secours d'un fils obligé plus que nul autre à la secourir. Ferdinand ne fut pas plûtôt arrivé à Otella, qu'il y fut salué Roi de Castille, par la démission solemnelle que la Reine lui fit des droits qu'elle avoit à cette Couronne. Comme la mort de Henri oncle de Ferdinand étoit devenuë publique, on se pressa de le couronner. La cérémonie s'en fit à Najarre sous un chêne, sans aucun appareil à la vûë d'une multitude innombrable de Peuple. De Najarre le nouveau Roi retourna à Palence avec toute sa Cour, dans la résolution de parcourir les Villes de son Royaume pour y réformer les abus. Les Citoyens de Palence à la sollicitation de Don Tello leur Evêque, donnérent à leur nouveau Souverain, toutes les marques de l'affection la plus sincére. Peu de tems aprês il continua sa route du côté de Duegnas. Cette Ville eut l'insolence de fermer les portes à son Roi. Elle ne tarda pas à être forcée & à payer la peine dûë à la révolte de ses Habitants.

Ferdinand étoit couronné & n'étoit encore qu'à demi Roi. On lui contesta le droit de l'être, & Don Alvare de Lara n'oublia rien pour empêcher qu'il ne le devînt tout à fait. On dit qu'il fut prêt

d'y consentir, à condition que Ferdinand lui seroit mis entre les mains & que la Regence lui seroit continuée : mais le Gouvernement de ce Seigneur avoit paru trop impérieux & trop tyrannique, pour que la Reine & ceux de son parti voulussent encore une fois en subir le joug. D'ailleurs le Roi avoit dix-huit ans ou seize au moins, selon quelques-uns. C'étoit un âge à n'être plus en tutelle. Ainsi les troubles recommencérent & les Grands se divisérent de nouveau, d'autant plus désagréablement pour Ferdinand, que ceux qui ne le reconnurent pas, firent scrupule au Peuple de le reconnoître en lui disputant le droit à la succession. Ce n'étoit pas sans fondement. Les Espagnols même en conviennent, & le plus habile de leurs Ecrivains a été obligé de dire, pour justifier un Roi si respectable par sa sainteté, d'une usurpation scandaleuse ; que le droit des Couronnes n'est pas tout renfermé dans les écrits des Jurisconsultes ; mais particuliérement dans l'affection des Peuples, dans l'habileté, dans la diligence, dans le courage & le bonheur des Princes ; tant cet Ecrivain étoit persuadé que les loix communes à toutes les Monarchies, & en particulier à celles d'Espagne n'étoient pas favorables à Ferdinand. Cet

AN. DE J. C. 1217. & suiv.

An. de J. C. 1217. & suiv.

Auteur ne parloit ainsi que par rapport à l'opinion dont il étoit prévenu, que Blanche de Castille Reine de France étoit l'aînée de Bérangére, & que par conséquent en vertu des loix, Saint Loüis fils de cette Princesse étoit l'héritier de la Couronne de Castille. Sur l'article de cette aînesse les Auteurs sont fort partagés, même les Historiens Espagnols. Mariana & Garibay, deux des plus habiles d'entre eux tiennent que Blanche étoit l'aînée, & croyent que Rodrigue Archevêque de Tolède, & Luc Evêque de Thuy, quoiqu'Auteurs graves & contemporains, se sont ou trompés sur ce point, ou ont bien voulu se tromper. Un Flamand célébre par son érudition, a publié un discours où il fait voir qu'il est peu croyable que des personnes du caractére de ces Prélats soient tombées dans une telle erreur, ou ayent été coupables d'un semblable mensonge; il prétend établir l'aînesse de Bérangére sur d'autres preuves assés fortes; je ne les crois pas sans réponse; je pourrois en ajoûter de nouvelles qu'il ne touche pas, & sur tout le témoignage de deux Auteurs récens qui soûtiennent l'aînesse de Blanche, gens versés dans la connoissance des anciens monumens, & d'un discernement fort exact. Leur autorité pourroit

contrebalancer celle des Contemporains, qui absolument parlant ont pû se tromper, ou dont les ouvrages, comme Mariana se plaint qu'il est arrivé à Rodrigue de Tolède, se sont ressentis dans la suite des temps, de l'ignorance, & de la mauvaise foi des Copistes. S'il falloit décider néanmoins touchant l'aînesse, je ne déciderois pas en faveur de notre Reine Blanche; mais je ne conclurois pas pour cela que Saint Loüis son fils n'eût pas eu un droit bien fondé à la Couronne de Castille, droit qu'on pût raisonnablement opposer à celui de Ferdinand. Car enfin celui-ci étoit né d'un mariage illegitime, & on ne peut pas même alléguer qu'il eût été contracté de bonne foi, puisque le pere de Bérangére avoit eu peine à y consentir par l'embarras qu'il en prévoyoit, à cause de l'empêchement canonique qu'y mettoit la proximité du sang. L'exemple du Roi de Léon ne suffisoit pas pour établir un droit, & il en étoit si persuadé lui-même, qu'il crut être à sa liberté, & peut-être de la justice, de déclarer par son testament un autre de ses enfans héritier de sa Couronne, dont Ferdinand ne fut redevable en effet aussi-bien que de celle de Castille, qu'à son habileté & à sa valeur. On garde à S. Denys en France des Lettres que les

AN. DE J. C. 1217. & suiv.

AN. DE J.C. 1217. & suiv. Sainte Marthe ont citées, par lesquelles ceux qui n'étoient pas dans le parti de ce Prince au tems dont je parle, témoignent que la derniére disposition testamentaire d'Alphonse le Noble appelloit à sa succession, en cas que son fils mourût sans postérité, les enfans de Blanche mariée en France, à l'exclusion de Ferdinand; & ces sortes de testamens n'étoient pas sans force en ce tems-là. Il est vrai qu'il ne paroissoit pas qu'on fît alors en France aucune démarche pour s'assûrer de cet héritage, mais la suite de l'Histoire fait voir qu'on n'en abandonna pas la prétention, puisque sous le regne suivant, on fit un mariage exprês pour terminer toutes les contestations qui pourroient naître à ce sujet. Il est à présumer de Ferdinand que l'Eglise reconnoît pour Saint, qu'il examina son droit, & qu'il le crut bon. Mais n'étant pas incontestable, il lui fallut autre chose que des raisons pour en joüir paisiblement. Don Alvare de Lara & sa faction n'omirent rien pour l'empêcher; n'ayant plus d'espérance du côté de France, ils s'adresférent au Roi de Léon, qui n'étoit dêja que trop disposé à disputer la Castille à son fils.

On vit bien-tôt paroître ce Prince sur la Frontiére avec une armée. Bérangére

lui députa les Evêques de Burgos & d'Avila pour tâcher de lui persuader ce que le sang & la nature lui auroient dû dicter en faveur de son fils. Mais au lieu de s'adoucir il s'aigrit davantage, & étant entré dans le Royaume il y commit toutes sortes d'hostilités ; il s'avança jusqu'à Burgos pendant que Don Alvare & ceux de son parti s'assûroient de Ségovie & d'Avila qu'ils mirent dans leurs intérêts. La fortune de Ferdinand chanceloit, & si le Roi de Léon son pere eût pû se saisir, comme il l'espéroit, de la Capitale, il auroit pû dépoüiller son fils. La valeur de Don Lope de Haro para heureusement ce coup. Il étoit dans Burgos, d'où étant sorti avec d'autres partisans de Ferdinand & des troupes bien aguerries, il arrêta les progrês du Roi de Léon, & le poussa si vivement ensuite qu'il le fit rentrer dans ses Etats. La conservation de Burgos fut le salut de Ferdinand. Les Villes de Ségovie & d'Avila renoncérent à la faction des Lara, & témoignérent d'autant plus de zéle pour les intérêts du nouveau Roi, qu'elles crurent devoir effacer les mauvaises impressions qu'elles lui avoient données de leur fidélité & de leur conduite. Le jeune Roi assiégea Mugnon en personne, & s'en rendit maître aprês une longue résistance.

AN. DE J. C. 1217. & suiv.

AN. DE J.C. 1217. & suiv.

Il prit ensuite Lerme, Lara, Belforado, Najarre, Navarrette. Peu de Places résistoient à sa valeur & à celle de ses troupes.

Don Alvare cependant ne perdoit pas courage, ayant appris que Ferdinand prenoit le chemin de Palence, il assembla tout ce qu'il put de troupes, & l'alla attendre à Herrervéla par où il sçavoit qu'il devoit passer. Le Roi ne s'en détourna pas, & eut le bonheur de le surprendre dans une maison de campagne où il étoit mal accompagné. Pendant que ses gens étoient dans la Ville, ne croyant pas le Roi si prês, il fut attaqué, pris prisonnier, & contraint de rendre au Roi ses Places & de recevoir la loi de son Souverain.. Le Prince non-seulement lui fit grace, mais il lui promit son amitié: Don Fernand de Lara son frére fut sommé de remettre les Villes dont il s'étoit mis en possession; mais il refusa de les restituer, jusqu'à ce qu'on lui en eût conservé la proprieté, moyennant l'hommage qu'il en rendit au Roi. Le desir d'avoir la paix aprês tant de troubles obligea le Monarque à cette condescendance, qui ne laissa pas d'être blâmée & ce ne fut pas sans raison. Les Lara ne furent pas long-tems soûmis par l'habitude qu'ils s'étoient faite d'être maîtres & de commander. Six

mois ne se passérent pas sans qu'ils reprissent les armes & qu'ils levassent des troupes. Le Roi ne leur donna pas le tems de faire de grands progrês dans le Royaume, mais les ayant obligés à fuir devant lui, ils se retirérent à Léon, où ils trouvérent le Roi Alphonse faisant de nouveaux préparatifs pour attaquer encore une fois son fils. L'ardeur de quelques Cavaliers Castillans prévint l'irruption que le Léonois se disposoit à faire en Castille, & porta la guerre dans son Païs; le Roi de Léon marcha en personne contre eux; & comme ils n'étoient pas assés forts pour lui résister en rase campagne, ils s'étoient emparés de Castellon, entre Medina del Campo & Salamanque, & s'y étoient fortifiés; il alla les y assiéger accompagné de Don Alvare & des troupes de sa faction. On vint de Castille à leur secours, & en peu de tems les forces des deux Rois se trouvérent si égales, que des gens bien intentionnés s'étant portés pour Médiateurs, on fit aisément condescendre le Léonois à une Tréve qui fut le préliminaire de la paix. Don Alvare en eut tant de chagrin, qu'étant dêja tombé malade, il se fit porter à Toro, & y mourut bien-tôt aprês sous l'habit des Chevaliers de S. Jacques pour mieux marquer sa pénitence. Don Fernand de

AN. DE J.C. 1217. & suiv.

An. de J. C. 1218. & suiv. Lara son second frere eut le même sort ; il se retira à Maroc, & y étant tombé malade, il se revêtit du même habit & y mourut comme Don Alvare. Don Gonzalve leur troisiéme frére ne mourut pas assés-tôt aprês sa disgrace pour imiter leur repentir. Il étoit en Afrique avec Don Fernand, où ayant appris quelques années aprês qu'on remuoit encore en Castille, il y revint pour être de la partie & se joignit aux mécontens. Ferdinand étoit alors trop puissant pour être impunément attaqué dans ses Etats ; le parti rebelle fut bien-tôt dissipé. La Reine Mere demanda grace au Roi son fils pour les révoltés, elle l'obtint pour quelques-uns ; mais n'ayant pû l'obtenir pour Gonzalve Lara, il fut obligé une seconde fois de se retirer chés les Maures, où l'Histoire assûre qu'il mourut miserable, sans dire le genre de sa mort. Telle fut la fin de ces trois fréres de la Maison de Lara Manrique d'une naissance illustre, d'une valeur estimable, mais d'une inquiétude & d'une ambition jusques-là attachée à leur sang, que des descendans plus vertueux ont eu besoin de corriger pour parvenir plus sûrement & par des voyes plus légitimes, à la solide grandeur où ils se sont élevés.

Pendant que Ferdinand III. s'affermis-

ſoit ainſi ſur le Trône de Caſtille, Jacques I. Roi d'Arragon n'avoit pas moins beſoin de toute ſa valeur pour ne pas laiſſer ébranler le ſien, où il étoit monté à huit ans. La naiſſance, l'éducation, les événemens du bas âge de ce Prince ont quelque choſe de ſingulier que l'Hiſtoire ne doit pas omettre. Il fit lui-même les Mémoires de ſa vie écrits negligemment quant au ſtyle, mais avec tant d'exactitude pour ce qui regarde les faits, qu'on dit qu'au plus fort du combat il tiroit ſouvent ſes tablettes, & que s'appuyant de la main gauche ſur ſa pique, il écrivoit de la droite en peu de mots ce qui ſe paſſoit de remarquable, de crainte qu'il ne lui échapât de la mémoire. L'Archidiacre Bernardin Gomez en a fait le Commentaire en vingt-ſix livres d'une Hiſtoire qui n'eſt pas ſans mérite, mais qui n'eſt pas non plus ſans de grands défauts. La netteté ſur tout y manque & quelquefois le diſcernement.

AN. DE J. C. 1218. & ſuiv.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde la naiſſance extraordinaire de Jacques I. Roi d'Arragon, il faut remonter juſqu'à ſon grand pere Alphonſe II. ſurnommé le Chaſte. Alphonſe le Chaſte, comme je l'ai dit, avoit été d'abord accordé avec l'Infante Sancha de Caſtille, & s'étant broüillé avec cette Couronne il avoit

AN. DE J. C. 1218. & suiv.

pris la résolution de rompre ce mariage. Il fit plus, car ayant dépêché des Ambassadeurs à Constantinople, il avoit fait demander Mathilde fille de l'Empereur Manuel Compene, & elle lui avoit été accordée. Ses Ambassadeurs étoient revenus, & l'Empereur avoit promis de faire conduire la Princesse en Arragon. Ce fut sur ces entrefaites que le Castillan & l'Arragonnois s'étant accordé, le mariage de Sancha fut renoüé. Le Roi d'Arragon oublia Mathilde, & méprisa assés le pere de cette Princesse pour se marier à l'Infante de Castille sans en avertir l'Empereur Grec. Ainsi Manuel ignorant ce qui se passoit en Espagne, fit partir sa fille accommagnée de deux Grands de l'Empire & de plusieurs Prélats qui arrivérent à Montpellier, sans avoir rien appris en chemin du mariage du Roi d'Arragon. Guillaume Seigneur de Montpellier fut le premier qui les en informa ; on peut juger de leur surprise, & en même-tems de leur embarras. Ils demandérent conseil à Guillaume, personnage illustre par de grands faits d'armes. Il s'étoit signalé particuliérement en Espagne à la prise de Tortose. La conquête de cette Ville avoit été le fruit de sa valeur, il étoit en réputation d'une sagesse qui le faisoit consulter par les Rois dans

les

les affaires les plus délicates ; ainsi personne n'étoit plus capable que lui de conseiller la Princesse Grecque & ses conducteurs en cette occasion. Le conseil néanmoins n'étoit pas aisé à donner ; il falloit du tems pour y penser. Cependant Guillaume voyoit la jeune Princesse & tâchoit d'adoucir son chagrin par toutes les civilités, & toutes les offres de services que la politesse & la générosité sont capables de suggérer. A mesure qu'il la voyoit, il s'appercevoit qu'en la consolant il devenoit moins propre à la conseiller, qu'il prenoit à son avanture un intérêt secret qui ne lui laissoit plus qu'un conseil à lui donner, qui étoit de demeurer en France & de se venger par un choix qu'il n'osoit encore lui proposer, de l'inconsidération de l'Empereur son pere, & de l'inconstance du Roi d'Arragon ; car soit passion pour la Princesse, soit ambition pour devenir gendre d'un Empereur qui n'avoit qu'un fils, soit l'un & l'autre tout ensemble, comme on peut le conjecturer des écrits quoique mal circonstanciés de ceux qui racontent cette Histoire ; le Seigneur de Montpellier forma le dessein d'épouser la Princesse Grecque. Il s'ouvrit de cette pensée à quelques-uns de ses amis, sur-tout à ceux qui composoient son Conseil, & avoient

AN. DE J. C. 1218. & suiv.

AN. DE J. C. 1218. & suiv.

part aux affaires publiques. C'étoit un Seigneur qui vivoit en Prince, & qui avoit une espéce de Sénat pour rendre justice à ses vassaux. Ceux à qui il s'étoit ouvert, donnérent aveuglément dans ses sentimens; mais pour les autoriser davantage, ils lui conseillérent d'assembler son Sénat; ils y dirent les premiers leurs avis, qui fut suivi sans contradiction; & d'une commune voix il fut résolu, qu'on emploieroit jusqu'aux menaces pour obtenir le consentement de la Princesse & de ses Grecs. On trouva dans les Grecs toute la résistance qu'on s'étoit attendu d'y trouver; on ne se rebuta pas pour leurs premiers emportemens; on essuya tous leurs reproches; mais enfin on leur fit entrevoir qu'il falloit ou y consentir, ou pour jamais renoncer à leur liberté, & à leur Païs. On mêla des raisons à ces menaces, & les menaces donnérent du poids aux raisons. On leur représenta, que ce mariage n'étoit ni disproportionné, ni si peu sortable qu'ils se l'imaginoient; que les titres leur en imposoient; que l'alliance des Comnénes ne seroit pas la premiére alliance Royale qu'eût la Maison de Montpellier; qu'elle étoit illustre, puissante en biens, féconde en guerriers renommés; qu'au reste l'Empereur leur Maître ne

pouvoit que leur sçavoir bon gré d'avoir sçû réparer l'injure faite à lui & à sa fille par un Prince infidéle & léger qui les avoit méprisés, en trouvant à cette Princesse un mari illustre, bienfait, Seigneur d'un bon Païs, qui la recherchoit, qui l'aimoit, avec qui elle seroit heureuse, & qui entreroit avec respect dans une alliance qu'un autre avoit si fiérement rejettée; qu'ils auroient dû rechercher eux-mêmes les moyens d'épargner à leur Princesse la honte de repasser toute l'Europe, & de reparoître à Constantinople chargée de la confusion d'un tel affront; que s'ils avoient assez de dureté pour l'exposer à cette infamie, on l'estimoit trop, & on prenoit trop de part à ses intérêts pour y consentir, & qu'on traiteroit en ennemis, & de Guillaume & de Mathilde, ceux qui par les sages conseils qu'ils devoient donner à la Princesse ne concoureroient pas à la persuader d'accepter promptement un parti qui devoit faire son bonheur; qu'on ne souffriroit point de délai, & qu'on ne donneroit pas le tems d'attendre de réponse d'ailleurs. Les Ambassadeurs de la nouvelle Rome n'avoient pas le génie de l'ancienne; ils eurent peur de deux maux; ils conclurent à éviter celui qui les menaçoit de plus près. Ainsi la colére de leur

AN. DE J.C. 1113. & suiv.

An. de J. C. 1218. & suiv.

Maître leur sembla moins à craindre que celle de leur hôte ; & la violence de leur hôte leur parut une bonne raison de justifier leur conduite auprês de leur Maître. Résolus de céder, ils le firent de bonne grace, & parlérent eux-mêmes à Mathilde en faveur du Seigneur qui la recherchoit. L'Histoire ne dit point si la Princesse se défendit de ce mariage, & si la seule nécessité l'engagea à y consentir ; il y a assez d'apparence qu'elle n'étoit pas mal prévenuë pour l'époux qu'on lui proposoit ; & qu'elle trouva dans son merite & dans les soins empressés qu'il avoit de lui plaire, de quoi se guérir de l'ambition d'être Reine. On dit seulement qu'elle demanda que l'on assûrât aux enfans qui naîtroient de ce mariage la Seigneurie de Montpellier, ce qu'on lui accorda sans peine ; & les nôces furent célébrées avec beaucoup de magnificence & de témoignages de joye de part & d'autre. On ajoûte même, que l'Empereur Manuel Comnéne fut content de cette alliance, & que l'avanture ne lui déplut pas. Du moins on a raison de le présumer sur le témoignage de quelques Auteurs, qui assûrent que Manuel Comnéne donna une de ses parentes en mariage au fils qui nâquit de celui-ci.

Quoiqu'il en soit de ces circonstances,

le fait est constant dans toute l'Histoire, que ce fut par cette avanture que Guillaume de Montpellier épousa Mathilde Comnéne fille de l'Empereur Manuel. Bernardin Gomez s'est trompé, quand il a dit que ce mariage n'avoit pas été heureux, & que le Seigneur de Montpellier se dégoûta de Mathilde, aprês en avoir eu une fille nommée Marie, qui devint mere de Jacques Roi d'Arragon. Le même Auteur ajoûte, que Guillaume se sépara de sa femme légitime pour s'attacher à une maîtresse qui lui donna des enfans, dont l'aîné fut héritier & successeur de son pere dans la Seigneurie de Montpellier. Castel dans son Histoire du Languedoc montre par des monumens authentiques qu'on a pris un Guillaume pour l'autre, & le pere pour le fils. Guillaume de Montpellier époux de Mathilde ne fut point pere de Marie Reine d'Arragon, mais son ayeul ; il ne se sépara point de sa femme, & leur mariage ne fut malheureux, qu'en ce qu'ils eurent un fils qui ne leur ressembloit pas. Guillaume le pere fut vertueux, & finit ses jours dans l'Abbaye de GrandSelves de l'Ordre de Cîteaux ; c'est de lui dont le Moine Geoffroi parle dans la vie de saint Bernard, comme d'un Religieux de grande perfection, que ce saint chérissoit beau-

AN. DE J. C. 1218. & suiv.

An. de J.C. 1218. & suiv.

coup, & dont on raconte des choses extraordinaires & miraculeuses ; mais ce Guillaume eut un fils de même nom que lui ; de-là l'erreur de ceux qui les ont confondus. Ce dernier ayant épousé une parente de l'Empereur Manuel son oncle, en eut Marie Reine d'Arragon; c'étoit un homme libertin, qui étant devenu amoureux d'une Espagnolle nommée Agnés, & en ayant eu des enfans, fit ce qu'il put auprês du Pape pour les faire légitimer au préjudice de Marie, qui par-là auroit été excluë de l'héritage de Montpellier. Le Pape les déclara bâtards, & quoique leur pere les eût partagés par son testament comme légitimes, Marie fut maintenuë par le Pontife dans la succession qui lui appartenoit. Elle avoit épousé durant la vie de son pere, apparemment à son insçû, & pour avoir de l'appui dans le besoin, le Comte de Commenge Seigneur puissant, & en avoit même eu deux filles; mais outre que ce Comte de Commenge avoit dêja épousé une femme dont il s'étoit fait séparer, il se trouva parent de celle-ci à un dégré de proximité qui rendoit le mariage nul, & qui obligea le Pape de le faire casser. Marie étoit riche, & le sang de Constantinople donnoit un nouveau relief au sien. Sancha de Castille Reine-Mere d'Arragon la

préféra à de grandes Princesses, qu'on proposoit au Roi Pierre second son fils. Gomez dit, que la Reine Sancha se détermina à ce choix par une espéce d'équité, & pour réparer l'injustice qui avoit été faite à la mere, en mettant au moins la fille sur le Trône dont elle avoit été frustrée injustement à son occasion. D'autres ont prétendu que le Roi d'Arragon considéra dans cette union l'avantage qui lui en revenoit, par l'acquisition de Montpellier & de son Territoire qui étoient à sa bienséance. Quoiqu'il en soit, le mariage fut conclu, & la cérémonie s'en fit à Montpellier avec un appareil Royal; l'héritage plaisoit fort au Roi, mais l'héritiére ne lui plut pas long-tems. Quoique fils d'un pere que sa vertu avoit distingué par le surnom de Chaste, il étoit né fort débauché. A peine étoit-il marié, que s'étant dégoûté de sa femme, il vécut avec elle de maniére qu'il fit craindre que le Royaume ne demeurât sans héritiers. Pour en avoir, on s'avisa d'un artifice qui paroîtroit Romanesque si toute l'Histoire ne l'attéstoit. Un ancien Historien Catalan en raconte toutes les circonstances, dont voici les plus essentielles.

AN. DE J. C. 1213. & suiv.

Pierre II. Roi d'Arragon étoit à Montpellier, où il aimoit une jeune Dame qui

An. de J. C. 1213. & suiv. passoit pour vertueuse, & dont on n'ignoroit pas qu'il avoit essuyé les rebuts. Le confident de ses amours d'intelligence avec la Reine, & les plus grands Seigneurs du païs lui promirent de lui amener la Dame dont il s'agissoit, pourvû qu'elle ne fût pas connuë. Le Roi se tenoit trop sûr de son confident pour croire qu'il le voulût tromper. Par cet artifice la Reine prît la place de la maîtresse, & ayant aposté des personnes de tous les ordres de l'Etat pour entrer le matin dans la chambre, & rendre un témoignage autentique à sa pudeur & à sa vertu, en cas qu'elle devînt grosse, elle le parut quelque tems aprês, & mit au bout de neuf mois Jacques I. dont il s'agit, au grand contentement de tous les Peuples. Pierre même en eut d'abord de la joye, mais s'il fut bien aise d'avoir un fils, il n'en aima pas mieux la mere, & fit tout ce qu'il put auprês du Pape pour se faire démarier. Ce fut un long procês dont on a les actes. Le Roi avoit été informé du premier mariage de la Reine avec le Comte de Commenge, si toutefois il ne l'avoit pas sçû même avant que de l'épouser, ce qui me paroît difficile à croire, quoiqu'en dise Bernardin Gómez. Il prétendit donc que le sien étoit nul ; il alléguoit entre autres choses qu'une femme ne pouvoit

avoir deux maris vivans. Marie alla elle-même plaider sa cause à Rome devant le Pape, qui prononça en sa faveur, & la fit honorer à Rome où elle passa le reste de ses jours comme veritable Reine d'Arragon.

An. de J.C. 1213. & suiv.

La haine de Pierre contre la mere se tourna insensiblement contre le fils même qu'il négligea, & qu'il sembla ne pas regarder comme son héritier. Il étoit alors en grande liaison avec le fameux Simon Comte de Montfort, qui touché de voir un enfant de cette naissance, abandonné & presque sans éducation, le pria de le lui envoyer de Montpellier à Carcassonne, dont il étoit alors Seigneur; le Roi y consentit sans peine, & le Comte eut pour le petit Prince toute la tendresse & tous les soins que lui inspiroit non-seulement sa générosité naturelle, mais le dessein qu'il avoit formé d'en faire quelque jour son gendre. Jacques étoit encore en sa puissance, lorsque l'affaire des Albigeois rendit le Roi son Pere ennemi du Comte son nourricier. La guerre fut si vive, & le Roi d'Arragon faisoit si peu d'attention à son fils, que sans penser à le retirer, il attaqua le Comte de Montfort. Ainsi le petit Prince étoit encore en la disposition de ce Comte, lorsque Pierre fut tué à Muret. Les Grands d'Arragon

An. de J. C. 1213. & suiv.

le redemandérent. Mais Montfort qui avoit ses desseins refusa de s'en dessaisir ; outre les raisons d'intérêt, il en avoit de plus honnêtes qui regardoient la sûreté de son éleve. Il sçavoit que deux oncles de Jacques avoient des prétentions à la Couronne, & s'efforçoient de faire passer le Prince leur neveu pour illégitime, & né d'un mariage défectueux, malgré le jugement que le Pape avoit rendu en sa faveur. L'un de ces oncles étoit Don Sanche d'Arragon Comte de Roussillon, l'autre Don Fernand d'Arragon, qui quoique Moine, n'étoit pas le moins passionné pour le Thrône. L'un & l'autre avoient de l'esprit, de l'autorité dans l'Etat, de la résolution, & un grand talent de se faire des Partisans. La profession de Don Fernand dont il consultoit peu les devoirs, ne lui paroissoit pas un obstacle à porter une autre Couronne que celle de la tonsure Monastique, & l'exemple du Roi Ramire autorisoit son ambition. Le danger d'exposer un enfant aux violences de deux hommes, qui avoient des partis formés pour envahir la Royauté, étoit un prétexte plausible à Montfort de retenir le jeune Roi, pour le conserver à son peuple, jusqu'à ce qu'il eût atteint un âge propre à se faire craindre aux factieux. Les Arragonnois

bien intentionnés qui raisonnoient autrement, eurent recours au Pape, & de concert avec la Reine-Mere d'Arragon que leurs Députés trouvérent à Rome en grand crédit auprès du Pontife, ils demandérent qu'il fût enjoint au Comte de leur rendre le jeune Roi. Le Pape trouva leur demande juste; & ayant envoyé ses ordres au Cardinal de Bénévent qui étoit alors son Légat en France, pour négocier l'affaire avec Montfort, le Comte obéïssant au Saint Siége par religion & par intérêt, mena le jeune Roi à Montpellier; & l'ayant cônfié au Legat, il fut conduit à Lérida, où sa présence ayant fait revivre l'amour naturel aux Nations envers leurs Souverains; le Legat crut pouvoir sûrement faire convoquer les Etats. Le Roi en effet y fut reconnu de la plus grande partie des Grands avec des témoignages de zéle qu'on n'auroit osé espérer. On lui fit serment de fidélité; & ce fut la premiére fois qu'on l'eût fait aux Rois d'Arragon à leur avénement à la Couronne, & l'usage s'en perpétua dans la suite.

AN. DE J. C. 1214. & suiv.

Après cette cérémonie on délibéra des moyens de pourvoir à la sûreté du Roi contre les entreprises des factieux, dont les deux Chefs n'avoient pas voulu assister à cette assemblée; & il y fut résolu,

An. de J. C. 1215. & suiv.

que le Prince seroit soigneusement gardé à Monçon, ou Don Guillaume de Monrédon Maître des Templiers, homme sage & d'une fidélité éprouvée l'éleveroit soigneusement, pour le rendre à l'Etat quand il seroit en âge de le gouverner; on enferma avec lui Raymond Bérenger son cousin, ce fameux Comte de Provence, alors encore enfant, comme Jacques, & depuis pere de quatre filles, qui eurent le bonheur de porter les quatre plus belles Couronnes du monde Chrétien. On pourvut au Gouvernement, & l'on partagea le Royaume entre trois personnes capables de maintenir dans l'obéïssance la partie qu'on leur confioit. Pour tâcher même de ramener l'esprit de Don Sanche Comte de Roussillon au devoir, on s'accorda quelque tems aprês à lui offrir la Régence, qu'il accepta comme un degré, pour parvenir plus aisément à la Royauté.

On reconnut bien tôt qu'on avoit fait une faute difficile à réparer. Don Sanche n'usa de son pouvoir que pour se faire de nouveaux amis, & cette premiére ardeur qu'avoit inspirée la présence du Roi pour son service, se rallentit depuis qu'on avoit cessé de le voir. Son âge n'étant pas propre à le faire craindre, & la maniére dont ont l'élevoit, encore moins à

le faire respecter, la faction de Don Sanche se grossit, & devint plus redoutable que jamais; celle du Moine Don Fernand ne faisoit pas alors tant de bruit, elle n'en étoit pas moins formidable, comme l'événement le fit voir; le parti du Roi s'affoiblissoit tous les jours, & la plûpart des Grands Seigneurs, même ceux qui ne s'attachoient pas aux deux factions opposées, n'en étoient guéres plus dociles à l'autorité légitime; chacun secoüoit le joug de la dépendance, & se faisoit justice à soi-même dans les différends qui survenoient. Le mal seroit devenu sans remede, si le Roi tout enfant qu'il étoit, car il n'avoit encore que dix ans, ne se fût ennuyé d'une maniére de vie qu'il regardoit comme une captivité. On dit que dês-lors il prit le dessein de fonder un Ordre Religieux uniquement destiné au rachat des Chrétiens captifs chez les Infidéles, & qu'il s'y obligea par vœu, ce qu'il exécuta depuis par le moyen de S. Pierre Nolasque instituteur de l'Ordre de la Mercy, & par les conseils de S. Raymond de Pegnafort son Confesseur. Ce Prince avoit eu le bonheur d'être en commerce dês son enfance avec ces grands serviteurs de Dieu, & de plus avec saint Dominique qu'il avoit vû à Carcassonne auprês du Comte de Mont-

AN. DE J. C. 1215. & suiv.

An. de J. C. 1215. & suiv.

fort. Jacques pensoit à se rendre libre; lorsque Raymond Bérenger son cousin, de quelques années plus âgé que lui, fit part au Roi des avis secrets qu'il recevoit de son Païs, que son absence y causoit de grands désordres, & qu'il étoit tems qu'il s'y montrât, qu'on lui tenoit un vaisseau prêt, qui l'attendoit à Tarragone, & qui le porteroit en Provence; s'il pouvoit sortir de Monçon, que cette voye de se rendre aux siens étoit la meilleure étant la plus courte, à quoi le jeune Comte ajoûta, qu'il prioit le Roi d'y consentir. Jacques jugeant d'autrui par lui-même garda le secret à Raymond, car il avoit l'esprit avancé beaucoup au-dessus de son âge, & l'ayant laissé faire on apprit bien-tôt que le Comte de Provence s'étoit échappé. Cette avanture donna à penser au Gouverneur du jeune Monarque, il s'appercevoit du chagrin que lui causoit sa captivité, il voyoit que son absence gâtoit ses affaires, il lui trouvoit malgré l'enfance une raison capable d'agir, de discerner & de suivre des conseils, il étoit plus grand que ne portoit son âge; tout cela bien considéré fit résoudre le Gouverneur à faire lui-même ce qu'il craignoit que d'autres ne fissent sans sa participation, & désagréablement pour lui.

Il pria Don Pédre Azagra, Seigneur d'Albarracin, & Don Pédre Ahonez personnages de grande autorité dans l'Etat, & alors dans le parti du Roi, de le venir trouver à Monçon. Ils y amenérent les Evêques de Tarragone & de Tarraçone, & ils convinrent tous ensemble, qu'on meneroit le Roi à Sarragoce, où il commenceroit à prendre connoissance des affaires de son Etat. Quelque soin qu'eussent pris ces Seigneurs de tenir leur délibération secrete, le Comte de Roussillon en fut averti, & plein de colére il osa dire, qu'il couvriroit de pourpre le chemin par où ils devoient passer. Il vouloit dire, qu'on y répandroit du sang. Il se prépara en effet à exécuter ce dessein. Il assembla des gens de sa faction, & attendit le jeune Roi à Selga dans l'intention de l'attaquer. Ceux qui accompagnoient Don Jacques étoient fort inferieurs en nombre à la troupe qui suivoit l'Infant. Mais le Roi & ses conducteurs furent avertis trop tard qu'on les attendoit au passage, & se trouvérent obligés de prendre le parti du combat. Le Roi se fit promptement armer, & son courage augmentant celui des autres, on continua fiérement à marcher ; Don Sanche ne manquoit pas de cœur, mais il perdit la tête en cette occasion. Il balança, &

AN. DE J.C. 1216. & suiv.

An. de J.C. 1217. & suiv. après avoir déliberé, il prit le parti de la retraite. Le Roi passa sans obstacle, se rendit à Huesca & de-là à Sarragoce, & fut par tout reçu avec une joye & des acclamations populaires, qui lui donnérent lieu d'espérer un regne agréable & heureux. Pour comble de bon succês, comme l'épargne étoit vuide & qu'on avoit besoin d'argent, les Catalans accordérent au Roi le tribut nommé Bovatique, mis en usage sous le regne de son pere, & d'un grand secours en ces occasions.

La faction de Don Sanche perdit beaucoup de sa réputation par cet événement, il fut déposé de la Régence, & contraint d'implorer la clémence du Roi. Don Fernand moins précipité que lui ne se déclara point dans une conjoncture où l'autorité Royale avoit pris le dessus : mais c'étoit un feu caché sous la cendre, & reservé pour allumer un nouvel incendie en son tems ; il en attendoit l'occasion, lorsque des querelles particuliéres entre divers Seigneurs du Païs accoûtumés à se faire justice à eux-mêmes quand ils se trouvoient les plus forts, engagérent le Roi à protéger les foibles, & à réprimer l'audace de ceux qui troubloient l'Etat par un procédé contraire à l'autorité souveraine. Don Rodrigue Li-

zana avoit déclaré la guerre à Don Lope d'Albero son parent, l'avoit pris & mis en prison. Le Roi voulut accommoder le différend : mais Don Rodrigue fier de son succês, & qui n'étoit pas accoûtumé à se soumettre au jugement d'autrui sur ses intérêts, refusa d'entendre à aucun accord. Le Roi marcha contre lui en personne, prit le Château de Lizana, d'où le rebelle étant échappé se retira à Albarracin prês de Don Pédre Azagra son ancien ami. Albarracin étoit alors une des plus fortes Places d'Espagne sur les confins de l'Arragon, de la Castille & de Valence, autrefois donnée à ce Don Pédre par un Prince Maure Roi de Murcie, en reconnoissance des services qu'il lui avoit rendus. En vain les Rois d'Arragon & de Castille, de qui Don Pédre prétendoit qu'Albarracin ne dépendoit point, s'étoient ligués pour le soûmettre. Il avoit si bien fait, que malgré leurs efforts il avoit conservé son indépendance, & que les ayant servis néanmoins l'un & l'autre en diverses rencontres, où ils avoient eu besoin de lui, il s'étoit conservé leur amitié. Nous venons d'en voir un exemple à l'égard du jeune Roi d'Arragon. L'asile qu'il donna à Lizana & quelques actes d'hostilité que fit ce dernier sur les terres du nouveau Roi depuis

AN. DE J. C. 1219. & suiv.

AN. DE J. C. 1222. & suiv.

qu'il fut dans Albarracin, irrita ce Prince contre lui, & par contre-coup contre son ami. Il les assiégea dans leur forteresse, mais trahi par ses courtisans, qui les avertissoient de tout, & leur faisoient entrer des vivres, il fut contraint de lever le siége. Le tort que ce mauvais succês fit à l'autorité du jeune Roi, fut à la verité réparé par les démarches que fit Azagra pour recouvrer ses bonnes graces, & le retour de ce brave homme ne fut pas inutile au Roi. Lizana suivit son exemple. Le Comte d'Urgel & plusieurs autres, qui pour de pareils intérêts avoient choqué l'autorité Royale, rentrérent aussi dans le devoir: mais si l'exemple de la soumission faisoit de bons effets sur les uns, l'exemple fréquent de la révolte en faisoit de mauvais sur d'autres, & donna espérance au Moine Don Fernand, qui étoit attentif à tout, que parmi tant d'esprits séditieux, de moins dociles que ceux qui s'étoient soûmis, se joindroient volontiers à lui pour favoriser ses desseins: l'événement fit voir qu'il raisonnoit bien. Guillaume de Moncade Vicomte de Béarn, & Grand Seigneur en Catalogne ayant eu un démêlé avec Don Nugnez d'Arragon, fils de Don Sanche Comte de Roussillon, l'avoit attaqué à main armée. Le Vicomte refusa de mettre les

armes bas, quoique son Souverain dont Nugnez avoit imploré la justice, lui en eût fait commandement. Le Roi lui enleva tous ses Châteaux à la réserve de Moncade qu'il assiégea inutilement. En même-tems Don Pédre Ahonez se trouvoit mécontent du Prince ; c'étoit un homme de fortune que le feu Roi avoit élevé, & qui avoit eu sous son regne grande part au gouvernement. L'espérance d'en avoir encore plus sous un Roi jeune & sans expérience l'avoit d'abord attaché au fils comme il l'avoit été au pere. Un même homme est rarement Ministre & favori de deux Rois. Jacques considéroit Ahonez, comme avoit fait le Roi son pere, mais il ne l'aimoit pas également. Cet ambitieux en fut picqué, & le Moine Don Fernand ne l'ignora pas ; on ne sçait qui le premier des deux fit des propositions à l'autre; mais le fait est qu'ils s'unirent étroitement, & que Moncade s'étant joint à eux ils accommodérent le différend qu'il avoit avec Don Nugnez, & engagérent ce dernier dans une conspiration tramée contre son Roi & son protecteur.

AN. DE J.C. 1223. & suiv.

Don Fernand concertoit plus à loisir ses entreprises que Don Sanche son frére; mais il entreprenoit beaucoup plus, & exécutoit plus sûrement ce qu'il avoit

An. de J. C. 1223. & suiv.

une fois résolu, Le premier dessein qu'il forma de concert avec ses amis, fut de se rendre maître du Roi, de se saisir de sa personne, & d'envahir la Régence, se réservant selon les conjonctures, à faire les démarches nécessaires pour parvenir à la Royauté. Le Roi étoit tout nouvellement marié à Eleonore sœur de Ferdinand Roi de Castille; il étoit avec elle à Alagon, lorsque les Chefs de la conspiration l'y vinrent trouver sous prétexte de faire leur Cour, mais avec une suite, qui marquoit qu'ils avoient quelqu'autre dessein, que d'étaler leur magnificence; ils lui dirent, qu'ils étoient venus pour l'accompagner à Sarragoce, où le bien de ses affaires demandoit sa présence, & où l'on pourroit traiter avec lui plus commodément touchant quelques articles qui regardoient le repos de son Etat.

Le Roi soupçonna leur dessein; mais plus prudent que ne portoit son âge, se voyant pris au dépourvû il dissimula ses soupçons,& croyant trouver dans sa Capitale assez de bons Arragonnois pour soûtenir son autorité contre ceux qui y attenteroient, il s'achemina vers Sarragoce; il n'y fut pas plûtôt arrivé qu'il s'y vit prisonnier dans son Palais, enfermé dans sa chambre avec la Reine, gardé à vûë sans aucun respect pour la Majesté

Royale, & sans que ni les Grands ni le Peuple fissent aucun mouvement pour s'opposer à ces indignes traitemens. Quelques Seigneurs furent fidéles. Folk Vicomte de Cardone, Artalle & Martinez de Luna, Lizana, & un petit nombre d'autres lui demeurérent attachés ; mais ils ne se trouvérent pas en état de lui donner d'autres secours, que la consolation d'être plaint. L'Infant Don Sanche qui n'avoit plus de partisans, depuis qu'il avoit décrédité son parti, demeura spectateur de ces événemens, & ne le fut pas même long-tems ; la mort ne lui permit pas de joüir d'un repos presque aussi criminel que son inquiétude dans une conjoncture où son Souverain avoit besoin de son service. Don Fernand son frére gouvernoit en maître absolu, aprês s'être fait déclarer Régent du Royaume, & portoit son ambition jusqu'au Trône. Pour en applanir les voyes il se servit de l'autorité Royale qu'il avoit en main, & qu'il exerça sous le nom de Don Jacques son neveu, d'une maniére à l'exercer bien-tôt lui-même en son propre nom, s'il eût eu affaire à un Prince moins habile, & moins clair-voyant. La premiére démarche qu'il fit, fut de faire rendre à Moncade tout ce qui lui avoit été pris, & de donner à Ahonez toute la part

AN. DE J. C. 1223. & suiv.

An. de J. C. 1223. & suiv.

que ce rebelle voulut prendre dans le Gouvernement. Bien-tôt aprês il obligea le Roi à se servir de ses créatures, & les fit mettre dans tous les postes les plus avantageux de l'Etat ; le jeune Prince eut le chagrin de voir les Charges de sa Maison remplies, & sa personne tellement obsédée par les suppôts de cette caballe, qu'à peine pouvoit-il parler à un homme de confiance. Ce fut à ce prix qu'il reçut quelque adoucissement dans sa captivité, & qu'il recouvra en partie les fonctions d'une autorité que l'impérieux Régent faisoit servir à l'affermissement de la sienne. Sous ces trompeuses apparences, il cachoit ce que la tyrannie a d'odieux, pour se frayer un chemin plus sûr à l'invasion. Le Peuple s'en laissoit éblouïr, mais le Roi ne fut pas trompé: il connut le danger où il étoit, & ne dissimula ses pensées que pour mieux exécuter ses desseins. Il fit semblant de s'accoûtumer à être en tutelle pour devenir bien-tôt maître.

On ne se défioit pas de lui, & comme on jugeoit de son esprit par son âge, on le croyoit assez content des plaisirs qu'on lui laissoit prendre, pour ne pas regretter ce qu'on lui ôtoit d'autorité & de pouvoir. Dans cette situation il témoigna souhaiter de faire un voyage à Tor-

tosé. Le Régent & sa faction qui le laissoient agir en Roi par tout où il ne s'agissoit point des droits de la Royauté, y condescendirent sans peine, & l'y suivirent sans soupçon. La conduite du Roi, en effet, ne leur donnoit pas sujet d'en avoir; content de son sort en apparence, il ne paroissoit appliqué qu'à goûter les plaisirs de son âge, qu'eux-mêmes avoient soin de lui fournir; il concertoit néanmoins les moyens de se délivrer de leur tyrannie, & inspiroit secretement son courage à ses serviteurs. A peine fut-il à Tarrassone, que ses mesures se trouvérent si bien prises, qu'il échappa à ses tyrans; & avant qu'ils se fussent apperçus qu'il n'étoit plus entre leurs mains, ils apprirent qu'il s'étoit retiré secretement à Huesca Place fortifiée qui appartenoit aux Chevaliers du Temple, dont il s'étoit assûré, & qui se trouvérent honorés de lui donner chez eux un asile. Jacques ne se trouvant pas en état d'entreprendre une guerre civile, dissimula, & jugeant que le meilleur moyen de ramener à lui les Peuples, & d'assembler un corps de troupes qui seroit à sa dévotion, étoit d'entreprendre une expédition contre les Maures de Valence, que les Arragonnois paroissoient desirer depuis long-tems, il dépêcha des courriers par tout, avec des

An. de J. C. 1225. & suiv.

An. de J. C. 1225. & suiv. ordres aux gens de guerre de se rendre auprès de lui à Teruel, où il se mettroit à leur tête. Des soldats qui se trouvérent au rendez-vous, il ne put composer qu'un petit corps d'armée, & si le Régent eût osé lever tout-à-fait l'étendart de la révolte, il auroit fait de la peine au Roi: mais il craignit apparemment de paroître troubler un dessein qui étoit agréable au Peuple; & l'Histoire dit qu'il espéra que la jeunesse du Monarque, & le peu de forces avec lesquelles il entreprenoit d'attaquer un ennemi puissant, le précipiteroient en quelque malheur qui le feroit périr sans qu'il s'en mêlât.

Don Fernand ne douta point, que sa politique n'eût le succès qu'il en attendoit, lorsqu'il apprit que le jeune Prince avoit entrepris d'assiéger avec sa petite armée la forte Place de Peniscola, que sa seule situation rendoit imprenable. Il se trompa: le Roi d'Arragon ne prit pas à la verité cette Place; mais son armement ayant jetté la terreur dans tout le Royaume de Valence, le Sarasin Zéith qui en étoit Roi, lui envoya demander la paix. Jacques refusa d'y entendre; mais une tréve lui paroissant assez convenable à ses affaires, il l'accorda à des conditions si avantageuses & si honorables, qu'il crut que ce succês suffiroit pour donner cré-

dit

dit à ses armes, pour le rendre redoutable aux révoltés & plus respectable à ses sujets. En effet, les rebelles en furent troublés, & aprês avoir consulté sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture où ils se trouvoient, il fut résolu, apparemment pour attirer sur le Roi la censure publique, & le blâme d'avoir interrompu avec inconstance une guerre entreprise avec témérité, que Don Pédre Ahonés la continuëroit nonobstant la Tréve. Don Jacques ramenoit son armée aux environs de Sarragoce, lorsqu'il rencontra ce Seigneur prenant sa marche vers le Royaume de Valence. Ahonés ne put se dispenser de saluer le Prince en passant, pour ne pas donner à son action un air de rebellion déclarée, que jusqu'alors la faction avoit pris soin d'éviter. Le Roi le reçut civilement, & lui demanda où il alloit: Ahonés lui répondit qu'il alloit faire une irruption sur les Maures. « Mais „ quoi, lui repliqua le Roi, ne sçavez- „ vous pas que j'ai fait un Traité de tré- „ ve avec eux? „ je vous prie de ne point passer outre, il est de mon honneur & de celui de la Nation; qu'on garde une parole donnée si récemment, & à laquelle on n'a point sujet de manquer. Ahonés étoit préparé à repartir à ce discours. „ Seigneur, dit-il, vous avez convoqué

AN. DE J. C. 1225. & suiv.

AN. DE J. C. 1213. & suiv.

„ la Noblesse de vos Etats, je n'ai pû „ obéïr plûtôt : j'ai levé à grands frais la „ troupe qui m'accompagne à cette ex„ pédition, je ne puis me dédommager, „ que par ce que je puis gagner sur les „ Maures; vous permettrez que je pour„ suive mon entreprise & mon chemin. La fierté avec laquelle Ahonés prononça ces paroles offensa le Roi, & le mit en colére; moins maître de lui qu'il ne l'étoit d'ordinaire, il prit par le bras le rebelle, qui poussant l'insolence à l'excês porta la main sur la garde de son épée, & se mit en devoir de la tirer; le Roi le saisit & l'en empêcha; sur quoi des Cavaliers armés qui accompagnoient Ahonés, & qui l'attendoient à la porte, étant entrés brusquement au bruit, & s'étant avancés l'épée à la main, obligérent le Prince à quitter prise, avant que les Courtisans surpris d'une si extraordinaire avanture, & la plus grande partie sans armes, eussent eu le tems de se reconnoître, & de se mettre en état de secourir le Roi. Dans ce tumulte Ahonés s'échappa, & ceux qui l'accompagnoient le suivirent. Leur désordre néanmoins fut tel qu'ils se dissipérent au sortir de la salle. Chacun monta sur son cheval, & se sauva où il put. Le Roi ne perdit point de tems, & étant sorti aprês eux, suivi d'un petit nombre

des siens, il monta à cheval, chercha le rebelle, le rencontra dans des montagnes, où quelques Cavaliers d'Ahoné s'étant ralliés auprês de lui, firent d'abord quelque résistance ; mais croyant le Roi mieux suivi, qu'il ne l'étoit en effet, ils se dissipérent bien-tôt, & Don Sanche de Luna s'étant avancé vers le Chef, qui ne pouvoit plus fuir, il lui passa sa lance au travers du corps. Ahonés tomba de ce coup, & n'eut le tems que de témoigner au Roi, qui par générosité s'approcha de lui pour empêcher qu'on ne l'achevât, qu'il étoit touché de ce bon office, & qu'il se repentoit de sa faute. Il expira peu de tems aprês, & eut l'honneur d'être pleuré d'un Prince, dont il meritoit mieux la colére que les larmes.

AN. DE J. C. 1227. & suiv.

Ce coup étonna le Régent, mais il ne le déconcerta pas ; il s'en servit avec tant de succês, qu'en peu de jours il vint à bout de révolter tout l'Arragon, & une grande partie de la Catalogne contre le Roi. L'Archevêque de Sarragoce Don Sanche Ahonés frére de Don Pédre, homme puissant & emporté se joignit au Régent, & leva des troupes. Les Moncades ne lui manquérent pas, & un grand nombre d'autres Seigneurs lui ayant offert leurs services, toutes les Villes se revoltérent sans garder de ménagement à

An. de J.C. 1227. & suiv. l'éxemple de la Capitale; & hors Teruel & Calatajud, peu de Places de quelque nom demeurérent dans l'obéïssance du légitime Souverain. Don Fernand se crut si sûr de regner, qu'il s'en vanta insolemment. Il se jetta d'abord dans Boléa que le Roi vouloit assiéger, & empêcha qu'il ne fît ce siége. Jacques passa outre, & parcourant une grande partie du Royaume au travers de ses ennemis, il alla porter la guerre en Sobrarbe, & sur les terres de Ribagorce au milieu des Monts Pyrénées; il fut contraint de revenir dans la plaine, afin de s'opposer aux rebelles qui s'y assembloient de toutes parts, & s'emparoient de tous les postes importants de ce côté-là. Il avoit peu de troupes, mais elles étoient bonnes, & commandées par de braves gens. Le Vicomte de Cardone Don Atho-Folk, Don Rodrigue Lysana, Don Blasque Alagon, les trois fréres de Luna & quelques autres secondoient sa valeur, & exécutoient ses ordres ordinairement avec succês. Ils prirent des Places. En divers combats ils eurent de grands avantages, qui quoique peu décisifs accréditérent les armes du Roi, & le rendirent redoutable à ceux qui l'avoient méprisé. C'est gagner pour un Souverain, que de n'être pas opprimé dans le premier mou-

vément d'une révolte. Pour peu que le feu qui l'allume ait le tems de se rallentir, on revient au bon sens, on redoute son maître ; on écoute sa conscience, le devoir, le droit naturel, & l'honneur n'y faisant point d'obstacle, on cherche son repos & sa sûreté dans une soumission sans honte. C'est ainsi qu'il en arriva dans l'occasion dont nous parlons. Jacques n'étoit plus Roi d'Arragon s'il eût d'abord été vaincu ; son oncle tout Moine qu'il étoit eût monté sur le Trône sans contestation, & l'exemple du Roi Ramire auroit été d'autant plus d'usage pour autoriser l'usurpation de Fernand, que celui-ci étoit encore moins propre que le premier à la vie Monastique, & beaucoup plus à soûtenir le personnage de Souverain. Mais le jeune Monarque s'étant opposé avec vigueur & avec courage au premier effort de la rebellion, ceux des rebelles qui ne s'étoient engagés dans le mauvais parti que pour suivre le torrent, comme il arrive à plusieurs, en ces occasions, eurent le tems de faire réfléxion que dans la nécessité d'avoir un maître, le légitime vaut toûjours mieux qu'un autre ; la plûpart même d'entre ceux qui avoient paru contraires au Roi d'Arragon, commencérent à chercher les moyens de se réconcilier avec lui ; les

AN. DE J.C. 1227. & suiv.

AN. DE J. C. 1227. & suiv.

Moncades furent de ce nombre, & quoiqu'ils n'eussent pas encore mis bas les armes, ils rendirent le Roi arbitre de leur différend avec les Folks. Jacques les régla : Tous en furent contens ; & comme la querelle de ces deux Maisons divisoit presque toute la Catalogne, la réünion de ces deux partis fut un grand achemimement à celle de toute la faction. Son Chef Don Fernand en jugea ainsi ; & d'ailleurs étant las d'un mouvement inutile à son ambition, il commença à desirer un repos nécessaire à son âge ; il fit faire au Roi des propositions, & demanda une conférence ; Jacques l'accorda volontiers; ils s'y trouvérent tous deux en personne, & il y fut arrêté sans contestation, que le Roi donneroit amnistie de tout ce qui s'étoit passé, que le Régent & ses partisans désarmeroient incessamment, & que pour ce qui regardoit les dommages causés durant la guerre à un parti par l'autre, les Evêques de Tarragone & de Lérida, avec le Grand-Maître des Chevaliers du Temple, en seroient établis les arbitres, pour en ordonner la réparation comme ils le jugeroient à propos; & parce qu'il s'étoit fait depuis peu une espéce d'association de dangereuse conséquence pour l'autorité Souveraine, entre les Villes de Jacca, d'Huesca & de

Sarragoce, il fut déterminé que le Roi connoîtroit seul de cette affaire, qui ne regardoit plus que lui. Il obligea ces Villes à renoncer à cette confédération séditieuse, & ayant confirmé de sa part les priviléges de la Nation, la paix auroit été rétablie dans toutes les parties de l'Etat, si une affaire particuliére n'eût occupé encore quelque tems les armes du Roi pour la terminer.

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

Armengaud dernier Comte d'Urgel n'avoit laissé qu'une fille nommée Aurembaxe, à qui Don Gérard Cabrera disputoit l'heritage paternel; il s'en étoit mis en possession durant la minorité du Roi; & ce Prince alors obligé de ménager un Seigneur puissant, avoit consenti qu'il y demeurât, mais provisionellement néanmoins, & jusqu'à ce qu'il fût en état d'examiner l'affaire à fond. Jacques étoit enfin devenu maître par la soumission des ligués, lorsqu'Aurembaxe étant venuë à propos se jetter à ses piés pour lui demander justice, le Roi témoigna la lui vouloir faire, & mit la chose en jugement; le Vicomte se défiant de son droit, se retira & prit les armes: mais ce ne fut que pour rendre avec honte ce qu'il se pouvoit faire honneur de restituer avec justice; le Roi le poursuivit, attaqua ses Places, que Cabréra & ses amis défendirent

AN. DE J. C. 1228. & suiv. avec vigueur, mais enfin contraint de céder, Cabréra s'accommoda, & Aurembaxe rentra en possession du Comté. Le Roi lui donna un mari en lui faisant rendre ses terres. Don Pédre Infant de Portugal, fils de Sanche surnommé le Gros, s'étoit retiré en Arragon à dessein de s'y établir; Jacques, dont il étoit parent, & qui étoit bien aise de s'attacher un homme de cette naissance, le maria avec Aurembaxe, & le fit par là Comte d'Urgel.

Alors la paix fut universelle, & parut assez bien établie, pour donner lieu au Roi d'entreprendre sur les ennemis du nom Chrétien les heureuses expéditions, qui lui ont acquis le surnom de Conquérant. Divers motifs poussérent ce Prince à entreprendre cette guerre; il étoit zélé pour la Religion; il ne pouvoit voir sans chagrin, que les Infidéles occupassent encore une grande partie de l'Espagne; il gouvernoit un peuple inquiet, & qu'une longue minorité avoit rendu susceptible de tous les mouvemens que leur donnoit l'ambition des Grands, qui désaccoûtumée à porter le joug de l'obéissance, étoient toûjours disposés à se mutiner, pour peu qu'on leur en donnât occasion. Il étoit important d'unir ce corps si facile à se diviser, par un intérêt

qui fût commun à tous les membres qui le composoient, de leur donner une occupation, où engagez à travailler unanimement pour le bien public, chacun n'eût désormais en vûë que la gloire d'y avoir contribué. Outre ces raisons d'entreprendre la guerre contre les Sarasins, il est vraisemblable que Jacques fut picqué d'une loüable émulation en apprenant les grands progrês que faisoit Ferdinand Roi de Castille contre les Maures d'Andalousie, depuis qu'ayant pacifié son Etat, il avoit tourné ses armes contre eux. Jacques crut que l'heure étoit venuë, ou de faire repasser la mer aux Infidéles ou de leur faire porter à leur tour le joug qu'ils avoient imposé si insolemment à l'Espagne Chrétienne.

An. de J. C. 1228. & suiv.

Dieu avoit en effet choisi ces deux Princes comme deux autres Cyrus, pour mettre en liberté la Nation Sainte; il les avoit formés exprês pour accomplir ce grand dessein. Tous deux pleins de Religion & de zéle pour le vrai culte, tous deux braves, sages, heureux, ayant le génie de la guerre, un grand courage pour tout entreprendre, de grandes vûës, & une grande vigueur pour tout exécuter sûrement, sans jalousie au reste l'un de l'autre, circonspects à ne se point croiser, & toûjours également disposés

An. de J. C. 1228. & suiv.
à terminer à l'amiable les différends inévitables entre deux Rois si voisins ; il en eurent de plus d'une sorte, capables de faire prendre le change à des Princes moins modérés. Leurs prédécesseurs étoient convenus de certaines limites assignées même par l'autorité des Papes aux conquêtes des deux Couronnes sur l'ennemi commun de la Chrétienté. Celles d'Arragon ne devoient pas passer l'étenduë du Royaume de Valence dans le continent de l'Espagne, & celles de Castille devoient se terminer de ce côté-la au Royaume de Murcie, hors duquel elles ne pouvoient s'étendre. Les Castillans avoient contrevenu à ce Traité au tems des guerres civiles des Arragonnois. Il y eut quelque mouvement de part & d'autre dans cette occasion ; mais la sagesse des deux Rois étouffa dans sa naissance ce commencement de discorde, & Ferdinand ayant consenti à s'en tenir aux bornes marquées, Jacques fut content. Ils demeurérent amis. Quelque tems aprês, un point encore plus délicat sembla les devoir rendre irréconciliables ; il y alloit de la gloire de la Maison de Castille. Don Jacques & la Reine Eleonore sa femme avoient été mariés fort jeunes, & ne s'en étoient que plûtôt dégoûtés l'un de l'autre. Jacques demanda la sépa-

ration, & selon la coûtume du tems, allégua pour raison du divorce la parenté qui étoit entre eux. Eléonore n'y repugnoit pas, mais Ferdinand en fut offensé, & s'y opposa d'autant plus fortement qu'ils avoient un fils nommé Alphonse, dont cette séparation rendoit la naissance moins honorable, & la fortune fort incertaine. On ne doutoit point que ce démêlé ne dût broüiller les deux Monarques ; mais la sagesse de ces deux Princes détourna ce malheur de dessus leurs Etats ; leurs intérêts particuliers ne leur firent point perdre de vûë le bien public : ils se virent ; & Jacques sçut si bien toucher Ferdinand par les raisons qu'il lui allégua, que quoique l'affaire ne fût pas concluë dans le tems de la conférence, le Roi de Castille en sortit moins aigri. L'honnêteté avec laquelle Jacques ménagea son divorce, les avantages qu'il fit à la Reine en se séparant d'avec elle, la déclaration solemnelle d'Alphonse leur fils pour heritier de la Couronne d'Arragon, faite en présence des Evêques, des Grands & du Legat du Pape achevérent d'adoucir Ferdinand, & les choses en demeurérent là. Les affaires de Navarre leur furent encore une occasion de se broüiller, qu'ils évitérent l'un & l'autre avec la même prudence. Sanche

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

An. de J. C. 1228. & suiv.

le Fort Roi de Navarre n'étoit plus lui-même, & rien n'étoit plus différent que la vieillesse de ce Prince d'avec les premiéres années de son regne; il étoit devenu si gros qu'il ne pouvoit plus se remuer; un ulcére incurable à la jambe qui l'empêchoit depuis long-tems de pouvoir faire aucun exercice, n'avoit pas peu contribué à le mettre dans ce désagréable état. Honteux de se montrer sous une figure où il se déplaisoit à lui-même, il s'étoit renfermé dans Tudelle, & ne se laissoit plus guéres voir qu'aux domestiques qui le servoient. Son esprit se sentoit beaucoup de la pésanteur de son corps, & devenu incapable d'agir, il pensoit peu & ne prévoyoit rien. La foiblesse du Souverain avoit rendu le peuple insolent, ce n'étoit que mutineries dans sa Capitale, & que factions parmi les Grands. Les Castillans toûjours attentifs à faire valoir leurs prétentions sur la Couronne de Navarre, voulurent profiter de cette occasion, & Ferdinand les laissa faire. Don Lope Dias de Haro Seigneur de Biscaye se chargea de cette entreprise; il leva des troupes, & ayant pratiqué des intelligences en divers endroits du Païs, il fit irruption dans la Navarre, du côté de la Rioja, & s'empara de quelques Places. Sanche ne douta plus que le

Seigneur de Biscaye n'agît de concert avec le Roi de Castille. Il n'avoit point d'autre heritier que Thibaud Comte de Champagne, fils de Blanche de Navarre sa sœur; comme ce Comte étoit guerrier, le Roi de Navarre son oncle, prit le parti de l'appeller à la défence d'une Couronne qui lui appartenoit par le droit de la naissance. La présence de Thibaud en effet tint en bride les Castillans; mais le desir d'être trop tôt maître ayant engagé ce jeune Prince avec quelques Grands dans des pratiques qui déplurent au Roi, le Comte fut renvoyé en France, & Sanche chercha les moyens de se faire un autre heritier, capable de garentir ses Etats de l'invasion qui les ménaçoit. Dans ce dessein, ayant jetté les yeux sur le Roi d'Arragon son voisin, il l'invita à le venir voir dans sa retraite de Tudelle pour conférer avec lui d'une affaire qui les intéressoit également. Don Jacques s'y rendit, & fut agréablement surpris de la proposition que Sanche lui fit de l'adopter pour heritier de la Couronne de Navarre, avec promesse que cette adoption seroit ratifiée par les principaux Seigneurs du Royaume, pourvû qu'il voulût s'unir avec lui par une ligue mutuelle contre quiconque attaqueroit l'un ou l'autre des deux Etats. Le Roi d'Ar-

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

An. de J. C. 1228. & suiv.

ragon se laissant éblouïr par l'espérance d'un nouveau Royaume, non-seulement accepta le parti qu'on lui proposoit, & que sa bonne fortune sembloit lui présenter : mais pour donner à son bienfaiteur des marques de sa reconnoissance, il l'adopta réciproquement, ne croyant pas risquer beaucoup l'heritage de ses enfans par une pareille adoption, vû l'âge du Roi de Navarre, & l'état où l'avoit réduit une maladie incurable. Naturellement ce Traité bisarre, qui fut signé & ratifié par les Seigneurs de Navarre & d'Arragon, devoit déplaire au Roi de Castille, & il étoit assez puissant pour en marquer son ressentiment: mais ce Prince prudent qui avoit tenté la conquête de la Navarre quand il avoit crû pouvoir la faire assez promptement, pour n'être pas détourné de celle de l'Andalousie, l'abandonna dês qu'il la vit contestée par un concurrent, qui l'auroit obligé à tourner ses armes contre les Chrétiens. Le Roi d'Arragon de son côté en usa à peu près dans la suite avec la même modération. Sanche mourut; Thibaud de Champagne fut rappellé dans son heritage par un puissant parti malgré l'adoption. Jacques lui causa peu d'embarras, ne voulant pas ni interrompre les conquêtes solides qu'il faisoit sur les

Maures, pour faire valoir des prétentions chimériques contre un héritier légitime, ni forcer le Roi de Castille d'entrer en lice pour soûtenir le sien : ainsi quoique le Roi d'Arragon fît quelques démarches pour montrer qu'il ne renonçoit pas à la Navarre, il ne fit point d'effort pour empêcher que le Comte Thibaud n'en prît possession, & que la Maison de Champagne n'y succédât à celle de Bigorre, qui y regnoit depuis quatre cens ans, & que l'on avoit vû remplir tous les Trônes Chrétiens d'Espagne.

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

Les deux Rois Espagnols assurés l'un de l'autre, par le soin qu'ils avoient de se ménager, attaquérent les Maures, sans inquiétude, chacun de leur côté : Ferdinand commença le premier, parce qu'il eut plûtôt appaisé ses troubles domestiques que Jacques. Dês l'an 1224. la Reine sa Mere, & Rodrigue de Toléde les deux ames de son Conseil, aprês lui avoir fait épouser Béatrix fille de l'Empereur Philippe, dont il eut Alphonse qui lui succéda, pour empêcher que l'oisiveté ne l'amollît dans les délices de la Cour, l'engagérent dans cette guerre : il s'y porta avec toute l'ardeur que lui inspiroit un tempérammemt vif & un grand zéle pour sa Religion. Les premiers avantages qu'il y remporta, lui donnérent lieu

An. de J. C. 1218. & suiv.

de tout espérer du secours d'en haut, & de la valeur des siens. Il avoit avec lui Don Lope Dias de Haro, Don Rodrigue Giron, Don Alphonse de Ménesez, tous expérimentés Capitaines; & l'Archevêque de Toléde, dont l'autorité & les bonnes mœurs maintenoient l'ordre dans l'armée, ne lui étoit pas inutile dans les expéditions Militaires. On employa quelques années à recouvrer certaines Places souvent conquises par les Castillans, mais trop avancées dans les terres des Maures, pour être conservées longtems sans être maître de beaucoup d'autres, qui les environnoient de toutes parts. Jaën une des plus fortes Places que les Maures possédassent en Espagne, fut la seule qui résista au Conquérant, parce qu'elle étoit défenduë par le brave Don Alvare de Castro, que quelques mécontentemens qu'on ne sçait pas, avoient engagé à suivre le mauvais exemple de Don Rodrigue de Castro son pere, qui s'étoit donné aux Sarrasins. Le Roi de Castille forcé de lever le siége de Jaën, ne se rebuta point. Il se présenta devant Priégo. La Ville fut prise d'assaut; Loxa eut le même sort. Il en coûta la vie ou la liberté aux soldats qui composoient la garnison de ces deux Places; ils furent tous passés au fil de l'épée, à l'exception

de quelques-uns qui furent prisonniers de guerre. Cette nouvelle conquête répandit la terreur parmi les Habitants d'Alhambra, qui se réfugiérent à Grenade, & abandonnérent leurs Villes & leurs biens à la discrétion du Conquérant. L'armée Chrétienne se mit aux trousses des fuyards, & les poursuivit jusques sous les murailles de la Capitale. Après quoi les vainqueurs se répandirent dans la plaine, une des plus agréables de toute l'Espagne, & portérent le ravage dans toutes les maisons de plaisance des environs. Don Alvare de Castro défendit encore assez vigoureusement Grenade, pour empêcher que le Roi ne s'en rendît maître. Cependant les Infidéles furent contraints de demander la paix; ils l'obtinrent par l'entremise de ce même Don Alvare qui la négocia, & aux instances duquel Ferdinand voulut bien l'accorder, pour le ramener à son service; à quoi ce Seigneur ayant consenti, ce Monarque éprouva bien tôt qu'il avoit plus gagné en se l'attachant, qu'il n'eût fait en prenant Grenade. Le Traité conclu avec les Maures Grenadins, n'empêcha pas Ferdinand d'enlever à ceux d'Estrémadoure, les Villes de Montéjo & de Capilla, anciennement connuë sous le nom de *Mirobriga*. La difficulté de con-

AN. DE J.C. 1228. & suiv.

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

server la premiére, fit prendre le parti de la raser. Pour la seconde, elle retourna bien-tôt au pouvoir des Mahométans, soit qu'ils y fussent rentrés les armes à la main, soit que Ferdinand l'eût cédée de son plein gré au Roi de Baëza. Après ces conquêtes, qui furent le fruit d'une seule campagne, Ferdinand confia au Grand-Maître de Calatrava, & à Don Alvare de Castro, le soin de défendre les Villes d'Andujar & de Martos contre les entreprises des Maures. De-là il se rendit à Tolède pour lever de nouvelles troupes. Les deux Commandants qu'il avoit établis pour conserver ce qu'il avoit conquis à l'entrée de l'Andalousie, firent plus que se défendre; ils allérent insulter l'ennemi jusqu'aux portes de Séville, & y firent de grands dégâts: Abulalis qui en étoit Roi, voulant repousser cette injure avec une hauteur capable de rendre les Castillans plus circonspects, & donner du courage aux siens, entreprit en même temps deux choses, dont l'une lui réüssit bien, mais dont le succès ne le dédommagea pas de la perte que lui causa l'autre; il fit lever des troupes en assez grand nombre, pour attaquer en même-tems une Place de la domination Castillane, & pour opposer une armée à la leur. La Place fut prise, mais l'armée fut

défaite avec perte de vingt mille hommes tués dans le combat ou dans la déroute. Ferdinand étoit revenu sur ses pas en Andalousie, au bruit du péril où étoient les siens; trouvant les choses en cet état, & n'ayant pas eu le loisir de faire de nouvelles levées, il ne jugea pas à propos de pousser la victoire plus loin. Son voyage néanmoins ne lui fut pas inutile. Un Maure qui s'étoit emparé de Baëza & en étoit Roi, s'étant dêja lié avec lui, & d'amitié & d'intérêt, lui vint offrir une belle armée; peut-être que le Castillan soupçonna la bonne foi du Mahométan, & la fidélité des troupes qu'il lui offroit. Ce Prince remercia le Sarasin de son zele, & au lieu d'une armée, il lui demanda pour gage de son amitié la Forteresse de Baëza, & quelques autres des environs pour y mettre garnison Castillanne, dont ils seroient tous deux plus sûrs que des Sarasins capables d'être gagnés par d'autres Princes de leur secte. Le Prince Maure y consentit, & depuis ce tems, la Citadelle de cette Ville demeura en propriété aux Chrétiens. Aprês cette expédition Ferdinand revint à Toléde, où l'Archevêque Don Rodrigue & lui, jettérent les fondemens de l'Eglise Cathédrale qu'on y voit aujourd'hui, en attendant qu'on fût en état de retour-

AN. DE J. C. 1228. & suiv.

An. de J. C. 1228. & suiv.

ner à la conquête avec plus de supériorité. A peine en eut on le loisir. La Forteresse de Baëza vivement attaquée par les Maures qui étoient maîtres dans la Ville, eut besoin de secours, & les Lieutenans de Ferdinand étoient occupés en trop d'endroits pour y en pouvoir envoyer. De plus le Roi de Baëza son ami avoit été tué par ses propres sujets, lorsqu'il se retiroit à Almadovar pour se dérober à la fureur du peuple, que sa nouvelle alliance avec les Chrétiens avoit soulevé contre lui. Un autre événement causa au Roi de Castille un embarras considérable en cette rencontre. Blanche sa tante, Reine de France, & alors Regente par la minorité de saint Loüis son fils, avoit à soûtenir les attaques de tous les Grands de son Royaume ligués & déclarés contre elle, & elle ne pouvoit guéres attendre de soûtien d'ailleurs que de son Païs. La parenté étoit une raison à Ferdinand de la secourir; & la liaison que ces deux Couronnes ont euë entre elles jusqu'au tems que la Monarchie Espagnolle est devenuë assez puissante pour être rivale de celle de France, en étoit encore un motif pressant. Ce Prince délibéra: mais enfin soit qu'il crût Blanche assez habile pour se maintenir elle-même, comme il arriva en effet, soit

que son intérêt l'emportât sur celui d'autrui, comme il est naturel, il retourna en Andalousie, où sa venuë étonna tellement les habitans de Baëza, qu'ils abandonnérent la Ville, & l'en laissérent entiérement maître. AN. DE J. C. 1228. & suiv.

La guerre alloit recommencer entre Abulalis & Ferdinand avec plus de vivacité que jamais, lorsqu'un tiers parti qui s'élevoit insensiblement parmi les Maures, & qui menaçoit ces deux Princes, les engagea à parler de paix. Abulalis la rechercha, & s'offrit à donner un tribut, que le Roi de Castille accepta. Ce tiers parti étoit une faction des anciens Sarasins du Païs ligués contre les Almohades, qui étoient les derniers dominans. Un nommé Abenhut issu des anciens Rois de Sarragoce, avoit formé cette cabale pour devenir puissant, & il y réüssit; c'étoit un homme plein de feu, hardi, artificieux, éloquent, ayant du talent pour la guerre, & ne profitant de la ruine de ceux à qui il la faisoit, que pour enrichir ceux qui l'y suivoient. La Religion fut le prétexte dont il se servit pour la déclarer à la secte des Almohades, qui avoient une croyance & des cérémonies différentes de celles des autres Mahométans. Il y a apparence que leur domination le blessoit plus que leurs

An. de J. C. 1228. & suiv. cérémonies, mais pour ne point paroitre rebelle, il crut qu'il falloit paroitre zelé, par-là il engagea en effet des Provinces entiéres dans sa faction, il se rendit maître de la Murcie, Grenade se soûmit à lui, & tant de Villes d'Andalousie, & même de l'Estrémadure le reconnurent pour Roi ou pour protecteur, qu'il devînt en peu de tems Monarque presque universel des Maures Espagnols. Abulalis Roi de Séville, comme Prince Almohade, craignit un ennemi qui le vouloit perdre. Ferdinand comme Prince Chrétien, crut devoir se rendre attentif au progrês d'une puissance qui lui pouvoit nuire, & cette raison les engagea l'un & l'autre à conclure la paix entre eux deux, à condition que le Roi de Séville lui payeroit tous les ans un tribut de trois cents mille Maravédis d'or.

Abenhut poursuivoit ses conquêtes, lorsque le Roi de Castille craignant de voir les Mahométans Espagnols réünis sous un même Chef, crut qu'il lui étoit important d'empêcher une réünion qui ne pouvoit être que funeste à la Chrétienté; il marcha contre lui, & reconnut bien-tôt que c'étoit en effet un ennemi à craindre; il l'alla chercher en Murcie: mais Abenhut qui de son côté redoutoit les Armes de Ferdinand, & qui ne vou-

loit pas exposer sa fortune au hasard d'une bataille, temporisa si à propos qu'il le lassa, & le contraignit à s'en retourner sans rien faire pour rétablir dans ses Etats ses troupes affoiblies. AN. DE J. C. 1228. & suiv.

Le Roi de Castille travailla aux préparatifs nécessaires pour pousser vivement cette guerre, avec d'autant plus d'empressement que les nouvelles qu'il apprit du succès des premiéres armes du Roi d'Arragon contre les Infidéles le piquerent d'émulation. Jacques ayant enfin pacifié les troubles domestiques de ses Etats, entreprit la conquête des Isles autrefois appellées Baléares, aujourd'hui Majorque & Minorque, & d'autres petites Isles qui les environnent. Sur la fin de l'année 1228. un des Grands du Païs le reçut à Tortose, & lui donna un repas dans une salle ouverte sur la mer. Ayant demandé par hasard; qu'elles étoient les Isles les plus proches du rivage qu'il avoit en vûë, un de ses Courtisans nommé Pierre Martel lui dit, que c'étoit Majorque & Minorque possedées par les Sarasins, qui en tiroient de grands avantages, soit parce que la situation de ces Isles les rendoit maîtres de la mer, soit parce que la fertilité du terroir fournissoit au continent que ces Infidéles possédoient en Espagne une grande abon-

AN. DE J.C. 1229. & suiv.

dance de blés & d'autres choses nécessaires à la vie. Il ajoûta que nulle conquête ne convenoit mieux à l'Arragon, & n'affoibliroit plus la domination des Maures. Ce discours fit impression sur l'esprit du Roi, & lui fit naître le desir de porter ses armes en ces Isles, à quoi un événement survenu à propos le détermina. Ces Insulaires avoient pris quelques Navires Catalans qu'on leur étoit allé redemander de la part du Roi d'Arragon. Le Roi de Majorque à qui on s'étoit adressé, ayant demandé avec mépris quel étoit ce Roi d'Arragon, l'Envoyé avoit répondu avec une fierté piquante, que c'étoit celui qui avoit défait les Maures à la bataille de Murandal. Le Barbare irrité par cette réponse avoit chassé ignominieusement l'Envoyé du Roi d'Arragon, & avoit même été sur le point de violer le droit des gens, dans la personne de ce Ministre. Jacques apprenant cette nouvelle, ne délibéra plus sur une guerre, que sa propre gloire, l'intérêt de ses sujets, l'honneur de la Religion, la sûreté du commerce & de ses Vaisseaux l'engageoient à entreprendre. Il la proposa aux Etats du Royaume, qu'il convoqua à Barcelonne, & chacun s'y porta avec tant d'ardeur, que contre ce qui avoit été arrêté, de n'accorder aux Rois le Bo-

vatique

vatique qu'une seule fois en leur regne, on l'accorda à Jacques pour la seconde fois. Avec ce secours, on leva des troupes, & on équipa des Vaisseaux. Tout fut prêt au mois de Septembre de l'année 1229. Le Roi s'embarqua à Tarragone, & fut suivi des plus grands Seigneurs de Catalogne & d'Arragon. Les troupes de débarquement étoient de quinze mille hommes de pié, & d'environ quinze cens chevaux. Mais le vent ayant changé tout-à-coup, la mer devint si orageuse, que si le Roi ne se fût opiniâtré à poursuivre son entreprise, on l'eût différée, & l'on eût relâché à quelque Port voisin, pour se mettre à couvert de la tempête, qui avoit dispersé grand nombre de Vaisseaux du côté d'Espagne: enfin la mer devint plus calme. Un petit vent d'Est commença à souffler, & donna lieu aux Navires de se rassembler. La Flotte poursuivit heureusement sa route, & aborda dans un Port de Majorque qu'on nomme *Palumbaria*, situé sur la côte occidentale de l'Isle, vis-à-vis de l'Isle *Dragonéra*. On n'y put faire la descente à cause de la multitude des Maures, qui s'étoient réünis en corps d'armée pour s'y opposer. On s'écarta vers le Midy, on y trouva un endroit moins bien gardé par les Infidéles, on l'appel-

AN. DE J.C. 1229. & suiv.

An. de J. C. 1229. & suiv.

loit le Port de sainte Ponce. Ce fut-là que le Roi d'Arragon fit enfin jetter l'anchre. Malgré tous les efforts des Infidéles pour empêcher la descente, rien ne fut capable de rallentir l'ardeur des troupes, qui sautérent à terre avec une intrépidité qui consterna les Maures. Les Chrétiens eurent à soûtenir quelques escarmouches au débarquement & à la descente; mais ils eurent toûjours l'avantage, & forcérent les Maures de leur abandonner le Port & la Ville.

Quelque besoin qu'on eût de repos, on ne se donna pas le loisir d'en prendre. A peine les troupes eurent été mises à terre, qu'ayant été rangées en bataille, on les mena vers la Capitale, qui a le même nom que l'Isle; chacun jugea que de la prise de cette Ville dépendoit la conquête de tout le Païs. Un peu moins de précaution qu'il ne convient d'en avoir dans une terre ennemie & inconnuë, causa une grande perte à l'armée. Les Sarrasins s'étoient postés & retranchés avec d'assés nombreuses troupes sur la Montagne de *Portopi* à la vûë de la Ville, & y attendoient le Arragonnois. Le chemin qui y conduisoit étoit bordé en certains endroits de bois touffus, & d'ailleurs il étoit escarpé & resserré entre deux rochers & des précipices. On man-

qua d'envoyer des coureurs, & l'avant-garde s'engagea inconsidérément dans ces routes inconnuës. Elle y fut attaquée par les Maures qui s'y étoient embusqués à propos, & qui l'ayant chargée brusquement, l'étonnérent & la mirent en désordre. Ils y tuérent de braves gens. Don Guillaume de Moncade Vicomte de Béarn, & Don Raymond de Moncade son cousin Sénéchal de Catalogne, y périrent avec la gloire d'avoir montré beaucoup de valeur, & avec le blâme d'avoir manqué de prudence. Comme les Maures connoissoient les sentiers, l'armée Arragonnoise se vit en danger d'être enveloppée par les Infidéles, qui descendant de leur montagne au bruit de ce premier succês, en grand nombre & avec fureur, tomboient sur les bataillons Chrétiens, à droit & à gauche, & les ébranloient. Le Roi d'Arragon par sa présence d'esprit, par son courage intrépide, par son exemple, raffermit les troupes, & y rétablit l'ordre. On fit face de tous côtés, on repoussa par tout l'ennemi, & gagnant ainsi le terrain, on arriva au pié de la montagne, où les chemins se trouvant plus larges, on surmonta par des efforts extraordinaires de valeur, la résistance des Sarrasins, & le désavantage du lieu. Ils abandonnérent

AN DE J. C. 1229. & suiv.

AN. DE J.C. 1229. & suiv.

leur camp pour se retirer dans la Ville que le Roi assiégea peu de tems après ; les assiégés se défendirent bien ; mais ne pouvant espérer de secours dans une Isle où il ne leur en pouvoit venir, qu'il ne fallût long-tems attendre, ils demandérent enfin à capituler, & offrirent de rendre la Place, pourvû qu'on leur permît de se retirer en Afrique avec leur Roi, & d'y emporter leurs effets. Don Nugnez d'Arragon Comte de Roussillon, & les plus sensés avec lui étoient d'avis qu'on s'en tint là : mais les parens des deux Moncades crurent qu'il étoit de leur honneur de venger avec plus d'éclat la mort de Don Guillaume, & de Don Raymond. Comme les Catalans faisoient la meilleure partie de l'armée, le Roi qui vouloit les ménager se rendit à leur sentiment, & résolut de forcer la Place. La fureur que le désespoir inspira aux assiégés, fit repentir les Catalans de s'être opiniâtrez à leur perte. Malgré les assauts, les machines, les stratagêmes dont on usa pour faire perdre courage aux Maures, les Chrétiens se lassérent plûtôt qu'eux;on ne les pouvoit plus faire avancer; il fallut toute l'adresse du Roi qui les commandoit, pour faire revivre leur vigueur. Un jour qu'il avoit résolu de donner un assaut général, aprês les avoir long-tems harangués, il donna le signal

pour assaillir, & il le donna jusqu'à trois fois sans que personne s'ébranlât. On peut juger de son chagrin; mais il sçut le dissimuler, & comme s'il ne se fût point apperçu de ce qu'il ne voyoit que trop, élevant fiérement la voix; „Soldats, „ leur dit-il, qu'attendez-vous, marchez „ avec votre valeur ordinaire, vous avez „ affaire aux mêmes ennemis que vous „ avez si souvent vaincus; votre coura- „ ge qui les a réduits au désespoir, doit „ aujourd'hui achever leur perte; ne „ perdés point de tems; avancés; voici „ le dernier de vos travaux, dont les dé- „ poüilles d'une Ville opulente & de tout „ un riche Païs seront bien-tôt la récom- „ pense.„ A ces mots, les soldats comme réveillés d'un profond assoupissement, s'élancérent vers les murailles avec tant de résolution & d'ardeur, que quoique diverses fois repoussés, ils entrérent bien avant dans la Ville; & aprês avoir surmonté toute la résistance des Maures, qui ne trouvérent plus de ressource que dans leur désespoir, il en firent un si grand carnage, qu'ils manquérent enfin d'ennemis. Le Roi Mahométan se cacha, pour se soustraire à la fureur des soldats victorieux; mais il fut découvert, & conduit au Roi d'Arragon, qui courut au-devant de lui. Pour insulter davanta-

An. de J. C. 1229. & suiv.

AN. DE J. C. 1229. & suiv. ge au malheur de ce Prince, il le prit par la barbe, car il avoit juré de le faire ainsi. Il ne laissa pas de le consoler & de lui faire ressentir les effets de sa générosité. La prise de la Ville entraîna bien-tôt celle de la Citadelle. On y trouva un fils du Roi de Majorque âgé de treize ans, que Jacques fit élever dans la Religion Chrétienne. Ce jeune Prince passa en Espagne, où ayant reçu de la libéralité du Roi la terre de Gotor au Royaume de Valence, il fut la tige de la noble Famille qui depuis a porté ce nom. Le reste de l'Isle fut bien-tôt soumis après la prise de la Capitale, où le Roi ayant établi un Evêque & un Vice-Roi, tetourna triomphant chez lui.

Pendant que par cette conquête le Roi d'Arragon acquéroit un Royaume, le Roi de Castille fut obligé d'interrompre les siennes pour aller recüeillir une riche succession. Il étoit de retour en Andalousie résolu de pousser Abénhut, qui se trouvoit fort affoibli par une grande bataille qu'il venoit de perdre contre le vieux Alphonse neuvième Roi de Léon pere du Castillan. Dans cette expédition Alphonse avoit pris sur les Sarasins Cacéres, Mérida, Badajox, & d'autres Places de l'Estremadure. Il avoit remporté une victoire signalée, contre une armée formidable de Maures, & étoit de retour

dans ses Etats pour y passer l'hyver, & pour faire rafraîchir ses troupes dans le dessein de continuer la guerre au printems. La mort le surprit après quarante-deux ans de regne, sur le chemin de saint Jacques à Ville-Neuve de Sarria, où il alloit rendre graces à l'Apôtre, qu'on disoit avoir combattu visiblement dans son armée, à la bataille qu'il avoit gagnée contre le Mahométan Abénhut. Ferdinand venoit de tenter pour la seconde fois Jaën, que les Infidéles avoient rendu la plus forte Place de l'Andalousie, depuis qu'ils y étoient rentrés. Ne l'ayant pu prendre, il assiégeoit une forteresse qui en étoit proche; lorsqu'il apprit la mort de son pere, qui conserva jusqu'à la fin l'aversion qu'il avoit toûjours euë pour lui. Il avoit déclaré Sancha & Douce nées de son premier mariage avec Thérése de Portugal, héritiéres de ses Etats. Par-là il excluoit Ferdinand de la Couronne de Léon. Quelque attaché que Ferdinand fût au siége qu'il avoit entrepris, un trop grand intérêt l'appelloit ailleurs, pour attendre qu'il eût pris la Place. Rodrigue de Tolède le pressa de partir, & la Reine Bérengére sa mere vint au-devant de lui de Tolède jusqu'à Orgas afin d'empêcher qu'il ne s'arrêtât en chemin pour quelque raison que ce

AN. DE J.C. 1229. & suiv.

An. de J. C. 1230. & suiv.

fût. Il eſt des occaſions où il importe de ne pas donner au Peuple le loiſir de délibérer. Celle-ci étoit de cette nature. Ferdinand le comprit; il fit diligence, & arriva aux frontiéres de Léon avant que les Infantes ſes ſœurs euſſent eu le tems de former un parti. Par cette promptitude il ſçut s'applanir les difficultés qu'il auroit trouvées à prendre poſſeſſion de ſon héritage s'il eût eu moins d'activité: il fut reçu dans la plûpart des grandes Villes ſans contradiction, & même dans la Capitale; & quoique d'abord les Infantes euſſent formé quelque oppoſition; elles ſe virent bien-tôt réduites à traiter d'accommodement, Théréſe de Portugal leur mere, & Bérengére mere de Ferninand, conclurent entre elles le Traité. Sancha & Douce eurent chacune trente mille ducats de penſion, & le Royaume demeura de leur conſentement à Ferdinand. Alors fut réünie pour toûjours la Couronne de Léon à celle de Caſtille, & ce premier de tous les Royaumes de la Chrétienté Eſpagnolle, devint Province d'un des derniers, ne retenant plus que le nom de ſon ancienne dignité.

Cet événement qui concourt avec l'année 1230. n'interrompit que pour peu de tems la guerre d'Andalouſie; l'Archevêque de Toléde en prit ſoin, &

la continua avec succês; mais le Roi occupé à régler les affaires de son nouveau Royaume ne put y retourner si-tôt. Le Roi d'Arragon cependant acheva la conquête des Baléares par celle de Minorque, qui fut bien-tôt suivie de la réduction des Isles Pytiuses. Dans cet intervalle Aurembaxe Comtesse d'Urgel étant morte sans enfans, le Roi appaisa le différend renouvellé touchant cet héritage, entre Don Pédre de Portugal & Don Ponce de Cabréra, qui prétendit y devoir rentrer; Urgel fut ajugé à Don Ponce, & pour en dédommager Don Pédre, le Roi lui donna d'autres terres, & le Gouvernement de Majorque pour en joüir durant sa vie.

AN. DE J.C. 1232. & suiv.

Les deux Rois passérent ainsi quelques années dans leurs Etats en des occupations nécessaires, mais dont ils se trouverent bien-tôt libres, pour entreprendre chacun de leur côté des conquêtes plus importantes, que celles qu'ils avoient faites jusques-là. Dês l'an 1232. Jacques commença celle du Royaume de Valence, & voici quelle en fut l'occasion. Aben-Zeith Roi de ce Païs, avoit pris des liaisons secrettes avec le Roi d'Arragon, dont il redoutoit la puissance, & vouloit même s'en faire un appui contre diverses factions, dont l'Empire Maure

An. de J.C. 1232. & suiv. étoit plein; alors l'intelligence de ces deux Rois ne put être long-tems cachée. Aben-Zaën Sarasin puissant dans le Royaume de Valence la découvrit, & s'en servit pour rendre Aben-Zeith odieux aux siens; il fit tant qu'il le détrôna, & l'obligea d'aller chercher un asile chez son ami. Aben-Zeith y en trouva un en effet. Le Roi d'Arragon lui donna des terres & quelque tems aprês ce Maure ayant embrassé la Religion Chrétienne, Jacques le maria richement, & l'ayant assez bien établi pour le rendre content de sa fortune, il déclara la guerre à Zaën, & entreprit de joindre à la Monarchie d'Arragon la Couronne de Valence, que ce traître avoit usurpée sur Zeith. On entra dans le Royaume de Valence sur la fin de l'année 1232. Don Blasco Alagon commença la conquête par la prise de Morella; bien-tôt aprês le Roi prit les Places des environs, qui ne resistérent pas, & l'on eût poussé plus loin les ennemis dês cette premiére campagne, si la saison trop avancée n'eût obligé le Roi de reconduire les troupes en Arragon pour y passer l'hyver. Au retour du printems, quoiqu'on n'eût encore qu'une fort petite armée, Jacques, dont le dessein étoit de disposer tellement ses premiéres conquêtes, qu'elles bloquas-

sent la Capitale, dont la prise l'assuroit du reste, traversa cet espace de terre qui est entre le Royaume d'Arragon & la mer au Septentrion de Valence, & assiégea Burriana. Cette Place soûtint deux mois de siége, & ne fut prise qu'après de grands efforts & une défense opiniâtre. Le Roi y employa une nombreuse armée, & n'en vint à bout que par une valeur & une constance à l'épreuve de la disette de vivres & d'argent, des importunités de son oncle Don Ferdinand Abbé de Mura, & de plusieurs autres Seigneurs, qui le sollicitérent souvent d'abandonner une entreprise, où le moindre péril que couroit l'armée étoit de périr par le fer d'une garnison invincible. On le vit plus d'une fois à la tête de ceux qu'il conduisoit à l'escalade, quitter son casque & sa cuirasse, pour imprimer aux siens le mépris des dangers, que lui-même méprisoit. Par son courage, il vainquit enfin la résistance des assiégés; ils demandérent à capituler, & le Roi les ayant écoutés, ils obtinrent une composition honnête, & se retirérent au nombre de sept mille dans une autre Place de leur parti. Si Burriana avoit beaucoup coûté à prendre, le fruit qu'on tira de sa prise fut proportionné au travail; le Roi en fit sa place d'armes; & il ne s'y fût pas plûtôt établi

AN. DE J. C, 1232. & suiv.

An. de J.C. 1234. & suiv.

que Péniſcole Place jugée imprenable; & à ſon exemple d'autres Forteresſes le long de la mer, ouvrirent volontairement leurs portes. On en força d'autres; & l'on approcha aſſez près de Valence de ce côté-là pendant cette campagne. Dans la ſuivante le Roi pourſuivant ſon deſſein, s'empara au commencement de l'année 1234. de Segorbe & de Morviedro, bâtie ſur les ruines de l'ancienne Sagonte; & ayant paſſé le Guadalaviar un peu au-deſſus de Valence à la tête de ſon armée, ſans que perſonne s'oppoſât à ſon paſſage, il pénétra juſqu'au Xucar à deſſein d'aſſiéger Culléra à l'embouchûre de cette riviére; mais ayant manqué de pierres pour les machines qui ſervoient alors de canon, il quitta le deſſein de ce ſiége; & retournant tout d'un coup vers Valence, il aſſiégea à l'entrée de la plaine où eſt ſituée cette Capitale, la Forteresſe de Moncada & celle de Murcros, qu'il appelloit les deux yeux de Valence; il les raſa, n'ayant pas le tems de s'arrêter au ſiége de la Ville, & ces Places en étant trop près pour eſpérer de les conſerver juſqu'à la prochaine campagne. Il garda néanmoins de ce côté-là Almaſora ſur le Xucar, & laiſſa en ſe retirant la conſternation dans tout le Païs.

Aben-Zaën effrayé de voir l'ennemi

si prés du siége de son Empire, & se voyant à la veille d'y être attaqué, implora le secours d'Abénhut, le seul de la Nation Sarasine en état de lui en donner. Abénhut toûjours attentif aux occasions de s'aggrandir & de s'ériger en Monarque de tous les Princes Sarasins d'Espagne, répondit favorablement aux Ambassadeurs de Zaën : mais un événement imprévû le mit dans un grand embarras. Cordouë lui demanda du secours dans le même-tems que Valence. Un parti en étant sorti pour faire des courses sur les Castillans, avoit été enlevé par un autre de la Nation Castillanne, sorti d'Ubéda ; ces prisonniers soit qu'ils fussent mécontens de celui qui commandoit dans Cordouë, soit pour racheter leur liberté, ayant offert à ceux qui les avoient pris de leur donner entrée dans la Ville par un fauxbourg qu'ils occupoient, & la proposition en ayant été acceptée, les Castillans y avoient été introduits, s'étoient saisis de quelques tours d'une porte, & s'étant retranchés avoient envoyé avertir ceux qui commandoient dans la Province, du besoin qu'ils avoient de secours. Don Alvare de Castro y étoit accouru, & le Roi même s'y étant rendu du fond de l'Espagne où il étoit alors, les Cordoüans furent contraints d'avoir

AN. DE J.C. 1234. & suiv.

An. de J. C. 1236. & suiv.

recours à Abénhut. Ce Prince étoit à Ecija, Place située entre Séville & Cordouë, & avoit une grosse armée. Incertain s'il la meneroit ou à Cordouë, ou à Valence, il consulta Don Laurent Suarez Espagnol transfuge, & attaché à lui. Mais par un reste de cet amour qu'on quitte rarement pour son Païs, Suarez le trahit; en faisant semblant d'aller observer les Castillans, il s'entendit avec Ferdinand pour se reconcilier avec lui, & contre la vérité rapporta, que ce Prince étoit en état de soûtenir une bataille sans quitter prise & sans lever le siége. Imprudemment le Roi Maure le crut, & trompé par le rapport de Suarez, il abandonna absolument le dessein de secourir Cordouë, pour mener ses troupes à Valence. Comme il étoit à Almérie tout prêt de les faire embarquer, il périt par la trahison d'un de ses Capitaines qui se saisit de lui, & le jetta dans une tonne d'eau, où ce Prince ambitieux finit ses jours. La nouvelle de cette mort étant en même-tems portée à Cordouë & à Valence, Cordouë se rendit sur la fin de Juin de l'année 1236. après la plus opiniâtre résistance de la part des assiégés. Ferdinand y entra en Conquérant, & y mit un Evêque, un Gouverneur, une garnison Castillanne, un grand nombre

de nouveaux habitants appellés de toute l'Espagne, pour y remplacer les Sarasins qui avoient voulu en sortir, & attacha si solidement cette Ville au corps de l'Etat, qu'elle ne s'en est plus séparée. Valence quoique non encore assiégée craignit d'autant plus le sort de Cordouë, que peu de tems aprês qu'on y eût appris la mort tragique d'Abénhut, le Roi d'Arragon reparut presque à la vûë de ses remparts, où il rétablit les Fortifications d'Enése dans la suite appellé le Puy sainte Marie, d'une Image de Notre-Dame qu'on y trouva en ce tems-là, & que la dévotion des Peuples a renduë célébre jusqu'à nos jours; c'étoit une Forteresse ruinée, située sur le bord de la mer. Jacques n'épargna rien pour mettre hors d'insulte un poste si avantageux, & pour s'y établir de sorte que n'étant pas encore en état d'entreprendre le siége de la Capitale, la garnison qu'il y laisseroit la pût défendre contre les ennemis, pendant qu'il iroit en Arragon assembler les Etats du Royaume pour avoir des troupes & de l'argent; il en laissa le Gouvernement à Bernard Guillaume son oncle, frére naturel de Marie de Montpellier sa mere, lequel porta le nom d'Entenza, d'une terre que le Roi lui avoit donnée apparemment en le mariant avec quelque

AN. DE J. C. 1236. & suiv.

AN. DE J. C. 1236. & suiv.

héritiére de cette Maiſon des plus illuſtres qui fût alors.

On fut étonné que le Roi de Valence, qui étoit homme de courage n'eût pas fait plus d'effort qu'il n'en fit, pour empêcher que l'Arragonnois ne ſe fortifiât dans Enéſe : on le blâma même univerſellement, de ce que ne manquant pas de troupes, qu'il pouvoit tirer de Valence & des environs du Xucar, il s'étoit laiſſé enlever tant de bonnes Places ſans ſe mettre en campagne pour les ſecourir. On apprit avec le tems, que cette conduite étoit un effet de la crainte qu'avoit Zaën d'être trahi par les Partiſans de Zeith qu'il avoit détrôné, leſquels étoient encore en grand nombre, particuliérement dans la Capitale. Le départ du Roi d'Arragon aprês qu'il eut fortifié Enéſe, & le peu de troupes qu'il y laiſſa, engagérent le Prince Maure à tenter malgré ſa défiance de chaſſer les Chrétiens de ce poſte. Jacques étoit allé à Monçon & y tenoit les Etats, lorſque Zaën ſortit de Valence à la tête de quarante mille hommes de pié, & d'environ ſix cens chevaux. Don Bernard Gouverneur de la Place, n'avoit guéres que deux mille deux cens hommes de garniſon. Il paroiſſoit qu'on ne pouvoit ſans témérité ſoûtenir un aſſaut, avec un ſi

petit nombre de combattants. Cependant Bernard osa faire plus que de défendre la Place dont il avoit le commandement. Plein de cette confiance qui semble assurer du secours du Ciel, & ayant été averti que Zaën devoit sortir durant la nuit pour l'attaquer au point du jour, il résolut de l'aller attendre hors de ses fortifications. Il invoqua avec ferveur le protecteur des bonnes causes, il fit communier tous ses gens, & reçut avec eux le pain des forts. Ensuite de quoi ayant rappellé à ses soldats le souvenir des victoires de leurs ancêtres sur les ennemis du nom Chrétien, malgré l'inégalité des forces, il s'alla ranger en bataille sur une petite éminence par où les Maures venoient à eux. Il avoit avec lui entre autres Officiers, Don Bérenger Entenza son parent, & un Chevalier Catalan nommé Don Guillaume d'Aiguillon, l'un des plus braves hommes du tems. Ils virent bientôt paroître les Maures, qui descendirent avec fierté d'une autre éminence opposée & couvrirent une plaine qui séparoit les deux armées. Les Infidéles s'étant avancés à la portée du trait, chargérent les premiers bataillons Arragonnois avec tant de résolution, qu'ils les firent plier d'abord. Don Bernard les soûtint à propos avec sa Cavalerie, & les Maures

AN. DE J. C. 1236. & suiv.

AN. DE J.C. 1236. & suiv.

furent poussés à leur tour. Mais leur multitude leur donnant moyen de s'étendre autant qu'ils vouloient, leur aîle droite partie par leurs cris, partie par les efforts qu'ils firent pour envelopper ceux qu'ils combattoient, obligérent les Arragonois de reculer & de se retirer prês de leurs forts. On crut l'affaire désespérée, lorsqu'on entendit du haut de la Place, un inconnu qui crioit que les Sarasins fuyoient. En effet, on les voyoit fuir du côté de cette éminence par où ils étoient entrés dans la plaine avec une précipitation, qui en même-tems ébranla tous ceux qui combattoient devant eux, & mit en désordre ceux qui les suivoient. A ce spectacle les Chrétiens se réünissant tous ensemble au cri du nom de la Vierge Marie, qu'ils avoient prise pour leur protectrice, s'élancerent avec tant de furie sur ceux qui osérent encore résister, qu'ils les eurent bien-tôt mis en déroute ; ils poursuivirent l'armée fugitive jusqu'au torrent, qui n'est éloigné de Valence que de mille pas. On en compta dix mille sur la place morts sans blessûres, apparemment renversés & étouffés dans la foule. Le nombre de ceux qui périrent par le fer n'est pas marqué par les Historiens, mais ils assûrent qu'il fut grand, sans que du côté des Chrétiens

on eût perdu que peu de soldats, quoique beaucoup eussent été blessés. Les Arragonnois ont raison de compter cet événement pour un effet particulier de la protection de Dieu sur leur Nation. Aussi prétendent-ils que saint Georges fut vû à leur tête en cette occasion, comme à la conquête de l'Isle de Majorque; le Roi ne dit rien dans ses Mémoires de cette derniére apparition, d'autres la rapportent, & l'une aprés tout, est autant croyable que l'autre.

An. de J. C. 1236. & suiv.

Ce Prince apprit cette nouvelle à l'issuë des Etats de Monçon, où par l'imposition d'un nouveau tribut, on lui avoit assigné un fond pour la continuation de la guerre. Comme la levée de ce subside, ni celle des troupes qu'il lui falloit pour l'entreprise de Valence ne pouvoit si-tôt être faite, il crut devoir employer ses soins en attendant qu'il fût en état de former le siége de cette Ville, à en maintenir le blocus, & sur-tout à conserver Enése. Ainsi il résolut de s'y rendre, & de visiter à son retour les Places maritimes qu'il avoit conquises. Il fit cette excursion avec si peu de monde, que l'événement seul a pû faire donner la loüange que merite la vraye valeur, à des actions qu'une issuë malheureuse auroit flétrie de tout le blâme qu'attire la témé-

An. de J. C. 1237. & suiv.

rité. Il partit de Daroca n'ayant avec lui qu'un camp volant de Cavalerie composé d'environ cent maîtres, faisant conduire devant lui un convoi de vivres pour Enése où il arriva, après avoir passé à la vûë de Zaën & de son armée, qui s'étant rassemblée au bruit de sa marche, l'attendoit & n'osa l'attaquer, tant la renommée rend redoutable le nom d'un homme que la fortune a souvent rendu victorieux. Personne ne sçut jamais mieux que ce Roi loüer les belles actions; son air affable, ses paroles gracieuses auroient pu suppléer aux récompenses quand il n'eût pas été libéral; il n'oublia rien pour dédommager ceux de la garnison d'Enése, qui avoient souffert quelque perte, il pourvût à tous leurs besoins, & par les bienfaits présents, il assura les espérances qu'il donnoit pour l'avenir. Aprês avoir témoigné sa reconnoissance aux hommes, il n'oublia pas ce qu'il devoit à Dieu : s'étant transporté sur la montagne où les Maures avoient commencé à fuir, il voulut laisser à la postérité un monument de sa Religion. Il y fit bâtir une Eglise à l'honneur de la sainte Vierge, à laquelle on dit que ce Prince en dédia pendant sa vie plus de deux mille. Il donna la garde de celle-là aux Religieux de la Mercy, & y joignit

un Monastére qu'on y voit encore aujourd'hui. De-là il fit divers voyages pour visiter ses Places, & y donner les ordres nécessaires à leur conservation. Il ne faisoit que d'arriver à Burriana, lorsque Don Guillaume d'Aiguillon lui vint dire que Zaën retournoit à Enése avec toutes les forces de son Royaume; il revint sur ses pas malgré ceux qui lui remontroient le péril où il exposoit avec sa personne le salut de son Etat. Un Gentilhomme Arragonnois l'ayant rencontré en chemin avec sa petite troupe, & se mettant à sa suite, lui demanda d'un ton qui marquoit son étonnement, ce qu'ils alloient faire & ce qu'ils alloient devenir. Le Roi lui répondit en riant qu'il alloit séparer le son d'avec la farine, voulant dire, qu'il alloit reconnoître les braves gens d'avec les poltrons; ayant appris en approchant d'Enése, que Zaën ne pensoit pas à l'attaquer, & qu'on avoit pris une fausse allarme, il ne passa pas plus avant, & retourna à Burriana avec dix-huit Chevaliers seulement. Il envoya le reste à Don Bernard pour fortifier sa garnison. A peine s'étoit-on séparé que le Roi eut une avanture qui le devoit corriger pour toûjours de marcher en avanturier. Un de ses Officiers nommé Don Garcie, qui marchoit un peu devant lui

AN. DE J.C. 1237. & suiv.

An. de J. C. 1237. & suiv.

accompagné de quelques gens de la troupe, ayant apperçu un parti de cent trente Cavaliers Sarasins, courut brusquement à la tête de quelques soldats de son détachement, & sans considerer le péril où il exposoit le Roi, il attaqua les escadrons Maures, & les chargea ; il porta bien-tôt la peine de son imprudence ; il fut enveloppé & pris. Don Cornel qui étoit à côté du Prince se mettoit en mouvement pour aller au secours, lorsque Jacques plus retenu que ce brave inconsidéré, saisit la bride de son cheval, & lui fit connoître sa faute ; alors on pressa le Monarque de se retirer à Enése, pendant que son petit escadron soûtiendroit l'effort des ennemis, qui se disposoient à l'attaquer : mais ce fut à quoi l'intrépide Conquérant ne put se résoudre à consentir. „ Je mourrai, dit-il, „ & ne fuirai point, attendons-les, il „ arrivera de nous ce qu'il plaira à Dieu „ d'en ordonner. „ La contenance de cette troupe tint les Maures long-tems en suspens, & on les vit enfin tourner bride ailleurs. On crut qu'ils avoient craint une embuscade, & que Don Artale Alagon fils de Don Blasque, refugié parmi-eux pour quelque mécontentement, ayant sçu que le Roi étoit-là, leur avoit fait changer de pensée, & ne

voulut pas pousser sa vengeance jusqu'à le faire tomber entre leurs mains. D'autres jugérent que le secours qu'amena d'Enése un moment aprês Don Bérenger Entenza, avoit paru tout-à propos pour intimider les ennemis.

An. de J. C. 1237. & suiv.

Jacques continuant son chemin, visita ses Places, puis revint à Sarragoce presser la levée de ses troupes, & plus encore celle de son argent : il n'y fut pas plûtôt arrivé, qu'il apprit la mort de son oncle Gouverneur d'Enése, emporté en peu de jours d'une fiévre causée par ses continuels travaux. Cette mort l'affligea d'autant plus qu'elle donna occasion aux Grands de le presser, par des remontrances qui lui étoient désagréables, d'abandonner le poste d'Enése, qui lui coûtoit plus, disoient-ils, qu'il n'en pouvoit tirer d'avantage pour le dessein qu'il se proposoit, & qui mettoit souvent sa personne en danger, par les voyages qu'il y faisoit; on ne cessa de lui représenter qu'il ne pouvoit défendre encore long-tems cette Place contre Zaën, qui étoit à portée de l'attaquer à tout moment avec toutes les forces de ses Etats. L'Infant Don Fernand Abbé de Mont-Aragon étoit à la tête de ceux qui le pressoient de prendre ce parti; & il n'y en avoit que três-peu qui ne fussent pas

AN. DE J. C. 1237. & suiv.

de ſon ſentiment. Le Roi fut ferme dans le ſien, & partant ſur le champ pour Enéſe avec cinquante Cavaliers, il s'y rendit & alla d'abord dans l'Egliſe de Nôtre-Dame pleurer ſur le tombeau de ſon oncle, dont il fit transférer dans la ſuite le corps à Scarpe proche de Lérida, comme le Prince défunt l'avoit ordonné par ſes derniéres volontés. Après que Jacques eût rendu ſes devoirs à la mémoire de ce brave homme, il établit un fils qu'il avoit, nommé Don Bernard comme lui, dans les honneurs & dans les biens qui dépendoient de la Couronne; il nomma Gouverneur d'Enéſe Don Bérenger Entenza ſon couſin, & porvût la Place de tout ce qu'il crut la pouvoir mettre en état d'attendre l'armée qu'il y ameneroit au printems. Il avoit annoncé ſon départ, lorſqu'une partie de la garniſon alla trouver un Dominicain qui alloit commencer la Meſſe pour lui dire, que ſi le Roi les quittoit, ils abandonneroient la Place auſſi-tôt qu'il ſeroit parti. Le Religieux ayant fait rapport de cette conſpiration au Monarque; ce Prince délibéra quelque temps ſur le parti qu'il avoit à prendre; & aprês avoir tout peſé, jugeant que ce n'étoit pas la ſaiſon de punir une mutinerie, quand on avoit beſoin des mutins, il réſolut de les appaiſer, leur

jurant

jurant sur l'Autel de la Vierge, qu'il ne s'éloigneroit pas, jusqu'à ce qu'il eût pris Valence, au-delà des Frontiéres de ce Royaume, soit du côté de la Catalogne, soit du côté de l'Arragon. Pour les en assurer davantage, il fit venir sa famille dans le voisinage. Aprês son divorce avec Eléonore de Castille, il avoit épousé Yoland de Hongrie, digne femme d'un tel mari, Princesse d'une rare beauté, & d'un esprit, malgré sa jeunesse, si propre pour les affaires, & de si bon conseil, que Jacques n'entreprenoit rien, qu'il ne l'eût concerté avec elle. Il la fit conduire à Burriana, où il alla l'établir, puis revint à Enése, où sa demeure ayant épouvanté Zaën, ce Roi Maure lui fit proposer des conditions de paix si avantageuses, qu'on s'étonna que Jacques les eût rejettées. Il s'offroit à payer tribut; il cédoit un grand nombre de Places à la bienséance des Arragonnois, & consentoit même de leur faire bâtir à ses dépens une Forteresse dans un des Fauxbourgs de sa Capitale. Les Grands d'Arragon disoient tout haut, qu'aucun des Prédécesseurs de Jacques n'eût refusé de telles conditions. Mais ce Prince méprisa ces discours; il vouloit être Roi de Valence, & cette conquête en effet, plus que nulle autre, étoit digne de lui.

AN. DE J.C. 1238. & suiv.

AN. DE J. C. 1238. & ſuiv.

Le rétabliſſement du Chriſtianiſme dans une partie ſi conſidérable de l'Eſpagne, fut pour ce Monarque Conquérant un preſſant motif de Religion auquel il étoit très-ſenſible; la beauté du Païs, ſur-tout de la Capitale, & la fertilité de ſon terroir faiſoient un acceſſoire auquel il n'étoit pas indifférent. Les Auteurs Eſpagnols répréſentent les environs de Valence comme une terre de promiſſion; ils conviennent néanmoins qu'elle manque de blé: mais les commodités qu'elle a pour en tirer d'ailleurs, ſur-tout par la Méditerrannée & par l'Océan, lui en procurent une abondance que n'ont pas toûjours les campagnes où il croît. A cela près ſon territoire y produit tout ce qui eſt nécesſaire à rendre la vie non-ſeulement aiſée; mais agréable & délicieuſe. L'Hiſtorien Bernardin Gomez en fait dans ſon Hiſtoire plûtôt un éloge pompeux qu'une deſcription Géographique. Mariana ne s'étend pas ſi au long; mais ce qu'il en rapporte, forme de cette Capitale une peinture naïſve à laquelle les plus magnifiques éloges ne ſçauroient rien ajoûter; il faudroit parler François auſſi-bien que ce ſçavant homme s'eſt exprimé dans ſa langue naturelle, & en latin pour bien rendre toutes les beautés de ſa narration & de la Ville qu'il décrit.

Valence, dit-il, est située dans cette partie de l'Espagne Taragonnoise, qu'habitoient autrefois les Peuples nommés Edétains, par les anciens Géographes. Elle domine une plaine très-agréable & qui produit abondamment les choses nécessaires à la vie, hors le blé qu'il faut faire venir d'ailleurs. Elle est très-peuplée, & les hommes y naissent naturellement guerriers. Le Ciel & la terre concourent également à rendre son climat un des plus charmants de l'Europe. On n'y ressent point les rigueurs de l'hyver, & les chaleurs de l'été y sont tempérées par les vents de la mer. La fécondité de ses campagnes, la somptuosité de ses édifices, & la politesse de ses Habitants ont fait dire, que les étrangers y oublient aisément leur Patrie. Des arbres de toute espéce croissent dans ses jardins, particuliérement les citroniers, les orangers, & les limoniers qu'on y plante d'ordinaire en quinconche, & qui conservent une verdure perpétuelle, que les frimats de l'hyver, & les ardeurs de l'été ne flétrissent point. Les murailles sont revêtuës de ces arbres en forme de pallissades, que l'on dispose de maniére qu'elles font de grands cabinets, où les branches sont enlacées les unes dans les autres avec tant d'art, que les rayons du soleil ne les peu-

AN. DE J. C. 1238. & suiv.

An. de J. C. 1238. & suiv.

vent pénétrer, & qu'on y est à couvert de la pluye comme dans les maisons. De ces branches diversement pliées, on compose des figures d'oiseaux, d'animaux, de toutes sortes de vases, qu'on prendroit pour des ouvrages de marquéterie dans la saison des fleurs & des fruits.

L'aspect de Valence & du terroir d'alentour forme un horison à souhait pour le plaisir des yeux. Il est tel, que l'antiquité fabuleuse peignoit les Champs Elyséens, qui passoient pour être la demeure des bienheureux. Le Guadalaviar passe à la gauche du côté que le Palais du Roi regarde le soleil levant, & est joint à la Ville par un pont, d'où se divisant en plusieurs ruisseaux, d'un côté il arrose la campagne, & de l'autre il porte l'eau jusques dans les maisons des particuliers, & dans les Places publiques par différents canaux. Dans le voisinage de la mer est un vaste étang, qui fournit une multitude prodigieuse d'excellents poissons. Enfin rien ne manque à cette Contrée pour être une des plus belles Provinces de l'Europe.

A la vûë d'une si importante conquête, Don Jacques fut sourd à toutes les remontrances que lui firent ses Courtisans, pour l'empêcher de mettre en exé-

cution le projet qu'il en avoit formé. Ce fut l'an 1238. qu'il investit cette Ville, après que la faction de Zeith l'eût introduit dans Alménara, & qu'il se fut rendu maître de quelques autres postes considérables qui l'incommodoient. Le Roi d'Arragon commença le siége de Valence avec une si petite armée, qu'on l'accusa hautement de témérité. A peine avoit-il avec lui deux mille hommes, lorsque partant de la Forteresse d'Enése, il s'alla poster entre la Ville Capitale & une Bourgade nommée Grao, qui étoit placée sur les bords de la mer, à la distance d'un mille, ou d'un peu plus d'un quart de lieuë. Il se ménagea si bien dans ce poste important, qu'il tint les assiégés en bride, & eut tout le tems de recevoir des troupes qui le venoient joindre à grandes journées de toutes parts. Outre celles qui furent levées dans ses Etats, il lui en parvint de France & d'Angleterre. Nul particulier ne lui en amena de plus lestes, & en plus grand nombre que Pierre Amel Archevêque de Narbonne; & aucunes ne firent mieux leur devoir. Ainsi l'armée au fort du siége se trouva composée à peu près de soixante mille hommes. L'usurpateur Zaën qui ne comptoit pas trop sur la fidélité de ses sujets, ne sortit point dans la plaine; mais il défendit ses murail-

AN. DE J.C. 1238. & suiv.

An. de J. C. 1238. & suiv.

les avec toute la vigilance & toute la valeur qui lui pouvoient donner le loisir d'attendre les divers secours qu'il avoit envoyé demander aux Princes de sa Nation, & particuliérement en Afrique. Il parut à la vûë de la Ville assiégée une armée navale du Roi de Tunis, qui donna beaucoup d'espérance au Prince Mahométan, mais qui ne lui fut d'aucune utilité. Don Jacques en ayant été averti alla attendre ces troupes en personne dans une embuscade près de la mer; mais elles n'osérent tenter la descente; elles en firent cependant une à Péniscola, qu'elles crurent pouvoir emporter d'emblée, pendant que l'armée Arragonnoise sembloit n'avoir d'attention que pour réünir tous ses efforts contre Valence. Ces Barbares repoussés avec une grande perte, furent contraints de remonter avec précipitation sur leurs Vaisseaux, & de quitter enfin la côte d'Espagne à la vûë de la flotte du Roi d'Arragon, qui parut à propos pour les en chasser. La retraite précipitée des Tunésiens répandit la consternation parmi les assiégés, & ne laissa plus d'autre ressource, que dans le parti qu'ils prirent de se défendre jusqu'à la mort.

On battoit cependant Valence avec toutes sortes de machines, & l'on dit même qu'on s'y servit d'une espéce de

bombes appellées Cohétes, faites de quatre parchemins; & pleines de matiéres propres à mettre le feu quand la méche venoit à y prendre, & à les faire éclater dans les endroits de la Ville où elles étoient lancées. On donnoit de fréquens assauts à mesure qu'on faisoit des bréches & l'ardeur des assiégeans étoit si grande, qu'il n'y avoit entre eux de contestation que pour être employés aux attaques, où il y avoit plus de péril. Comme il arrivoit tous les jours de nouvelles troupes qui grossissoient l'armée Arragonnoise, les derniers venus occupoient toûjours les postes les plus exposés, ainsi les attaques se faisoient d'ordinaire par des gens frais & interessés à établir leur réputation. Le Roi d'Arragon se trouvoit par tout, & son exemple relevoit le courage des moins braves. Personne ne craignoit que pour lui. La Reine même qui vint au camp, l'accompagnoit souvent à cheval avec une intrépidité qui faisoit plaisir au Monarque, & donnoit de l'admiration aux soldats. La valeur du Prince rendoit quelquefois les sujets téméraires; il étoit obligé de les réprimer, & de courir lui-même souvent aux lieux où ils s'avançoient trop, pour empêcher qu'ils ne tombassent dans les embuscades des Sarasin; les Almagara-

AN. DE J.C. 1238. & suiv.

An. de J. C. 1238. & suiv.

ves, genre de milice célébre dans les armées de ce tems-là, combattant à pié & à cheval à peu prês comme nos Dragons, auroient été enlevés sans lui. Il eut du chagrin d'une perte que firent les gens de l'Archevêque de Narbonne, par une feinte sortie des Maures, qui les attirérent en fuyant dans un piége qu'ils leur avoient tendu. Cet événement étoit récent, lorsqu'une autre troupe s'avançant trop dans une rencontre à peu prês pareille, il y courut pour les arrêter, & reçut un coup de fléche au front; il fut le seul qui ne fut pas effrayé, du coup dont il avoit été frappé; mais la blessure ne se trouva pas dangereuse, & il en fut quitte pour l'ennui de demeurer dans sa tente sans paroître en public pendant cinq jours, le visage lui étant enflé considérablement, & l'enflûre lui ayant offusqué un œil.

La vigilance du Mahométan Zaën, & l'éspérance d'un secours qu'il attendoit, ou d'Almerie, ou de Murcie, fit durer le siége depuis le Printems jusqu'au commencement de l'Automne, que les Bourgeois de Valence dépourvûs de vivres commencérent à le ménacer de traiter avec le Roi d'Arragon, s'il ne vouloit entrer lui-même en négociation; il vit bien la nécessité de déférer à leurs instances, il s'y rendit, & envoya Halialbatan à

l'Arragonnois lui faire des propoſitions. Elles étoient ſi avantageuſes, que Jacques ne balança point à les accepter. On convint de part & d'autre, qu'un neveu de Zaën, que l'on nommoit Abulamalet viendroit dans le Camp terminer le Traité. Le Roi d'Arragon l'envoya recevoir par deux des plus Grands Seigneurs de ſa Cour, juſqu'à la porte de la Ville aſſiégée. Pendant qu'ils l'amenoient, deux avanturiers Maures bien montés la lance en arrêt, vinrent juſqu'à la tente du Roi, & demandérent deux Chevaliers qui vouluſſent entrer en lice avec eux; ces ſortes de combats biſarres étoient encore en uſage aux tems que nous parcourons. Pluſieurs guerriers ſe préſentérent pour être les champions de la Nation, entre autres un domeſtique du Roi nommé Don Simon Taraſſonne, & un Catalan qu'on nommoit Don Pédre Clariana. Le Roi fit difficulté de permettre à Taraſſone de combattre. La ſuperſtition avoit prévenu les eſprits avec tant d'empire touchant ces ſortes de combats ſinguliers, qu'on étoit perſuadé que le Ciel s'intéreſſoit à l'événement, & n'accordoit un ſuccês heureux qu'à ceux qui l'avoient mérité par leur innocence & par leur vertu. Jacques objecta au champion certains vices auſquels il étoit ſujet, &

AN. DE J. C. 1238. & ſuiv.

An. de J. C. 1238. & suiv.

lui prédit qu'il seroit vaincu ; il en arriva en effet ainsi. Cependant Taraſſone preſſa ; le Roi ſe rendit à ſes inſtances : mais au premier coup de lance, le Saraſin fit quitter l'arçon à l'Eſpagnol, & le renverſa de ſon cheval, moins incommodé de ſa chûte, que honteux de ſon déſavantage: Clariana répara l'honneur de la Nation, par la ſeule fierté avec laquelle il pouſſa ſon cheval contre ſon adverſaire. Au milieu de la courſe le Maure eut peur, & tournant bride tout d'un coup, prit la fuite & ſe retira dans la Ville. Abulamalet & ſes conducteurs s'étoient arrêtés en chemin pour être ſpectateurs du combat. Quand il fut fini le Saraſin prit avec lui le champion Maure qui avoit renverſé Taraſſone, & l'amena au Roi d'Arragon, qui leur fit à l'un & à l'autre toutes les careſſes qu'ils pouvoient attendre d'un Monarque civil, & qui ſçavoit eſtimer la valeur.

La conférence fut ſecrette, & perſonne n'y fut admis que la Reine & un Interpréte : on convint que non-ſeulement Valence, mais toutes les Places du Royaume ſituées en de-çà du Xucar ſeroient renduës au Roi d'Arragon ; qu'il y auroit tréve pour huit ans, à l'égard de celles qui ſont au de-là ; que ceux qui voudroient abandonner Valence, ſe re-

tireroient dans les Villes de Denia & de Cullera, où ils seroient sous la protection du Roi vainqueur à couvert des insultes de ses Sujets; qu'ils pourroient sortir avec leurs équipages, leur argent, leurs meubles, & toutes les choses qui étoient de nature à être transportées, sans que personne les inquiétât, & eût droit de visiter leurs hardes; qu'on employeroit à ce transport cinq jours consécutifs avant que de rendre la Ville, & que les Chrétiens y entrassent. Les choses étant ainsi arrêtées, pendant qu'Abulamalet en portoit la nouvelle au Roi de Valence, le Roi d'Arragon rendit public le Traité qu'il venoit de conclure avec les Mahométans, & en attendoit les conjoüissances, lorsqu'il fut averti que les Grands irrités de n'y avoir eu aucune part s'en plaignoient hautement, & disoient, qu'il étoit étrange que le Roi eût précipité une affaire qui demandoit tant de délibération, & qu'il laissât emporter aux vaincus des richesses qui devoient être la récompense des vainqueurs; qu'on s'attendoit qu'il en useroit comme à Majorque, dont les Maisons avoient été livrées en proye aux soldats; que les dépoüilles dont ils s'étoient enrichis dans cette Isle, les avoient animés à suivre le Roi à Valence. Le Conquérant ne s'é-

AN. DE J. C. 1238. & suiv.

An. de J. C. 1238. & suiv.

tonna point de ces murmures imprudens, & ne les méprisa point aussi ; il parla aux grands qui l'avoient accompagné dans son expédition avec une fermeté mêlée de douceur, & leur fit comprendre par tant de raisons la justice d'un procédé, qui laissant aux vaincus de quoi se défendre du désespoir, réservoit assez aux vainqueurs pour remplir leurs espérances, qu'il les satisfit pleinement : ainsi les choses furent exécutées au contentement de chacun. Cinquante mille Maures tant hommes que femmes & petits enfans sortirent de Valence, & suivirent la fortune de leur Roi. Le Victorieux fit son entrée dans cette Capitale la veille de Saint Michel, au mois de Septembre de l'année 1238. Son premier soin fut d'y établir solidement le Christianisme, sous l'autorité d'un Evêque, & d'y faire consacrer une Cathédrale selon sa dévotion ordinaire, sous le nom de la Mere de Dieu. Le Roi d'Arragon n'omit rien de tout ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à faire fleurir la Religion dans sa nouvelle conquête. Ensuite il partagea aux Chrétiens qui l'avoient secondé dans cette glorieuse entreprise, toutes les terres abandonnées par les Maures, & appella des Colonies d'Arragonnois & de Catalans, pour suppléer au Peuple Infi-

déle qui étoit sorti de la Ville & des environs. Plusieurs de deçà les Monts y passérent, y établirent leur demeure, & firent bâtir des maisons dans tous les quartiers. Ainsi Valence devint en peu de tems plus belle & plus peuplée qu'elle n'avoit jamais été ; il aggrandit même son enceinte de murailles, qui ne comprenoit auparavant que mille pas géométriques de circuit ; & au lieu qu'elle étoit ronde, on lui donna une figure quarrée, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. Le Roi fit des loix exprês pour ce nouveau Peuple, & n'écouta pas les Arragonnois, qui vouloient y vivre selon celles de leur Païs natal. Il méprisa même les remontrances qu'ils lui firent pour l'engager à faire rédiger le recüeil de ces Loix en langue Espagnolle ; il les avoit écrites en Catalan, que Gomez appelle la langue Limousine ; on n'y changea rien : & il fallut que la fierté Arragonnoise en passât par-là.

AN. DE J. C. 1238. & suiv.

La réduction de Valence & d'une si grande partie du Royaume de ce même nom, ne laissoit plus guéres à Don Jacques de chemin à faire pour atteindre les limites marquées aux conquêtes de l'Arragon. Il vouloit observer la tréve qu'il avoit faite avec les Maures, mais ses Lieutenans y contrevinrent durant

AN. DE J. C. 1238. & suiv.

un voyage qu'il fit en France, pour pacifier les Habitants de Montpellier, qui étoient depuis quelque tems divisés entr'eux : quoiqu'à son retour à Valence il eût châtié les coupables, les Sarasins reprirent les armes, & forcérent le Roi d'Arragon à de nouvelles hostilités. Le Mahométan Zaën, qui prévit que ce Conquérant seroit bien-tôt maître de tout le Royaume, où il ne lui restoit plus que peu de Villes à subjuguer, fit proposer au Roi d'Arragon de le mettre en possession de celle d'Alicante, qui lui eût rendu plus facile la conquête de toutes les autres, à condition que ce Prince lui donneroit en échange l'Isle de Minorque pour y vivre en paix. Le Roi n'y voulut pas consentir, parce qu'Alicante ressortissoit alors de la Province de Murcie, & se trouvoit comprise dans les limites assignées aux Conquêtes des Castillans. Don Jacques alla son chemin, & en peu d'années malgré de grands démêlés domestiques qu'il eut avec ses sujets à l'occasion de ses enfans, il imposa le joug à toutes les Villes Sarasines de la domination de Valence. Xativa l'ancienne Setabe fut la derniére qui se rendit au Roi d'Arragon ; mais elle se soumit enfin, & à quelques avanturiers prês, qui conservérent leur liberté un peu plus

long-tems que les autres dans les montagnes voisines du Royaume de Castille, plûtôt pour voler & pour y exercer des brigandages que pour faire la guerre, tous les Sarasins de la contrée reconnurent le Monarque victorieux pour leur unique Souverain.

An. de J. C. 1239. & suiv.

On ne peut exprimer l'allégresse que causa la conquête du Royaume de Valence à toute l'Espagne Chrétienne : un si rude coup ébranla les fondemens de la domination Sarasine, & dês-lors elle commença d'être sur le panchant de sa ruine. En effet, la perte d'un si grand Païs fut d'autant plus funeste aux Maures, que ce qui leur restoit de Provinces en Espagne êtoit occupé par différents Chefs plus redoutables les uns aux autres par leur mésintelligence, que ne l'étoit le Roi de Castille toûjours attentif à profiter de leurs divisions. Aprês la mort du Roi Abénhut, Mahomad Alhamar, qui de simple berger s'éleva par tous les dégrés de la Milice jusqu'aux premiéres dignités dans les troupes Mahométanes, s'étoit emparé de Grenade & y avoit fondé la Monarchie, qui depuis a porté ce nom. Il avoit ajoûté ce petit Royaume aux autres Places qu'il possédoit en Souveraineté. La Murcie s'étoit donnée un Roi nommé Hudiel, au préjudice

d'Alhamar dont elle avoit secoüé le joug. Séville n'avoit plus qu'un Gouverneur particulier, & les Algarves langue de terre située au midy du Portugal obéïssoient à un Prince nommé Jaffon résidant à Niébla. Le Roi Ferdinand étoit demeuré depuis la conquête de Cordoüe quelques années dans ses Etats, où il s'étoit remarié avec Jeanne de Ponthieu, fille de Simon, Seigneur de Dammartin, & d'Adelaïde Princesse Françoise issuë du sang de nos Rois; il avoit fait commencer un Recüeil de Loix que son successeur fit achever; & pour mettre les lettres en honneur, il avoit résolut de transférer, comme il fit quelque tems aprês, l'Université établie par Alphonse le Noble à Palence, dans la Ville de Salamanque où elle est encore aujourd'hui. Ce Prince pensoit à la guerre pendant qu'il étoit occupé dans ces exercices de paix. L'inquiétude des Maures l'engagea à la recommencer plûtôt qu'il ne l'eût fait. Profitant de son éloignement, ceux de Séville d'un côté, de l'autre Alhamar homme vif & intérressé à maintenir sa réputation parmi ses sujets, infestoient les frontiéres de Tolède & de l'Andalousie Chrétienne. Don Alvare de Castro, qui en avoit la garde vint lui-même informer le Roi du besoin qu'il avoit de secours.

AN. DE J. C. 1239. & suiv.

Alhamar en effet assiégea la Ville de Martos où étoit la femme de Don Alvare, pendant que le Mari alloit à la Cour. Don Alphonse de Ménésez, à qui Castro avoit laissé en son absence le soin de sa Place, en étoit sorti pour aller en parti avec les plus braves de ses soldats, lorsqu'Alhamar la vint investir. La Gouvernante ne s'étonna point, & joignant le stratagême au courage, elle fit déguiser & armer toutes les femmes qui se trouvérent dans la forteresse. Cette nouvelle troupe d'Amazones affecta de se faire voir sur les remparts, & tint en respect les ennemis du nom Chrétien, qui craignirent de trouver à Martos plus de résistance qu'ils ne pensoient. Comme la Place étoit blocquée de toutes parts, il étoit difficile à Don Alphonse d'y pénétrer. Mais Don Diégo Pérés Varas, Habitant de Toléde & Officier distingué par sa bravoure, rangea sa petite troupe en escadron; & s'étant mis à la tête, il força les retranchemens des ennemis, se fit jour l'épée à la main au travers de ceux qui s'opposoient à son passage, & se jetta dans la Place. Ménésez suivi de ses soldats profita de cet avantage. Il rentra dans Martos, avant que le Prince Mahométan en eût reglé les attaques. Enfin Alhamar perdit l'espérance de forcer la

AN. DE J.C. 1239. & suiv.

An. de J. C. 1239. & suiv.

Ville à ſe rendre; & contraint par la diſette, autant que par la bravoure des aſſiégés, il leva honteuſement le ſiége. Don Alvare n'eut pas le bonheur de voir ſa courageuſe femme aprês une ſi belle action ; il étoit reparti de la Cour de Caſtille pour retourner en Andalouſie, lorſqu'il tomba malade à Orgas, & y finit une vie glorieuſe par toute la valeur & tous les exploits qui rendent les guerriers célébres dans l'Hiſtoire.

Ferdinand ſentit vivement la perte de ce Grand Capitaine, & ſe preſſa de marcher en perſonne vers l'Andalouſie, où un Almohade Africain étoit paſſé depuis quelque tems, pour réünir les Mahométans ſous un même Chef contre les Chrétiens: On ne ſçait ni ſon nom, ni ſa naiſſance; mais tout le monde convient du fait, & l'Hiſtoire nous apprend, qu'il fut pris à l'arrivée du Roi Ferdinand, avec un aſſez grand nombre de Villes, pour obliger Alhamar à demander une tréve, qui lui fut accordée pour un an. Le Roi de Caſtille étoit retourné à Burgos, aprês avoir employé plus de treize mois dans cette derniére expédition. Il attendoit que la tréve fût expirée, pour tenter une nouvelle entrepriſe contre le Royaume de Grenade, lorſqu'étant tombé malade il réſolut juſqu'à ce qu'il eût

rétabli sa santé, d'envoyer toûjours devant avec son armée le Prince Don Alphonse son fils aîné & son héritier présomptif. La fortune du pere vint au-devant du fils. Alphonse étant arrivé à Tolède y trouva des Ambassadeurs de Hudiel Roi de Murcie, qui craignant le Roi de Grenade plus fort & plus habile que lui, venoit offrir à Ferdinand de mettre sous sa protection son Royaume, de l'introduire dans ses Places, & de le reconnoître pour Maître, à condition qu'il lui laisseroit pour vivre en homme qui portoit le nom de Roi, la moitié des tributs qu'y payoit le Peuple, & qu'il entreprît sa défense contre le Roi de Grenade le plus formidable de ses ennemis. Le Prince trouva les offres trop belles pour balancer à les accepter. Il n'y avoit point de tems à perdre; les Sarasins étoient des esprits légers, & décriés pour leur inconstance. Alphonse présuma que le Roi approuveroit ce qu'il alloit faire, & marcha sans le consulter à Murcie, pour traiter en personne avec Hudiel. Il fut mis en possession de toutes les Forteresses des Villes, nommément de celle de la Capitale, où Ferdinand, qui étoit accouru au bruit d'un événement si heureux, fit des actes de Souverain, même en faveur de la Religion Chrétienne,

AN. DE J. C. 1239. & suiv.

An. de J. C. 1240. & suiv dont on conserve encore les monumens. Lorca, Mula, & Cartagéne, refusérent le nouveau joug; on n'eut pas le tems de les assiéger. Le Roi étoit rappellé en Castille pour des affaires que l'Histoire ne marque pas; mais qui devoient être considérables, puisqu'elles obligérent ce Prince de quitter la Frontiére en un tems où sa présence y étoit si nécessaire.

A peine le Roi Ferdinand & le Prince Don Alphonse son fils étoient retournés à Burgos, qu'ils apprirent qu'une partie de leurs troupes conduites par un frére naturel du Roi, nommé Don Rodrigue Alphonse de Léon, avoit été défaite dans le Royaume de Grenade, où il avoit perdu de fort braves gens, qu'Alhamar enflé de ce succês étoit entrée à main-armée dans l'Espagne Chrêtienne, & y faisoit de grands dégâts. Ferdinand frappé de cette nouvelle craignit en même-tems pour la Murcie, & pour l'Andalousie Castillane. Dans le dessein de faire face de toutes parts à l'ennemi, il sépara ses forces, & envoya un gros détachement à Murcie avec son fils, pendant qu'il mena l'autre en personne du côté d'Arjone, qu'il enleva bien-tôt aprês aux Sarasins, & de Jaën Ville dont il méditoit alors la conquête. A l'arrivée de Ferdinand, Alhamar se mit à couvert sous ses Places

d'Andalousie, & se tint à son tour sur la défensive : mais le Roi ne lui permit pas d'y être long-tems en repos ; ayant divisé son armée, il en donna une partie à Don Alphonse de Molina son frére, avec ordre de s'avancer le plus avant qu'il pourroit vers Grenade. Alphonse en approcha de si prês, qu'il se trouva à portée d'y mettre le siége. Il ne doutoit pas que s'il paroissoit quelque secours pour le faire lever, le Roi ne fût bien-tôt à lui pour empêcher les approches. Ferdinand n'attendit pas que le secours parût ; il n'eût pas plûtôt eu avis que la Ville de Grenade étoit assiégée, qu'il prit sa marche de ce côté-là, & arriva au siége à propos pour combattre une nombreuse armée de Maures qui se présenta pour l'attaquer. Il la défit en bataille rangée ; mais il n'eut pas le loisir de prendre une Ville aussi forte & aussi peuplée que l'étoit cette Capitale, dans un tems où il eut avis que les Maures d'Andalousie assiégeoient Martos. A cette nouvelle, il envoya le Prince Don Alphonse son frére, & le Grand-Maître de Calatrava au secours de la Place avec un gros détachement. Ferdinand y accourut lui-même, mais les deux Généraux avoient dêja forcé les Maures à lever le siége. Le Roi de Castille donna du repos à ses troupes,

AN. DE J.C. 1241. & suiv.

An. de J. C. 1242. & suiv.

& peu de tems aprês il résolut d'assiéger dans les formes la Ville de Jaën, qui avoit été jusques-là le plus fort rempart de ce qui restoit aux Maures de leurs anciennes conquêtes. Il avoit long-tems balancé à l'entreprendre : Jaën étoit estimé imprenable par sa seule situation. Les Sarasins avoient ajoûté aux avantages de la nature tout ce que l'art leur avoit pû fournir ; & rien ne manquoit dans la Place, de toutes les provisions qui étoient nécessaires pour empêcher qu'on ne l'affamât. La garnison étoit três nombreuse, & les munitions de guerre presque inépuisables, fournissoient aux Infidéles des armes & des machines de toutes les sortes pour se défendre long-tems. Ferdinand craignoit d'y risquer la réputation de ses armes, d'y ruiner ses troupes, de se mettre hors d'état d'entreprendre le siége de Séville, sans laquelle il étoit persuadé, qu'il ne seroit jamais maître de l'Andalousie, & qui seule lui paroissoit mériter qu'il hasardât tout pour la conquérir. Don Pélage Corréa Grand-Maître de l'Ordre de saint Jacques, qui jusques-là avoit suivi avec beaucoup de gloire l'Infant Don Alphonse dans la guerre de Murcie, lui fit envisager les avantages d'une si importante conquête, & lui allégua des raisons si fortes pour le

déterminer, qu'enfin le siége de Jaën fut resolu. On juge de la bonté des conseils par l'heureux succès des événemens: Jaën se défendoit d'une maniére à attendre aisément le secours qu'Alhamar Roi de Grenade lui pouvoit donner, lorsque ce Prince embarrassé par une faction puissante qui ménaçoit de le détrôner, & ne voyant pas d'autre appui qui pût sûrement le maintenir surle Trône, que la protection du Roi de Castille, résolut d'avoir recours à ce Monarque. Il traite, il se transporte lui-même dans le Camp de l'armée Chrétienne, sous la foi publique, & ayant offert à Ferdinand de lui faire rendre la Ville de Jaën, de devenir son feudataire, de le suivre à la guerre, de combattre sous ses ordres, de se trouver aux Etats Généraux du Royaume de Castille, comme sujet de la Monarchie, de partager avec lui les tributs qu'il levoit dans toute l'étenduë de sa domination, pourvû qu'il lui en assurât la possession paisible pour lui, pour ses enfans, pour ses successeurs, l'accord fut conclu; Jaën se rendit, Ferdinand y entra comme en triomphe à la tête de son armée. Il érigea cette Ville en Evêché, en fit consacrer la principale Mosquée, par Don Guttiére Evêque de Cordouë, & n'oublia rien pour y établir la Religion

An. de J. C. 1245. & suiv.

An. de J. C. 1243. & suiv.

Chrétienne sur les débris du Mahométisme. Alhamar de son côte observa fidélement tous les articles du Traité qu'il venoit de conclure avec le Roi de Castille. A sa sollicitation la Ville d'Alcala *Guadayra* se rendit aux troupes de Ferdinand. Il porta le ravage aux environs de Carmone, & dans le territoire de Xérés, Villes soumises à la domination Sasine.

Aprês la prise de Jaën, Ferdinand crut ne pouvoir plus manquer Séville : mais il venoit de s'élever un fâcheux différend entre son fils & Jacques le Conquérant Roi d'Arragon, dont on eut sujet de craindre les suites. Le Prince Don Alphonse de Castille ayant heureusement réduit les trois Villes de la Murcie qui avoient refusé de se soumettre, voulut passer plus avant, & moins religieux que l'Arragonois à observer les anciens Traités, il avoit fait solliciter quelques Places Sarasines dans le voisinage de Murcie, & dépendantes de Valence, que Don Jacques alors trop occupé des démêlés de sa famille dans l'intérieur de son Royaume, n'avoit pas encore eu le loisir d'obliger à se soumettre. Un tel procédé avoit offensé d'autant plus vivement ce Monarque, qu'il se l'étoit moins attiré, & que par le ménagement qu'il avoit eu

pour

pour le Roi de Castille, en refusant l'échange d'Alicante que Zaën lui avoit offert, il méritoit qu'on eût pour lui quelque égard. Il étoit venu sur les lieux, & avoit même traité durement quelques Castillans, qui s'étoient trouvés parmi les garnisons ennemies, & qu'on y avoit pris prisonniers. L'affaire s'aigrissoit, & les deux Couronnes étoient sur le point de tourner l'une contre l'autre les armes qu'elles avoient si heureusement employées contre leurs ennemis communs, si des gens sages des deux Nations n'eussent travaillé fortement à pacifier un différend si nuisible au bien public. Le moyen dont ils se servirent fut de faire épouser au Prince de Castille, Violante d'Arragon fille aînée de Jacques. Les deux Rois y donnérent les mains, toûjours sages, & toûjours disposés à bien vivre l'un avec l'autre. Alphonse avoit moins de panchant â ménager le Roi d'Arragon; mais la fille lui plut, il l'aima, & la mena à Vailladolid où les nôces furent célébrées avec pompe. Ainsi la concorde fut rétablie entre les Princes & les deux Nations.

AN. DE J. C. 1244. & suiv.

Ferdinand ne quitta pas la Frontiére, & n'assista point au mariage. Il étoit alors uniquement occupé du siége de Séville, & ne pensoit qu'à s'y préparer; il n'alla pas

An. de J.C. 1245. & suiv.

même aux obséques de la Reine Bérengére sa mere, qui mourut environ vers ce tems-là, Princesse respectable par sa vertu, & aussi digne d'être mere du saint Roi Ferdinand, que Blanche le fut d'avoir donné à la France le plus saint de nos Rois, dans la personne de saint Loüis. La mort de Rodrigue Ximénés ce célébre Archevêque de Tolède, dont nous avons si souvent cité les Annales, augmenta la tristesse publique, que causa la mort de la Reine Bérengére. Il étoit allé à Lyon où le Pape Innocent III. tenoit alors un Concile. Rodrigue avoit entrepris ce long voyage, dans le dessein de porter ses plaintes contre l'Archevêque de Tarragonne, qui avoit excommunié ce grand Prélat, parce qu'en qualité de Primat d'Espagne, il avoit marché la Croix levée dans le territoire de sa Métropole. Aprês un jugement favorable à sa personne, & peu décisif pour sa dignité, s'étant embarqué sur le Rhône pour retourner à Tolède, il tomba malade d'une fiévre violente qui le conduisit au tombeau. Il fut inhumé dans le Monastére des Bernardins à Huerta, Ville située sur les Frontiéres de l'Arragon, où l'on voit encore son tombeau prês du grand Autel, avec une Inscription Latine dont voici le sens. *LA NAVARRE EST*

MA MERE, LA CASTILLE MA NOURRICE, PARIS MON ECOLE, TOLEDE MA DEMEURE, HUERTA MON SEPULCHRE, LE CIEL MON REPOS. La Chrétienté eſt redevable au zéle de cet incomparable Prélat, d'avoir plus contribué que perſonne à échauffer celui des Rois Chrétiens, pour chaſſer les Maures d'Eſpagne. La Caſtille où il fut long-tems l'ame des Conſeils & du Miniſtére, lui a des obligations immortelles ; les lettres, & en particulier l'Hiſtoire lui doivent de la reconnoiſſance. L'obligation qu'il avoit à la Monarchie où il avoit été comblé des faveurs de la fortune, le porta à inſérer dans ſes mémoires, ſimples d'ailleurs & inſtructifs, par rapport à leur briéveté impolie, des éloges & ſouvent des fables, qui ſe doivent faire lire avec précaution. A tout conſidérer, c'étoit un grand homme, de mœurs irréprochables, d'une prudence conſommée dans le choix des expéditions, d'un génie élevé & propre aux grandes choſes, d'un courage au-deſſus des difficultés, attaché aux devoirs de ſa profeſſion, portant dans le Gouvernement de l'Etat la droiture & la charité d'un ſaint Evêque, & n'entrant dans les affaires du ſiécle, que par le rapport eſſentiel qu'elles avoient alors en Eſpagne avec celles de la Religion & de

AN. DE J. C. 1247. & ſuiv.

An. de J.C. 1247. & suiv.

l'Eglise. Il est à croire, que du Ciel il contribua à attirer sur les armes du Roi Ferdinand la bénédiction qu'eut ce Prince dans la fameuse entreprise de Séville.

Ce fut l'an 1247. que cette Capitale de l'Andalousie fut assiégée par le Roi de Castille, après que sa flotte eut défait celle des Maures Africains venuë de Tanger & de Ceuta pour garder l'embouchûre du Guadalquivir. Séville qui n'en est pas éloignée étoit dês-lors une des plus belles Villes de l'Europe, non-seulement par cette situation, qui l'enrichit du commerce des deux Mers; mais par l'étenduë de son enceinte, par la somptuosité de ses édifices, par la fertilité de son terroir, & par l'agrément & la beauté de son climat. Elle étoit encore la Capitale de l'Empire du Roi de Maroc en Espagne; ceux qui portoient dans cette Ville le titre de Roi lui rendoient hommage, & lui payoient tribut. La flotte de Ferdinand servit à empêcher tous les secours qui pouvoient venir de la part du Monarque Africain à Séville. Comme elle est séparée d'un grand Fauxbourg par la riviére, & que l'on va de l'un à l'autre par un pont, le Roi campa au-dessous de la Ville dans la plaine de *Tablada*, prês des rives du Guadalquivir qui baigne ses murailles. Il envoya le

Grand-Maître de l'Ordre de ſaint Jacques Don Pélage Pérés Corréa, prendre ſon poſte du côté du Fauxbourg, dans une bourgade ou petite Ville nommée *Aznalfarache*, pour tenir tête à Aben-Jaffon Roi de Niébla, qui étoit accouru au ſecours de Séville avec une nombreuſe troupe d'Infidéles, qui s'étoient dêja ſaiſis de tous les poſtes voiſins. Ainſi rien n'entroit dans Séville, que quelques barques qui échappoient à la vigilance de celles que le Roi avoit diſtribuées au-deſſus du pont : mais par la valeur du grand nombre de guerriers qui ſe trouvoient dans une ſi grande Ville, & par le ſoin que l'on avoit pris de la munir de toutes les choſes néceſſaires pour ſoûtenir un long ſiége, les aſſiégeants avançoient peu. Soit dans les ſorties, ſoit dans les attaques, les braves ſe faiſoient remarquer, mais ils ne recüeilloient qu'une réputation paſſagére. Les progrês du ſiége étoient lents, & toute la ſatiſfaction du Roi ſe bornoit au plaiſir de commander des troupes infatigables, & que leur courage n'abandonnoit point au milieu des plus grands dangers. Un coup de hardieſſe dont il fut témoin oculaire, devint pour lui un ſujet d'admiration. Don Garcie Vargas Cavalier fameux par la valeur qu'il montra durant le ſiége,

AN. DE J.C. 1247. & ſuiv.

An. de J. C. 1247. & suiv.

trouva sept Maures qu'il se mit en devoir d'attaquer; son compagnon moins hardi que lui ne voulut pas tenter l'avanture, & se retira avec précipitation. Vargas ne crut pas qu'il fût d'un homme sage de se mésurer seul contre sept. Mais il fut assez intrépide pour les attendre avec fierté, résolu de les combattre s'ils l'attaquoient; on dit que l'ayant reconnu, ils n'osérent passer outre, tant son nom étoit redouté. Quand il leur eut donné le tems de prendre leur parti, il prit le sien; & comme s'il fût revenu d'un voyage, ou d'une promenade, il tourna lentement, & revenoit à petit pas du côté où étoit le camp, lorsqu'en étant dêja assez prês, il s'apperçut qu'il avoit perdu l'agraffe qui fermoit son casque; alors il retourna sur ses pas avec le même sang froid, & l'alla chercher jusqu'au lieu où les Cavaliers Sarasins paroissoient encore. Aprês avoir ramassé ce qu'il cherchoit, il s'en revint avec autant de gravité qu'il avoit fait la premiére fois. Cette bravoure Espagnolle fut fort applaudie, & ce qui doit être du goût de toutes les Nations du monde, on ne put jamais le forcer à dire le nom du timide guerrier qui l'avoit abandonné dans le péril.

L'hyver n'interrompit point le siége

de Séville; mais on étoit déja au printems, & on n'y avoit fait que peu de progrês. Cependant l'armée Chrétienne s'affoiblissoit de jour en jour, la maladie s'y étoit mise, & les soldats étoient rebutés de tant fatigues inutiles. Pour faire de plus grands efforts on attendoit les troupes de Grenade que devoit amener Alhamar, & celles que le Prince Alphonse occupoit depuis long-tems en Murcie; ni les unes ni les autres ne paroissoient; & pour surcroît de disgrace, on apprenoit que ce dernier, malgré son alliance avec le Roi d'Arragon, s'étoit de nouveau broüillé avec ce Monarque; qu'il avoit sollicité Xativa de se donner à lui, dans le tems que le Roi son beau-pere se préparoit à l'assiéger; qu'il s'étoit emparé d'Enguerra; qu'enfin Jacques pour repousser l'injure, avoit pris sur les Sarasins, dans les limites de la Castille, Villéna, Sarsia, Bugarra; qu'ainsi la guerre s'allumoit entre les deux Couronnes Chrétiennes avec danger que les Infidéles n'en profitassent pour se réünir. Le Roi Ferdinand ne sentit jamais mieux le soin que le Ciel prenoit de lui, que dans cette conjoncture fâcheuse. Dans le fort de l'inquiétude que lui donnoient ces événemens, & le peu de succês de son entreprise, Alhamar parut avec un corps

An. de J. C. 1247. & suiv.

An. de J. C. 1247. & suiv. considérable de troupes ; plusieurs Prélats, lui en amenérent, qu'ils avoient levées à leurs dépens. Deux fils du Roi, les Infans Don Fadrique & Don Henry, les Grands-Maître de Calatrava & d'Alcantara, Don Garcie de Cordouë, Don Pédre de Gusman, Don Pédre Ponce de Léon, Don Gonzalve Giron, & d'autres Grands arrivérent au Camp avec leur suite, & l'on avoit dêja eu nouvelle que les affaires de Murcie avoient été accommodées par l'habile Reine d'Arragon, qui s'étoit renduë médiatrice entre son gendre & son mari ; que Jacques assiégeoit Xativa qu'il prit cette année-là en effet ; & qu'Alphonse venoit à Séville avec Don Dieghe de Haro, & d'autres Seigneurs qui le suivoient. Bien-tôt on les vit arriver avec une joye incroyable de l'armée. Pour comble de bonheur, le Roi de Castille apprit que Carmone, Ville située à six lieuës de Séville, s'étoit renduë d'elle-même à l'armée Chrétienne, dans la crainte d'avoir à soûtenir un siége, dont les habitants ne vouloient point éprouver les suites funestes. Ferdinand se voyant donc en état de presser plus vivement les assiégés, qu'il ne l'avoit pû faire jusques-là, fit redoubler par tout les attaques ; & comme le pont de batteaux qui joignoit le Fauxbourg avec

la Ville, unissoit les forces des Infidéles, & leur donnoit moyen de défendre plus aisément l'un & l'autre, il le fit rompre à la persuasion de l'Amirante Don Raymond Boniface, qui prenant l'occasion du flux & d'un vent d'Oüest forcé qui le secondoit, risqua deux gros bâtimens pour l'exécution de cette entreprise. L'un des deux Navires venant à heurter impétueusement contre les barques dont ce pont étoit composé, rompit les chaînes de fer qui les attachoient; quelques batteaux coulérent à fond, & le pont s'écroula dans la riviére. On tira de-là deux grands avantages, le premier d'empêcher la communication de la Ville avec le Fauxbourg, l'autre de donner passage aux Vaisseaux pour arrêter plus aisément les vivres, qui venoient aux assiégés par ce côté du fleuve, où la flotte jusques-là n'avoit pu passer. Le succês de cette expédition parut être aux assiégeants un présage heureux, & un gage assûré de la victoire. Les Chrétiens animés d'une nouvelle confiance, s'empressent de planter les échelles pour escalader la Place, les autres montent à l'assaut par les bréches. Le principal effort des combattants étoit au Fauxbourg de Triana. Ce poste étoit vivement attaqué; mais les assiégés le défendirent avec une

AN. DE J.C. 1247. & suiv.

An. de J. C. 1248. & suiv.

valeur qui étonna plus d'une fois les aſſiégeants. Ceux-ci cependant ſerroient la Ville de prês, la faim commençoit à s'y faire ſentir parmi le peuple accoûtumé juſques-là à vivre dans l'abondance. Enfin Séville inſenſiblement, quoique toûjours bien défenduë, ſe trouva réduite à l'extrémité, & demanda enfin à capituler. Le Traité fut long à conclure; le Gouverneur & les habitants conſentirent d'abord de payer au Roi de Caſtille, le même tribut qu'ils payoient aux Miramolins d'Afrique. Ils offrirent enſuite le tiers, & puis la moitié de la Ville. Ferdinand non-ſeulement la voulut entiére: mais il prétendit avoir de plus toutes les Places du territoire: il ſe relâcha néanmoins juſqu'à laiſſer à Jaffon Roi des Algarves les Villes de Niébla & d'Aznalfarache, qu'il poſſédoit en Andalouſie; il donna permiſſion aux Maures qui voudroient ſortir de la Ville de ſe retirer où il leur plairoit avec Axata leur Gouverneur. Cent mille ames en ſortirent, ou pour paſſer en Afrique, ou pour aller s'établir dans les Villes de la domination Saraſine dans le Royaume de Grenade, & aux environs. Ce fut le 22. de Décembre de l'année 1248. que Ferdinand III. aprês ſeize mois de ſiége entra dans Séville, où donnant ſes premiers ſoins à

la Religion, il établit un Archevêque, & en fit une Métropole, telle qu'elle étoit au tems des Rois Goths ; ensuite de quoi voulant remplacer ce qu'il en étoit sorti d'habitants, il proposa de si grands priviléges à ceux qui viendroient s'y transplanter d'ailleurs, qu'en peu de tems elle fut plus peuplée, plus magnifique en édifices, plus abondante en richesses qu'elle n'avoit été dans sa plus grande splendeur, sous la domination Mahométane.

AN. DE J.C. 1252. & suiv.

La réduction de l'Andalousie ne suivit pas si promptement celle de la Capitale, que le Roi ne fût obligé de faire d'autres siéges assez longs ; il prit sur les Maures Xérés, Arcos, Médina Sidonia, Lebrixa, Lucar de Baraméda, Begel, Alpéchin, & d'autres Places. Il y a apparence aussi que ce fut pour leur ôter toute ressource, & les faire tomber d'un même coup, qu'il résolut de porter la guerre en Afrique, en même-tems que saint Loüis Roi de France l'attaquoit du côté de l'Egypte, où il avoit pris Damiette. Ferdinand n'exécuta pas son dessein ; la mort le prévint, & l'enleva à son peuple le 30. de Mai de l'année 1252. après avoir regné en Castille 34. ans onze mois 23. jours, & porté la Couronne de Léon environ 22. ans. Sa mort fut semblable à sa vie,

AN. DE J.C. 1252. & suiv.

sainte dans toutes ses circonstances, & aussi accompagnée de tous les sentimens qu'inspire l'humilité Chrétienne, que de toute la fermeté d'une constance vraiement Royale. Ce fut un Prince au-dessus de tout éloge, & dont il seroit difficile de faire autrement le portrait, que par ce tempéramment de toutes les vertus, qui ne fournit point de trait singulier, parce que tout y est dans cette juste proportion de qualités & d'actions éminentes d'où résulte la perfection; peut-être y eut-t'il quelque chose de plus brillant & de plus vif pour la guerre dans Jacques Roi d'Arragon son ami; mais il y eut aussi quelque chose de plus reglé, de plus uniforme & de plus mûr dans Ferdinand. Aussi hors du tems des conquêtes, Jacques presque toûjours troublé chez lui goûta peu les douceurs de la paix; Ferdinand ne cessa point de joüir d'une tranquillité profonde, & depuis qu'il eut dompté ceux qui s'étoient d'abord opposés à son élévation au Trône, il les gagna de telle sorte, que de sujets par nécessité, ils devinrent ses amis par inclination. Mais en quoi le Roi d'Arragon ne lui put être comparable, c'est dans la sainteté des mœurs, & par-là Ferdinand ne peut être mis en parallele avec personne qu'avec saint Loüis son cousin germain,

tous deux grands Rois, tous deux grands guerriers, tous deux faisant la guerre aux Infidéles, non pour étendre leur domination, mais pour répandre la vraie foi, & détruire par tout l'hérésie, & le Mahométisme. Loüis hasarda plus que Ferdinand, & il y eut dans ses entreprises quelque choses de plus héroïque. Mais Ferdinand gagna plus que Loüis, & sa conduite plus mésurée fut plus heureuse, & eut des succês plus utiles & plus durables; la sainteté du Monarque François fut plus éclatante, & merita plûtôt les honneurs publics; celle de Ferdinand moins éprouvée par l'adversité, n'a eu que de nos jours le suffrage de l'Eglise, pour devenir au peuple un objet digne de culte; & il n'est même encore permis qu'aux sujets d'Espagne d'en faire la fête, en vertu du Bref de Clement X. Il y a lieu d'espérer, que ce sera dans la suite un bien commun pour tous les Royaumes du monde Chrétien. Son corps repose dans l'Eglise de Séville, où ayant été visité par l'Archevêque & par ses Officiers l'an 1668. on le trouva encore entier & sans corruption; on raconte des miracles faits à son tombeau; on dit même qu'il en fit durant sa vie; mais on n'en raconte point de plus grand & de plus sûr que sa vie même. Un Roi grand, heu-

AN. DE J.C. 1252. & suiv.

An. de J.C. 1252. & suiv.

reux, conquérant, vainqueur de tous ſes ennemis, continent, modéré, modeſte, n'agiſſant que pour la gloire du Seigneur, pour le bien de l'Egliſe, pour le repos de ſes ſujets, ne recevant les hommages des hommes que pour les rapporter à Dieu, ne connoiſſant de politique que celle qui s'accorde avec la ſageſſe Chrétienne, aſſidu aux Autels, pratiquant exactement tous les exercices de la Religion, zélé pour la foi, ennemi juré de toutes les erreurs qui l'attaquent, juge ſévére des Grands oppreſſeurs du Peuple, l'aſile des petits opprimés, charitable envers les pauvres, magnifique dans la décoration des temples du Seigneur. Tel fut le caractére de Ferdinand III. dit le Saint, Roi de Caſtille, dont le nom écrit au livre de vie ſera éternellement conſacré ſur la terre par le culte Religieux que lui rend toute l'Eſpagne. Ce grand Roi laiſſa une nombreuſe famille des deux femmes qu'il avoit épouſées, de Beatrix fille de l'Empereur Philippe, il eut Alphonſe qui lui ſuccéda, les Infans Don Henry, Don Philippe, Don Manuel, Don Sanche, Bérengére qui ſe fit Religieuſe à Burgos au Monaſtére de las Huelgas; de Jeanne de Ponthieu, il eut Don Fernand, Don Loüis, Jeanne, & Léonore; quelques-uns lui en donnent

d'autres, mais je crois qu'il s'en faut tenir à ceux qui ont été nommés par les Auteurs contemporains.

AN. DE J.C. 1252. & suiv.

On attribuë à ce saint Roi l'établissement du Conseil Royal de Castille, avec une autorité souveraine & sans appel, pour juger les procês qui s'élévent entre les Espagnols, & pour connoître en dernier ressort des plus importantes affaires. On fut redevable à son zéle d'un nouveau recüeil de Loix, dont il confia la collection & l'examen aux plus célébres Jurisconsultes de son tems, pour en faire un Corps de Droit, que l'on appelle encore aujourd'hui *Las Partidas*. Comme cet Ouvrage demandoit un travail & des recherches immenses, il ne reçut sa derniére perfection que sous le Regne de Don Alphonse le fils & le successeur de Ferdinand III.

Le meilleur Vaisseau fait naufrage quand il est conduit par un mauvais Pilote. La Castille si florissante par les soins de Ferdinand troisiéme déchut beaucoup aprês sa mort sous le regne de son fils Alphonse qui fut le dixiême du nom. L'Espagne entiére eût été en danger si la modération du Roi d'Arragon, n'eût servi de correctif à la mauvaise conduite du nouveau Roi de Castille. Il ne put cependant empêcher que ce jeune Prince ne fît des fautes qui le précipitérent à sa ruine,

An. de J. C. 1252. & suiv.

& causérent celle de ses enfans; mais loin d'en profiter pour contribuer à sa perte, quoiqu'il en eût été offensé, il n'omit rien pour le seconder au milieu des tempêtes qui agitérent la Castille dês le commencement de son regne, & le mit dans la nécessité d'être de ses amis pour lui pouvoir tenir lieu de pere.

Alphonse fut surnommé le Sage, au sens qu'on appelloit de ce nom les Sçavans dans l'ancienne Gréce, & personne ne l'a mieux mérité que lui; mais il ne fut rien moins que sage de cette sagesse qui convient aux Rois. Non que son application à l'étude l'empêchât d'en avoir aux affaires; ceux qui l'ont dit, l'ont mal connu; il avoit l'esprit assés étendu pour être grand Philosophe, grand Astronome, & grand Roi, s'il eût eu autant de cette prudence politique qui fait un Monarque accompli, qu'il avoit de cette pénétration speculative, qui fait un grand Philosophe & un Mathematicien profond. On a dit de lui, qu'en étudiant le Ciel il avoit perdu la terre. L'un ne fut pas la cause de l'autre; il pensoit aux affaires de la terre autant qu'aux mouvemens du Ciel; mais il avoit un talent pour penser juste quand il étudioit le Ciel, qu'il n'avoit pas pour prendre des mesures dans les affaires de la terre. Esprit leger, capricieux, changeant, fin

sans prudence, entreprenant sans suite, pensant beaucoup, & n'approfondissant rien, se laissant éblouir par les apparences; & quoiqu'il agît avec lenteur, tombant par son inconstance dans tous les inconvéniens de la précipitation. Brave au reste, & ne faisant pas mal la guerre, quand il l'entreprenoit à propos, ayant assés les sentimens d'une personne de son rang, de la douceur dans le fond, du naturel, mais aigre & fier par impolitesse, défaut ordinaire aux esprits speculatifs, n'aimant pas le sang, mais trop avide d'argent; & ce fut par ce bizarre assemblage de bonnes & de mauvaises qualités, que s'étant d'abord attiré la haine de la plus grande partie de ses sujets, il échoüa dans les entreprises qu'il forma contre les Etrangers.

AN. DE J. C. 1252. & suiv.

Il ne fut pas plûtôt sur le Trône, que pour remplir son épargne épuisée par les longues guerres du Roi Ferdinand son pere, il fit un changement dans les monnoyes, dont il lui revint d'assés grandes sommes, mais qui ayant causé un grand désordre dans le commerce, fit élever beaucoup de murmures, & aliéna de lui les esprits : car, dit fort bien Mariana, cette voye d'enrichir les Princes, quoique souvent mise en usage a été rarement heureuse, & a presque toûjours eu des

An. de J. C. 1252. & suiv.

suites funestes à ceux-mêmes qui en ont profité: La politique vouloit au moins qu'Alphonse mécontentant ses sujets ménageât un peu ses voisins, particulierement le Roi d'Arragon, qui, outre qu'il étoit son beau-pere, pouvoit plus aisément lui faire du bien ou du mal. Loin de ménager ce Prince, il se prépara à lui faire la guerre, & l'offença en même-tems par un endroit encore plus sensible. Il y avoit dêja six ans qu'Alphonse avoit épousé sa fille Yolande, dont il n'avoit point eu d'enfans. Quoique le mariage fût au fond très-légitime, il ne désespéra pas de trouver des moyens de le faire déclarer nul & invalide. Des flateurs lui en suggérérent, & la chose fut poussée si loin, qu'il envoya une Ambassade en Dannemarck pour demander la Princesse Christine une des filles du Roy qui y regnoit alors. A ces nouvelles le Roi d'Arragon fut autant surpris qu'irrité; il eut peine à les croire, & à tout événement ayant fait marcher quelques troupes du côté qu'il avoit appris que le Castillan faisoit avancer les siennes, il attendit pour entrer en action, que l'affaire fût éclaircie d'une maniére à n'en pouvoir douter. Dês qu'il fut instruit des procédés d'Alphonse, il prit ses mesures avec son habileté ordinaire. Non content de garnir

sa frontiére, ayant appris que Thibauld premier, Roi de Navarre & Comte de Champagne, étoit mort au retour des Saints lieux, le huitiême de Juillet de l'année 1253. il alla trouver à Tudelle Marguerite de Bourbon Archambauld sa veuve mere de deux Princes en bas âge, & reconnuë pour Régente du Royaume. Il lui offrit ses services, & fit Ligue avec elle contre le Castillan, que cette Princesse craignoit comme le plus redoutable ennemi de la fortune de ses enfans.

AN. DE J. C. 1252. & suiv.

Le Roi d'Arragon & la Reine Régente de Navarre tirérent de cette Alliance tout l'avantage qu'ils s'en étoient promis, & firent avorter par là tous les desseins que l'imprudent Alphonse forma diverses fois contre leurs Etats. Thibauld second & Henri son frére furent maintenus successivement sur le Trône de Navarre, que le Castillan eût pû envahir, comme il en avoit intention; & Don Jacques préserva son Royaume des révolutions qu'il y auroit pû causer dans la conjoncture des troubles domestiques qu'y excitoit depuis quelques années la discorde de ses enfans.

Une autre affaire qu'il eut alors avec les Sarasins de Valence, quoique devenus ses sujets, l'empêcha de pousser Don

AN. DE J. C. 1255. & suiv.

Alphonse aussi vivement qu'il eût fait, s'il eût été plus tranquille chés-lui, & lui fit donner les mains à une suspension d'armes, que proposérent des Prélats zélés, pour avoir le tems de négocier la paix. Un Maure nommé Alazarach, s'étoit rendu considérable par ses intrigues & par ses faits d'armes dans le Royaume de Valence, pendant que Don Jacques en faisoit la conquête. C'étoit un homme de peu de naissance, mais de beaucoup d'esprit & d'un grand talent pour gagner ceux à qui il s'attachoit. Avec toute la résolution d'un Soldat déterminé, il joignoit toute l'insinuation d'un habile Courtisan; il avoit des qualités agréables qui ne permettoient pas de penser qu'il en pût avoir de mauvaises : il étoit bazané, mais bienfait, & l'avantage de sa taille réparoit la couleur de son teint; sa conversation étoit enjoüée, & il disoit souvent de ces bons mots qui courent le monde & rendent un homme célébre parmi les gens d'esprit, s'exprimant aussi heureusement en Espagnol que le plus poli Castillan. Il étoit aussi sérieux en affaires que libre & agréable dans ses entretiens familiers : vif dans les expéditions militaires, où il n'eut guéres néanmoins de plus considérable emploi que de conduire des partis, en quoi consistoit son

talent ; grand fourbe au reste, comme l'événement le fit voir, & capable des trahisons les plus noires. Dês le commencement de la guerre, il avoit pris ses mesures pour se ménager de telle sorte entre les deux Nations, qu'en les trompant toutes deux il les engageât à contribuer également à sa fortune. Ce manége lui réüssit long tems ; comme il rendoit souvent des services utiles à ses compatriotes, ils lui confiérent des Places, & comme souvent aussi il donnoit des avis importans au Roi d'Arragon, il s'en attira la confiance. Chaque parti étant persuadé qu'il ne trompoit que le parti contraire, il alloit dans le camp du Roi, sans que les Maures en prissent ombrage, & lorsqu'il retournoit dans sa Place, le Roi qui tiroit de grands avantages des avis secrets qu'il lui donnoit, croyoit que c'étoit pour le mieux servir.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

Ce Prince en eut si bonne opinion, qu'il crut le pouvoir engager à embrasser le Christianisme ; il l'en sollicita plus d'une fois ; mais en vain, & ce fut l'unique chose en quoi le perfide Maure ne le voulut pas tromper ; il lui répondit en raillant qu'il ne changeroit de Religion, que quand il lui feroit épouser la sœur d'un Seigneur Espagnol nommé Carrocio la plus belle femme de son tems.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

Alazarach continua ce manége, jusqu'à ce qu'ayant trouvé occasion de faire un coup décisif pour sa fortune, & en même-tems pour la Nation Mahométane, il attira le Roi d'Arragon dans un piége où l'on ne peut excuser ce Prince si sage d'ailleurs & si avisé, d'avoir donné avec une imprudence qu'on ne devoit pas attendre de lui. Jacques étoit incommodé du voisinage d'un Château dont Alazarach étoit maître, mais qu'il ne lui pouvoit apparemment rendre sans devenir suspect à ceux de sa Nation. Le Roi l'en pressoit néanmoins, & les sollicitations qu'il lui en fit, parurent à l'adroit Sarasin une trop belle occasion de lui dresser une embûche, pour le faire périr sans courir aucuns risques. Il promit donc à Jacques de lui livrer la Place, mais à condition qu'il y viendroit de nuit, & que l'affaire passeroit pour une entreprise imprévûë, dont on pût attribuer le succès à la surprise de la Garnison, & non au défaut de courage & à l'infidélité du Gouverneur. Les desirs trop ardens aveuglent, & rarement les Princes en ont de modérés: Le Roi accepta le parti, & convint même avec le Maure Alazarach, qu'il se présenteroit en personne à la porte de Réguara, c'étoit le nom du Château, pour en rendre la red-

dition plus excusable. L'imprudente confiance du Conquérant pour le perfide Sarasin, alla jusqu'à fixer le nombre des Cavaliers qui l'accompagneroient. Il n'y en mena que cinquante, dont la moitié prit les devans & l'autre marcha avec lui. Si cette division de sa troupe fut un effet de quelque prévoyance, il ne fut imprudent qu'à demi. Alazarach y fut trompé. Il s'étoit caché avec trois cens hommes sur le chemin par où venoit le Roi, & ne doutant pas qu'il ne fût dans le premier Escadron qui parut, il s'attacha à cette troupe, & donna par là au Monarque le loisir de se retirer de ce mauvais pas où il s'engageoit.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

Jacques ne demeura pas long-tems sans se venger de la trahison: mais le traître lui échappa. On attaqua le Château, on le prit, & le Gouverneur s'étant retiré à propos, la conquête en alla plus vîte. Après la prise de Réguara, le Roi déclara Alazarach banni de tout le Royaume conquis, & ne lui permit pas de joüir de la liberté qu'il laissa aux autres Mahométans de demeurer dans le Païs. Tout banni qu'il étoit, il trouva moyen d'y pratiquer des intelligences sécrettes, & d'y former une conspiration qui mit la conquête en danger. Les démêlés des Princes Chrétiens, & l'occupation que

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

le Castillan donnoit au Roi d'Arragon ailleurs, rendoit les Maures de Valence aisés à séduire & à soulever. L'entreprise étoit concertée, & on n'attendoit que le tems qu'on avoit marqué pour en venir à l'éxécution, lorsque le Roi fut averti du complot; il étoit alors à Calatajud, d'où étant parti pour Valence, il apprit que le Maure éxilé avoit paru sur la frontiére où il étoit revenu de Murcie; qu'il avoit surpris des Châteaux; que les Sarasins d'au-delà du Xucar l'appuyoient ouvertement, & que ceux d'en-deçà n'attendoient que le moment de se déclarer. Il n'y avoit plus rien à craindre depuis qu'on étoit averti. Le Roi d'Arragon avoit amené des troupes; mais la sûreté du présent n'en donnant pas pour l'avenir, il lui vint en pensée qu'un préservatif efficace contre un tel danger seroit de chasser entiérement les Maures de toute la nouvelle conquête, & de leur substituer des Chrétiens qui y passeroient volontiers de beaucoup de contrées stériles où ils vivoient malaisément.

L'affaire étoit trop importante & intéressoit trop de gens pour la décider sans conseil. Le Roi pour en délibérer fait assembler dans la Cathedrale tout ce qui se trouva à Valence d'Ecclesiastiques avec l'Evêque, de Grands Seigneurs,

des

des Magistrats, des Bourgeois même considerables, & aprês qu'on eût dit la Messe & invoqué le S. Esprit, il leur proposa son dessein; l'Evêque, les Ecclesiastiques, les Bourgeois furent de son avis. Les Seigneurs du Royaume d'Arragon s'y opposerent, & la raison qu'ils en avoient, étoit la crainte que leurs terres cultivées par les Sarasins ne devinssent désormais stériles, & qu'ils n'en perdissent le fruits. Les Colonies qu'on leur promettoit ne les appaisérent pas. Ils traitoient les Maures en Esclaves, & ils prévoyoient bien qu'ils n'auroient pas le même empire sur les Chrétiens, qu'ils seroient obligés de ménager, & dont ils ne tireroient pas les mêmes services qu'ils éxigeoient des Infidéles. D'ailleurs les principaux Officiers de la Maison du Roi vendoient leur crédit à ces Infidéles, & en recevoient de grosses pensions, pour ménager leurs intétêts auprês du Souverain. Les Courtisans intéressés à conserver les Maures du Royaume de Valence, n'eurent garde la de laisser entrevoir les motifs de leur opposition. Ils disoient que c'étoit désoler cette belle partie de l'Espagne, que d'en chasser tant de milliers d'Habitans, qu'on ne remplaceroit que difficilement dans le cours de plusieurs siécles; & que d'un

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

An. de J. C. 1253. & suiv.

Royaume peuplé on alloit faire un grand désert. Le Roi avoit pris sa résolution; l'Edit de bannissement fut publié portant injonction à tous les Maures hommes & femmes de tout âge & de toute condition, de sortir du Royaume de Valence dans l'espace d'un mois au plus tard, avec permission néanmoins de recüeillir leurs effets, & tout ce qu'ils pourroient de leurs biens, pour les transporter où bon leur sembleroit. L'Historien Bernardin Gomés s'est manifestement trompé, quand il a dit qu'une des principales raisons qui affermit ce Prince dans son sentiment, malgré la contradiction des Seigneurs de la Cour, fut un Bref du Pape Clement quatriême, par lequel ce Pontife l'exhortoit à chasser incessamment les Infidéles de toutes les terres dépendantes de sa Couronne. Clement IV. n'étoit point encore Pape, & ne le fut que long-tems aprês. De plus, le Bref de ce Souverain Pontife adressé au Roi d'Arragon regardoit les Maures de ses autres Etats, que l'Edit dont je parle ne comprenoit en aucune sorte, & que ce Bref même, quoique fort pressant, ne le pût obliger à chasser des autres lieux soumis à sa domination.

Le Roi d'Arragon fut plus embarrassé pour l'éxécution de son Edit, par les

clameurs des Grands que par celles des Maures. Il sçut si bien disposer ses troupes, qu'il n'avoit rien à craindre de ceux-ci : mais ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il vint à bout d'appaiser ceux-là. Au bruit que fit l'Edit, plusieurs de ceux qui n'étoient point alors à Valence y accoururent, & s'opposérent hautement aux desseins du Roi. Pierre de Portugal possédoit de grandes terres dans ce Royaume, depuis qu'ayant quitté son Païs il s'étoit établi en Arragon. Etant venu à la Cour il se mit à la tête des opposans, qui étoient devenus plus fiers, depuis qu'ils avoient trouvé un Chef de cette distinction. Ils redoublérent leurs plaintes, & firent craindre un trouble domestique d'autant plus facheux, qu'en se faisant les protecteurs des Maures, ils étoient sûrs de les avoir dans leur parti. Don Jacques n'étoit point de ces Princes qui risquent l'autorité pour la conserver; il sçavoit négocier, quand il ne pouvoit agir avec empire; & quand l'un & l'autre étoient sans effet, il trouvoit des expédients & des tours dans les affaires pour plier avec dignité. Comme Don Pierre de Portugal avoit plus d'autorité que les autres dont il étoit le Chef & le nœud, le Roi résolut de le gagner, & d'y employer même les priéres si les raisons ne

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

suffisoient pas. L'ayant donç appellé en particulier, il lui fit entendre qu'il étoit étrangement surpris de trouver en lui tant d'opposition, dans le succès d'une affaire d'où dépendoient la sûreté publique, le bien de la Religion & le salut de l'Etat; que quand il faudroit sacrifier quelque intérêt particulier, il avoit sujet d'attendre de la générosité d'une personne de son rang & de sa naissance un sacrifice qu'il se flatoit même être dû à son amitié; qu'il le lui demandoit avec instance, & qu'au reste il pourvoiroit à le dédommager de ce qu'il pourroit y perdre, & même au-delà de ses espérances; qu'il lui permettoit de choisir à son gré des Juges pour régler ce dédommagement; qu'il s'en rapporteroit volontiers à leur décision; & qu'il lui tiendroit même compte de la complaisance qu'en cela il voudroit bien avoir pour lui. Don Pierre de Portugal ne put tenir contre un discours si engageant; il accepta la condition. Les Juges prononcérent en sa faveur. Le Prince Portugais fut content, & abandonnant la cause qu'il avoit embrassée d'abord avec ardeur, il entra tellement dans celle du Roi d'Arragon, qu'il devint le principal instrument de l'éxécution du bannissement projetté.

Quelques précautions que le Roi eût

prises pour éxécuter sûrement son dessein, le désespoir fit prendre les armes à plus de soixante mille Maures, dont Alazarach se fit Chef. Ils s'emparérent de quelques Places; mais comme leurs femmes & leurs enfans demeuroient exposés par leur révolte à la vengeance du vainqueur, les armes leur tombérent des mains. Quand ils virent approcher le jour fixé pour leur bannissement, ils firent proposer au Roi d'Arragon une grosse somme d'argent, pourvû qu'il voulût bien leur pardonner leur révolte, & qu'il les laissât sortir en paix chacun avec leur famille. On leur accorda plus qu'ils ne demandoient; le Roi défendit qu'on exigeât rien d'eux, & leur laissa paisiblement plier bagage & prendre leur marche où ils jugeroient à propos; les uns se retirérent en Murcie, les autres en Grenade, d'autres passérent en Afrique: Une partie de ces Infidéles se retira dans le Païs que l'on appelle aujourd'hui *la Manche d'Arragon*, & qui fut autrefois nommé *la Manche du Mont Arragon*, à cause d'une Ville du même nom située aux environs. Quelques déterminés s'attroupérent sous la conduite d'Alazarach, & ayant gagné des montagnes prês des frontiéres de Castille, ils s'y maintinrent assés long-tems par les secours que le Castillan, & un de ses

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

fréres qui commandoit à Villena, leur donnérent ſous-main malgré la Tréve. Jacques le ſçut & le diſſimula, ne ſe trouvant pas en état d'en témoigner alors ſon reſſentiment; & ſa diſſimulation fut telle qu'Alazarach étant preſſé par les armes de l'Arragonnois qui l'attaqua dans les montagnes, & ayant eu recours au Caſtillan pour lui obtenir une année de Tréve, le Roi d'Arragon l'accorda; la facilité du Monarque rendit le Rebelle inſolent; il en parloit avec mépris; & comme il étoit bien venu à la Cour de Caſtille, Alphonſe lui ayant un jour demandé s'il étoit chaſſeur, il lui répondit qu'il ne ſçavoit point d'autre chaſſe que celle des hommes, & que quand il lui plairoit il chaſſeroit pour lui prendre les Places du Roi d'Arragon. Ce mot fit rire Alphonſe, & piqua Jacques auquel il fut bien-tot rapporté. Celui-ci dans le deſſein de finir cette guerre, s'aviſa de gagner un homme en qui Alazarach avoit confiance, pour lui perſuader de vendre dutant la Tréve une grande proviſion de bled qu'il avoit faite, & qui étoit alors fort cher, dans l'eſpérance que cette Tréve finie, il en obtiendroit aiſément une autre, durant laquelle il rempliroit à bon marché ſes magazins. Le Saraſin donna dans le piége; il vendit ſon

bled, & employa l'intercession du Roi de Castille pour faire prolonger la suspension d'armes, mais ce fut inutilement. La Tréve expirée le Maure fut poussé & pris au dépourvû. Il demanda composition, & promit d'abandonner le Royaume pour n'y revenir jamais, à condition qu'on n'obligeât pas sa parenté à en sortir. Le Roi d'Arragon ne s'opiniâtra pas à lui refuser une chose qui ne lui paroissoit pas importante. Il donna des terres à son frére, qui s'étoit mis en possession des Places qu'occupoit le Rebelle ; sur quoi il écrivit d'un style ironique au Roi de Castille, qu'il s'étoit addonné à la chasse, & qu'il avoit pris en huit jours seize Châteaux. Ainsi finit cette grande affaire, qui auroit eu de plus grandes suites pour purger tout à fait l'Espagne des Infidéles qui l'infectoient, si les Princes Chrétiens y eussent été mieux d'accord. Car en même-tems que le Roi d'Arragon les chassoit du Royaume de Valence, le Roi de Castille avoit conquis des Places, & aprês avoir pris sur eux ce que les Portugais n'avoient point encore assujetti dans les Algarves, il attaquoit ce qui leur restoit de Forts & de Villes dans l'Andalousie. Les Maures n'y eussent rien conservé, si les préparatifs que faisoit le jeune Thibaut Roi de

AN. DE J.C. 1253. & suiv.

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

Navarre, n'eussent obligé le Castillan d'être sur ses gardes en Castille. Il y étoit assez contre les Etrangers, s'il eût sçû s'y mettre contre ses sujets: mais sa mauvaise conduite à l'égard de ceux-ci déconcerta fort les mesures qu'il avoit prises contre ceux là.

La suspension d'armes étant sur le point de finir, les Rois d'Arragon & de Navarre, se disposoient à réünir toutes leurs forces contre Alphonse, sans que ceux qui se mêloient de négocier la paix eussent rien fait pour la conclure, que de moyenner une entrevûë de l'Arragonnois & du Castillan qui n'avoit pas eu grand effet. On faisoit les préparatifs pour commencer les hostilités de part & d'autre. Le Roi d'Arragon étoit déja en Navarre avec Thibaut deuxiême du nom; ce jeune Monarque étoit formé par les mains de la Reine Marguerite sa mere Princesse d'un mérite rare, & d'un génie fort áu-dessus de son sexe. Plein de valeur & d'ambition, il ne cherchoit que les occasions d'acquérir de la gloire. Il comptoit beaucoup sur le secours du Roi d'Arragon, avec qui il avoit depuis peu renouvellé les anciennes alliances entre les deux Couronnes. Thibaut se disposoit donc à faire irruption sur les terres du Roi de Castille. Il prétendoit

que les Provinces de Guypuſcoa, d'Alava, de la Rioja, & de Briviefca avoient appartenu autrefois aux Rois ſes prédéceſſeurs ; que les Souverains de Caſtille profitant de la foibleſſe des Rois de Navarre, s'en étoient rendus maîtres par voye de conquête, ſans autre droit que la loi du plus fort, & les avoient démembrés de la Couronne dont il avoit hérité. Le Roi de Caſtille étoit dêja ſur les Frontiéres, lorſque celui-ci ſe vit déſerté par Don Diégue de Haro, un des Seigneurs de la Cour le plus recommandable par ſa probité & par ſon zéle pour le bien public. Il abandonna la Caſtille pour n'avoir point la douleur de voir ſa patrie dans l'oppreſſion. La mort renverſa ſes projets ; car étant tombé malade en chemin, il mourut à Bagnarès. Son fils Don Lope de Haro, quoiqu'encore fort jeune marcha ſur les traces de ſonpere, & ſe retira avec un grand nombre d'autres des plus conſidérables Seigneurs du Royaume de Caſtille, qui allerent offrir leurs ſervices au Roi d'Arragon contre leur maître. Les maniéres dures d'Alphonſe & ſon inſatiable avidité pour l'argent quil répandoit en certaines occaſions avec autant de prodigalité qu'il l'amaſſoit avec avarice, avoient apparemment choqué ces Seigneurs. L'Hiſtoire

AN. DE J.C. 1253. & ſuiv.

An. de J. C. 1253. & suiv.

ne dit point en particulier la cause de leur mécontentement. L'Infant Don Henri frére de ce Roi, Prince inquiet & aimant la guerre où il venoit tout récemment de montrer qu'il avoit du talent, dans l'expédition d'Andalousie, quitta la Cour & suivit l'exemple de ces transfuges mécontens, pendant que le peuple se plaignoit tout haut du Gouvernement & du Prince. Le changement des monnoyes qui avoit commencé à aigrir les esprits contre lui, avoit causé un désordre dans le commerce qui acheva de les irriter. Comme l'argent avoit haussé de valeur, & qu'on l'avoit même alteré, en y mêlant beaucoup d'alliage, toutes les choses nécessaires à la vie se vendoient au double. Alphonse avoit cru remédier à ce mal en fixant le prix des denrées, mais le mal avoit augmenté par le remede. Les Marchands ne vouloient plus vendre, les pauvres souffroient, parce qu'ils n'avoient point d'argent, les riches parce qu'on ne vouloit pas recevoir celui qu'ils présentoient. Quoique le Roi de Castille eût encore des troupes suffisantes pour tenir tête à celles de ses ennemis, il prévit l'orage qui se formoit & le danger dont il étoit menacé. Ainsi il prit la résolution de gagner le Roi d'Arragon, & de le détacher du parti des rébelles. Le mou-

vement qu'il vit dans le peuple, & dont il lui importoit d'arrêter le cours pour faciliter l'éxécution d'un grand dessein qu'il formoit alors, l'obligea de penser sérieusement à la paix. Il la fit proposer. La défiance que l'Arragonnois avoit de sa légéreté lui donnoit du penchant pour la guerre; mais ce Prince n'étoit pas de son côté sans raisons d'entendre à une négociation; il avoit aussi ses desseins, & dans sa famille une semence de divisions domestiques qui troubloient son repos, qui demandoient son application pour en empêcher les mauvais effets, s'il ne la pouvoit étouffer aisément. Les médiateurs entre les deux Couronnes le disposérent donc à un accord, duquel il y avoit dêja long-tems, que par un événement imprévû le plus grand obstacle avoit été levé. Car Alphonse n'avoit point répudié Violante d'Arragon sa femme. Pendant que ses Ambassadeurs lui amenoient Christine de Dannemark. La Reine s'étant trouvée grosse; Alphonse qui ne la répudioit que pour sa stérilité la garda, & s'y attacha d'autant plus volontiers que cette Princesse belle, & de beaucoup d'esprit, ne lui avoit déplu que par ce seul défaut. Christine étoit arrivée néanmoins à Toléde l'an mille deux cens cinquante-quatre, & ce

AN. DE J. C. 1253. & suiv.

AN. DE J. C. 1254. & suiv.

n'avoit pas été pour Alphonse une affaire d'un médiocre embarras; il s'en étoit dégagé en lui persuadant d'épouser Don Philippe son frére. Ce Prince avoit été destiné à l'Eglise, & avoit étudié à Paris: pendant le cours de ses études, le Roi Ferdinand son pere l'avoit fait nommer Evêque d'Osma. Urbain IV. avoit refusé, sur ce que Philippe étoit encore trop jeune, d'en accepter la nomination. On l'avoit fait Abbé de Vailladolid, & au tems dont je parle il étoit élû Archevêque de Séville sans Ordre sacré néanmoins qui l'empêchât de contracter validement un mariage. Christine qui n'avoit quitté sa Patrie que dans la vûë de porter une Couronne, ne consentit qu'avec répugnance à un changement si imprévû; mais une promesse qu'on ne lui garda pas, de faire son mari Roi de Gallice, & de la traiter de Reine en attendant, lui avoit adouci l'avanture. Les Ambassadeurs Danois y avoient donné les mains, & apparemment le Roi leur maître, quoique l'Histoire n'en parle point. Ainsi chacun étoit demeuré content; mais un mariage si différent de celui dont la Princesse de Dannemarck s'étoit flattée ne fut pas de longue durée. Le chagrin qu'elle conçut d'un affront si sensible, lui causa une langueur dont elle mourut peu de tems

après. Cependant Alphonse en usoit si bien avec la Reine sa femme depuis sa grossesse, que le Roi d'Arragon qui aimoit sa fille entendit plus volontiers les propositions qu'on lui fit pour se réconcilier avec son gendre. On convint donc que les deux Rois se trouveroient à Soria, & ce fut-là qu'enfin la paix fut concluë l'an 1256.

An. de J. C. 1256. & suiv.

L'Histoire ne parle pas nettement de la part qu'eut à ce Traité le Roi de Navarre, qui venoit de perdre la Reine Marguerite sa mere; on ne voit pas qu'il y en ait eu aucune, & il est difficile de croire qu'il n'y en eût point; quoiqu'il en soit, on a lieu de conjecturer qu'il n'en fut pas content. En effet, Thibauld devoit épouser une des filles du Roi d'Arragon, selon les Traités conclus entre sa mere & ce Monarque. Cependant il se maria un an après avec Isabelle de France fille de saint Loüis, & ce fut par son alliance avec ce grand Roi si respecté de tous les autres Souverains, qu'il se mit à couvert de ce qu'il auroit pu craindre du Castillan & de l'Arragonnois. Ces Princes recherchérent cette alliance aussi-bien que le Navarrois. Le Roi d'Arragon n'eût pas plûtôt accepté les conditions de paix, qu'il alla trouver le Monarque François à Corbeil, Bourgade située sur

AN. DE J. C. 1256. & suiv.
la Riviére de Seine, où fut conclu le mariage de Philippe le Hardy successeur de saint Loüis, & d'Isabelle la plus jeune des filles de Don Jacques; & là en même-tems fut fait un Traité, par lequel le premier cédoit les droits de Souveraineté, dont avoit joüi jusqu'alors la France sur la Principauté de Catalogne, & que ses prédécésseurs avoient assez négligés. Le second, donna en échange ses droits prétendus sur la Provence, la propriété de Beziers, de Carcassonne, & d'autres Villes dont il avoit hérité deçà les Monts, Le Roi de Castille avoit un fils, & Loüis encore une fille, qui furent destinés l'un pour l'autre, mais ils étoient encore enfans, & il fallut attendre que l'âge les rendît capables de mariage.

Alphonse avoit alors d'autres soins que celui d'établir sa famille. L'Empire étoit vacant par la mort du fameux Frédéric second, dernier de la Maison de Suaube, qui a tenu le Trône Impérial. Long-tems avant la mort de ce Prince les longs démêlés du Saint Siége & de l'Empire sous les Empereurs de cette Maison, étant venus à un point d'aigreur qui ne souffroit plus de remede, Benoît IX. entreprit de le déposer, & de mettre en sa place Robert de France Comte d'Artois, l'un des fréres de saint Loüis. Le Roi à qui il

en écrivit lui répondit assez fiérement, que le frére d'un Roi de France étoit au-dessus d'une dignité élective, qui n'ajoûtoit rien à sa grandeur. Matthieu-Paris rapporte ces lettres, & fait parler saint Loüis au Pape d'une maniére si peu respectueuse, qu'on ne peut douter que lui ou d'autres Ecrivains n'ayent beaucoup ajoûté du leur. Il étoit dans les principes de saint Loüis, de ne pas approuver l'entreprise du Pontife, mais il n'étoit pas de sa piété de parler au Vicaire de Jesus-Christ, comme cet Historien outré en tout ce qui regarde les Papes le fait répondre à celui-ci. L'affaire de Robert ayant manqué, Innocent IV. successeur de Benoît, prononça au Concile de Lyon sentence de déposition contre l'Empereur Frédéric. Quelques Electeurs partisans du Pape, élurent en la place de l'Empereur qu'ils supposérent déposé, Henry Lantgrave de Hesse, & aprês lui Guillaume Comte de Hollande, qui portérent tous deux successivement le titre de Roi des Romains. La mort de ces trois Princes finit la querelle, & l'Empire vacqua sans contestation en l'année 1256. Plusieurs Princes y prétendoient, Conrad petit-fils de Frédéric y eût eu la meilleure part, si le Pape Aléxandre IV. n'eût pas empêché son élection. Deux

AN. DE J. C. 1256. & suiv.

An. de J. C. 1256. & suiv.

autres s'étoient présentés, Richard Comte de Cornoüailles frere de Henry III. Roi d'Angleterre, & Alphonse Roi de Castille, dont nous parlons; les suffrages furent partagés: mais ils le furent de telle sorte, que chacun crut en avoir assez pour se donner le titre de Roi des Romains: tous deux dês-lors en prirent la qualité, & eurent chacun leurs partisans, tant en Allemagne qu'ailleurs. L'Archevêque de Tréves & le Duc de Saxe, regardérent l'élection de Richard comme nulle, & s'unirent ensemble pour nommer Alphonse Empereur. La décision ne consistoit plus que dans la diligence & dans la force, qui décide ordinairement du droit entre les Souverains. Richard eut de la diligence, & prit possession de l'Empire, mais il n'eut pas assez de force pour lever la contestation, & ne fut reconnu que de son parti. Si Alphonse eût été en état de se mettre à la tête du sien, l'Anglois n'eût pas tenu devant lui: mais outre que ce Prince Philosophe étoit naturellement long à agir, la mauvaise disposition de ses sujets à son égard lui donnoit une défiance qui ne lui permettoit pas de quitter l'Espagne. L'état présent de ses affaires en Castille ne lui laissa donc d'autre moyen de soûtenir son parti dans l'Empire, que la foiblesse de

ſon compétiteur, & l'eſpérance qu'il donna qu'ils le verroient bien-tôt pour leur apprendre qu'il n'étoit pas indigne de leur choix.

AN. DE J. C. 1256. & ſuiv.

Il avoit ſujet de ſe défier des ſiens. Son frére Don Henry profitant du peu d'affection qu'on avoit pour lui, mit ſes affaires en grand danger ; ce Prince inquiet & broüillon étant ſorti mécontent de la Cour, l'Hiſtoire ne dit pas pourquoi, il ſe retira en Andalouſie, & étant allé juſqu'à Lébrixa, il ſollicita les habitans & la garniſon de cette Ville à la révolte. On l'avoit écouté, on prenoit des meſures ; le mouvement étoit à craindre dans l'agitation où ſe trouvoient alors les eſprits qu'Alphonſe ne ſçavoit point calmer, ſi Don Nugnez de Lara qui commandoit un corps de troupes dans la Province, & qui étoit alors à Séville, n'eût paru devant Lébrixa avant que le parti de l'Infant fut en état de lui réſiſter. A l'arrivée de ce Général, Don Henry pris au dépourvû ſe ſauva par mer à Valence, où il trouva le Roi d'Arragon occupé à régler les affaires de ce Royaume nouvellement conquis. Don Jacques reçut d'abord l'Infant avec de grandes démonſtrations d'amitié, & lui fit rendre les honneurs dûs à un Prince de ſa naiſſance. Mais il ne lui voulut jamais accorder

A.N.DE J.C. 1256. & suiv.

de secours, ni s'engager même à le favoriser sous main, pour ne point donner sujet au Roi de Castille, de rompre l'alliance contractée entre les deux Couronnes. Ainsi ce Prince déchu de toute espérance, prit le parti de passer en Afrique auprês du Roi de Tunis. Il demeura quatre ans à sa Cour, traînant une vie pauvre & misérable. De-là étant repassé en Europe aprês avoir erré par la France & dans les Royaumes voisins, il alla broüiller l'Italie & eut part aux scênes tragiques que nous y allons bien-tôt voir.

Pendant ces troubles de Castille, qui n'étoient que des étincelles d'un plus grand incendie que préparoient secretement des esprits plus cachés que celui du Prince Henry, le Roi d'Arragon n'étoit pas paisible; mais avec cette différence, que par une habileté de pratique, Jacques gouvernoit toûjours tellement son Vaisseau durant la tempête, que le plus violent orage ne l'empéchoit point de faire sa route, & d'arriver où il vouloit, au lieu qu'Alphonse, sçavant, mais sans art, & bon Astronome, mais mauvais Pilote, donnoit contre tous les écüeils, & au lieu d'arriver au port, il passoit sa vie à récüeillir les débris d'un naufrage pour en faire un autre. Les troubles domestiques de Jacques furent

un châtiment d'en haut, & l'effet d'une passion qui porte presque toûjours avec elle la peine des pechés qu'elle fait commettre. Il aimoit les femmes, & ce mauvais panchant le fit tomber dans des désordres qui ternirent la gloire de ses actions, qui troublérent le repos de ses Peuples, & mêlérent de grands chagrins aux prospérités de sa vie.

AN. DE J. C. 1258. & suiv.

J'ai dêja raconté l'embarras que le dégoût qu'avoit pris ce Prince pour Bérengére de Castille, lui avoit causé pendant plusieurs années, qu'il avoit désagréablement employées à surmonter les difficultés du divorce qu'il poursuivoit. Il n'étoit pas échappé de ce labyrinthe, que l'amour l'engagea dans un autre, dont il ne sortit jamais bien. Passionné pour une Catalane nommée Thérése Vidaura fille de qualité, mais sa sujette, il avoit trouvé en elle une résistance à laquelle il ne s'étoit pas attendu. Thérése avoit eu assez de vertu pour ne vouloir pas être sa maîtresse, & assez d'ambition pour vouloir être sa femme. Le foible Prince n'ayant pu surmonter, ni sa passion, ni la constance de la fille, avoit prononcé le mot fatal clandestinement néanmoins, & n'ayant voulu d'autre témoin d'une promesse, qu'apparemment il n'avoit pas envie de tenir, que le seul Evêque de Gironne

AN. DE J. C. 1258. & suiv.

confident malheureux de cet engagement secret. Aprês quelques années passées dans ce bisarre mariage duquel il avoit eu deux fils, ayant été pressé par les Grands, qui le croyoient veuf, de se remarier, il avoit aisément oublié qu'il l'étoit, parce qu'il eût bien voulu ne le pas être. Ainsi il avoit fait demander Yolande, fille d'André Roi de Hongrie. Thérése s'y étoit opposée, mais inutilement, l'Evêque qui avoit été témoin de son mariage n'ayant pas voulu parler. Yolande avoit dêja eu des enfans, lorsque sa rivale obtint que le Prélat rendît au Pape du moins un témoignage secret de son mariage avec le Roi d'Arragon. Ce Prince inquiété de nouveau par les remontrances du Pontife mieux informé qu'auparavant, & jugeant bien que le seul Evêque de Gironne lui avoit pu donner cette information, l'avoit fait appeller dans son cabinet, & dans l'ardeur de sa colére, lui avoit fait couper la langue. Le Pape l'avoit excommunié, & mis son Royaume en interdit, & ce Prince n'avoit pu se tirer de ce désagréable embarras, que par une pénitence publique, aussi édifiante que sa faute avoit été énorme & scandaleuse. On l'avoit vû aux piés des Evêques recevant à genoux son absolution, & se soûmettant humblement à la satis-

faction enjointe avec l'esprit de David pénitent, dont il avoit imité le peché. L'affaire du mariage étoit d'une nature à n'être pas si aisément décidée. La naissance d'Yolande, l'attachement que le Roi avoit pour cette Princesse, qui le meritoit par mille endroits, le grand nombre d'enfans qu'il en avoit, & Don Pierre qui en étoit l'aîné, & que son pere aimoit tendrement, furent des obstacles au divorce qu'on ne crut pas pouvoir surmonter. D'ailleurs ce Prince n'avoüant point d'autre engagement avec Thérése, que celui d'une passion qu'il avoit voulu contenter; & le témoignage secret qu'avoit rendu l'Evêque de Gironne d'un mariage contre lequel un si grand Roi s'incrivoit en faux, n'ôtant pas toute raison de suspendre encore une fois une affaire qu'il étoit dangereux de décider, le Pape demeura dans le silence, & Jacques ne fut pas hors d'embarras. Le chagrin que donnoit à la Reine cette désagréable contestation, lui en causoit beaucoup à lui-même.

AN. DE J.C. 1258. & suiv.

Ses enfans ne lui firent pas moins de peine que ses femmes, en ayant de tous ces mariages qui rendirent leurs droits indécis: il voyoit sa famille dans un cahos qui l'occupa toute sa vie, & souvent peu s'en fallut que toute son habileté n'é-

An. de J. C. 1258. & suiv.

choüat : il crut pouvoir les pacifier en leur assignant des partages capables de les contenter ; mais aucun d'eux ne fut content, & chacun crut qu'on lui ôtoit tout ce qu'on donnoit aux autres. Pierre & Jacques fils d'Yolande ne purent souffrir que l'Infant Don Alphonse fils d'Eléonore, qu'ils regardoient comme illégitime étant né d'un mariage nul, fût partagé comme l'aîné des Couronnes de Valence & d'Arragon, & celui-ci ne put digérer qu'on démembrât du Corps de l'Etat la Catalogne en faveur de Pierre, & les Isles Baléares pour Don Jacques. Il protesta contre cette disposition; il remua les Seigneurs & se les attacha par-là. S'étant attiré la haine du Roi son pere, il mourut de chagrin, & laissa ses fréres héritiers de ses biens & de son ambition. Ils se haïrent dês qu'ils n'eurent plus d'objet commun de leur jalousie, & tout ce que put faire l'autorité paternelle fut d'empêcher que les mouvemens que leur mésintelligence causa souvent dans l'Etat, ne dégénérassent en guerre civile, qui l'obligeât à prendre parti. Il fit d'inutiles efforts pour les réünir pendant sa vie; il retint leur haine, & ne l'éteignit pas, elle se ralluma aprês sa mort. Un fils naturel nommé Fernand Sanche qu'il eut d'une de ses maîtresses, forma des partis

qui ſouvent mirent le Royaume en péril, & furent fatals à leur Auteur, comme nous le dirons en ſon lieu. Les enfans de Thérése Vidaura furent les plus paiſibles, quoiqu'ils euſſent des raiſons de ne le pas être, mais leur mere ne le fut jamais. La Reine étant venuë à mourir elle renouvella ſes pourſuites avec plus de vivacité qu'auparavant ; elle fit citer encore une fois le Monarque devant le Pape, & trouva aſſez de credit à Rome pour obtenir une ſentence, qui déclara ſon mariage légitimement contracté. Le Roi d'Arragon n'y acquieſça pas, mais il y déféra aſſez pour ne ſe marier plus, & l'Etat dut à la modération ou à la foibleſſe des enfans que le Roi avoit eus de cette femme impérieuſe, s'il ne fut pas troublé par leurs prétentions.

AN. DE J. C. 1258. & ſuiv.

Les partialités dans les familles Royales en font toûjours naître dans les Royaumes, & les démêlés particuliers des Princes deviennent d'ordinaire des querelles publiques qui partagent le peuple, & qui ſe tournent ſouvent contre le Souverain. Ainſi l'éprouva le Roi Jacques plus d'une fois ; l'un de ſes enfans le croyant plus favorable à l'autre forma des factions contre lui-même, & épouſa les mécontentemens du Peuple, qui à ſon tour épouſoit les ſiens. Les Arragon-

AN. DE J. C. 1258. & suiv.

nois ont des priviléges fort génans pour les Souverains, & peu de Nations ont souffert plus impatiemment qu'eux qu'on y contrevînt. Jacques s'étoit vû dans un état à ne les pas trop ménager, ses conquêtes avoient éblouï, & le Peuple attentif à ses victoires, n'avoit pas pris garde qu'en assujettissant les étrangers, il diminuoit insensiblement l'ancienne liberté de ses sujets. L'autorité de certains Magistrats qui selon les Loix de la Monarchie furent établis pour contrebalancer celle du Prince, n'étoit presque plus connuë que par des titres sans fonction. Les subsides étoient devenus arbitraires, & on ne les demandoit plus guéres que quand on les faisoit payer. Si l'Etat eût été paisible, la puissance Royale étoit venuë à un point où il eût été facile au Roi de conserver sans beaucoup d'art l'ascendant qu'il s'étoit donné. Les Peuples s'y accoûtumoient, & si quelqu'un en murmuroit, c'étoient de ces murmures impuissans, qui n'ont point d'autre effet que de soulager le mal que l'on sent. La discorde des enfans du Roi d'Arragon donna souvent le moyen de faire revivre ces anciens priviléges favorables à la liberté de la Nation. Le parti mécontent de Don Jacques chercha des prétextes dans le bien public, de s'appuyer des Loix

Loix contre sa puissance, & d'attirer dans ses intérêts particuliers ceux qui avoient à cœur le bien commun.

AN. DE J.C. 1258. & suiv.

Il n'y avoit qu'un génie aussi étendu, & aussi supérieur aux affaires, qu'étoit celui de Jacques premier, qui pût se démêler de ces embarras domestiques, sans rien perdre ni de l'estime qu'il s'étoit acquise à la guerre, ni de l'autorité qu'il s'étoit donnée dans le Gouvernement. Il n'agit pas toûjours avec hauteur, mais il ne s'abaissa jamais ; & s'il ne fut pas toûjours infléxible, il plia sans qu'on s'apperçut qu'une autre raison le fît plier, que l'équité & le respect des Loix ausquelles il ne se soûmettoit que pour se conserver dans la possession où il s'étoit mis d'en être arbitre ; quelque expérience qu'il eût de ce qu'il pouvoit par la force, il sçavoit modérer l'usage de sa force & de son pouvoir, & employer la condescendance pour ne pas risquer l'autorité : aussi avoit-il une attention infatigable aux événemens ; rien ne le surprenoit, & il étoit toûjours si prêt à apporter le remede au mal qu'on voyoit bien qu'il l'avoit prévû : il rioit quelquefois quand on lui annonçoit quelque nouveau démêlé de ses enfans, où quelque mouvement de ses peuples, & admirant sa destinée il n'en fut jamais ébranlé. Ces sujets de dégoûts

ne l'empêchoient pas de travailler au repos de ses sujets. La guerre avoit beaucoup fait de voleurs, & leur hardiesse alla si loin, que les Villes étoient comme assiégées par ces brigands. Il les faisoit punir sévérement, & pour les exterminer tout-à-fait, il institua des Officiers publics qui furent nommés *Azeros* entretenus par chaque canton, ou par un nombre de Villes associées pour leur commune sûreté. Il fixa la valeur de la monnoye, qui jusqu'à lui n'avoit eu de prix que celui qu'y mettoient les Rois d'Arragon au commencement de chaque regne, Ces variations successives causoient beaucoup de déréglement dans le commerce public, & de grandes pertes aux particuliers. Avant lui on ne connoissoit presque d'autres regles de droit en Arragon, que les usages reçus, les exemples, & les coûtumes établies par la tradition. Ce qu'on nommoit les anciens *Fores*, ne contenoit guéres que les Loix fondamentales de l'Etat. Cette maniére de juger rendoit la justice trop arbitraire & trop dépendante de la bonne & de la mauvaise disposition des Juges. Pour remedier à cet inconvenient, Jacques ayant consulté les lumiéres des plus sages Jurisconsultes & des plus gens de bien, réduisit ces coûtumes à des Loix

AN. DE J. C. 1258. & suiv.

écrites, & parce que la chicanne en peut abuser par de mauvaises interprétations pour traîner les affaires en longueur, il voulut qu'en telles rencontres un homme prudent les terminât par un jugement définitif, porté selon les lumiéres du bon sens, & plûtôt selon l'esprit, que selon la lettre de la Loi.

AN. DE J.C. 1260. & suiv.

Une attention si continuelle aux affaires du dedans en eût peu laissé à ce Prince pour celles du dehors, s'il n'eût eu l'esprit aussi vaste & aussi agissant qu'il l'avoit. Il étoit partout, & passoit d'une Frontiére du Royaume à l'autre, avec une promptitude incroyable ; il avoit l'œil à tout, & jamais Roi ne sçut mieux prendre les conjonctures dans le point de vûë propre à en profiter pour l'aggrandissement de son Etat. Le mariage qu'il fit de Don Pédre son successeur à la Couronne avec Constance fille de Mainfroy, bâtard de Frédéric, nous fait voir encore aujourd'hui combien ce Monarque portoit loin ses vûës.

Mainfroy avoit usurpé la Sicile, & presque tout ce que Frédéric avoit possédé de Provinces en Italie, & aux environs, sur le jeune Conradin son neveu, petit-fils de cet Empereur & son légitime héritier. L'usurpateur avoit peu à craindre d'un enfant élevé en Suabe, &

An. de J. C. 1261. & suiv.

qui ne pouvoit être en état de troubler sa possession que quand il s'y seroit affermi: mais il avoit à se maintenir contre toute la puissance des Papes ennemis jurés de sa Maison, & ausquels le défaut de sa naissance fournissoit une nouvelle raison d'employer leurs forces & leur crédit, pour les chasser d'un Etat qui relevoit du Saint Siége. Urbain IV. avoit publié une croisade contre ce Prince, Mainfroy en redoutoit l'effet, & ce fut dans le besoin qu'il eut de s'appuyer de quelque grande puissance, qu'il rechercha l'alliance de Don Jacques, & lui envoya des Ambassadeurs à Barcelone où il étoit alors, pour offrir sa fille la Princesse Constance, à Don Pierre son fils aîné, héritier du Royaume d'Arragon. Le parti étoit trop avantageux au Roi pour le refuser ; cependant le respect que le Roi avoit pour le Saint Siége l'embarrassa, il consulta le Pape Aléxandre, & tâcha de réconcilier avec lui Mainfroy. Dans ce dessein, il fit partir pour Rome Raymond de Pegnafort de l'Ordre de saint Dominique, un des plus saints & des plus sçavants personnages de ces tems-là. Le Député n'oublia rien pour fléchir le Saint Pere, & employa tout le crédit que lui donnoient sa haute réputation, & son éminente sainteté, pour met-

tre fin aux divisions qui avoient éclaté entre le Saint Siége & Mainfroy au sujet des deux Siciles. Mais le Pontife ne se laissa point ébranler, par l'éloquence ni par les raisons du Religieux Dominicain. Loin d'entendre à cette réconciliation, il fit de fortes rémontrances au Monarque pour le détourner d'une alliance qui déshonoreroit sa Maison, & y attireroit, disoit-il, la malédiction du Ciel. Jacques balança, mais l'utile, comme parle un Historien Espagnol, l'emporta cette fois sur l'honnête. Outre l'espérance d'une riche succession, qui ne paroissoit pas douteuse, Mainfroy, lui offroit cent mille ducats d'or somme considérable en ce tems-là, & le Roi avoit besoin d'argent. Ainsi le mariage fut conclu malgré les rémontrances réitérées du Pape, & apporta aux Rois d'Arragon un mauvais droit sur la Sicile, que leur habileté & leurs armes ont fait prévaloir aux plus légitimes.

AN. DE J. C. 1262. & suiv.

Le Roi de Castille demeuroit cependant dans la même situation où la paix de Soria l'avoit mis, toûjours attendant le tems propre à prendre possession de l'Empire qui lui avoit été déféré, sans se mettre en danger de perdre ses Couronnes héréditaires par la mauvaise disposition où étoient pour lui ses sujets; car elle

An. de J. C. 1262. & suiv. étoit toûjours la même par le peu de soin que ce Prince, qui ne changeoit point de conduite avec eux, apportoit à la faire changer. Un ennemi commun sembla néanmoins les avoir réünis. Une nouvelle famille de Maures que l'on appelloit les Mérins de Bucar, s'étoit établie en Afrique. Mérin son Auteur avoit été détrôné par les Almohades, & aprês avoir fondé un nouveau Royaume à Fez s'étoit emparé de Maroc, où Jacob-Aben-Joseph frére de Mérin se trouvoit Maître du vaste Empire de tous les Maures Africains. Ceux d'Espagne lassés du joug que leur avoient imposé les Chrétiens, conçûrent l'espérance de le pouvoir secoüer sous la protection de ce Prince ambitieux & guerrier, dont ils se promettoient de puissants secours. Ils l'invitérent donc secretement à passer incessamment la mer pour les soûtenir, & s'unirent cependant entre eux pour attaquer le Castillan. Mahomet Alhamar Roi de Grenade, & Udiel Roi de Murcie, traitérent ensemble; & s'accordérent à lever de concert l'étendart, quand le secours qu'ils ménageoient seroit à portée de les seconder. Leurs menées ne purent être si secretes qu'Alphonse n'en fût averti; résolu de les prévenir & de se servir de cette occasion pour achever d'assujettir ce

qui restoit en Andalousie de Villes & de Places aux Sarasins qui n'avoient pas subi le joug, il implora le secours du Pape & des Princes Chrétiens d'Espagne, particuliérement du Roi d'Arragon. Le Pape Aléxandre IV. lui envoya l'Indulgence des Croisades en faveur de ceux qui l'assisteroient. Le Roi d'Arragon parut froid & répondit en termes ambigus, peut-être parce qu'il étoit mécontent qu'Alphonse n'eût pas encore entiérement accompli toutes les conditions du Traité de Paix qu'ils avoient fait à Soria. Alphonse se mit en colére, & peu s'en fallut qu'il n'abandonnât le dessein de faire la guerre aux Maures, pour la déclarer à l'Arragonnois. Le péril pressant qui le ménaçoit du côté des Mahométans, lui fit prendre le meilleur parti, il satisfit le Roi d'Arragon, & en tira quelque secours, mais le contretems de cette négociation ayant donné le loisir aux Maures de se mettre en campagne, ils lui enlevérent le Château de Murcie, Medina Sidonia, Arcos, Bejar, San-Lucar, Roda, & plusieurs autres Places; peu s'en fallut même qu'Alphonse ne fût assassiné par les Mahométans de Séville, que les deux Rois Maures avoient pratiqués pour commettre cet attentat. Ce Prince étoit alors dans cette Ville. Mais par un grand

An. de J. C. 1262. & suiv.

An. de J. C. 1263. & suiv.

bonheur le projet ne réüssit pas, & le Roi de Castille échappa aux recherches de ceux qui furent apostés pour le poignarder. Il arriva au siége de Xérés un événement remarquable qu'on ne doit pas dérober à l'Histoire. Don Garcie Gomez qui y commandoit se signala par tant d'actions de valeur, qu'il s'étoit attiré l'estime des Barbares même qui l'assiégeoient. Il ne pouvoit conserver la Place, mais il étoit résolu de périr pour ne la laisser prendre qu'à l'extremité. Les Maures respectant son intrépidité lui firent offrir pour le sauver, les conditions les plus honorables; mais il ne leur répondit jamais qu'en paroissant les armes à la main, à la tête de ceux qui le vouloient suivre. Cette constance loin de les irriter ne fit qu'augmenter leur estime; ils prirent donc la résolution de le sauver malgré qu'il en eût. Ils oubliérent que le brave Gomez étoit leur ennemi. Dans la chaleur du combat, ce grand homme s'étoit précipité du haut des murailles dans le fossé, pour s'épargner la douleur de voir sa Ville au pouvoir des Infidéles. Au lieu de le tuer comme ils pouvoient faire, ils lui jettérent un crampon de fer avec lequel l'ayant attiré, ils le firent panser avec tant de soin, qu'ils lui conservérent la vie. Il est difficile de dire, s'ils

fut plus glorieux ou à lui de l'avoir méprisée, ou aux ennemis du nom Chrétien d'avoir rendu un si grand homme à la Castille.

AN. DE J. C. 1263. & suiv.

Alphonse ayant échappé le péril de la conspiration de Séville, dont il avoit été averti, alla faire de nouvelles levées en Castille, à la tête de ses troupes. Il revint sur ses pas en Andalousie où le danger étoit plus pressant. Il poussa les Maures à son tour, recouvra ses Places, & se vit en état d'achever la conquête de cette belle Province. Ce fut dans le cours de cette expédition que ce Prince jetta les premiers fondemens de *Villaréal*, prês des ruines d'Alarcas, à une lieuë des rives du Guadiana, dans une plaine des plus fertiles de l'Espagne. Elle conserva son nom jusqu'au Regne de Jean second Roi de Castille, qui donna à cette nouvelle Ville le nom de Ciudad Réal. Alphonse prétendoit que cette Place bâtie sur les Frontiéres de l'Andalousie, servît de rempart à la Castille pour arrêter les courses des Barbares, & pour être un lieu de retraite aux Chrétiens des environs en cas d'irruption de la part des Mahométans. Le Castillan aprês avoir passé quelque tems à Villa-Réal, poursuivit ses conquêtes dans l'Andalousie. Il se rendit maître de Xérés & des autres Vil-

An. de J.C. 1264. & suiv.

les que ces Infidéles avoient enlevées aux Chrétiens, aprês quoi il se rendit à Séville, & mit ses troupes en quartier d'hyver jusqu'au retour de la belle saison.

Cependant le bruit se répandit qu'Aben-Joseph, qui jusques-là n'avoit fait transporter en Espagne qu'un assez foible secours, se disposoit à passer lui même avec toutes les forces de son Empire, & ne se promettoit rien moins que de faire revivre les tems malheureux de Tarif & de Muza. Toute la Chrétienté Espagnolle se remua à cette nouvelle, & le Roi d'Arragon de nouveau sollicité par le Monarque Castillan, promit de se rendre en personne sur les Frontiéres de Valence pour agir du côté de Murcie, pendant qu'Alphonse feroit la guerre en Andalousie, & au Royaume de Grenade. Il étoit de l'intérêt des deux Couronnes d'opposer une forte digue à ce torrent, qui menaçoit d'inonder toute l'Espagne Chrétienne. Ce ne fut pas néanmoins sans éprouver de grandes difficultés que Don Jacques fit son armement. Aprês avoir convoqué les Etats Généraux de Catalogne à Barcelone, il demanda le Bovatique, espece de Capitation qui s'imposoit dans les besoins pressans de l'Etat. Mais Don Raymond Folck Vicomte de Cardonne, s'opposa hautement à la

levée de cet impôt, & dit qu'avant que de l'accorder, il falloit que le Roi d'Arragon satisfît aux griefs de la Nation Catalanne dont on anéantissoit, disoit-il, de plus en plus les priviléges & les plus autentiques droits. Il protesta avec une hardiesse qui étonna l'Assemblée, que son parti étoit pris de délivrer le Peuple de l'oppression, de lui rendre son ancienne liberté, & de ne pas permettre qu'on donnât atteinte aux Loix du Païs. Comme la plus grande partie de ceux qui composoient les Etats, avoit paru favorable au Roi d'Arragon, ce Prince habile jugea, qu'en montrant de la hauteur & de la colére il engageroit les Seigneurs de la Province à faire eux-mêmes désister Don Raymond de cette opposition faite à contre-tems. Ce fut apparemment dans cette pensée, qu'ayant oüi le discours du Vicomte de Cardonne, il se leva brusquement de son siége, rompit l'Assemblée, & fit préparer ses équipages pour se retirer. Les plus sages craignirent l'effet de cette indignation du Prince, & en prévoyoient des suites fâcheuses pour la tranquillité publique. Afin de prévenir ces maux, ils représentérent au Vicomte, qu'il étoit de mauvaise grace d'abuser de la nécessité où étoit le Roi, pour faire naître des difficultés dans un tems où

AN. DE J. C. 1264. & suiv.

An. de J. C. 1264. & suiv. l'Espagne couroit risque d'être en proye à la fureur des Mahométans. Folck persuadé par la force de leurs raisons, n'insista pas davantage, & se rendit aux suffrages du plus grand nombre. Ainsi l'on revint au Roi, on lui fit excuse, on lui accorda tout ce qu'il voulut, non-seulement il fut résolu qu'on imposeroit le Bovatique, mais que la Province fourniroit par dessus, les frais nécessaires pour armer une puissante flotte, dont il donna le commandement à Don Pédre Fernand l'un de ses enfans naturels.

De Barcelone le Roi vint à Sarragoce, où ayant assemblé les Etats du Royaume d'Arragon à leur tour, il demanda les mêmes secours que lui avoient accordé les Catalans. Il espéroit que l'exemple de ceux-ci, lui rendroit ceux-là moins difficiles, & plus prompts à le contenter. Le Roi y fut trompé, & il le fut d'autant plus désagréablement, qu'il trouva à la tête des réfractaires Don Fernand Sanche, l'un de ses enfans, & Simon Urréa, dont ce jeune Prince avoit épousé la fille. Jacques n'eût pas plûtôt exposé le sujet qui l'avoit obligé de convoquer cette assemblée, qu'il s'éleva un grand murmure; on se regarda, on s'enhardit les uns les autres à se déclarer, & personne ne parla plus haut contre les intentions

du Roi d'Arragon, que Don Fernand Sanche, & son beau-pere Urréa. Un Religieux de l'Ordre de saint François s'étant ingéré de parler pour adoucir l'aigreur des esprits irrités, apporta inutilement tous les motifs de Religion qui devoient engager les Etats à contribuer à une guerre que le Prince n'entreprenoit que pour le maintien des Autels & de la Chrétienté ménacée d'une nouvelle invasion. En vain il représenta, que Dieu avoit destiné le Roi pour exterminer les restes de la Nation Maure en Espagne. On le traita de visionnaire, on déclama violemment contre le Bovatique, on demanda le rétablissement de la liberté de la Nation, & des Loix fondamentales de la Monarchie, sur-tout de l'autorité attribuée par les anciens *Fores* aux *Justices*, ou aux anciens Justiciers d'Arragon, abolies par l'abus prétendu que le Roi faisoit depuis long-tems de son pouvoir. Don Jacques ne se rebuta pas d'abord de ces premiéres contradictions; il crut qu'un peu de moderation & d'industrie pourroient enfin les surmonter. Les premiéres séances de l'Assemblée s'étant séparées en tumulte, il appella en particulier son fils Don Fernand Sanche & ses principaux partisans; il leur remontra la nécessité de s'opposer promptement aux Mau-

AN. DE J. C. 1264. & suiv.

AN. DE J.C. 1264. & suiv.

res, l'impossibilité où il étoit d'entreprendre autrement cette guerre, qu'avec le secours qu'il leur demandoit, & le danger où étoit l'Etat de perdre le Royaume de Valence, si l'on ne prévenoit les efforts que les Maures se préparoient à faire pour le recouvrer. Il fit plus, il offrit de rendre aux Nobles du Royaume ce qu'ils contribueroient cette fois pour l'expédition dont il s'agissoit; & même s'ils le trouvoient à propos, il s'engageoit d'abolir pour toûjours le Bovatique. Ni des offres si raisonnables, ni des remontrances si persuasives ne purent calmer les esprits, & toutes les conférences aboutirent à prendre les armes de part & d'autre. Le Roi se retira à Monçon, où les Catalans se joignirent à lui; il se mit à leur tête, & parut en campagne avant que les mutins eussent eu le tems de se reconnoître. Alors pris au dépourvû, ils commencérent à rentrer en eux-mêmes. Le Roi d'Arragon s'étoit dêja saisi de quelques Châteaux qui appartenoient à Don Sanche, & à quelques-uns des principaux du parti; lorsqu'on lui fit des propositions, qu'il crut ne devoir pas rejetter dans la conjoncture présente; où la guerre civile, à la veille d'en avoir une étrangére, lui paroissoit un plus grand mal que tout ce qu'il pouvoit relâcher de son

autorité pour un tems. On le supplioit de faire régler les prétentions des Etats par des arbitres, moyennant quoi l'on promettoit de le secourir dans son entreprise: il se laissa fléchir, & l'on convint que les Evêques de Sarragoce & de Valence décideroient de la querelle. Le résultat du jugement fût, que les Nobles dorênavant seroient exempts du Bovatique, que le *Justice* d'Arragon seroit remis en possession de son ancienne autorité, que les Charges Militaires ne seroient données qu'aux Seigneurs naturels du Païs, & qu'elles ne seroient point affectées aux enfans légitimes des Rois.

AN. DE J. C. 1265. & suiv.

Aprês que la concorde eût été ainsi rétablie entre le Roi d'Arragon & ses sujets, on pressa les levées avec d'autant plus d'ardeur, que la crainte des peuples d'Espagne grossissoit tous les jours l'armée des Maures que l'on disoit prête à passer la mer, & que les Villes s'imaginoient dêja voir à leurs portes. Tout étant prêt on ne tarda pas à se mettre en marche, & l'armée Arragonnoise ayant traversé tout le Royaume de Valence arriva aux Frontiéres de Murcie. Don Jacques avoit dêja enlevé aux Infidéles Villéna, & avoit restitué cette Ville à Don Manuel son gendre, & frére du Roi de Castille. Elda, Oréclis, Elche,

& plusieurs autres Forteresses qui appartenoient aux Sarasins, éprouvérent le même sort que Villéna. Les unes ouvrirent leurs portes, les autres furent prises de vive force. Ces prémiers progrês animérent l'ardeur du Roi d'Arragon. Il passa la riviére de Segure, & sur sa route, il se saisit de plus de deux mille bêtes de charge, qui portoient toutes sortes de provisions à Murcie, & tailla en piéces un nombreux détachement de Maures qui escortoient le convoi. Enfin Jacques enrichi des dépoüilles de l'ennemi, pénétra jusqu'aux Frontiéres de Murcie à la tête de son armée victorieuse. Ce fut-là que le Roi d'Arragon apprit que le Roi Alphonse alloit de son côté faire irruption dans le Royaume de Grenade. Cependant les Maures d'Afrique ne parurent point. Ils étoient retenus dans leur Païs par des contre-tems, ou par des intérêts, dont l'Histoire nous a laissé ignorer le détail. Ainsi les deux Monarques Espagnols ayant attaqué en même-tems les deux Tributaires rebelles, eurent moins d'affaires qu'ils n'en attendoient. Alphonse avoit déja fait des conquêtes, & Jacques venoit de remporter un avantage considérable contre un assés grand corps de Sarasins prês de la Ville de Murcie, lorsque pour agir plus de concert

An. de J.C. 1265. & suiv.

les deux Rois se donnérent rendez vous à Alcaraz. La Reine Yolande d'Arragon s'y trouva avec son fils aîné Ferdinand, jeune Prince de grande espérance; & une fort grosse Cour. Quelque tendresse que le Roi d'Arragon eût pour la Reine de Castille sa fille, & quelque affaires qu'il eût à régler avec Alphonse son mari, il n'eut que trop d'attention de reste pour la belle Bérengére Alphonsine, fille d'Alphonse de Molina, frére de Ferdinand troisiéme; il en fut aimé, apparemment sous espérance de mariage. On n'en peut juger autrement, vû la naissance de cette Princesse, qu'il attira en Arragon. Cependant elle s'accoûtuma insensiblement à n'être que sa maîtresse. Ce fut la derniére qu'il eut, mais aussi la garda-t'il long-tems. Il disoit sur la fin de sa vie, qu'Alphonsine étoit le peché qu'il portoit à confesse; quelque violente que fût la passion qu'elle venoit de lui inspirer, il fallut que l'amour cédât à la gloire.

An. de J. C. 1265. & suiv.

Aprês la conférence les deux Rois confédérés ne tardérent pas à se mettre en campagne. Le Roi d'Arragon vint droit à Murcie, Ville alors qui le disputoit en grandeur, en richesses, & en beauté avec les plus considérables de toute l'Espagne. Aprês avoir établi son

An. de J. C. 1265. & suiv.

camp à la vûë de cette Ville, Don Jacques prit un guide durant la nuit pour aller reconnoître la Place. Le guide le mena si prês des murs, & si fort à la portée du trait, que le Prince lui dit en le regardant, “ Vous m'avez amené trop „ loin, mais puisque nous y sommes „ nous ne reculerons pas. „ Alors faisant avancer l'armée, il commença les attaques du même lieu, oû il avoit connu le danger. Les assiégés se défendirent avec un ordre & une vigueur qui obligea le Roi de joindre l'art & le stratagême à la force. Il avoit avec lui des Maures qui lui étoient affectionnés par les bons traitemens qu'il leur avoit fait. Il s'en servit heureusement pour faire entendre aux Habitants, que n'ayant plus de secours à espérer, ils ne pouvoient prendre un meilleur parti que de se remettre volontairement à la clémence d'un Roi, qui tôt ou tard les forceroit à se rendre, & de se faire auprês d'un Prince généreux & reconnoissant, un mérite du tems & de la peine qu'ils lui épargneroient à les réduire. Tandis que ces émissaires qui se glissérent dans la Ville sans être connus, sollicitoient les Murciens, le Roi les gagnoit d'un autre côté, par le soin qu'il prenoit de conserver leurs Maisons de campagne, & leurs mûriers qui fournis-

soient la nourriture des vers à soye, & qui sont encore aujourd'hui la richesse de ce Païs. Par cette adresse Jacques hâta la réduction de cette Capitale, aprês laquelle le reste de l'Etat ne tint pas longtems contre le Vainqueur. Udiel demeura en possession de quelques Domaines sous le bon plaisir du Roi de Castille, à qui son beau-pere rendit généreusement la Murcie. Alphonse s'étoit laissé fléchir par les soumissions de ce Prince Mahométan, à condition qu'il renonceroit à la qualité de Roi, qu'il se contenteroit des revenus qu'on lui assigna pour sa subsistance, & de quelques terres dont il ne joüiroit que sous la dépendance du Roi de Castille. Ce dernier venoit de réduire les Maures de Grenade, & ne leur accorda la paix qu'aprês qu'ils se furent engagés par serment, à renoncer pour jamais à l'alliance d'Udiel, & à lui payer tous les ans la somme de cinquante mille ducats. De son côté Alphonse promit de ne donner aucun secours aux Seigneurs Sarasins de Guadix & de Malaga, qui s'étoient révoltés contre le Roi de Grenade leur Souverain, pourvû que celui-ci leur accordât une tréve d'un an.

AN. DE J. C. 1265. & suiv.

Comme Alphonse étoit pressé de retourner vers les Pyrénées pour vacquer à l'affaire de l'Empire qu'il n'avoit point

AN. DE J.C. 1265. & suiv

abandonnée, il laissa le Grenadin à peu près dans la même situation qu'il étoit avant la guerre, si non que cet adroit Sarasin tira de son alliance avec les Affricains les Villes de Tariffe & d'Algézire, qu'il ajoûta à son Royaume; & s'étant avancé jusqu'à Murcie, d'où le Roi d'Arragon s'etoit déja mis en marche pour retourner dans ses Etats, il prit le parti de dépoüiller Udiel, de ses domaines & de lui substituer un autre Souverain. Alphonse eut en même-tems la précaution de laisser dans la Ville de Murcie une garnison suffisante pour la garder, après quoi il reprit la route de ses Etats.

Les prospérités des Rois ont leur contrepoids, comme celles des autres hommes. Jacques & Alphonse étoient tous deux destinés à trouver des revers au milieu de leurs familles & de leurs sujets. A peine Jacques étoit de retour, qu'il apprit la funeste issuë des vastes projets de Mainfroy, beau-pere de Don Pédre son fils, lorsqu'il le croyoit sur le point d'être sans contestation Roi de Sicile. La croisade que le Pape avoit fait publier contre cet usurpateur, n'ayant pas eu l'effet qu'il en attendoit, il crut qu'un moyen sûr de dompter Mainfroy, seroit de donner l'investiture du Royaume de Sicile & de ses dépendances à un Prince

guerrier & puissant, & qui n'étant pas Roi auroit l'ambition de le devenir. Les prédécesseurs d'Urbain IV. qui tenoit alors le Siége Romain, avoient dêja tenté cet expédient ; mais deux Princes Anglois ausquels ils avoient offert ce Royaume, dont le premier étoit Richard élû depuis Roi des Romains, & l'autre Edmond son neveu, fils de Henry III. Roi d'Angleterre, n'étoient pas d'un caractére propre à une si grande entreprise. Celui-ci avoit refusé, celui-là aprês avoir accepté avoit laissé traîner l'affaire & ne paroissoit plus y penser, Urbain portant ses vûës ailleurs, les arrêta sur Charles de France Comte d'Anjou frére de saint Loüis. Ce Prince avoit épousé Béatrix de Provence, troisiéme fille de Raymond Bérenger, sœur des Reines de France & d'Angleterre. Il possédoit outre son apanage ce Comté, dont sa femme étoit héritiére en vertu du testament de son pere. Charles n'étoit pas moins grand Prince par sa valeur que par sa naissance. Le Roi son frére qui ne crut pas devoir favoriser son élévation à l'Empire contre un Empereur reconnu, n'avoit pas eu le même scrupule de l'appuyer contre l'usurpateur d'un Royaume feudataire de la Thiarre, par un droit anciennement établi, Ainsi Charles ayant

An. de J. C. 1266. & suiv.

An. de J. C. 1266. & suiv.

paru au Pape un sujet tel qu'il le falloit pour entreprendre de chasser Mainfroy, Urbain lui offrit la Couronne de Sicile aux mêmes conditions à peu près que l'avoient possédée les Normans, de l'hommage dû au Saint Siége que les Allemans ne rendoient plus. Il y eut des difficultés; & quelque charme qu'eût la Couronne, Charles auroit eu peine à l'accepter, si la Princesse Béatrix sa femme, dont le chagrin étoit de voir ses deux sœurs Reines, & de n'être que Comtesse, n'eût picqué son ambition par la sienne. Il accepta donc les offres d'Urbain, & ayant levé tout ce qu'il put de troupes en France, il passa à la tête de son armée en Italie, se fit couronner Roi à Rome, & favorisé des Guelphes, il marcha pour chercher Mainfroy, que tous les Gibelins appuyoient; il le trouva près de Bénévent. Les deux partis en vinrent aux mains. Le combat fut sanglant. Mais la victoire se déclara pour Charles d'Anjou. Mainfroy demeura étendu sur le champ de bataille, & mit fin par sa mort au regne des Princes Normans, qui avoient conquis avec tant de valeur Naples & la Sicile sur les Empereurs Grecs. Ainsi le vainqueur fut reçu & proclamé Souverain sans contradiction.

Le Roi d'Arragon aimoit Charles, &

autrefois dans un Traité de Ligue fait envers & contre tous avec la Navarre, il n'avoit excepté que lui seul. Mais la plus ancienne amitié tient rarement contre l'intérêt. A cette nouvelle, Jacques touché du malheur & de la mort de Mainfroy son allié, chercha des moyens de traverser Charles. Il s'avança jusqu'à Barcelone pour être plus à portée d'apprendre ce qui se passoit en Sicile, & apparemment d'y passer, pour peu qu'il y eût espérance de sauver à son fils la succession dont ils s'étoient flattés tous deux. Comme il avoit l'esprit solide, & que dans les affaires d'Etat l'impétuosité ne l'emportoit pas, tout ce qu'il apprit de l'Italie lui fit comprendre, que le nouveau Roi étoit trop bien établi pour entreprendre de l'en chasser. Une seconde victoire de Charles l'en convainquit encore davantage, & ne lui laissa plus d'espérance. Le jeune Conradin Duc de Suabe n'avoit pas vû sans ressentiment son héritage usurpé par son oncle Mainfroy : il en étoit vengé par sa mort ; mais le plaisir de la vengeance ne le dédommageoit pas d'une Couronne dont son vengeur s'étoit emparé, & qu'il n'étoit pas d'humeur à lui rendre. Il étoit en âge de la recouvrer, & comme Charles l'avoit conquise sur Mainfroy, il ne déses-

AN. DE J. C. 1267. & suiv.

An. de J.C. 1268. & suiv.

péroit pas de la conquérir sur Charles. Ce jeune Prince comptoit sur un puissant parti qui s'étoit déclaré pour lui en Italie, quoique le Pape favorisât ouvertement celui de Charles d'Anjou. Ayant donc levé une puissante armée d'Allemans aguerris, il passe en Italie avec Frédéric Duc d'Autriche jeune Prince à peu près de son âge, uni d'amitié avec lui, & d'autres Seigneurs qui s'étoient attachés à sa fortune. Bien-tôt il fut joint par l'inquiet Henry de Castille, qui ne pouvant plus faire de mal à son frére, n'attendoit que l'occasion de nuire à quelque autre. Toute la faction Gibeline appuya le parti de ces Princes, malgré les foudres du Vatican que le Pape avoit lancés. Ceux du Roi de Sicile furent plus efficaces. Il vint au-devant du jeune Conradin à la tête de ses François, & toûjours secondé de ses Guelphes. Les armées se rencontrérent dans le Champ du Lys près du Lac Fucin, connu aujourd'hui sous le nom de Lac *Célano*. Le Roi de Sicile y fut vainqueur par la mort de douze mille ennemis, & par la prise de Conradin, du Duc d'Autriche, & de l'Infant Henry. Charles étoit le plus glorieux Prince du monde, si une action de cruauté que le Sang de France désavoüé, & dont on a injustement cherché

ché la cause dans la haine qu'avoient les Papes pour celui de Suaube, n'eût flétri tant de lauriers. Une politique étrangére & que Charles avoit prise hors de son Païs, fit périr sur un échaffaut l'infortuné Conradin & le Duc d'Autriche, jeunes Princes à la fleur de leur âge, & qui venoient de montrer par leur courage qu'ils méritoient de plus longs jours.

An. de J. C. 1268. & suiv.

Par une victoire si décisive, la puissance de Charles parut d'autant plus affermie, qu'il n'avoit plus de concurrent, & qu'il faisoit craindre aux plus audacieux de devenir ses ennemis. Il y a néanmoins apparence, qu'il en auroit dês-lors trouvé un en Don Pédre Prince d'Arragon, assez hardi pour s'opposer au torrent de sa bonne fortune, si le Roi son pere plus prudent que lui eût laissé à ce Prince la liberté de suivre les mouvemens de son ambition. La contrainte qu'il lui faisoit pour l'empêcher de troubler les étrangers, fut funeste au repos de sa famille. Le feu de cet esprit ardent ne pouvant se répandre au dehors, causoit des incendies au dedans, dont toute l'attention du Roi ne pouvoit prévenir les effets. Si sa jalousie contre l'Infant Don Jacques étoit alors un peu assoupie, il avoit commencé à concevoir une haine implacable contre Don Fernand

AN. DE J. C. 1269. & suiv. Sanche, qui auroit plûtôt éclaté, si elle n'eût été suspenduë par une nouvelle Croisade de tous les Royaumes Chrétiens de l'Europe, où Sanche avec beaucoup d'autres se préparoit à suivre le Roi son pere. Ce fut dans ces circonstances qu'Alphonse Roi de Castille fit demander Blanche fille de saint Loüis pour Ferdinand son fils aîné, surnommé de La Cerda, d'une espéce de Croix au dos qu'il avoit apportée en naissant. Les Auteurs Espagnols & les François rapportent unanimement, qu'en vertu de ce mariage fut terminé un différend qui pouvoit avoir de grandes suites par le droit que prétendoit saint Loüis sur la Couronne de Castille dont sa mére étoit héritiére; mais la plûpart se sont trompés touchant le fondement de ce droit, qu'ils ont établi sur l'aînesse de cette Princesse, dont ils disent que Bérengére Reine de Léon étoit cadette. Cette aînesse est du moins douteuse; & l'examen qu'en a fait de nos jours un sçavant Ecrivain Flamand, joint à d'autres raisons que j'en trouve dans l'Histoire de ce tems-là, me persuade l'opinion contraire, quoiqu'en disent Mariana, Garibay & d'autres Auteurs. La France avoit pourtant ce droit, puisqu'il est certain qu'on en fit un article exprès dans le Traité conclu au sujet du

mariage dont nous parlons ; mais il avoit une autre source que l'aînesse prétenduë de Blanche de Castille sur Bérengére. Il étoit fondé sur la succession de la cadette à son aînée. Le mariage de celle-ci avec le Roi de Léon ayant été déclaré nul, Ferdinand III. qui en étoit issu, ne pouvoit par le droit commun succéder à la Reine sa mere, au préjudice de sa tante reconnuë même par le testament du pere de ces deux Princesses pour héritiére de ses Etats. La possession néanmoins & une espéce de coûtume, qui s'introduisoit en Espagne en faveur des enfans nés de ces mariages de bonne foi avoit fait regarder à saint Loüis ce droit sur la Monarchie Castillanne pour des successeurs ambitieux, comme une semence de guerre, qu'il s'étudioit à prévenir quelque fois même à ses dépens. Il y renonça en faveur de son gendre & des enfans qui lui succéderoient ; d'où Sponde conclut que la Couronne de Castille ayant été usurpée sur ce Prince, tout le droit qu'y avoit la France lui étoit revenu en bonne justice, si comme dit l'Historien d'Espagne, la justice décidoit du droit des Rois comme de celui des autres hommes.

AN. DE J. C. 1269. & suiv.

Les nôces de Ferdinand & de Blanche furent célébrées à Burgos avec un con-

AN. DE J. C. 1269. & suiv.

cours extraordinaire des plus grands Princes de l'Europe. Le Roi de Castille qui s'étoit avancé jusqu'à Logrogno pour recevoir la Princesse, & le Roi d'Arragon faisoient les honneurs de la cérémonie avec leurs familles. Philippe héritier présomptif de la Couronne de saint Loüis avoit accompagné sa sœur. Edoüard fils aîné du Roi d'Angleterre, qui avoit épousé une sœur d'Alphonse, le Roi de Grenade Mahomad, & plusieurs des Princes du Sang de France & d'Espagne honorérent la fête de leur présence, la jeunesse n'y pensa qu'au plaisir, mais les Rois Espagnols y eurent des conversations fort sérieuses, où il eût été à souhaiter que le Castillan eût sçû profiter des leçons de l'Arragonnois moins docte, mais plus habile que lui. Le beau-pere ayant oüi les plaintes qu'on faisoit de son gendre en Castille, prévit son malheur & l'en avertit, „ Je vois avec douleur, lui „ dit-il un jour, qu'avec toutes les qua„ lités qui vous rendent estimable aux „ étrangers, vous n'êtes pas aimé de vos „ peuples ; ils vous craignent, mais faci„ lement la crainte dégénére en haine „ quand elle vient à un certain point ; il est „ des caractéres de gens qui n'obéissent „ que quand ils craignent ; mais pour „ contenir dans le devoir ceux qui ne se

„ ſoumettent qu'à regret; il faut pouvoir „ ſe répondre de la fidélité d'un certain „ nombre de perſonnes qui nous aiment. „ Quand la crainte eſt univerſelle, on ſe „ raſſure contre l'autorité, en s'uniſſant „ par la révolte. Les Grands ſont ici in-„ ſolens; peut-être que leur inſolence „ vient du peu de ménagement qu'on dit „ que vous avez pour eux, & qu'ils s'ir-„ ritent contre un joug que votre ſéveri-„ té rend trop peſant. Si vous croyez „ dangereux de plier, & de les rendre en-„ core plus fiers par un changement de „ conduite, au moins attachez-vous le „ Peuple & les Prélats qui le gouvernent; „ en vous rendant aimable à ceux-ci, „ vous vous ferez plus ſûrement craindre „ de ceux-là. Sur-tout ne puniſſez per-„ ſonne que vous ne l'ayez convaincu, „ & que le public ne ſoit hautement per-„ ſuadé par des preuves autentiques du „ crime, & de la juſtice du châtiment. „ Puniſſez hautement les coupables, „ quand vous ne leur pourrez pardonner. „ Les peines ſecrettes ſont pour l'ordinai-„ re ſuſpectes ou de foibleſſe, ou d'injuſ-„ tice, bleſſent toûjours la réputation, „ & ſouvent ruinent l'autorité.„

AN. DE J. C. 1269. & ſuiv.

Tels étoient les défauts qu'on blâmoit alors le plus communément dans Alphonſe; il fut aſſez ſage pour trouver bon la

remontrance de son beaupere qui l'aimoit
AN. DE J. C. 1269. & suiv. veritablement, mais il ne le fut pas assez pour en profiter ; son tempéramment l'emportoit malgré sa philosophie, & peut-être que sa philosophie l'attachant trop à ses idées secondoit son tempéramment. Ainsi quoiqu'on l'accusât d'inconstance & de légéreté dans les bonnes actions, parce qu'il ne les suivoit pas, il n'eut que trop d'uniformité dans sa mauvaise conduite qu'il ne corrigea point, & dont nous verrons bien-tôt les effets.

Pendant qu'on faisoit des nôces en Espagne, on préparoit des funérailles dans les autres contrées de l'Europe, par la malheureuse Croisade de l'an mille deux cens soixante & dix. Alors chacun se rangeant en foule sous la banniére de saint Loüis partit avec lui pour Tunis, dont on crut devoir se rendre maître avant que de passer en Syrie pour reprendre Jerusalem; le Roi de Navarre, le Prince d'Angleterre Henry son cousin, le Comte de Flandres, les fréres & les enfans du saint Roi suivirent l'Oriflamme, & passérent la mer; le Roi de Sicile partit plus tard, & fut le seul qui profita de ce voyage. Aprês de légers avantages, & le siége de Tunis formé, les maladies se mirent dans l'armée Chrétienne. La plus grande partie des Princes en fut attaquée.

S. Loüis & son fils Tristan en moururent. Les autres étant allés chercher un air plus salutaire en Sicile, y portérent celui de Tunis. Le Roi de Navarre & la Reine sa femme moururent en fort peu de tems; Isabelle d'Arragon Reine de France depuis la mort de son beau-pere eut le même sort: Le Roi son mari eut peine à guerir, & pour comble d'accidens funestes Henry d'Angleterre fut assassiné dans cet infortuné voyage. Le Prince son cousin vit les Saints Lieux où il avoit fait voeu d'aller, mais il les vit sans avoir rien tenté pour leur délivrance, & retourna dans son Païs, où la Couronne que Henry son pere lui venoit de laisser par sa mort, le consola du succês d'une malheureuse entreprise. Le Roi de Sicile étant passé en Afrique y recüeillit le fruit des travaux de saint Loüis son frére; car ayant continué le siége, il réduisit le Roi de Tunis à se rendre son tributaire, & revint triomphant dans son Isle avec ce nouveau relief. Il y reçut les Arragonnois à leur retour de la Terre-Sainte, où ils n'avoient pas plus fait que les autres, & les combla de tant de caresses, que Don Fernand Sanche voulut être armé Chevalier de sa main.

AN. DE J.C. 1269. & suiv.

Ce fut à peu prês dans ces circonstances du funeste sort des armes Chrétien-

AN. DE J. C. 1269. & suiv. nes contre les Infideles, que le grand Cham des Tartares envoya des Ambassadeurs à presque tous les Potentats de l'Europe, pour les engager à s'unir avec lui, contre la domination Sarasine en Orient. Le Roi d'Arragon en particulier se rendit aux sollicitations des Députés, & malgré son grand âge, il forma le dessein de passer dans la Terre-Sainte. Le Roi de Castille son gendre, & la Reine Yolande sa fille, n'omirent rien pour le détourner d'une entreprise si hasardeuse. Ils lui rappellérent la perfidie des Grecs qui avoient dêja fait échoüer les projets des Princes Chrétiens, & lui firent entendre, qu'il ne pouvoit sans imprudence compter sur les promesses des Tartares, Nation dont on avoit plus d'une fois éprouvé l'inconstance & la barbarie.

Don Jacques fut inébranlable, & sa fermeté l'emporta sur les raisons du Roi de Castille, & sur les larmes de la Reine d'Arragon. „ Si je meurs, dit-il, j'aurai „ du moins la gloire d'avoir sacrifié un „ reste de vie qui finira bien-tôt aux „ intérêts & à l'honneur de la Religion. „

Le Roi de Castille céda enfin à l'empressement de Don Jacques, & lui promit cent mille ducats pour contribuer aux frais de la guerre. Grand nombre de

Seigneurs Castillans, sur-tout le Grand-Maître de saint Jacques & de saint Jean obtinrent l'agrément de leur maître, pour accompagner le Roi d'Arragon dans cette expédition. Ainsi ce Monarque sollicité de nouveau par les Ambassadeurs du Cham, & par ceux de Michel Paléologue Empereur de Constantinople, s'embarqua sur la flotte qu'il avoit fait équipper à Barcelone, au mois de Septembre de l'an 1269. A peine fut-il à la vûë de l'Isle de Minorque, qu'une furieuse tempête dispersa ses Vaisseaux, & jetta le Navire qui le portoit sur les côtes de Marseille, & ensuite vers le Golphe d'Agde, où il fut contraint de moüiller, tandis que Don Ferdinand Sanche d'Arragon poursuivoit sa route du côté d'Acre en Palestine, où il aborda heureusement. Les fatigues que Don-Jacques eut a souffrir dans ce trajet, l'obligérent de séjourner à Montpellier pour y prendre quelque repos. Ce fut-là qu'il se donna le loisir de faire de nouvelles réfléxions sur son entreprise. Il jugea que la Providence n'approuvoit pas son dessein, & qu'elle n'avoit suscité la tempête que pour le forcer à retourner dans ses Etats. Il reprit donc la route de Catalogne, où il fut reçu aux acclamations des peuples de la Province.

An. de J.C. 1269. & suiv.

An. de J. C. 1269. & suiv.

L'honneur que Charles d'Anjou Roi de Naples avoit fait à Don Fernand Sanche, en l'armant Chevalier de sa propre main, coûta cher à ce jeune Prince. La haine qu'avoit dêja pour lui Don Pierre héritier présomptif de la Couronne d'Arragon n'en devint que plus vive, & ce ne fut que par une seconde diversion que l'effet en fut encore une fois suspendu. Alphonse Comte de Poitiers, frére de saint Loüis, & Jeanne sa femme héritiére de Raymond le jeune Comte de Toulouse, étant morts au retour de la Croisade, & n'ayant point laissé d'enfans, Toulouse devoit être réünie à la Couronne. Philippe le Hardy en prit possession, mais parce que les Arragonnois avoient eu des prétentions sur ce Comté, comme sur plusieurs autres terres du Languedoc, soit en vertu de leur alliance avec les Seigneurs de ces terres, soit en vertu de certains hommages que les mêmes Seigneurs leur en avoient quelquefois rendus quand ils étoient broüillés avec la France, Don Pédre sans avoir égard au Traité de Corbeil qui terminoit ces différends, leva des troupes pour troubler Philippe dans la possession de Toulouse. Don Sanche qui vouloit appaiser son frére, se préparoit à le suivre dans cette guerre, lorsque le Roi dont

la politique étoit de n'avoir rien à démêler avec la France, défendit au Prince de passer outre. Comme il le connoissoit d'humeur à ne pas trop déférer à son ordre, il défendit en même-tems à tous ses sujets de le suivre: on obéït, & chacun s'étant retiré, le Prince se vit obligé d'abandonner son entreprise. Le chagrin qu'il en eut retomba sur Don Sanche, qu'il haïssoit de longue main, & dont l'exemple ayant contribué à la désertion des autres, lui parut une nouvelle offense qui mit le comble à sa fureur. Résolu de le perdre, il publia qu'il étoit informé de ses intrigues avec le Roi de Sicile, qu'il prétendoit à la Couronne, & que ce Prince devoit l'appuyer quand il en seroit question. Il ajoûta les menaces aux plaintes, & personne ne douta que bien-tôt on n'en vît de fâcheux effets. Don Sanche n'étoit pas un homme qu'on pût opprimer aisément. La famille d'Urréa son beau-pere étoit puissante, & il y étoit aimé; il étoit brave de sa personne, & comme il fut le plus zélé défenseur des libertés de la Nation, il avoit mis le peuple dans ses intérêts. Les Grands que la puissance du Roi tenoit dans une dépendance gênante, & qu'ils croyoient contraire à leurs droits, le regardoient comme un Chef capable de faire un parti dans l'oc-

AN. DE J. C. 1296. & suiv.

An. de J. C. 1270. & suiv.

casion, & d'opposer à l'autorité Royale une digue qui l'arrêtât, & empêchât au moins la prescription que le caractére de son successeur leur donnoit sujet de craindre. Don Pédre avoit beaucoup de ces qualités, qui avoient acquis à son pere le surnom de Conquérant; mais il en avoit peu de celles qui font un bon Roi; ayant comme lui de la grandeur dans l'esprit; de l'étenduë dans le génie, une grande valeur, un grand feu, de grandes vûës, de grands desseins; il n'avoit rien de cette conduite mésurée, qui va plus lentement à sa fin pour y arriver plus sûrement; esprit impétueux, violent, qui n'étoit content de rien, s'il n'avoit tout, hautain jusqu'à l'insolence, & vindicatif jusqu'à la cruauté; toûjours déterminé à la guerre, & incapable de sacrifier le moindre intérêt à la paix. Un Prince de ce tempérammentne pouvoit avoir beaucoup d'amis; aussi n'en trouva-t'il dans la querelle qu'il eut contre Don Sanche son frére, que ce que l'espérance & la crainte de le voir Roi lui en attacha.

La Noblesse Catalanne se déclara contre lui, irritée de ce que ce Prince avoit fait jetter dans la riviére Don Guillaume Ordéna Gentilhomme du Païs. En Arragon, Don Simon Urréa eut soin de ménager à son gendre la faction du feu Prin-

ce Alphonse. Ainsi le parti de Don Sanche devint redoutable au Prince d'Arragon, & se trouva d'autant mieux appuyé, que le Roi pancha d'abord en faveur du premier. La violence du Prince avoit irrité son pere, tandis que Don Sanche par sa conduite respectueuse, le mettoit dans ses intérêts. Pierre avoit attenté à la vie de son frére, & l'ayant pris au dépourvû, il avoit envoyé ses domestiques pour le tuer dans sa maison. Sanche avoit échappé ce péril, & auroit pu par voye de fait pousser loin son ressentiment : il en fut maître néanmoins, jusqu'à prier son pere d'employer ses soins pour le réconcilier avec Don Pédre. "Je n'ai pas dessein, „ lui dit-il, de troubler la Maison Royale, je ne le puis sans troubler le vôtre, „ auquel je sacrifierai volontiers les plus „ chers de mes intérêts. Décidez-en & „ me donnez la paix, j'ai l'honneur d'être votre fils, la vie que vous m'avez „ donnée est en butte à l'injuste haine que „ le Prince a conçûë contre moi: j'ai fui „ jusqu'ici par respect, mais il est des momens où ne pouvant fuir on se trouve „ dans la néceffité de se défendre. Et à „ quelles extrémités ne porte point le désespoir ? Prévénez des événemens tragiques qui déshonoreroient votre sang, „ & affligeroient votre bon cœur, épar-

AN. DE J. C. 1270. & suiv.

AN. DE J. C. 1270. & suiv.

„ gnez-vous-en le chagrin, & à moi le „ malheur de vous déplaire. „

Le Roi d'Arragon fut touché de ce discours, & n'obmit rien pour engager le Prince à un accommodement; il y employa en vain la douceur, il fallut en venir aux ménaces; Pierre les méprisa d'abord, & abusant de la tendresse qu'il connoissoit pour lui dans son pere, il se flattoit de l'impunité; mais un Evêque de ses amis lui ayant remontré en particulier le danger où il se mettoit en poussant à bout la puissance du Roi, sans changer d'intention, il sçut changer de conduite; & gagna sur sa haine de feindre une réconciliation. Don Fernand Sanche se crut quelque tems hors d'intrigue; mais il apprit bien-tôt que le Prince lui tendoit de nouveaux piéges, d'autant plus dangereux, qu'ils n'étoient connus que de ceux qui avoient part à ses secrets. Pierre l'avoit assez publiquement accusé d'avoir conspiré contre le Roi, de se frayer le chemin au Trône, de se faire des partisans pour l'aider dans ce mauvais dessein. Cette accusation qui n'avoit pas paru faire impression sur l'esprit du Monarque dans le tems qu'elle avoit été faite, n'avoit pas laissé dans le fond d'y causer une altération dont le Prince sçut profiter; & comme Sanche qui s'apperçût

que Pierre n'avoit fait semblant de se réconcilier avec lui, que pour le perdre plus sûrement, continuoit à ménager ses amis, tous les mécontens se joignirent à lui. Par là son parti étant odieux au Roi, le Chef ne put éviter de le devenir. Insensiblement les affaires s'aigrirent, & quoique souvent de part & d'autre on en vînt à des pourparlers qui firent espérer la paix, personne n'y trouvoit sa sûreté: on prit donc le parti de la guerre, le Roi n'ayant plus pour Sanche, qu'il regardoit comme un parricide, aucun de ces sentimens de pere que les offenses les plus griefves effacent rarement tout-à-fait, lâcha la bride à la haine implacable que Pierre son frére avoit pour lui.

AN. DE J. C. 1271. & suiv.

Un événement imprévû obligea néanmoins encore une fois ce Prince impétueux à en suspendre les effets. Henry de Champagne Roi de Navarre, qui avoit succédé à Thibaud son frére venoit de mourir, & ne laissoit qu'une fille de Jeanne d'Artois niéce de saint Loüis, qui avoit été reconnuë solemnellement héritiére présomptive de la Couronne par tous les Grands du Royaume, peu de tems avant la mort du Roi son pere. La petite Princesse de même nom que sa mere, avoit à peine atteint l'âge de trois ans. Les Rois de Castille & d'Arragon ju-

An. de J. C. 1271. & suiv.

geant la conjoncture favorable pour faire valoir leurs anciennes prétentions sur la Couronne de Navarre, envoyérent leurs Députés à Pampelune, où les Etats Généraux s'étoient assemblés pour délibérer sur le choix d'un nouveau Roi, qui pût épouser la Princesse quand elle seroit en âge d'être mariée, & gouverner cependant l'Etat pendant la minorité. Le Prince de Castille & le Roi d'Arragon s'étoient mis sur les rangs. Le Roi d'Arragon ne se contenta pas d'envoyer des Ambassadeurs, il fit avancer Don Pierre son fils avec une armée jusqu'à Sos sur les Frontiéres des deux Royaumes pour appuyer sa négociation. Il publia par un manifeste le droit qu'il avoit à la Couronne de Navarre, en vertu du testament de Don Sanche huitiéme du nom, & ses autres prétentions fondées sur des titres plus anciens. Il ajoûtoit, que les Navarrois ne pouvoient au moins lui refuser soixante-dix mille marcs d'argent, que le feu Roi Thibauld s'étoit engagé quelque tems auparavant de payer à la Couronne d'Arragon. L'Infant envoya son Manifeste à tous les Evêques & à tous les Grands du Royaume. Cette affaire fut examinée, & enfin les Seigneurs d'un commun accord convinrent, que la Princesse Jeanne épouseroit le Prince de Cas-

fille, & qu'elle lui porteroit pour dot la Navarre. Cependant en cas que le mariage n'eût pas lieu, les Navarrois s'engageoient à payer au Roi d'Arragon deux cents mille marcs d'argent, pour fournir aux frais de la guerre dont ils étoient ménacés par le Roi de Castille. Ainsi tout étoit disposé en faveur de Don Pierre, lorsque la Reine-Mere sçut à propos enlever la petite Princesse sa fille, & s'enfuir avec elle en France, où le Roi Philippe le Hardy son cousin, profitant de sa puissance &. de l'occasion, fit épouser la petite Princesse à Philippe le Bel son fils. Par ce mariage il sçut si bien attacher la Couronne de Navarre à sa Maison, qu'elle y demeura plus de deux cents ans. Ni les Princes Espagnols, ni les Navarrois ne se trouvérent point alors dans une situation à pouvoir empêcher le Monarque François de prendre possession de ce nouveau Royaume.

AN. DE J. C. 1271. & suiv.

Quelque ambitieux que fût le Prince d'Arragon, l'impatience qu'il avoit de poursuivre sa vengeance contre son frére, adoucit le chagrin qu'il devoit avoir du peu de succês de cette entreprise; content des paroles qu'on lui donna d'avoir égard à son droit quand il en seroit tems, il mena son armée en Catalogne, & apprit que les Etats étoient convoqués à

AN. DE J.C. 1271. & suiv.

Lérida, le Roi ayant eu l'adresse d'amuser les Seigneurs ligués pendant l'absence du Prince son fils, ou voulant en effet la paix. Quoiqu'il en soit, l'arrivée du Prince fit rompre la négociation sur quelques formalités dont le Roi fut offensé, ou le voulut être. Pierre eut ordre de passer en Arragon où Fernand Sanche étoit occupé à munir ses Châteaux, & de le pousser lui & son parti, pendant que le Roi seroit attentif aux démarches des Catalans. Quelques personnes sages remontrérent à Jacques, qu'il commettoit trop ses enfans, qu'il en auroit du déplaisir, & que quelque accident fâcheux le feroit repentir trop tard, d'avoir trop écouté ses ressentimens. Mais ce Prince vouloit être maître, & Sanche ne lui tenoit plus assez au cœur pour sacrifier à sa conservation l'autorité Royale & les droits de sa Couronne. Pierre partit de Sarragoce, il trouva Sanche occupé à fortifier ses Places, & allant souvent de l'une à l'autre sans être trop accompagné. Le Prince d'Arragon mit cent chevaux en embuscade sur le chemin d'Antilione où il apprit qu'il devoit se rendre. Le malheureux Seigneur donna dans le piége. Il fut attaqué au dépourvû, & ce qu'il avoit de gens avec lui ayant été défaits ou mis en fuite, il avoit trouvé moyen d'échap-

per, & de se retirer à Pomar ; mais le Prince en fut averti, & l'étant allé assiéger avec toutes ses troupes, il le réduisit bien-tôt à l'extrémité; ceux qui l'auroient pû secourir n'ayant pû s'assembler assez tôt. Il trouva encore néanmoins une ressource dans son industrie : il fit prendre ses armes à son Ecuyer, & pendant que celui-ci avec quelques soldats amusoit d'un côté les ennemis dans une sortie où on le prenoit pour son maître, Sanche déguisé en berger échapoit de l'autre & se retiroit. Mais l'Ecuyer ayant été pris, il n'eût pas la constance de résister aux ménaces qu'on lui fit, pour l'obliger à découvrir le déguisement du fugitif. On mit des gens en campagne, on trouva Sanche suivant la rive du Cinga qu'il ne pouvoit passer; on le prit, on avertit Pierre, qui sans avoir égard au sang fraternel, le fit jetter dans la riviére, où ce Seigneur finit une vie que de grandes qualités auroient renduë plus heureuse pour lui, & plus utile pour l'Etat, s'il en eût sçû faire un usage plus agréable au Souverain. Le Roi l'avoit pris en aversion depuis ces derniers troubles, & quoiqu'il fût naturellement bon pere, il avouë lui-même dans ses Mémoires, qu'il sentit de la joye à la nouvelle de sa mort; il est à présumer du caractére de ce Prince,

AN. DE J. C. 1171. & suiv.

AN. DE J.C. 1271. & suiv.

qu'elle fut diminuée par l'horreur du crime qui ternit la réputation de celui de ses enfans qu'il aimoit le plus; mais les grands Rois trouvent toûjours des gens qui les consolent aisément de tout. La tranquillité qui suivit cette exécution odieuse, contribua encore à en adoucir le chagrin. Le parti de Don Sanche, déconcerté par sa mort, se dissipa de lui-même. Il en coûta la vie à quelques-uns des Seigneurs de Catalogne. Il y en eut qui furent dépouillés de leurs terres; les autres eurent recours à la clémence du Monarque, & si quelques-uns l'aimérent moins, tout le monde le craignit davantage.

Quelque grand que fût l'embarras que ce démêlé domestique avoit causé au Roi d'Arragon, il avoit ménagé des intervalles pour vacquer à d'autres affaires, dont le succês lui fit grand honneur. Roger Bernard Comte de Foix venoit de se révolter contre Philippe Roi de France son Souverain, & étoit assiégé par ce Prince. Jacques avoit appaisé le Roi, & moyenné la paix du Comte. Le Pape l'ayant invité à honorer de sa présence Royale, le Concile de Lyon qui duroit encore, il s'y étoit montré avec beaucoup d'éclat & avoit soûtenu son rang avec fermeté. Par une ambition qui tenoit un peu de la vaine gloire, il desira

d'y être couronné de la main du Pontife, qui étoit alors Gregoire dixiéme du nom. Mais ce Pape ayant éxigé qu'il rendît hommage au Saint Siége de la Couronne d'Arragon, comme avoient fait plusieurs de ses prédécesseurs, il renonça à l'honneur du Couronnement, pour conserver l'indépendance de sa Couronne. Jacques avoit si délicatement traité l'affaire, qu'il avoit refusé le Pape sans se trop broüiller avec lui. Il s'étoit souvent abouché avec le Roi de Castille, ménacé d'une fâcheuse guerre, & l'avoit long-tems soûtenu par son autorité & par ses conseils, mais on ne peut soûtenir toûjours ceux qui ne s'aident pas eux-mêmes.

AN. DE J. C. 1271. & suiv.

Alphonse philosophe sans prudence demandoit souvent conseil & n'en suivoit point ; quelques avis que son sage beau-pere lui eût donné dans les conférences qu'ils avoient eües souvent ensemble, de ménager un peu plus les Grands & de se faire des amis, de s'attacher au moins une partie de ses sujets pour lui aider à tenir l'autre dans la soumission qu'il en éxigeoit, il continuoit à mécontenter tout le monde ; lorsqu'un prétexte du bien public donna occasion à plusieurs de faire éclater leurs ressentimens particuliers.

Alphonse troisiéme Roi de Portugal avoit épousé Béatrix, fille naturelle du

AN. DE J. C. 1271. & suiv.

Roi de Castille, & en avoit eu Don Denys héritier présomptif de la Couronne. Le Portugal s'étoit étendu considérablement sur les Sarasins, & avoit acquis le Royaume des Algarves, partie par les armes, partie par un don que leur en avoit fait le Castillan pour dot de sa fille, à condition que ce Royaume seroit tributaire du sien. La qualité de feudataire ne plaisoit pas aux Portugais, & ils avoient sujet de craindre, que l'hommage qu'ils rendoient pour les Algarves ne fît regarder le Portugal même comme un fief relevant de la Castille, ainsi qu'il est arrivé en effet, tous les Historiens Castillans ayant confondu cet hommage pour donner du relief à cette Nation, dont ils prétendent que le Portugal relevoit alors. Il étoit question d'engager le Roi de Castille à consentir, que le petit Royaume des Algarves fût exemté de cette servitude qui chagrinoit les Portugais; on n'en trouva point de meilleur moyen, que d'envoyer Don Denys, enfant de huit ans, faire sa cour à son grand-pere, & ménager par la tendresse ce qu'une négociation sérieuse auroit moins aisément obtenu. Denys étoit un Prince aimable, & il sçut si bien flatter le Monarque, qu'il le détermina à lui accorder la grace qu'il demandoit. Le Roi

proposa l'affaire au Conseil. Don Nugno Gonzalés de Lara s'y opposa, mais il ne fut pas écouté, & comme il parla en cette occasion avec une fierté qui chagrina Alphonse, il en fut chagriné à son tour. Don Nugno de Lara avoit l'esprit de ses ancêtres, peu docile à l'autorité, & peu capable de souffrir un mauvais traitement sans se plaindre; il se plaignit d'abord à ses amis, & ne les trouva que trop disposés à entrer dans ses sentimens par ceux où ils étoient eux-mêmes. L'Infant Don Philippe frére du Roi, Don Lope de Haro, & d'autres grands du Royaume ayant conféré plusieurs fois ensemble, formérent enfin le projet de la révolte; comme ils ne crurent pas pouvoir former un parti assez fort dans l'Etat pour contrebalancer la puissance Royale, ils cherchérent des appuis parmi les Etrangers, & par un nouveau crime, ils invitérent les Rois de Grenade & de Maroc à seconder leurs mauvais desseins.

AN. DE J. C. 1271. & suiv.

Pendant que les Agents & les Emissaires des Chefs de la révolte négocioient au dehors, ils continuoient leurs pratiques au dedans, pour soulever les Seigneurs & la Noblesse de Castille. Ils essayérent de corrompre la fidelité d'un homme de qualité nommé Fernand Pérés. Mais non-seulement il ne se laissa

AN. DE J.C. 1271. & ſuiv.

point ſéduire par leurs ſollicitations, mais encore il avertit Alphonſe qui étoit à Murcie, de la trame qu'on ourdiſſoit contre lui. Ce Prince qui penſoit plus que jamais à terminer l'affaire de l'Empire, que ſon retardement avoit fort dérangée, dépêcha promptement en Caſtille Don Henry d'Arana aux Ligués, qui profitant de ſon éloignement s'étoient aſſemblés à Palence, pour faire enſorte de les ramener à l'obéïſſance, pendant qu'il alla lui-même à Alicante conſulter le Roi d'Arrragon ſon beau-pere, & lui demander un prompt ſecours. L'embarras où en ce tems-là étoit Don Jacques de ſon côté pour le démêlé de ſes deux enfans Don Pierre & Don Sanche, ne lui ayant pas permis d'aider ſon gendre autrement que par ſes conſeils, Alphonſe revint en Caſtille, où loin que la négociation d'Arana eût rien gagné ſur l'eſprit des Seigneurs ligués, Lara & Haro s'étoient dêja retirés chez les Infidéles, & le Roi de Grenade ayant joint un aſſez grand corps de Cavalerie, envoyé par le Roi de Maroc en faveur des confédérés, s'étoit dêja mis en campagne. Le Prince de Caſtille Don Fernand étoit heureuſement à Séville, d'où il lui étoit facile d'arrêter les ennemis. Le Roi s'en repoſa ſur ſa vigilance, & convoqua les Etats

Généraux

Généraux à Burgos. Il y fit inviter sous la foi publique, même les deux Seigneurs transfuges ; on traita de paix ; mais en vain ; les esprits loin de se calmer s'irritérent de plus en plus ; & l'audace des révoltés croissant à mesure qu'on les recherchoit ; non-seulement Lara & Haro s'en retournérent à Grenade ; mais l'Infant Don Philippe frére du Roi, Don Rodrigue de Saldagna, Don Fernand de Castro, Don Lope de Mendoza les suivirent avec plusieurs autres des plus grands Seigneurs du Païs, & un nombre infini de Noblesse. Les Rebelles même en quittant la Castille y causérent d'horribles ravages, & répandirent par tout des marques de la haine implacable qu'ils portoient au Roi.

AN. DE J.C. 1271. & suiv.

Une guerre civile étoit pour un Prince qui ne se sentoit pas aimé, un événement à éviter par toutes sortes de moyens; & celle-ci étoit pour Alphonse un contre-tems d'autant plus fâcheux, que par un autre contre-tems il se disposoit à partir incessamment pour l'Allemagne, où son droit à l'Empire devenoit caduc par sa lenteur à le poursuivre. Ces motifs l'ayant obligé de mettre tout en œuvre pour avoir la paix, il s'avança vers la frontiére de Grenade à dessein de gagner Alhamar, pendant que la Reine passa à

An. de J. C. 1271. & suiv.

Cordouë avec Don Sanche Archevêque de Tolède fils naturel du Roi d'Arragon, & Don Gonzale Ruis d'Ahença, pour traiter d'accommodement avec les Seigneurs mécontens. Alhamar mourut sur ces entrefaites, & ce fut un bien pour Alphonse. Mahomet quoique fils aîné d'Alhamar n'étant pas monté sans contestation sur le Trône de son pere, entendit aisément à la paix ; & les Grands gagnés par la Reine de Castille & par les offres qu'on leur fit, rentrérent dans l'obéïssance. Les choses demeurérent de ce côté-là à peu prês dans le même état qu'elles étoient auparavant, & parurent assez calmes dans le reste du Royaume, pour donner au Roi le loisir de faire le voyage qu'il méditoit, non point en Allemagne, où il n'étoit plus tems d'agir, mais en France, d'où il venoit encore quelque rayon d'espérance de faire valoir ses prétentions à l'Empire. Les sages la trouvoient frivole, & lui représentoient fortement, qu'il risquoit sa réputation de pousser une affaire où il ne réüssiroit pas. Le Prince Richard d'Angleterre étant mort il y avoit dêja long-tems, les Electeurs pressés par le Pape de terminer l'affaire de l'Empire, s'étoient assemblés à Francfort, & sans y avoir aucun égard aux remontrances des Ambassadeurs

qû'Alphonse avoit envoyés à la Diette ils avoient élû Roi des Romains, avec un consentement unanime, Rodolphe Comte d'Hasbourg, premiére tige de ce que nous appellons aujourd'hui la Maison d'Autriche. Le Pape avoit agréé l'élection, & pressé l'Empereur élû de venir recevoir la Couronne d'or que les Souverains Pontifes prétendent avoir droit de donner seuls aux Empereurs. Il avoit même envoyé en Espagne un Nonce exprês pour exhorter Alphonse à se désister de sa prétention, & à ne pas troubler le repos public en la poursuivant à contre-tems & sans espérance de succês. Sur ces nouvelles les gens sensés conseilloient à Alphonse de donner sa renonciation, de mépriser une Couronne si dépendante du caprice d'autrui, pour donner tous ses soins à celle qu'il avoit reçûë de ses ancêtres, & que personne ne lui contestoit. Ils lui faisoient voir le peu d'apparence, qu'il pût contraindre les Allemans à révoquer leur élection, vû l'intervalle qui séparoit le Royaume de Castille de leur Païs ; que ceux-mêmes qui l'avoient élû l'ayant abandonné, il ne pouvoit plus espérer de faire un parti en Allemagne, sans quoi il étoit évident qu'il n'y pouvoit soûtenir son droit ; que le Pape n'étant pas pour lui, sa derniére ressource

An. de J. C. 1272. & suiv.

AN. DE J. C. 1272. & suiv.

lui manquoit; que les Rois de France & d'Angleterre les seuls à portée de le secourir n'entreroient pas aisément dans une même cause ; & qu'aucun de ces deux Monarques n'embrasseroit ses intérêts au péril de s'attirer l'autre, & de se broüiller en même-tems avec le Saint Siége & avec l'Empire; qu'il pouvoit renoncer sans honte à ce qu'il ne pouvoit entreprendre sans témérité, & se faire un mérite de modération, où il n'en pouvoit acquérir un de vigueur.

Alphonse avoit assez bon esprit pour juger que ces raisons étoient bonnes, mais il crut peut-être en avoir assez pour faire changer de sentiment au Pape, s'il pouvoit lui-même parler à ce Pontife. Grégoire étoit alors à Lyon où il terminoit le Concile qui s'y tenoit depuis longtems. Le Roi de Castille résolut de l'aller trouver, & il ne manqua pas de flatteurs, qui donnérent dans ses sentimens, & qui lui firent esperer une bonne issuë de son voyage & de son habileté. Aprês avoir donné ses ordres pour la sûreté de ses Etats, il laissa le gouvernement du Royaume à Ferdinand son fils aîné, & envoya Don Nugno de Lara qu'il vouloit s'attacher par cette marque de confiance, sur les frontiéres de l'Andalousie, pour veiller sur les déportements des

Sarasins. Alphonse partit donc avec la Reine son épouse, Don Manuel son frére, & quelques-uns de ses enfans, accompagné d'une grosse Cour; & il prit son chemin par l'Arragon, pour consulter son beau-pere qui étoit son Oracle ordinaire, & dont il suivoit rarement les avis. Don Jacques le reçut à Barcelone avec toute la magnificence & tout le bon acceuil possible; mais il ne put s'empêcher de s'opposer au dessein qui le menoit en France, & lui représenta là-dessus tout ce qu'il crut être capable de le toucher. Le Roi de Castille suivant son caractére écouta les rémontrances du Roi d'Arragon & n'y déféra pas. Ayant passé la Fête de Noël à Barcelone, & après avoir assisté aux funérailles de saint Raymond de Pegnafort, qui y mourut en ce temslà, il continua sa route, & laissant la Reine & les Infants à Perpignan, il s'achemina à Beaucaire, où le Pape qui avoit congédié les Prélats assemblés à Lyon se devoit trouver pour l'entendre, mais bien résolu de ne se laisser pas persuader.

An. de J.C. 1273. & suiv.

Les deux Cours s'étant assemblées, le Pontife & le Roi de Castille se virent. Alphonse harangua le Pape avec une éloquence à laquelle la Couronne donnoit un grand relief. Il lui représenta que

AN DE J. C. 1273. & suiv.

la mort de Richard son compétiteur ayant fini la contestation qui étoit entre lui & ce Prince, il étoit étonnant qu'on voulût lui ôter un droit que personne ne pouvoit plus lui disputer; qu'il étoit élû Roi des Romains, & qu'il en avoit pris le titre de l'aveu même de plusieurs Pontifes; qu'on ne pouvoit, sans lui faire affront le lui vouloir enlever; qu'il y alloit de son honneur & de celui de toute l'Espagne de le garder jusqu'à la mort; & qu'il étoit de la justice du Pape d'employer son autorité à le lui faire conserver; qu'au reste il étoit résolu de pousser cette affaire à bout. Qu'il étoit Roi d'une Nation belliqueuse, qui n'épargneroit ni son sang ni ses biens pour le seconder dans une si juste entreprise; qu'il appartenoit au Pere commun de prévenir les suites funestes d'une guerre qui mettroit en feu la plus grande partie du monde Chrétien; qu'il devoit à son rang la vengeance du mépris qu'on faisoit de sa personne; qu'on y pensât, & qu'on prît garde d'allumer dans l'Europe un feu qu'on n'éteindroit pas aisément.

Gregoire X. étoit un homme accort, mais ferme dans ses résolutions: il répondit en peu de mots, que la vengeance dont le Roi ménaçoit les Princes Allemans ne les effrayeroit pas beaucoup,

dans l'éloignement où ils étoient de lui, que son droit à l'Empire loin d'être devenu meilleur par la mort de son compétiteur, avoit été jugé caduc par la réünion des Electeurs à l'élection du même Sujet; que cette nouvelle élection étoit un aveu de ceux-mêmes qui avoient contribué à la sienne, du défaut qu'il y avoit eu; qu'en tout cas il se devoit souvenir qu'ayant été averti de sa part après la mort de Richard d'Angleterre, il s'étoit rapporté au Saint Siége de la décision de ce différend; que ses longs retardemens lui avoient fait comprendre, qu'il regardoit la Couronne Impériale avec assez d'indifférence pour donner au repos public des prétentions qu'il ne poursuivoit point; qu'il avoit décidé pour Rodolphe sans croire faire du chagrin à Alphonse; qu'on n'y pouvoit plus revenir, & qu'il le prioit de s'en tenir là; qu'il lui seroit glorieux de céder pour le repos des Peuples une Couronne qu'il avoit méprisée, qui ne lui apporteroit qu'un titre onéreux, qui l'engageroit à épuiser les biens de ses sujets naturels pour enrichir des Etrangers; sur quoi l'embrassant d'un air tendre, que ce Pontife sçavoit mettre en œuvre mieux que nul homme de son tems. « Donnez Prince, » ajoûta-t'il, à la Religion, à la tran-

AN. DE J. C. 1273. & suiv.

„ quillité publique, à l'intérêt de vos „ Etats, à l'affection paternelle que j'ai „ pour vous une prétention ruineuse, & „ dont vous ne recüeillerez jamais au- „ cun fruit. „

Alphonse se laissa toucher par ces maniéres engageantes, & en ce moment les raisons du Pape faisant impression sur son esprit, il s'y rendit, & se désista de sa prétention à l'Empire; mais croyant qu'en donnant beaucoup à l'autorité du Pontife, il en profiteroit au moins pour en obtenir autre chose; il le pria premiérement de lui faire rendre justice touchant le droit qu'il prétendoit sur le Royaume de Sicile & sur le Duché de Suaube, comme héritier par sa mere, fille légitime de l'Empereur Frédéric, des Etats de cette Maison envahis, ainsi en parloit-il, en Italie par Charles d'Anjou, en Allemagne par Rodolphe d'Hasbourg celui qu'on avoit élû Empereur. Il se plaignit de plus, que la Navarre étant par d'anciennes prétentions dévoluë aux Rois de Castille, le Roi de France s'en étoit mis injustement en possession; il demanda enfin, que le Pontife donnât les mains à la liberté de son frére l'Infant Don Henry, que Charles d'Anjou tenoit en prison, disant, que quoique ce Prince l'eût luimême offensé, il ne pouvoit refuser au

sang fraternel de s'intéresser dans sa disgrace, & que le Roi de Sicile s'excusant de consentir à sa délivrance, parce que le Saint Siége s'y opposoit, il le prioit de n'y plus mettre d'obstacle. Le Pape qui avoit obtenu du Roi de Castille ce qu'il prétendoit, répondit assez froidement à ces propositions d'Alphonse, que ces sortes d'affaires ne le regardoient point; que chaque Prince avoit ses droits, ses prétentions, & ses raisons, dont il n'étoit pas à propos qu'il se mêlât de décider. Cette réponse mutina Alphonse. Il se retira mécontent, & aussi-tôt qu'il fût de retour, il reprit le nom de Roi des Romains: Gregoire l'en reprit, & ordonna à l'Archevêque de Séville de l'excommunier, s'il pensoit à le conserver; l'Archevêque obéït, & Alphonse ménacé d'une nouvelle invasion des Maures, fut enfin obligé de céder pour n'avoir pas deux guerres à la fois, & ne pas perdre un Royaume qu'il possédoit, pour retenir le vain titre d'un Empire qu'il voyoit bien qu'il ne posséderoit jamais. Pour adoucir un peu la violence qu'on lui faisoit, le Pape voulut bien lui accorder la troisiéme partie des dixmes destinées à la réparation des Temples, pour soûtenir la guerre contre les Infidéles qui venoient tout nouvellement de la décla-

AN. DE J. C. 1273. & suiv.

AN. DE J. C. 1273. & suiv. rer aux Chrétiens d'Espagne. Mariana assûre que le Pontife n'accorda la disposition de ces revenus que pour un tems limité, & se plaint de ce que les Rois de Castille l'avoient retenu jusqu'au sien. Cet Historien fait observer, que ce fut par-là que les Monarques de Castille commencérent à s'approprier les biens de l'Eglise.

Alphonse n'avoit point encore eu plus besoin de secours qu'il en eut alors; il étoit encore en France lorsque les Maures formérent le dessein de l'attaquer. Mahomet nouveau Roi de Grenade étoit l'auteur de cette entreprise qu'il avoit si bien concertée avec Jacob-Aben-Joseph Roi de Maroc, qu'elle avoit dêja eu de grands succês, avant qu'Alphonse fût de retour dans ses Etats.

Le Roi de Castille étoit encore en France, lorsque les Sarasins firent dans son Royaume une irruption qui en fit craindre l'entiére ruine. Mahomet nouveau Roi de Grenade fut l'auteur de cette entreprise. Ce Prince las d'être feudataire d'Alphonse, & trouvant son joug d'autant plus pesant qu'il étoit soumis à un Prince Chrétien, crut que l'absence du Roi de Castille étoit une conjoncture favorable pour se rendre indépendant. Dans ce dessein il envoye en Afrique vers

Aben Joseph Roi de Maroc pour lui proposer une ligue contre les Chrétiens de Castille, plus faciles à être remis sous la domination Sarasine qu'ils ne l'avoient jamais été par l'éloignement de leur Roi, & par le peu d'intelligence qui étoit entre ce Prince & ses sujets. Aben-Joseph étant entré dans les pensées de Mahomet, ils firent leur traité ensemble, où aprês être convenus du partage de leurs futures conquêtes, ils stipulérent que le Roi de Grenade abandonneroit au Roi de Maroc, pour faciliter sa descente & pour lui servir de Places d'armes ; Tariffe & Algézire sur le détroit de Gibraltar.

AN. DE J. C. 1274. & suiv.

Aben-Joseph usa d'abord d'artifice pour cacher le dessein de son armement ; il feignit qu'un Prince Maure qui possédoit alors Ceuta, presque à l'entrée du Détroit de Gibraltar, avoit refusé de lui payer le tribut, & que pour le punir de sa révolte, il avoit résolu de l'assiéger ; & afin de mieux colorer sa feinte, il envoya en Arragon demander au Roi une somme considérable d'argent à emprunter pour cette expédition : cette ruse ne lui réüssit pas, le Roi d'Arragon prévit son dessein, & renvoya ses Ambassadeurs, sans daigner même les écouter. Aben-Joseph ayant cependant levé une puissante armée passa avec elle en Espagne, &

AN. DE J. C. 1275. & suiv.

ayant assemblé toutes ses troupes à Tariffe & à Algézire, après avoir réconcilié avec le Roi de Grenade les Villes de Malaga & de Guadix, depuis long-tems broüillées avec lui, il s'avança vers Cordouë, pendant que Mahomet à la tête de ses troupes marcha du côté de Jaën, pour être à portée de s'opposer aux Arragonnois, qui pouvoient venir par la Murcie au secours des Castillans. Le Roi de Maroc étoit près d'Ecija où s'étoit jetté à propos Don Nugno Gonzalés de Lara pour la défendre. Lara avoit bien pris ses mesures, s'il ne les eût point rompuës lui-même par trop de précipitation. Au bruit de la descente des Sarasins, il avoit envoyé à Burgos avertir le Prince de Castille Don Ferdinand de la Cerda du danger où étoit l'Etat; ce Prince avoit assemblé des troupes, & ayant envoyé devant Don Sanche son frére du côté de Cordouë il étoit prêt de se mettre en marche avec l'armée pour aller au secours d'Ecija. Dans cet intervalle Lara ayant voulu sortir de sa Place pour combattre les ennemis, fut défait & tué dans le combat avec un grand carnage des siens. Du moins il est certain que les Chrétiens perdirent deux cents cinquante Cavaliers & quatre mille hommes d'Infanterie. Les Maures envoyérent au Roi

de Grenade pour premier fruit de leurs exploits la tête de ce Général. A l'aspect de cet objet lugubre le Prince Mahométan se rappella le souvenir des obligations qu'il avoit à ce grand homme. Il étoit en effet redevable de sa Couronne à la valeur de Lara. Aussi envoya-t'il sa tête à Cordouë pour y être inhumée.

AN. DE J. C. 1275. & suiv.

A la nouvelle d'un événement si funeste, l'Archevêque de Tolède Don Sanche fils naturel du Roi d'Arragon leva d'un côté ce qu'il put de troupes, à Tolède même, à Madrid, à Guadalajara, à Talavéra, & se mit promptement en marche pour se rendre en Andalousie, pendant que Don Lope de Haro en rassembloit d'un autre pour le même dessein. Sanche fut plus diligent que Don Lope, qui le suivoit néanmoins de prês; & le Prélat étant à portée d'attaquer l'ennemi, quoique les plus sages fussent d'avis qu'on attendît la jonction des troupes, il se laissa inconsidérément séduire à l'ambition qu'on lui inspira d'être regardé comme le restaurateur de l'Etat, en remportant seul une victoire qui devoit être le salut de la Castille. Il donna sur les Sarasins à la vûë de Martos, & eut le même sort que Nugno de Lara, à la réserve qu'ayant été pris, comme des Officiers de l'armée Mahométane se disputoient le

AN. DE J.C. 1275. & suiv.

prisonnier & se disposoient à en venir aux mains, le Gouverneur de Malaga les mit d'accord, en lui passant son épée au travers du corps, & disant, " qu'il ne „ falloit pas que la tête d'un *chien* fût la „ cause d'une division si préjudiciable au „ bien commun entre d'honnêtes gens. „ Don Lope de Haro arriva sur ces entre-faites, & après avoir rétabli le combat, il auroit remporté la victoire, si la nuit qui survint, ne la lui eût ôté des mains Il n'eut pas, il est vrai, le bonheur de vaincre, mais au moins il se rendit assez redoutable aux ennemis pour les réprimer & rabattre leur orgüeil. Il attendoit le Prince Don Ferdinand qui étoit en marche pour les attaquer de nouveau, lorsqu'on apprit qu'une maladie l'avoit enlevé en chemin. Il étoit mort à Villaréal, laissant Blanche de France sa femme & deux enfans qu'il en avoit, Don Alphonse & Don Ferdinand, l'un & l'autre en très-bas âge, encore plus désolés que l'Etat. Cette famille fut alors sans appui contre les desseins ambitieux que conçut Sanche oncle des deux Infants, d'usurper sur eux la Couronne; le Royaume en trouva un dans ce même Sanche, qui rassembla toutes les troupes de la Castille auprès de lui. Ce Prince sçut temporiser si à propos qu'il lassa les Rois Mau-

rès, & les engagea à une Tréve de deux ans, qui fit repasser Aben-Joseph en Afrique, & lui donna le moyen de poursuivre ses prétentions contre son neveu. An. de J. C. 1275. & suiv.

Les Maures d'Espagne ne furent pas tous aussi traitables que les Afriquains : ceux des Villes du Royaume de Valence que Jacques Roi d'Arragon avoit conquises les derniéres, particuliérement au-delà du Xucar étoient demeurés jusques-là paisibles sous la domination de ce Prince ; mais ils avoient cru pouvoir secoüer le joug, lorsqu'ils eurent appris les premiers succês du Roi de Maroc Aben-Joseph dans l'Andalousie. Plusieurs de ces Villes s'étoient révoltées, & le Roi avoit été obligé malgré son grand âge & une fâcheuse maladie qui l'avoit fort affoibli de s'avancer jusqu'à Xativa, pour arrêter le feu de la rebellion. Il étoit sur le point de l'éteindre. Les rebelles en plusieurs endroits avoient été défaits par ses troupes. Don Pédre Prince d'Arragon étoit entré sur les Frontiéres de Murcie, & avoit mis tout à feu & à sang aux environs d'Almérie, lorsque la prise de Luxen par ces Infidéles attira aux Arragonnois une disgrace plus fâcheuse que la perte d'un Royaume, puisqu'elle fut l'occasion de la mort du Roi Jacques. Ce Prince tout vieux qu'il

An. de J. C. 1275. & suiv.

étoit, & à peine convalescent, étoit résolu de se mettre lui même à la tête d'un petit corps d'armée, pour marcher en personne contre les Mahométans révoltés, qui s'étoient emparés de Luxen. Les mouvemens qu'il se donna pour disposer cette expédition l'affoiblirent de telle sorte, que toute sa Cour fut effrayée du double danger où il s'exposoit, dont le moins à craindre étoit celui du combat qu'il alloit donner; la plûpart doutérent qu'il pût aller jusqu'aux ennemis sans retomber dans la maladie dont il n'étoit pas encore bien guéri; toute la Cour s'empressa de lui répresenter ce péril, & le conjura les larmes aux yeux de ne pas exposer sa personne à périr dans une occasion où sa présence n'étoit pas nécessaire, & que sa santé ne pouvoit soûtenir. Ni ces rémontrances, ni ces priéres n'eussent point fait d'impression sur son esprit, si l'autorité des Evêques & des Ecclesiastiques qui l'accompagnoient ne fût survenuë pour les appuyer. Jacques depuis quelques années, que l'âge & la crainte de Dieu avoient enfin amorti sa passion dominante, vivoit plus chrétiennement, & avoit la conscience délicate. L'Evêque d'Huesca & d'autres gens d'Eglise lui firent scrupule du peu de soin qu'il avoit de conserver une santé

ſi néceſſaire au bien public; ils lui repréſentérent outre cela, que c'étoit être homicide de lui-même & courir volontairement à la mort, que d'entreprendre une expédition militaire dans l'état où il ſe trouvoit, qu'il n'étoit pas maître de ſa vie, qu'il étoit obligé de la conſerver, & qu'il en étoit redevable d'ailleurs à ſes Peuples. Cette conſidération le frappa; il conſentit à demeurer, & envoya ſes troupes à Luxen, ſous la conduite de Don Pédre d'Azagra, Seigneur d'Albarazin, un des plus illuſtres guerriers de ſon tems, & du Grand-Maître des Hoſpitaliers, que quelques-uns nomment Don Pédre de Moncade. Ces deux Généraux furent malheureux, ſoit par leur faute, ſoit par celle de leurs gens, qui combattoient ſans aucun ordre, & furent défaits avec tant de perte, que le Mardi, qui fut le jour auquel fut donnée cette bataille, paſſa depuis parmi les Arragonnois pour un jour fatal à la Nation. Don Garcie d'Azagra fils de Don Pédre Azagra y fut tué avec pluſieurs autres Seigneurs, & le Sous-Maître fait priſonnier en fut quitte pour une rançon.

AN. DE J. C. 1276. & ſuiv.

Cette nouvelle avoit été apportée au Roi d'Arragon, & l'inquiétude où il étoit du ſuccês de ſes armes à Luxen l'avoit extraordinairement abattu. Le chagrin

An. de J. C. 1276. & suiv.

survenant à la foiblesse le fit retomber malade; heureusement le Prince son fils aîné arriva de Catalogne dans cette conjoncture, pour lui donner quelque consolation, & remédier au désordre qu'avoit causé une si funeste journée. Il lui remit le Commandement de ses troupes, & lui ordonna de partir pour aller soûtenir les Places que les ennemis pourroient attaquer pour tirer avantage de leur victoire. Le Prince n'étoit pas encore parti, lorsque la maladie du Roi étant notablement augmentée, on commença à craindre pour sa vie; on le transporta à Algézire, Ville du Royaume de Valence de même nom, mais moins considérable qu'Algézire d'Andalousie; la premiére chose qu'il fit aprês ce changement d'air, qui ne soulagea point son mal, fut d'appeller son Confesseur, & de commencer à se disposer à la mort par le Sacrement de Penitence, dont il donna des marques sincéres par les larmes qu'il versa; il communia dans les sentiments de la plus tendre dévotion; ensuite ayant assemblé les Grands, il adressa la parole au Prince qui l'avoit suivi. « Je vous recommande trois choses nécessaires à » votre bonheur, la crainte de Dieu qui » tient en sa main le sort comme le cœur » des Rois, le soin de maintenir vos Su-

„ jets dans une parfaite concorde, d'où „ dépendent la force & les prospérités „ des Royaumes, l'union entre vous & „ Don Jacques votre frére, que je dé- „ clare Roi des Baléares, & à qui outre „ cela j'ai donné le Roussillon & Mont- „ pellier, pour le mettre plus en état de „ vous soûtenir contre vos ennemis. „ Soyez son appui contre les siens, & „ portez de concert les armes contre les „ Sarasins d'Afrique, quand vous aurez „ purgé l'Espagne de cette peste qui l'in- „ fecte, n'en laissez point dans vos Royau- „ mes, autant que vous y en laisserez, au- „ tant y aurez-vous d'ennemis. Allez „ commencer par les soumettre, c'est le „ premier de vos devoirs, vous rendrez „ en son tems à mes cendres ceux que les „ enfans doivent rendre aux peres en les „ accompagnant au tombeau; j'ordonne „ que mon corps soit mis en dépôt dans „ une des Eglises du lieu où je mourrai, „ & qu'on attende pour le porter au Mo- „ nastére de Pueblo où je desire être „ inhumé, que vous ayez pacifié les trou- „ bles que nous ont suscités les Maures „ dans ce Païs nouvellement conquis, où „ leur révolte est plus dangereuse qu'el- „ le ne le seroit ailleurs. Ne leur donnez „ pas le loisir de profiter de l'avantage „ qu'ils viennent de remporter sur nous;

AN. DE J.C. 1276. & suiv.

An. de J. C. 1276. & suiv.

„ partez & laissez ma destinée entre les „ mains du Maître des Rois pour conser- „ ver à la Chrêtienté & à la Monarchie „ où vous allez regner, un Royaume que „ je leur ai acquis. Dês maintenant vous „ êtes Roy, & je me démets entre vos „ mains d'un sceptre que vous devez „ porter, pour ne penser plus qu'à m'as- „ sûrer une Couronne plus durable que „ Dieu donne aux pénitens comme aux „ Saints.

Jacques ayant fini ce discours, dit le dernier adieu au Prince, qu'il fit partir, en lui recommandant quelques personnes de son Conseil, particulierement l'Evêque d'Huesca, qu'il avoit fait Chancelier du Royaume, & en général les anciens Officiers de sa Maison, qu'il le pria de préférer aux autres dans la distribution des graces, & dans les occasions de faire leur fortune. Ensuite ayant formé la résolution de ne penser plus désormais qu'à son salut, il prit l'habit de l'Ordre de Cîteaux, dans le dessein d'aller passer ce qu'il lui restoit de vie, si Dieu lui rendoit la santé, au Monastere del Pueblo, où il vouloit être enterré; il se crut encore assez de forces pour se faire porter à Valence. Il y arriva en effet, mais si foible & si abbatu, qu'il n'eut de tems que ce qu'il lui en falloit pour achever de se

disposer au dernier passage. Il mit entre les mains de l'Evêque de Valence un testament qu'il avoit fait quatre ans auparavant à Montpellier, & dont l'article principal étoit le partage de ses enfans. Quoiqu'il en eût perdu trois ou quatre, il en avoit encore beaucoup de légitimes, de naturels, & d'autres d'un état douteux. Les enfans qu'il considéroit comme légitimes, étoient ceux qu'il avoit eus d'Yolande d'Hongrie; Pierre Roi d'Arragon après lui, & Jacques Roi des Baléares; Violante ou Yolande Reine de Castille, Constance qui fut mariée a Don Juan Manuel, l'un des fréres du Castillan; Isabelle Reine de France, Marie Religieuse dans l'Hôpital de saint Jean à Jérusalem, où elle mourut en odeur de sainteté. Il n'avoit plus qu'un fils naturel Don Pédre Fernandes Seigneur d'Yxar, souche de la Maison de ce nom, comme le malheureux Fernand Sanche, lequel avoit laissé des enfans, l'étoit de celle qui en Arragon a porté celui de Castro. Ceux qui étoient d'un état douteux furent les enfans de Thérése Vidaure, dont il n'avoit point avoüé le mariage avant que de le faire casser, Don Jacques l'aîné de ceux-ci étoit Seigneur d'Exérica d'où ses descendans prirent le nom, comme ceux du cadet Don

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

Pédre prirent celui d'Ayerva leur partage. Pour faire quelque justice à ces deux derniers qui lui avoient le moins donné de peine, & s'étoient contentés de leur sort, il les déclaroit par son testament capables de succéder à la Couronne en cas que les deux Rois fréres Don Pédre & Don Jacques vinssent à mourir sans enfans; & à ceux-là il substituoit les enfans mâles d'Yolande Reine de Castille, d'Isabelle Reine de France, & de la Princesse Constance, selon l'ordre de leur naissance, confirmant la constitution qui excluoit les filles du Trône, en quoi ce droit différe de celui de France, qui n'y admet pas même leurs fils. Par ces dispositions ce Prince ayant crû avoir réparé, autant qu'il étoit en lui de le faire, le désordre que son incontinence, qui fut le seul de ses défauts, avoit mis dans sa famille, rendit tranquillement l'esprit en invoquant particuliérement la protection de Notre-Dame, dont il avoit avec le lait puisé la dévotion dês l'enfance. Ainsi mourut Jacques le Conquérant le 26 Juillet de l'année 1276, la soixante-sixiéme de son âge. Deux Royaumes conquis, trente batailles où il se trouva en personne, & dont il sortit toûjours victorieux, sont des preuves de sa valeur, comme plus de deux mille Temples con-

ſacrés à Dieu par ſes ſoins, ſeront des monumens éternels de ſa Religion & de ſa piété. Le nouveau Roi ſon fils ayant réduit la plûpart des Maures rebelles avec plus de facilité qu'on ne croyoit qu'il en dût trouver, interrompit ſon expédition, qu'il acheva quelque tems aprês avec le même ſuccês, pour venir faire rendre à ſon pere les honneurs funébres qui lui étoient dûs; & ce ne fut qu'aprês qu'il eût conduit ſon corps dans le Monaſtére où il devoit être inhumé, qu'il voulût prendre le nom de Roi.

AN. DE J.C. 1276. & ſuiv.

Fin du Troiſiéme Livre.



LIVRE QUATRIÉME.

An. de J. C. 1276. & suiv.

JAcques le Conquérant, Roi d'Arragon, laissa en Espagne à sa mort deux grands Acteurs sur le Théatre, qui ne se ressembloient pas mal en bonnes & en mauvaises qualités. Pierre troisiéme son successeur, & Don Sanche Infant de Castille second fils d'Alphonse le Sage. L'un & l'autre sçûrent mettre en usage de grandes vertus & de grands crimes pour satisfaire leur ambition. Pierre acquit le Royaume de Sicile par une cruauté, soûtenuë de beaucoup de politique & de valeur: Sanche usurpa celui de Castille par une injustice & un attentat qu'il fit passer pour nécessaires. Ils formérent ces desseins presqu'en même-tems: mais Pierre ne fit éclater le sien qu'au moment de l'exécution; Sanche fit d'abord des démarches, dont les gens éclairés augurérent qu'il iroit plus loin qu'il ne disoit; & si le Roi son pere eût philosophé aussi prudemment sur les affaires d'Etat, qu'il philosophoit subtilement sur les secrets de la nature, il l'auroit arrété au premier pas.

A peine Don Sanche avoit-il appris la mort de Ferdinand de La Cerda son fré-

re aîné, qu'il prétendit devoir prendre sa place, & commença à briguer sourdement, pour se faire déclarer par les Etats du Royaume de Castille héritier présomptif de la Couronne, au préjudice des Princes ses neveux. Dêja il avoit les vœux du Peuple, & les suffrages d'une partie des Grands. Magnifique, libéral, affable, civil, adroit, insinuant, il se rendoit aisement maître de ceux qu'il avoit intérêt de gagner. Sa valeur lui avoit acquis le surnom de Brave, & il avoit si heureusement pratiqué l'art de temporiser à la guerre pour lasser un puissant ennemi, qu'on le regardoit comme une ressource nécessaire à l'Etat dans la conjoncture où les affaires étoient alors. Ce Prince ambitieux profita de ces avantages pour s'attacher particuliérement l'Infant Don Manuel son oncle, & Don Lope de Haro, qui seul pouvoit accréditer un parti. Il s'agissoit de gagner le Roi Alphonse. Ce Prince revenoit de France par l'Arragon pour se rendre à Tolède; il n'y fut pas plûtôt arrivé, que Don Sanche l'y alla trouver, sous prétexte de lui rendre ses devoirs; mais en effet pour lui représenter le droit que lui donnoit, disoit-il, à la Couronne de Castille l'honneur qu'il avoit d'être son fils aîné, depuis la mort de Don Ferdi-

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

nand ſon frére. Don Lope de Haro le plus zélé de ſes partiſans porta la parole en faveur de Don Sanche, & employa toute ſon éloquence, pour affoiblir le droit de repréſentation favorable aux Princes de La Cerda, établi par l'uſage commun de preſque toutes les Nations, & pour donner force à celui que des oncles ambitieux ont de tems en tems fondé ſur l'ordre de la naiſſance, dans le deſſein de dépoſſéder leurs neveux. Le Roi de Caſtille écouta avec un air de courroux & de chagrin un diſcours ſi peu attendu. Il témoigna trouver mauvais, qu'on parlât de ſa ſucceſſion de ſon vivant, & comme il avoit aimé le Prince Don Ferdinand, il vit avec douleur la tempête qui s'élevoit contre ſes enfans, & les premiers préludes des guerres inteſtines qui déchirérent dans la ſuite le Royaume. D'ailleurs le droit des jeunes Princes à la Couronne paroiſſoit au Roi Alphonſe ne pouvoir ſouffrir aucune conteſtation; & ce fut ſur cela qu'il appuya particuliérement le refus qu'il fit de décider pour Don Sanche, qu'il vouloit d'ailleurs ménager. Don Sanche & ceux de ſon parti eurent bien-tôt levé cet obſtacle, par la propoſition qu'ils firent à Alphonſe de remettre ce différend à la déciſion des Etats Généraux. Don Ma-

AN. DE J.C. 1276. & ſuiv.

nuel fut celui qui fit au Roi cette ouverture ; ce Prince qui avoit dêja des liaisons secrettes avec Don Sanche, représenta vivement au Roi en le prenant par son propre intérêt, que dans la situation où étoient les affaires du Royaume, il devoit ménager l'Infant, qu'il en avoit besoin, sur-tout dans un âge où il se devoit ménager lui-même ; qu'il ne falloit pas l'aliéner de lui, en prononçant contre un droit plausible, & dont Sanche n'étoit pas le premier qui eût fait naître la contestation ; que si le droit étoit jugé mauvais, il valoit mieux que le Corps de la Nation portât la haine de ce jugement, que de mettre un pere en danger d'être pris à partie par son propre fils ; qu'il falloit renvoyer l'affaire à la décision des Etats Généraux, qui en jugeant selon les Loix, feroient justice aux Princes de La Cerda, si elles leur étoient favorables, & ôteroient tout sujet à Don Sanche de se plaindre de personne en particulier, quand il seroit condamné par la voie publique.

AN. DE J. C. 1275. & suiv.

Alphonse étoit de ceux qui sçavent tout, hors ce qui se passe chez eux. Il ignoroit que son frére & son fils étoient d'intelligence. Ainsi il donna dans le piége qu'on lui tendoit, il convoqua les Etats du Royaume à Ségovie. L'affaire

An. de J.C. 1276. & suiv.

y fut proposée, & d'abord assez vivement combattuë, pour faire appréhender à Don Sanche qu'elle ne tournât pas bien pour lui. Ce Prince étoit d'un caractére fier, & qui souvent alloit jusqu'à la férocité; mais quand il le vouloit il étoit gagnant, & personne n'avoit l'esprit plus souple & plus insinuant que lui. Il mit tout en œuvre en cette occasion pour faire réüssir ses desseins, il persuada les uns, il intimida les autres, & en même-tems qu'il plaidoit sa cause avec toute la modestie d'un homme qui attend son sort de ses Juges, il faisoit entendre par ses émissaires, qu'il n'étoit pas d'humeur à s'en tenir à un jugement qui ne lui seroit pas favorable. On craignit en le mécontentant d'allumer une guerre civile, dont les Sarasins ne manqueroient pas de profiter pour se mettre en possession de l'Andalousie, & peutêtre d'une partie de l'Espagne Chrétienne. On considéra que Don Sanche leur étoit devenu redoutable; qu'il avoit arrêté leurs progrês; que seul de la Maison Royale, il pouvoit remédier aux maux que le mauvais Gouvernement du Roi avoit causés à la Castille; que les Infants de La Cerda étoient dans un âge à être plûtôt à charge au Royaume, qu'à lui faire espérer de l'appui. Ces raisons déduites avec art, & par

elles-mêmes assés plausibles vû la puissance de Don Sanche, & la multitude de ses partisans, lui acquirent les suffrages de ceux-mêmes qui dans d'autres circonstances auroient maintenu le droit des pupilles, dont ils reconnoissoient la justice. A un petit nombre près de ces esprits infléxibles, & qui ne connoissent que la Loi pour regle de leurs jugements, l'assemblée prononça en faveur de Sanche; il fut déclaré Prince de Castille, & héritier présomptif de la Couronne. Le Roi Don Alphonse lui-même contre ses inclinations le reconnut; il suivit le torrent & ne se sentit pas assez de force pour s'y opposer. La Reine Yolande sa femme plus courageuse que lui, ne put acquiescer à ce jugement, qui lui parut d'autant plus inique, que le droit de ses petits-fils n'étoit pas seulement fondé par la Loi commune des successions, mais sur un Traité solemnel fait avec saint Loüis Roi de France, dans lequel il avoit été conclu, que le Royaume de Castille appartiendroit aux enfans de Blanche, en faveur de laquelle ce Prince avoit cédé les prétentions qu'il avoit sur cette Couronne. La Reine soûtint son opposition jusqu'à se lier d'intérêt & de faction avec Blanche, & emmener secrettement les deux Infants en Arragon. En effet, cet-

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

te Princesse ne se croyant pas elle-même en sûreté, forma la résolution de sortir du Royaume, & se rendit au Monastére d'Huerta, sous prétexte d'aller voir le Roi d'Arragon son frére. Les Princes ses petits-fils l'accompagnérent comme par honneur. La Reine leur ayeule les retint auprês d'elle, & les mit en sûreté contre les entreprises de Don Sanche.

La nouvelle de cette fuite mit le Roi de Castille en fureur & le nouveau Prince en grand trouble. Le Roi craignit de n'avoir évité un mal que pour tomber dans un autre plus fâcheux. Le Prince Don Sanche connut le péril où cet événement le mettoit, de n'être jamais paisible possesseur d'un Etat, dont les héritiers légitimes n'étoient plus en son pouvoir, & dont deux oncles aussi puissants qu'étoient les Rois de France & d'Arragon, devoient naturellement parlant embrasser la protection. Leur chagrin les porta d'abord à tirer une vengeance éclatante de deux Seigneurs de haute naissance, qu'on accusa d'avoir favorisé la retraite de la Reine Yolande & des Infants. L'un étoit Don Frédéric frére du Roi de Castille, qui sans égard au Sang Royal dont il étoit issu fut étranglé à Burgos, où d'autres Historiens prétendent qu'il eut la tête coupée : l'autre se nommoit Don

Simon Ruiz de Haro Seigneur de *los Caméros* d'une des plus anciennes & des plus illustres Familles du Royaume. Aprês avoir été resserré dans une étroite prison, ce Seigneur fut condamné à être brûlé vif, & l'arrêt fut éxécuté à Trévigno. Ce châtiment parut inhumain, & effaroucha les esprits des Grands du Royaume. Don Sanche craignit d'autant plus les suites de ce mécontentement, qu'il prévoyoit une autre tempête du côté du Roi d'Arragon. Pour conjurer ce double orage, il rejetta adroitement ce qu'il y avoit d'odieux dans le supplice de Don Frédéric & de Don Simon Ruiz sur le Roi Alphonse qui l'avoit ordonné; & dépêcha en Arragon pour se plaindre de la retraite qu'on y avoit donnée à la Reine & aux Infants de La Cerda, & pour prier qu'on les renvoyât sous bonne escorte.

AN. DE J. C. 1276. & suiv.

Don Pierre n'avoit aucune raison de retenir la Reine Yolande sa sœur plus de tems qu'il n'en falloit pour la réconcilier avec le Roi Alphonse son mari, & l'on accusa cette Princesse d'en avoir d'autres pour retourner en Castille, que celles que lui devoit inspirer l'amour conjugal. Quoiqu'il en soit de cette circonstance, on ménagea sans beaucoup de peine le retour de la Reine; mais on trouva une

AN. DE J. C. 1276. & suiv. détermination opiniâtre dans l'esprit de l'Arragonnois à retenir les deux Infants. Il n'en découvrit pas les véritables motifs, mais les raisons qu'ils allégua parurent si raisonnables, que Don Sanche ne crut pas devoir le presser. Outre celle de la sûreté de deux neveux qu'il devoit protéger, les Ambassades de Philippe le Hardy Roi de France, qui le prioit de ne les pas exposer à l'ambition d'un usurpateur, qui aprês avoir envahi leur héritage, pourroit être tenté de leur ôter ou la liberté ou la vie, étoient un prétexte honnête de ne pas les renvoyer en Castille. Il les retint donc, & pour plus grande précaution, il les fit élever sous bonne garde au Château de Xativa place três-forte située sur les rives du Xucar au Royaume de Valence.

Cette démarche ne laissa pas de rassurer Don Sanche, qui conçut par là, que l'Arragonnois ne se déclaroit pas encore ouvertement pour les Princes de La Cerda, & qu'il auroit le tems de le gagner. Blanche de France veufve du feu Prince Ferdinand en fut effrayée, & étant sortie secrettement de Castille, elle vint trouver le Roi d'Arragon, le conjura par tout ce qu'elle crut le plus capable de le toucher, de reprendre en main la cause des deux enfans si injustement opprimés, de ne dé-

courager pas au moins en les retenant captifs, ce qui leur restoit encore de gens bien disposés à soûtenir leur bon droit, de les lui rendre, s'il ne vouloit pas les défendre, & de laisser cette querelle à démêler au Roi son frére auquel elle les alloit conduire. Don Pierre ne se laissa pas fléchir, & Blanche indignée de ce refus, se vit contrainte de quitter le Royaume d'Arragon sans avoir pû rien faire, pour venir en France animer le Roi son frére, à tirer vengeance de l'injustice que lui faisoient les deux Rois Espagnols.

An. de J. C. 1277. & suiv.

Ces Princes le prévirent bien, & Alphonse pensoit à chercher quelque voye d'accommodement; il craignoit la puissance Françoise, alors d'autant plus redoutable à l'Espagne qu'Edoüard premier, Roi d'Angleterre qui avoit entrepris la conquête de l'Ecosse, ménageoit soigneusement Philippe Prince belliqueux, qui étoit alors maître de la Navarre, d'où il pouvoit sans obstacle porter ses armes en Castille & en Arragon. Pierre & Sanche eurent la même crainte. Mais comme ils avoient d'autres intérêts à ménager que celui de leur repos, l'accommodement ne leur convenant pas, ils résolurent de s'aboucher, pour former entre les deux Couronnes une ligue

An. de J. C. 1279. & suiv.

offensive & défensive. Dans ce dessein, le Roi d'Arragon & Don Sanche se rendirent le 14 Septembre de l'année 1279. dans un endroit situé entre Réquéna & Bugnol, comme ils en étoient convenus. Ils eurent dans cette entrevûë de longues conférences, sur le choix des partis dans une affaire aussi importante que celle dont il étoit question. Chacun oublia les anciens sujets de plainte, & l'on ne pensa de part & d'autre, qu'aux intérêts de la cause commune. Les deux Princes se promirent une assistance mutuelle en cas que la France vînt à se déclarer: & liérent ensembles une étroite amitié. Le Roi de Castille cependant fut pressé de nouveau par le Roi de France, qui aimoit tendrement ses neveux. Philippe avoit dêja fait solliciter vivement le Roi d'Arragon de leur rendre la liberté, & de les lui remettre entre les mains. A ce sujet il envoya des Ambassadeurs aux deux Rois Espagnols. Leur instruction portoit de traiter les choses à l'amiable, & par toutes les voies de douceur; en cas de refus, ils étoient chargés de déclarer, que le Roi leur Maître défendroit à main armée les intérêts des deux Princes, & que les Espagnols trouveroient dans les François des ennemis irréconciliables. Il ne paroît pas queles menaces

des Ambassadeurs de Philippe eussent fait une vive impression sur les deux Rois. Cependant l'affaire fut mise en négotiation entre le Monarque François & le Castillan. Et si Don Sanche ne put empêcher la conférence, il sçut du moins en détourner l'effet. Il y accompagna le Roi, & fit d'abord naître tant de difficultés à une entrevûë personnelle, que les deux Monarques ne se virent point. Alphonse demeura à Bayonne, & Philippe ne passa point Sauveterre. Charles Ponce de Tarente fils du Roi de Sicile porta les paroles de part & d'autre. Philippe s'étoit relâché jusqu'à consentir, que Don Sanche demeurât Prince de Castille, & regnât après son pere, à condition qu'on donneroit à l'aîné des deux La Cerda, Jaën à titre de Royaume feudataire de la Monarchie Castillanne. Alphonse trouvoit la proposition raisonnable, mais Don Sanche la trouva dangereuse, & en répréſenta si bien les inconvénients, qu'on se sépara sans rien conclure. Philippe, au défaut du Roi de Castille, se promit d'engager le Roi d'Arragon à prendre en main la cause de ses neveux. Il partit donc pour Toulouse, où Don Pédre ne tarda pas à se rendre. Mais cette entrevûë ne réüssit pas mieux que la précédente. On se sépara

AN. DE J. C. 1279. & suiv.

An. de J. C. 1279. & suiv. sans rien conclure, & il parut que les Rois de Castille & d'Arragon étoient de concert pour amuser le Roi de France.

Quelque heureux qu'eût été le succès de ces deux conférences pour le Prince de Castille, il n'en sortit pas néanmoins sans inquiétude ; l'inconstance naturelle du Roi Alphonse son pere, & le penchant qu'il lui voyoit à accommoder une affaire où nul tempéramment n'assûroit la fortune d'un usurpateur, lui fit chercher de nouveaux moyens de l'établir si solidement, que l'on n'y pût donner aucune atteinte. Pour parvenir là, trois choses lui étoient nécessaires ; la premiére, que les deux Princes de La Cerda fussent insensiblement oubliés dans une longue captivité, de tout ce qui leur pouvoit rester de partisans zélés dans le Royaume ; la seconde, qu'il fût en état de s'opposer à tous les efforts qu'il prévoyoit que le Roi de France pourroit faire pour les rétablir ; la troisiéme, qu'il achevât de prendre tellement l'ascendant sur le Roi Alphonse son pere dans le Gouvernement du Royaume de Castille, qu'il n'eût plus rien à craindre de son inconstance. Suivant ce plan il ménagea adroitement une entrevûë des deux Rois Espagnols sur leurs Frontiéres, & les engagea à conclure une ligue qui les attachoit l'un à

l'autre, & les opposoit tous deux aux François. Philippe s'étoit rendu maître de la Navarre, malgré les efforts que ces deux Couronnes avoient fait pour l'empêcher. Il étoit sur le point de faire épouser à Philippe le Bel son fils aîné Jeanne héritiére de ce Royaume qu'il faisoit élever à sa Cour. Par là cette Couronne Espagnole alloit s'unir à la Françoise au préjudice de la Castille & de l'Arragon, qui faisoient valoir depuis long-tems de mauvaises prétentions sur la Navarre. Don Sanche représenta si bien aux deux Rois la facilité de s'en emparer, quand ils voudroient joindre leurs armes, & consentir à partager à l'amiable une conquête que nul des deux ne pouvoit faire, & moins encore conserver seul, qu'il leur persuada de s'aboucher, & d'en venir à une conférence. Ce fut le sujet d'un voyage que firent Gonzale Giron & le Marquis de Montferrat, qui furent chargés par le Prince Don Sanche, de proposer au Roi d'Arragon une entrevûë. Les deux Monarques Espagnols se rendirent le 27 de Mars de l'année 1281, à Campillo, entre Agréda & Tarrassonne. Don Sanche qui avoit ménagé ce pour-parler ne manqua pas de s'y trouver. On y renouvella une ligue & une alliance perpétuelle entre les deux

AN. DE J. C. 1281. & suiv.

An. de J. C. 1281. & suiv.

Royaumes, avec cette clause, que celui qui s'en départiroit le premier, payeroit à l'autre seize mille livres d'argent. On donna au Roi d'Arragon pour garantie du Traité les Villes de Palacuelos, de Théréſa, de Xéra, d'Ayora; & pour dédommager l'Infant Don Manuel à qui ces Places appartenoient à titre d'appanage, on lui céda la Ville d'Eſcalona avec toutes ſes dépendances. On rendit ces articles publics. Mais l'article qui concernoit l'union des deux Rois, pour chaſſer les François de la Navarre, fut tenu ſecret.

Don Sanche eût bien voulu pouvoir obliger le Roi d'Arragon à lui remettre entre les mains les deux Infants de La Cerda ſes neveux; mais Pierre qui avoit ſes vûës, & qui dans les projets qu'il faiſoit, avoit intérêt que ce Prince demeurât attaché à lui, n'avoit garde de conſentir à rompre le lien qui formoit cette union. Il s'engagea de ne les point élargir; & Don Sanche contraint de s'en tenir là, tourna toute ſa politique à le mettre dans la néceſſité de ne lui pas manquer de parole, & à l'intéreſſer par tout ce qu'il crut de plus fort pour l'obliger à la garder: les deux Rois s'étant ſéparés, il accompagna encore quelque tems l'Arragonnois comme par honneur juſqu'à

Tarrassonne ; mais en effet pour se l'attacher par un nouveau lien d'intérêt, lui promettant que si jamais il devenoit Roi de Castille, il lui laisseroit la Navarre entiére, & y ajoûteroit Réquéna avec toutes ses dépendances. Là-dessus ils se séparérent, Sanche pour suivre le dessein qu'il avoit formé d'attirer à lui le peu qui restoit encore à Alphonse d'autorité dans ses Etats, Pierre pour profiter des avantages du Traité qu'il venoit de faire, ou pour envahir la Navarre, ou pour exécuter l'entreprise qu'il méditoit sur la Sicile. La guerre civile qui s'alluma entre le Roi & le Prince de Castille presqu'aussitôt qu'ils se furent rejoints, par les ombrages que prit Alphonse de la conduite de son fils, ne permit pas à l'Arragonnois de rien entreprendre contre la Navarre, qu'il ne pouvoit espérer, étant seul, d'enlever au Roi de France. D'ailleurs il avoit à soumettre les Catalans, qui s'étoient révoltés à la sollicitation du Comte d'Urgel Armengol de Cabréra, à qui le Roi avoit donné ce Comté en Fief mouvant de la Couronne d'Arragon. La prise de Balaguer que Don Pierre assiégea en personne, réduisit les rebelles à implorer la clémence du Vainqueur. Il en coûta pour quelque tems la liberté au Chef de la rebellion, & à Roger Bernard

AN. DE J.C. 1281. & suiv.

AN. DE J. C. 1281. & suiv.

Comte de Foix, qui furent confinés dans une prison. Enfin la sanglante intrigue que le Roi d'Arragon conduisoit depuis long-tems pour s'emparer de la Sicile, étant sur le point de produire l'effet qu'il en avoit attendu, demandoit désormais tous ses soins.

L'an 1282, fut l'époque de cet événement tragique, si mémorable dans l'Histoire, si funeste au repos de l'Europe, & dont à peine quatre siécles ont pu arrêter le déluge de sang qui a inondé l'Italie & la Sicile. La Monarchie Espagnole en a reçu un accroissement considérable, mais l'Espagne en a été affoiblie, & à bien apprétier toutes choses dans l'état où elles sont aujourd'hui, on peut dire, que c'est une de ces conquêtes qu'elle devoit souhaiter à ses ennemis. Le malheur de la France est de l'avoir contestée à l'Espagne; & s'il ne lui est pas glorieux d'avoir succombé dans cette fameuse querelle, il est avantageux pour elle de n'y avoir pas prévalu.

Pour prendre le fil de cette affaire depuis sa source & dans ses principes, Charles d'Anjou frére de saint Loüis Roi de France regnoit en paix dans l'une & l'autre Sicile, depuis qu'il avoit conquis ces deux Royaumes sur Mainfroy & sur Conradin, derniers Princes de la Maison de

Suaube. Une telle conquête & les victoires qui lui en avoient frayé le chemin, mettoient le comble à sa gloire, & le faisoient considérer parmi les Monarques de l'Europe, comme celui qui méritoit le mieux de tenir rang entre les Héros. Ses qualités personnelles & ses exploits éclatants le rendoient digne de ce nom, mais il n'étoit pas sans défauts. Il avoit le génie des François, qu'un Historien Espagnol définit, une Nation propre à conquérir des Empires, mais non pas à les conserver. Deux choses lui firent perdre une partie de ce qu'il avoit conquis, & causérent les malheurs qui traversérent la fin de son regne. L'une fut d'abandonner trop à la discrétion, ou plûtôt à la licence de la Nation dominante, le Gouvernement de la Nation conquise, dans les lieux où il n'étoit pas, particuliérement de l'Isle de Sicile où il ne se faisoit voir que rarement, trop attaché à embellir Naples Capitale de ses Royaumes; la seconde fut de négliger les avis qui lui furent donnés par ses amis les plus zélés, des mauvais effets que sa négligence faisoit sur les esprits d'un peuple naturellement peu fidéle, & d'ailleurs trop opprimé. le Pape Clement IV. qui l'aimoit, & qui avoit le plus contribué à le mettre en possession de ces deux Cou-

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

AN. DE J.C. 1282. & suiv.

ronnes, lui avoit souvent représenté que cette négligence ruinoit ses affaires. Charles avoit eu quelque déférence aux remontrances de ce Pontife ; il avoit écrit à ses Lieutenants & aux Gouverneurs qu'il avoit établis dans les principales Villes des deux Royaumes. Mais suivant mal ces premiéres démarches, aprês de foibles réglements qui demeuroient toûjours sans exécution, le désordre avoit continué, & étoit venu à un point, qu'on ne regardoit plus en Sicile son regne que comme une tyrannie, que des Gouverneurs insatiables, & une Nation insolente exerçoient sans ménagement sur un Peuple qu'ils méprisoient,& sur lequel ils osoient tout, parce qu'ils n'en craignoient plus rien. Une triste expérience leur apprit qu'on a tout à craindre de ceux à qui on ne laisse d'autre ressource que leur désespoir. Un esprit audacieux & déterminé sçut profiter si à propos de la haine publique contre les François, & des conjonctures du tems pour ébranler la fortune de Charles d'Anjou, qu'il engagea en même-tems les Siciliens à lever l'étendart de la rébellion, & leur ménagea les moyens de secoüer le joug impunément.

Jean Prochyte, ainsi s'appelloit l'Auteur de cette conspiration, étoit Seigneur

d'une petite Isle située aux environs de la Sicile, & dont il avoit emprunté le nom. C'étoit un ancien serviteur des Princes de la Maison de Suaube; quelques-uns prétendent, qu'il fut Medecin du bâtard Mainfroy, qui l'avoit admis dans ses Conseils, où son esprit & ses talents l'avoient rendu utile à l'Etat. Charles d'Anjou s'en servit d'abord; mais ayant apparemment reconnu qu'il conservoit pour ses anciens Maîtres un attachement dangereux à celui qui les avoit déthrônés, il l'éloigna & le priva de la plus grande partie de ses biens. Prochyte chassé de la Cour, & déchu de sa premiére fortune, reçut des François un nouveau chagrin, qui mit le comble à ceux que déja le Roi Charles d'Anjou lui avoit causés en l'éloignant de la Cour, & de l'administration des affaires. Comme ils se permettoient tout dans l'impunité où leurs Officiers les laissoient vivre, quelqu'un d'eux porta l'insolence jusqu'à faire violence à la femme de Prochyte, ainsi le disent quelques Historiens; & il est sûr dans toute l'Histoire, que les François excédoient, sur-tout dans cette sorte de licence à l'égard des Siciliens. Prochyte tira de cette derniére injure un grand avantage pour se venger, & de celle-là & des autres. Les Grands du País indi-

AN. DE J.C. 1282. & suiv.

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

gnés entrérent aisément dans tous les projets de révolte que leur proposa cet esprit hardi, artificieux & entreprenant. Dans les conseils secrets qu'ils tinrent entre eux, il fut arrêté qu'on imploreroit le secours du Roi d'Arragon, dont on connoissoit l'ambition, & qu'on sçavoit être attentif aux occasions de recouvrer un Royaume, dont il prétendoit que Constance sa femme, fille de Mainfroy, devoit naturellement hériter. Cette intrigue s'étant noüée secretement en Sicile, Prochyte passa en Arragon, où ayant fait ouverture au Roi Don Pédre de l'occasion qui se présentoit, de le mettre en possession de l'Isle entiére, il fut écouté avec plaisir, & reçut en reconnoissance de ce qu'il avoit déja fait pour le service de l'Arragonnois, de grands dons & de grandes terres pour subsister d'une maniére honorable & conforme à sa qualité. Don Pédre surtout lui fit présent des Villes de Luxen, de Béniçan, de Palma, & de leurs territoires dans le Royaume de Valence. On convint donc de part & d'autre, que le Roi Don Pédre armeroit incessamment une flotte, sous prétexte de passer en Afrique, pour porter la guerre chez les Sarasins, pendant que Jean Prochyte iroit à Constantinople solliciter l'Empereur Grec Michel Paléo-

logue de favoriser une entreprise, au succês de laquelle il n'avoit pas moins d'intérêt que le Roi d'Arragon ; car Charles d'Anjou étoit son ennemi, & cet Empereur qui avoit usurpé sur la Maison de Courtenay l'Empire de Constantinople, avoit tout-à craindre de la Puissance de ce Prince belliqueux qui le menaçoit, & qui aprês avoir marié sa fille à Henry de Courtenay prétendoit rétablir son gendre sur le Trône de ses ayeux. Prochyte fit heureusement son voyage déguisé en Cordelier, & en apporta au Roi d'Arragon des sommes considérables d'argent pour fournir aux frais de la flotte. On assûre que par un procedé indigne, ce Prince en reçut de Charles même, sous prétexte que cet armement étoit destiné pour faire la guerre à l'ennemi commun des Rois Chrétiens. Il n'y avoit plus à ménager que le Pape, la conjoncture y étoit propre ; Nicolas III. de la Maison des Ursins, qui occupoit alors le Saint Siége étoit aussi opposé à Charles que ses prédécesseurs lui avoient été favorables. Ce Pontife avoit un défaut trop commun aux Ecclésiastiques, d'aimer excessivement leurs familles, & de donner à l'élévation de leurs parens, des soins qu'ils ne devroient employer qu'au Gouvernement de l'Eglise. On dit que ce Pa-

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

AN. DE J. C. 1282. & ſuiv.

pe avoit déſiré, qu'un de ſes neveux épouſât une fille du Roi de Sicile, & que ce Prince non content d'avoir rejetté cette alliance, avoit ajoûté le mépris au refus: diſant, que ce n'étoit pas aſſez de porter des mulles de pourpre pour mêler ſon ſang avec celui des Rois.

On tolére un refus, mais on ne pardonne guéres un mépris. Le Pape n'éclata pas contre Charles dont il appréhendoit la puiſſance; mais il n'obmit rien de tout ce qu'il put faire ſecretement pour l'abaiſſer. Les Pontifes précédents l'avoient fait Sénateur de Rome & Vicaire de l'Empire en Etrurie, dignités qui le rendoient maître de la Toſcane & de la Lombardie. Nicolas par une politique adroite l'engagea d'y renoncer de lui-même, ſous prétexte que Rodolphe d'Autriche trouvant mauvais qu'on lui donnât un Vicaire ſans ſon aveu, menaçoit d'armer l'Allemagne pour abolir ce Vicariat introduit contre ſes droits en Italie. Charles redoutoit peu Rodolphe, mais entêté de l'entrepriſe qu'il méditoit ſur l'Empire d'Orient, il ne vouloit pas s'expoſer à l'embarras d'une diverſion du côté de celui d'Occident. Docile aux rémontrances du Pape, il renonça aux qualités qui faiſoient ombrage à l'Empereur; mais cette déférence ne calma pas la co-

lére secrette du Saint Pere. Prochyte qui n'ignoroit rien de tout ce qu'il avoit intérêt de sçavoir, étant allé trouver le Pontife au retour de son voyage de Constantinople pour lui proposer son projet, eut moins de peine à l'y engager, qu'il ne l'auroit dû attendre du Pere commun de tous les Rois Chrétiens. J'ai de la peine à croire qu'un Pape, qui d'ailleurs avoit des vertus convenables à la place qu'il occupoit, soit entré dans toute la noirceur de la conspiration de Sicile. Apparemment on cacha la maniére dont les conjurés étoient convenus de changer de Maître. Quoiqu'il en soit, on étoit sur le point d'éxécuter ce sanglant projet, lorsque la mort de Nicolas inopinément survenuë, & l'éxaltation de Martin IV. du nom, qui étoit François de naissance, en firent suspendre l'éxécution. Le Roi d'Arragon envoya à Rome Hugues de Metaplana pour sonder le nouveau Pontife, sous prétexte de demander la canonisation de Raymond de Pegnafort. L'Ambassadeur fut mal reçu: Martin répondit avec aigreur, qu'il n'accordoit rien à un Roi qui étant vassal du Saint Siége, ne lui avoit point encore rendu hommage; dês-lors même il révoqua les Constitutions des Papes ses prédécesseurs, qui accordoient au Roi Don

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

An. de J. C. 1282. & suiv.

Jacques pere de Don Pédre les décimes des biens des Eglises. Cette réponse qui sembloit devoir intimider le Prince Espagnol, ne fit que le rendre plus fier. Résolu de peu ménager la puissance Pontificale dont le glaive ne l'effrayoit pas, il pressa l'armement de sa flotte. Le Pape lui envoya demander à quoi cette armée navale étoit destinée; il ne lui fit point d'autre réponse, sinon qu'il brûleroit sa chemise si elle sçavoit son secret. Aussi-tôt que la flotte fut prête à mettre à la voile, le Roi d'Arragon s'embarqua à Tortose,& fit route vers les côtes d'Afrique : il fit même des descentes en plusieurs endroits où il porta le ravage,pour ôter le soupçon qu'on avoit à Rome, en France & à Naples même, qu'il méditoit quelqu'autre dessein. Charles avoit paru quelque tems en avoir de l'inquiétude; mais la confiance Françoise l'avoit bientôt rassûré contre la ruse Espagnole. Jugeant du Roi d'Arragon par lui-même, il ne crut pas qu'il fût capable de l'attaquer autrement qu'en lui faisant la guerre à force ouverte; & une telle guerre contre le Roi d'Arragon ne faisoit pas peur à un Prince qui étoit prêt de la déclarer à un Empereur de Constantinople : il avoit déja plus de cent Galéres, vingt gros Vaisseaux, un nombre infini de Barques &

& de Bâtimens de charge, dix mille chevaux, & une belle Infanterie, qu'il ne falloit plus qu'embarquer.

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

Tout occupé de cet armement, Charles ne pensoit qu'à partir pour aller conquérir Constantinople, l'orsqu'il apprit qu'il avoit perdu la Sicile. Ce fut sur la fin du mois de Mars, une des Fêtes de Pâques, & selon quelques Ecrivains, le Dimanche même de la Résurection qu'arriva cette catastrophe de la conjuration de Prochyte & de ses Insulaires contre les François, appellée *Vêpres Siciliennes*. Elle fut ainsi nommée, parce qu'elle commença par toute l'Isle au son de la cloche, qui appelloit le Peuple à l'Eglise pour chanter Vêpres. Il est étonnant qu'une conspiration générale de tout un Royaume, & dont l'exécution avoit été suspenduë plusieurs années auparavant, ait pû échapper à la connoissance de tant de gens engagés par de grands intérêts à veiller sur un Peuple conquis, mécontent, plaintif & suspect. La haine publique contre les François, l'inconsidération naturelle dont on les accuse, surtout dans la prospérité, eurent part à cet aveuglement; mais on ne peut douter qu'il ne fut un effet de cet esprit de vertige que Dieu envoye à ceux qu'il éleve au-dessus des autres hommes, quand ils

An. de J. C. 1282. & suiv.

abusent de leur pouvoir, pour opprimer ceux qu'il leur a soumis. En moins de deux heures tous les François ou qui étoient en garnison, ou qui s'étoient habitués en Sicile furent massacrés sans pitié. Quelques Historiens ont assûré, que ce cruel massacre commença d'abord dans la Ville de Palerme à l'occasion d'un François nommé *Droguet*. Cet homme qui portoit la débauche jusqu'à l'impudence, se mit en devoir d'insulter à la pudeur d'une femme qu'il voulut dépoüiller sous prétexte qu'elle portoit des armes cachées sous ses habits. C'étoit le Mardi de Pâques, que le Peuple alloit par dévotion visiter l'Eglise du Saint-Esprit qui est à Mont-Réal, à une lieuë de Palerme. Les Habitants irrités de l'effronterie du François se soulevérent & coururent aux armes. Bien-tôt la révolte devint générale. Le sang ruisseloit dans les Villes & dans les campagnes. Herbert d'Orléans Gouverneur de toute l'Isle pour le Roi Charles, retint pour quelque tems par sa présence, & par sa sagesse la Ville de Messine dans le devoir, mais ce calme fut de courte durée. Le respect des Messinois pour leur Gouverneur, & la crainte du nom François ne furent pas d'assés fortes digues contre le torrent de la rébellion. Animés par

l'éxemple des autres Villes, ils chassérent le Gouverneur & la garnison Françoise. Un seul Gentilhomme Proveuçal nommé Guillaume Porcellet, qui commandoit dans Catalafimia fut épargné en considération de sa probité universellement reconnuë, & fut renvoyé dans son Païs. Ce respect pour la vertu dans ce Peuple furieux & agité de la plus violente haine dont on n'avoit jamais oüi parler, est d'autant plus singulier & plus admirable qu'il ne fit pas même grace à l'innocence, & qu'il alla chercher les enfans jusques dans les entrailles des meres qu'on croyoit grosses des François, pour les faire mourir avant qu'ils fussent nés. Ces excês au reste si barbares ne furent pas seulement commis par la populace ; les personnes sacrées soüillérent leurs mains du sang François, comme les autres, & on ne peut lire sans horreur ce qu'écrit un Religieux Sicilien, des inhumanités exercées dans la fureur de cette boucherie, par certaines personnes des plus graves & des plus saintes professions. L'imprudente confiance des François augmentée par la sécurité qu'inspiroit la circonstance de la fête, les ayant tous mis hors d'état de faire aucune résistance, bien-tôt ils furent exterminés, sans qu'il en restât un seul.

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

An. de J. C. 1282. & suiv.

Le Roi de Sicile étoit en Toscane lorsqu'il apprit cette nouvelle, & le Pape Martin IV. y étoit avec lui ; ils furent également consternés d'une avanture si peu attenduë, & Charles laissa échapper des paroles, qui marquoient un trouble indécent dans l'ame d'un grand Conquérant, tant il est vrai que le courage qui suffit pour pousser une grande fortune, ne suffit pas toûjours pour soûtenir une grande adversité. Charles néanmoins rappella le sien, & prit des mésures avec le Pontife pour réduire les Siciliens. Le Pape envoya en Sicile le Cardinal Gérard Bianchi pour tenter les voyes d'accommodement, & fit en même-tems publier une Croisade contre les Rebelles, avec les Indulgences attachées à celles qui se faisoient pour les Saints Lieux. Le Roi cependant dépêcha en Provence où étoit Charles son fils aîné pour l'avertir de ce qui venoit d'arriver, avec ordre de solliciter un prompt secours à la Cour de France pour vanger le sang de tant de François si inhumainement répandu. Ayant pris ces mésures, il fit embarquer sur une partie des Vaisseaux qu'il préparoit pour l'Orient ce qu'il avoit de troupes prêtes, & ayant fait voile en Sicile, il alla assiéger Messine ; il l'attaqua si vivement, que les Messinois craignant les

effets de la juste colére de ce Prince, s'il emportoit leur Ville d'assaut demandérent à capituler, & proposérent des conditions que l'état des affaires de Charles auroient dû lui faire accepter. Le Légat du Pape qui l'accompagnoit, lui conseilloit d'y consentir. Son ressentiment l'emporta sur les conseils de ce Prélat; il rejetta les articles proposés, & résolut de faire un exemple; il en fut lui-même un à la postérité, pour apprendre aux plus grands guerriers à ne pas jetter dans le désespoir un ennemi quelque foible qu'il soit. Les Messinois soûtinrent le siége avec une opiniâtreté invincible. Le Roi d'Arragon averti de ce qui se passoit en Sicile arriva à Palerme avec son armée navale, & y reçut solemnellement la nouvelle Couronne que ses artifices lui avoient acquise. Don Pédre grossit sa flotte des Vaisseaux dont les Siciliens s'étoient rendus maîtres au commencement de la révolte, & qui avoient été destinés pour une nouvelle expédition contre les Grecs. Charles trahi d'ailleurs par plusieurs des siens, fut contraint de lever le siége, de repasser le Phare, & par son retour en Italie, de laisser la Sicile à son ennemi.

AN. DE J.C. 1282. & suiv.

Tout maître du terrain qu'étoit Don Pierre, il n'avoit pas en ses propres for-

An. de J. C. 1275. & suiv.

ces la même confiance que Charles en cela seul au-dessus de lui ; il n'étoit pas sans inquiétude, lersqu'il apprit les puissants secours que Philippe le Hardy Roi de France envoyoit à son adversaire sous la conduite du Duc d'Alençon. De plus, la Sentence d'excommunication prononcée contre lui par le Pape à Monte-fiasconé le neufviéme de Novembre, ses Royaumes mis en interdit, quoiqu'il n'eût pas la conscience assez tendre pour craindre les foudres de Rome, l'union de tant de puissance liguées & conjurées contre lui, ne lui permettoient pas de goûter sans crainte le plaisir d'une conquête qu'il avoit faite avec peu de gloire, & qu'il pouvoit perdre avec beaucoup de honte. Agité de cette pensée, ne pouvant se conserver par la force ce qu'il avoit acquis par l'artifice, il prit la résolution d'employer encore une fois l'artifice pour suppléer à la force. Durant le siége de Messine, ils s'étoient écrit Charles & lui des lettres injurieuses, insultantes & peu dignes de deux grands Rois. On les voit encore à leur honte dans les Recüeils qui en furent faits; peut-être les a-t'on altérées, peut-être en a-t'on augmenté le nombre & fait dire à ces Prices irrités, ce qu'un Autheur mal instruit des bienséances de ce rang

aura pensé conformément à son génie & à son esprit. Mais il est sûr, qu'ils s'écrivirent pour se faire les défis ordinaires entre les guerriers de ce tems-là; on dit que ce fut une ruse suggérée par Prochyte au Roi d'Arragon, pour amuser son ennemi, pendant qu'il envoyoit sa flotte secrettement pour surprendre la sienne. Par le style de ces lettres, Pierre comprit que Charles étoit d'humeur à suspendre les actions de la guerre générale, pour accepter un cartel qu'il lui fit offrir d'un combat particulier, sous prétexte, disoit-il, d'épargner le sang, & de décider la querelle plus justement, au péril de ceux qui prétendoient en profiter, qu'aux dépens de la fortune & de la vie de tant de gens qui n'y pouvoient que perdre. L'ardeur Françoise donna dans ce piége, malgré les rémontrances du Pape, malgré les raisons de politique & de Religion qu'il put alléguer; malgré les anathêmes mêmes dont il menaça de frapper; Charles accepta ce défi captieux. Les Historiens d'Arragon ont même prétendu, que Charles le fit d'abord proposer à son rival par Simon de Léon de l'Ordre des Fréres Précheurs. Quoiqu'il en soit, on convint d'abord que les deux Rois auroient chacun cent hommes avec eux, lesquels combattroient en

AN. DE J. C. 1282. & suiv.

An. de J.C. 1283. & suiv.

champ clos, & que celui des deux partis qui auroit avantage sur l'autre acquéreroit la Sicile à son chef, sans qu'on la lui pût contester; que pour éviter les surprises on combattroit en Païs neutre, & sur les terres d'un Prince assez puissant pour empêcher tous les procédés qui blesseroient la bonne foi, que pour cela l'un & l'autre Roi se rendroit avec sa troupe à Bourdeaux Ville de la domination d'Angleterre, le premier jour de Juillet de l'année 1283, qui fut destiné à ce combat. Il est vrai que le Pape écrivit au Monarque Anglois, pour le conjurer de ne point accorder aux deux Rois, ni la Ville de Bourdeaux, ni aucun autre lieu de son obéïssance; mais ses soins & ses précautions furent inutiles.

L'artifice de l'Arragonnois eut tout l'effet qu'il en prétendoit. Ce défi suspendit la guerre & lui donna le tems d'affermir sa domination en Sicile; il y fit venir la Reine sa femme & l'Infant Jacques son second fils auquel il destinoit ce Royaume, pour gouverner pendant son absence un peuple en réputation d'être changeant. Sous prétexte d'un combat qui picquoit la valeur & qui flattoit la vanité Françoise, il endormit son concurrent, tandis qu'il s'occupoit à lever des troupes, à armer des Vaisseaux & à s'établir

solidement dans sa nouvelle conquête. Toute l'Europe cependant attendoit le jour destiné au plus extraordinaire spectacle que l'on eût vû depuis long-tems. Dês le mois de Mai Bourdeaux fut rempli d'une multitude innombrable de toute sorte d'étrangers, attirés par la curiosité de voir décider d'une maniére jusques-là si peu usitée, de la possession d'un Royaume & de la destinée de deux Rois. Les spectateurs furent trompés. Charles parut à la verité avec cent Cavaliers fort fiers, & passa sur le champ marqué tout le jour assigné au combat, mais Pierre ne s'y fit point voir. Il n'est pas étonnant qu'un ramas de mauvais Auteurs Espagnols, qui semblent n'avoir écrit l'Histoire que pour loüer leur Nation, ayent osé écrire le contraire. Toutes les Nations ont leurs Ecrivains fanfarons, que les honnêtes gens désavouënt, & dont les esprits solides se mocquent. Il en est en France comme ailleurs. Je suis surpris, que Surita Historien équitable & éxact se soit laissé emporter en cette occasion à cette foiblesse de l'esprit National, dont il s'est si bien défendu en d'autres & ait écrit contre le témoignage de tous les contemporains les moins suspects de partialité, que Charles ne comparut point, l'excusant néanmoins sur ce que le Pape

AN. DE J.C. 1283. & suiv.

AN. DE J.C. 1283. & suiv.

lui avoit défendu ſous peine d'anathême un combat contraire aux Loix de l'Egliſe. Mariana, Eſpagnol comme lui, & qui n'eſt pas indifférent pour la gloire de ſa Nation, quand ſans bleſſer les Loix de l'Hiſtoire il trouve occaſion de l'élever, en parle autrement; & voici ſes termes que je traduis éxactement; « le premier de Juillet, qui étoit le jour déſigné pour le combat, Charles avec ſa troupe ſe trouva à Bourdeaux; Pierre Roi d'Arragon ne comparut point. Les Ecrivains François attribuent ce manquement de parole à lâcheté, & diſent que l'Arragonnois n'avoit point eu d'autre intention en faiſant propoſer ce combat, que de gagner du tems pour affermir ſa domination en Sicile, & pour amuſer les François, délicats juſqu'à la ſimplicité ſur le point d'honneur. Nos Hiſtoriens excuſent Pierre ſur ce qu'il fut averti par le Sénéchal de Bourdeaux, de ſe donner de garde des embûches des François; que le Roi de France s'avançoit avec un puiſſant corps d'armée contre lequel il auroit à combattre avec ſes cent Cavaliers; que les ſecours qui venoient de France avoient bien moins de chemin à faire que ceux qui pourroient venir d'Arragon; à quoi ces Hiſtoriens ajoûtent,

„ que l'Arragonnois qui s'étoit rendu à „ Bourdeaux avoit laissé au Sénéchal „ son casque, son bouclier, sa lance & „ son épée, pour faire foi qu'il s'étoit ren- „ du au lieu du combat dans le tems mar- „ qué ; après quoi ayant pris la poste il „ s'étoit retiré en Biscaye, la plus pro- „ che frontiére d'Espagne. „ Ainsi parle cet Escrivain Espagnol, supposant avec toute l'Histoire la comparition de Charles, & le manquement de parole de Pierre. Il laisse seulement à douter de la maniére & du motif. Je dis ceci précisément pour la verité de l'Histoire, fort éloigné de faire un honneur au célébre Charles d'Anjou d'avoir comparu sur une scéne où un Roi Chrétien, un grand Roi, un Conquérant si renommé ne pouvoit faire qu'un mauvais personnage. De pareils combats ne conviennent qu'à des avanturiers qui ont lû les Amadis, & non à des Princes qui marchent sur les pas des Aléxandres & des Césars. Je ne suis point aussi de ceux qui attribuent au défaut de courage le subterfuge du Roi d'Arragon; c'étoit un Prince belliqueux, & dont la valeur éprouvée ne peut donner lieu à un tel reproche, que le vulguaire de nos Historiens lui a fait fort mal-à-propos. Il est blâmable de s'être servi d'une supercherie si peu digne d'un Roi

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

AN. DE J.C. 1283. & suiv.

pour supplanter son ennemi, mais Charles ne l'est guéres moins d'avoir donné si imprudemment, & contre les rémontrances d'un grand Pape, aussi respectable par la sagesse de sa politique, que par sa piété & par sa Religion, dans le piége que lui tendit un homme dont il avoit éprouvé la mauvaise foi. Cette faute lui fit perdre la Sicile, qu'il auroit pû reconquérir s'il ne se fût point laissé séduire par l'appas d'une fausse gloire, qui ne pouvoit rien ajoûter à l'éclat de celle qu'il avoit acquise en tant de combats, & par tant de victoires. Pierre au contraire en la méprisant avec l'avantage de commettre un crime de moins, recüeillit ce fruit de sa perfidie, de s'affermir dans la possession de la Couronne contestée, & d'avoir mis son concurrent hors d'état de la lui enlever. Ainsi Dieu pour des desseins qui nous sont cachés punit certains pechés par eux-mêmes, & permet que d'autres soient heureux, si l'on peut appeller bonheur une prospérité passagére, qui est bien souvent un effet de la plus vive colére du Ciel. Les longues guerres que ce Prince d'une ambition démesurée, & ne ménageant rien pour la satisfaire, attira sur ses Etats; l'embarras & l'agitation de sa vie; sa mort prématurée & troublée de remords; les sémences de division qu'il

laiſſa dans ſa propre famille, dont cette conquête même qu'il avoit faite par tant de crimes, fut ſouvent le ſujet funeſte, ſont un éxemple qui doit apprendre aux Souverains, que l'accroiſſement de leur Empire & de leur puiſſance eſt une proſpérité plus à craindre que la plus mauvaiſe fortune quand il n'eſt pas le fruit de leur vertu. L'Hiſtoire de Don Sanche Prince de Caſtille & celle de ſa poſtérité eſt une autre preuve de cette maxime qui en confirme la verité.

AN. DE J. C. 1283. & ſuiv.

Cet ambitieux uſurpateur d'un droit qui ne lui appartenoit pas, pouſſa le deſir de regner juſqu'à dépoüiller ſon propre pere de ce qui lui étoit reſté, de pouvoir & d'autorité, aprês l'avoir obligé contre les Loix à le déclarer ſon ſucceſſeur ; il n'avoit employé d'abord que la ſoupleſſe & l'artifice pour ſe rendre maître du Gouvernement, & cette voye lui avoit réüſſi tandis qu'il avoit ſçû cacher ſon deſſein au Roi ſon pere ; mais le vieillard enfin s'apperçût où viſoit l'ambition du jeune Prince, & réſolut enfin d'en arrêter le cours : il n'étoit plus tems ; de quelque adreſſe dont il uſât pour couvrir ſes démarches, Don Sanche étoit trop bien ſervi, & s'étoit fait un trop grand nombre de créatures, pour rien ignorer ni des intrigues, ni des intentions du vieux

An. de J. C. 1283. & suiv.

Roi. Alphonse avoit enfin reconnu qu'en laissant tout faire à Don Sanche, il tomboit insensiblement dans un mépris, qui le faisoit regarder de ses Sujets comme un Roi inutile à l'Etat & à la fortune de ses serviteurs. Pour se relever de cet opprobre, il renouvella la guerre contre les Maures, qui depuis la tréve expirée, s'étoient servi de l'occasion que leur en donnoit l'embarras où les Castillans se trouvoient dans la contestation mûë par Don Sanche, pour la succession à la Couronne. Ces Infidéles avoient fait des hostilités & remporté quelque avantage; Don Sanche les avoit réprimés, depuis qu'il avoit été déclaré Prince, & ils n'entreprenoient plus rien. Alphonse voulut les pousser & les attaquer en personne, & comme son dessein étoit de rétablir parlà son crédit, pour ôter ensuite à Don Sanche celui qu'il lui avoit donné, & le dépoüiller du droit injuste qu'il lui avoit laissé usurpèr sur ses neveux de la Cerda; il envoya au Roi de France Frédule Evêque d'Oviédo François de Nation en qualité d'Amba ssadeur, avec des instructions secrettes pour traiter cette affaire. Mais il falloit un prétexte pour colorer le motif de cette Ambassade, & empêcher que l'Infant ne le pût pénétrer. Alphonse fit donc courir le bruit, que la

commiſſion de Frédule ſe réduiſoit à faire agir Philippe pour obtenir l'indulgence de la Croiſade contre les Maures; mais le but de la députation étoit de concerter avec le Roi de France, ſur les moyens qu'il convenoit de prendre pour mettre en liberté les enfans du feu Prince Ferdinand de la Cerda, ſoit qu'Alphonſe fût véritablement touché du malheur de ſes petits-fils, ſoit qu'il y fût porté par la haine qui l'animoit contre Don Sanche. Quelque ſoin que le Roi prît de cacher ſes intentions, on ne ſçait pas par qui le Prince de Caſtille apprit le ſecret de cette négociation; mais il en fut bien-tôt informé, & pendant que le Roi ſon pere prenoit de mauvaiſes méſures pour pouſſer les Maures, il en prit de trop bonnes pour le détrôner.

An. de J.C. 1283. & ſuiv.

Alphonſe étoit entré avec ſon armée ſur les terres du Roi de Grenade, & y avoit jetté aſſez de terreur, pour obliger le Prince Maure à faire des offres pour avoir la paix. Il avoit conſenti à donner la troiſiéme partie des deniers qu'il retiroit de ſon Royaume pour tribut au Roi de Caſtille, & ce Prince l'avoit rejetté. Cependant comme il avoit beſoin d'argent pour remplir ſon tréſor épuiſé, il avoit fait battre de mauvaiſe monnoye, à laquelle il avoit donné la même valeur

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

qu'à la bonne : l'altération & le changement des monnoyes est rarement un bon remede aux nécessités d'un Etat. Alphonse l'éprouva en cette occasion, les Peuples en murmurérent hautement, & il fut facile à Don Sanche, attentif à tout pour détruire son pere, de les faire passer du murmure à la révolte. S'étant donc retiré à Cordouë il leva le masque, & ne pensa plus qu'à fortifier son parti dêja plus redoutable que celui du Roi son pere. Il étoit sûr du peuple mécontent de l'altération des monnoyes. Il souleva par les intrigues de l'Infant Don Jean l'un de ses fréres, les Grands de Castille & de Léon ; il gagna le Roi de Grenade en concluant avec lui le Traité que son pere avoit refusé ; il fit entrer dans ses intérêts Denys Roi de Portugal, qui venoit d'épouser dans la Ville de Tronçoso la fille du Roi d'Arragon son ami, l'Infante Elisabeth que ses vertus ont fait mettre depuis au nombre des Saints. Il épousa lui-même Marie fille d'Alphonse de Castille, Seigneur de Molina son oncle sans égard à la parenté, n'envisageant dans ce mariage que la femme qui lui plaisoit, & le beau-pere qui lui étoit utile.

Le Roi de Castille vit croître cette puissance ouvertement opposée à la sienne, avec une conspiration qui lui en fit

craindre les ſuites; il convoqua ſes Etats à Toléde, ou pour trouver les moyens de détruire ce parti, ou pour tenter des voyes d'accommodement. Trop peu de gens ſe rendirent à cette Aſſemblée pour rien entreprendre de conſidérable. Pendant que le Roi tenoit les Etats à Toléde, le Prince Don Sanche les tenoit de ſon côté à Vailladolid, où ils les avoit convoqués de ſon autorité propre. Les Grands s'y étoient rendus en foule; & la Cour de Don Sanche étoit auſſi groſſe que celle d'Alphonſe étoit déſerte. L'Aſſemblée de Vailladolid porta ſans ménagement l'inſolence & la révolte à l'extrémité. Tout s'y paſſa an gré des Grands, que Don Sanche s'étoit attachés à force de bienfaits & de promeſſes qui ne lui coûtoient rien. On lui déféra toute l'autorité; on alla même juſqu'à le proclamer Roi; & quoiqu'il fît voir un reſte de modération qui l'empêcha d'accepter ce titre, peut-être, comme dit l'Hiſtorien d'Eſpagne, pour augmenter l'empreſſement de ceux qui l'exhortoient à le prendre, il ſouffrit que ſon oncle Don Manuel au nom des Etats & au ſien, déclarât le Roi Don Alphonſe déchû de la Couronne, & les Peuples dégagés du ſerment de fidélité.

AN. DE J. C. 1283. & ſuiv.

Don Sanche revêtu de la ſouveraine

An. de J. C. 1283. & suiv. autorité, nomma des Gouverneurs & des Magiſtrats, & envahiſſant tous les droits de la Puiſſance Royale, il ne fit que trop voir que ce n'étoit point par un principe de modeſtie qu'il refuſoit le nom de Roi.

Ainſi étoient venus à leurs fins par des voyes à peu près ſemblables Pierre le Grand Roi d'Arragon, & Sanche le Brave Prince de Caſtille; ce ſont les ſurnoms qu'on leur donne, & qu'ils auroient mérité, ſi Pierre eût acquis ſa grandeur par des voyes moins ſanglantes & plus droites, & ſi parmi les actions qui firent renommer la valeur de Sanche, on avoit pu retrancher celles qu'il fit pour détrôner ſon pere; mais pour être parvenus où ils déſiroient, bien-tôt ces Princes reconnurent qu'ils n'étoient pas à bout de leurs travaux, & qu'il leur en coûteroit encore plus pour ſe maintenir en poſſeſſion des Couronnes qu'ils avoient acquiſes, qu'il ne leur en avoit coûté pour les acquérir.

Le vieux Roi de Caſtille abandonné de ſa famille & de ſes Sujets, dépêcha des Ambaſſadeurs à Aben-Joſeph Roi de Maroc, le pria de l'aſſiſter d'hommes, & pour en obtenir de l'argent il lui envoya ſa Couronne en gage des ſommes qu'il lui demandoit. Il écrivit en même-tems à Don Alphonſe de Guſman ſon ſu-

jet, Seigneur de San-Lucar, qui avoit encouru sa disgrace pour des raisons dont l'Histoire ne nous a point instruits. Ce Seigneur s'étoit réfugié en Afrique, & étoit en grand credit auprès du Roi Maure. Alphonse le pria d'oublier le passé, & d'employer ses bons offices auprès du Prince Mahométan qu'il servoit, pour le secours de son Roi naturel. Gusman en usa en homme généreux, & le Monarque Africain ne le fut pas moins. Il passa en personne à Algézire, & le Castillan s'étant avancé jusqu'à Zahara sur les confins de Grenade pour aller s'aboucher avec lui, l'Africain le reçut avec des témoignages de considération & de respect, qu'on n'eût pas dû attendre d'un Prince Mahométan odieux. Comme le lieu de la conférence étoit de la domination Sarasine, Aben-Joseph en fit les honneurs, il donna la premiére place à Alphonse, & ce Prince s'excusant de la prendre, „ elle vous est dûë, dit le Maure, la longue suite des Rois dont vous êtes issu, „ ne me permet pas de prétendre de m'asseoir au-dessus de vous. Au reste, „ ajoûta-t'il, ne pensez pas que je fasse „ pour vous, quand vous serez heureux, „ ce que je fais dans votre malheur; je „ suis Mahemétan & vous Chrétien; ma „ Religion m'oblige à être votre ennemi;

AN. DE J.C. 1283. & suiv.

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

„ je le redeviendrai quand vous n'en aurez plus d'autre ; l'indigne procédé de votre fils m'unit aujourd'hui avec vous en faveur des droits communs de la nature. Je vous aiderai avec zéle à punir un enfant ingrat, qui vous doit la vie, & qui vous ôte la Couronne. „

Ce procédé honnête & droit, & ce mélange de sentimens vertueux & fiers tout ensemble, ne déplut pas à un Roi Philosophe ; aprês qu'Alphonse eût répondu aux civilités du Mahométan, on tint conseil sur les affaires, & l'on forma un plan de campagne. On convint que la premiére action seroit le siége de Cordouë, qui s'étoit déclarée pour le Prince Don Sanche, quoique cette ville Capitale du Païs fût demeurée fidele au Roi de Castille. Cette entreprise ne réüssit pas. Cordouë fut bien défenduë par Don Sanche & par la valeur de ses habitants. Les deux Rois levérent le siége de cette Ville aprês trois semaines d'attaques inutiles, & leur campagne se termina à quelques courses sur les terres de Castille, où ils firent un butin considérable, dont le soldat seul profita. Leur séparation fut plus brusque qu'on n'auroit dû l'attendre, de la maniére dont avoit commencé leur union. Alphonse étant entré en défiance

qu'Aben-Joseph avoit dessein de se saisir de sa personne, se déroba de lui secrettement & se retira à Séville. Le Maure choqué de ce procédé, & encore plus d'avoir été soupçonné de perfidie par le Castillan, repassa la mer avec ses troupes; il eut pourtant la générosité de renvoyer en passant à Alphonse mille Cavaliers Espagnols, qui sous la conduite de Don Fernand Ponce, étoient depuis quelque tems à sa solde. Le Roi de Castille en tira un service considérable. Ce petit corps mit en déroute sous les murs même de Cordouë dix mille hommes de l'armée du Prince Don Sanche, qui en fut notablement affoiblie. Aprês avoir humilié le parti rebelle, Alphonse le voulut rendre odieux par une Sentence d'exhérédation qu'il prononça contre son fils en présence de plusieurs Grands, & de tout le Peuple de Séville, avec des cérémonies & des circonstances qui firent frémir tous les assistans. Il le déclara convaincu d'avoir conspiré contre sa personne, d'avoir séduit les Peuples, excité la révolte, violé tous les droits divins & humains, par le complot d'un parricide inoüi; il le priva no-seulement de l'héritage de la Couronne de Castille, mais de tous autres biens, dignités, prérogatives & honneurs, comme sujet re-

An. de J. C. 1283. & suiv.

An. de J. C. 1283. & suiv.

belle & criminel de leze-Majesté au premier chef, lui donnant sa malédiction comme à un enfant impie & dénaturé. On voit tout au long cette Sentence dans les Annales de Surita. Don Sanche en apprit le contenu sans faire paroître beaucoup d'émotion. Il s'étoit fait une habitude de parler toûjours respectueusement & avec modération du Roi son pere. Il ne changea ni de langage, ni aussi de maniére d'agir. Il méprisa ces imprécations comme les efforts impuissants d'un pere affoibli par l'âge, & renouvella son alliance avec le Roi de Grenade. Ainsi la guerre continua. Le Roi de Maroc passa encore une fois en Espagne à la sollicitation d'Alphonse, & malgré les mécontentemens de la campagne précédente, il lui amena l'été suivant un nouveau secours. Cette seconde jonction du Castillan avec le Monarque Infidéle ne lui fut guéres plus utile que la premiére; il en tira néanmoins cet avantage, que faisant traîner la guerre en longueur, & qu'empêchant qu'il ne fût opprimé, il eut le tems de gagner le Pape Martin IV. & de le rendre favorable à sa cause. Le Pontife y avoit procédé lentement, & s'étoit contenté d'abord d'exhorter les Evêques du Païs à s'entremettre pour procurer la paix entre le pere & le fils. Mais enfin

l'affaire ne finissant point, le crime d'un fils rebelle qui vouloit détrôner son pere lui parut digne de l'anathême; il excommunia ses partisans & mit leurs terres en interdit. Ces foudres lancés causérent une étrange révolution dans le Royaume, malgré les oppositions de l'Infant, qui menaçoit de faire mourir les Commissaires du Saint Siége s'ils tomboient entre ses mains. Cependant le Pape pressa les Rois de France, d'Angleterre & de Portugal de secourir un pere opprimé par son fils, & de faire cesser un scandale, qui exposoit le nom Chrétien au mépris des Nations Infidéles. L'autorité Pontificale dans une cause qui regardoit les mœurs, prévalut beaucoup sur l'esprit des Peuples, & plusieurs Grands même du mauvais parti n'y furent pas constans. Parmi les fréres du Roi, Don Pedre y fut retenu par l'espérance qu'on lui donna de le faire Roi de Murcie, mais Don Juan le quitta hautement pour prendre celui où l'appelloit son devoir. Ce commencement de révolution embarrassa d'autant plus Don Sanche, que Philippe le Bel nouvellement Roi de Navarre fit valoir ses préntions sur certaines terres autrefois envahies par la Castille. Il poursuivit son droit les armes à la main, & porta la terreur jusqu'aux portes

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

A N. DE J. C. 1283. & suiv.

de Tolède, pendant que Don Juan Nugnés de Lara, Seigneur d'Albarazin partisan des La Cerda ravageoit les environs d'Osma, de Calahorra, de Siguença, & des autres Places voisines.

Le secours du Roi d'Arragon eût été nécessaire à Don Sanche dans cette conjoncture fâcheuse; mais ce Prince s'étoit fait trop d'affaires à lui-même pour vaquer à celles d'autrui. Il s'étoit retiré dans son Païs, où par un Gouvernement peu conforme aux Loix & aux priviléges de la Nation, il avoit ligué les Grands contre lui, & fait naître cette confédération entre eux qu'ils appellérent l'*Union*, pour rétablir les anciennes bornes données à la Pussance Royale, en faisant revivre les loix primitives de la Nation, qu'ils nommoient les maximes fondamentales de l'Etat. Jacques son pere avoit commencé à leur donner de fâcheuses atteintes; Pierre étoit allé plus loin que lui; mais il éprouva qu'il est dangereux aux Princes de pousser l'autorité Souveraine jusqu'à la puissance arbitraire, & qu'il arrive des conjonctures où les Sujets s'en font un droit de porter le privilége jusqu'à l'indépendance. Les Arragonnois d'un côté & les Catalans à leur éxemple, entreprirent de soumettre leurs Souverains aux Loix, que ce qu'on

qu'on appelle en Arragon les anciens *Fores* imposent aux Rois comme aux Sujets; il n'obmit rién pour parer ce coup. Il assembla les Etats du Royaume, & les transféra diverses fois d'une Ville à l'autre; mais plus l'affaire traînoit en longueur, plus le Conseil de l'Union s'opiniâtroit à ne rien relâcher des droits prétendus dont le Peuple aimoit à se flatter. Don Pédre représenta plus d'une fois aux Etats, que c'étoit mal prendre leur tems pour remuer ces questions capables de causer une guerre civile, tandis qu'il en avoit une étrangére à soûtenir, où de grandes Puissances liguées armoient de toutes parts contre lui & contre eux. La raison qu'ils lui apportoient pour les faire désister de leurs poursuites, étoit celle qui les engageoit à pousser plus vivement. Ils en vinrent aux derniéres ménaces; nul homme n'étoit moins d'humeur à plier que ce Prince dur & hautain s'il en fut jamais; mais que ne fait-on point lorsqu'on est forcé par la nécessité. Pressé de la guerre étrangére, il accorda tout pour en éviter une civile: par cette condescendance il réünit ses Sujets, pour soûtenir avec honneur les efforts des ennemis du dehors; mais sa postérité sentit long-tems la playe faite à l'autorité Royale, par

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

l'imprudence qu'il avoit euë d'en user sans modération. L'Union poussa son entreprise jusqu'à disputer aux Rois le droit de choisir les Officiers de leur Maison; & ce fut-là durant plusieurs regnes entre le Prince & les Sujets une semence de discorde, qui produisit de tems en tems de fâcheux troubles dans l'Etat.

Pierre eut à peine le loisir de sortir de cet embarras pour se mettre en état de résister au grand nombre d'ennemis conjurés unanimement à sa perte qui lui alloient tomber sur les bras. Le Roi de Sicile passant en France pour le combat dont j'ai parlé, avoit rappellé de Provence le Prince de Salerne son fils en Italie pour tenir sa place. Il y repassoit pour continuer la guerre contre la Sicile, pendant que d'un autre côté Philippe Roi de France se préparoit à la porter en Arragon même. Le Pape avoit solemnellement excommunié Don Pierre à Civita-Vechia, il avoit mis ses Royaumes en interdit; déclaré ce Prince déchû de toute dignité Royale, & donné ses Etats à Charles fils de France Comte de Valois, auquel dês ce tems-là l'on fit prendre le titre de Roi d'Arragon. La Navarre suivant alors tous les mouvemens de la France entra dans le même parti. Pierre trouva des ennemis jusques dans sa pro-

pre famille. Jacques Roi de Majorque son frére se plaignoit de lui, & ce n'étoit pas sans sujet. La vaste ambition de l'Arragonnois ne respectoit pas même les liens de la nature & du sang, quand il étoit question d'étendre un Empire toûjours trop petit pour un homme sans modération. Jacques embrassa donc le parti François, & se rendit auprês de Philippe. Pierre vit élever cet orage avec beaucoup d'intrépidité & une grande présence d'esprit; il appella du Pape au Pape même, agissant dans les vûës de Pere & de Pasteur commun; il faisoit quelque fond sur l'intérêt que devoit prendre l'Empereur Rodolphe à une querelle où les Gibelins attachés à la faction Impériale étoient menacés d'oppression par les Guelphes partisans des Papes. Il en attendoit du secours, & n'en reçut que des paroles. Il ne se découragea pas pour cela, il envoya ses ordres en Sicile à la Reine & à l'Infant Don Jacques son second fils qui y commandoient, pour soûtenir la guerre que le Roi Charles & le Prince de Salerne y alloient porter. De son côté, pour se disposer en Arragon à repousser l'irruption des François, Pierre munit ses Places, & leva des troupes, qu'il prit soin de discipliner.

AN. DE J. C. 1283. & suiv.

Les actions commencérent plûtôt en

AN. DE J.C. 1283. & suiv.

Italie qu'en Espagne, & par l'imprudence du Prince de Salerne Charles surnommé le Boiteux, elles furent d'abord si heureuses au parti Arragonnois, que celui de France ne s'en put bien relever. Charles d'Anjou avoit ordonné au Prince son fils, d'éviter tout combat par mer & par terre jusqu'à ce qu'il se fût joint à lui. Malgré cette défense, le Prince ne put soûtenir les insultes que l'Amiral de la flotte Arragonnoise lui alla faire jusques dans Naples pour l'attirer dans le piége qu'il lui tendoit, & se fit un point d'honneur d'accepter le combat. Roger Lauria, c'est le nom de cet Amiral si fameux, fut le plus grand homme de mer de son tems. On le dit Calabrois de naissance, & qu'il ne s'étoit donné au Roi d'Arragon, que parce que Charles lui avoit préféré un Génois qui lui étoit fort inférieur en expérience & en valeur, tant il est de conséquence aux Rois de ne pas donner à la faveur, ce qu'il importe à l'Etat qu'ils donnent au mérite. Le Prince de Salerne contre les avis des personnes sages qui composoient son Conseil, livra la bataille, fut défait, abandonné de la plûpart de ses Italiens, & mal servi par ceux-mêmes qui paroissoient les plus zélés pour sa gloire, gens pour la plûpart peu expérimentés aux combats de

mer. On s'attacha à son Vaisseau ; on le fit percer par des plongeurs ; le Prince combattit jusqu'à la fin avec un courage digne de son sang, mais enfin il fut obligé de céder à sa mauvaise fortune ; il fut pris, mené à Messine, où les Siciliens toûjours furieux firent brûler ou égorger inhumainement les François pris avec lui, & le condamnérent à subir le même supplice, que son pere Charles d'Anjou avoit autrefois fait endurer au jeune Conradin ; grand éxemple aux Vainqueurs d'user modérément de leurs victoires, & d'éxercer contre les vaincus une clémence dont le sort des armes toûjours incertain & toûjours changeant peut les mettre en état d'avoir besoin. La sagesse de Constance Reine d'Arragon sauva le Prince de Saletne ; elle empêcha l'exécution de l'Arrêt, disant qu'une affaire de cette importance ne devoit pas être décidée sans l'ordre du Roi son mari. Outre que le Roi de Sicile avoit encore entre les mains une sœur de cette Princesse qui auroit pû servir de représailles, & donner occasion de perpétuer entre les deux Maisons rivales ces exécutions sanglantes d'un éxemple si pernicieux entre les Rois. Quelques Historiens attribuent à la piété de cette Reine ce que d'autres n'ont raconté que comme un effet de sa

AN. DE J. C. 1238. & suiv.

An. de J. C. 1283. & suiv. prudence & de sa modération ; ceux-ci disent que la Sentence du Prince de Salerne étoit prononcée, & que le Vendredi destiné à cette action tragique, Constance lui envoya annoncer de se préparer à la mort ; à quoi le Prince de Salerne ayant répondu qu'il étoit tout prêt, & qu'il se tenoit heureux de mourir le même jour que le Sauveur du monde étoit mort pour lui ; la Reine touchée d'une réponse si Chrétienne lui avoit fait dire, qu'il lui apprenoit à profiter de l'occasion de lui pardonner ce jour-là même pour l'amour du même Sauveur. Quoiqu'il en soit de cette circonstance dont le silence des Auteurs du tems les plus sûrs & les plus éxacts donne grand sujet de douter, Constance fit secrettement tirer de prison le Prince de Salerne, & l'envoya en Arragon où il fut soigneusement gardé.

Le parti Arragonnois profita d'autant plus de cette victoire, que Charles d'Anjou survécut trop peu de tems à sa disgrace, pour avoir le loisir de la réparer, il arriva à Caiette trois jours aprês, où il amenoit de Provence vingt Galéres, & des troupes Françoises. Il ressentit vivement la perte qu'il venoit de faire, & la précipitation de son fils. Quand on lui annonça qu'il étoit pris, « que n'est-il

„ mort, répondit-il dans le premier mou- AN. DE
„ vement de sa colére ; il ne méritoit que J. C.
„ trop de périr en punition de sa déso- 1284.
„ béïssance. „ Puis ayant rappellé son & suiv.
courage, “ Allez, dit-il à ceux qui étoient
„ presents, vous avez plus de sujet en
„ cette occasion de vous conjoüir avec
„ moi que de me plaindre : nous avons
„ perdu un clerc qui nous embarrassoit,
„ & qui n'étoit propre qu'à rallentir la
„ valeur de nos soldats. „ Comme les Arragonnois avoient fait une descente, & s'étoient saisis de quelques postes dans le continent du Royaume, il étoit à craindre que les Villes situées sur la côte, ne suivissent la Loi du nouveau Conquérant. Pour les contenir dans le devoir, Charles parcourut les Provinces ; mais tandis qu'il faisoit faire des préparatifs pour passer en Sicile, il fut attàqué à Foggia dans la Poüille de la maladie dont il mourut. Il se prépara au dernier passage avec toute la piété d'un bon Chrétien ; il reçut les Sacremens de l'Eglise, & quand on lui apporta le Viatique, animant sa foi & sa confiance : “ Je vous conjure,
„ Seigneur, s'écria-t'il, d'avoir pitié de
„ mon ame, comme je crois que vous
„ êtes mon Sauveur, & de me pardonner
„ mes pechés. Vous sçavez, ô mon Dieu,
„ que j'ai entrepris la conquête de Sicile

AN. DE J. C. 1284. & su.

„ plus pour l'honneur & les avantages de „ l'Eglise, que pour les miens propres. „ Il mourut le septiéme de Janvier de l'année 1285, dans la soixante & sixiéme de son âge, la vingtiéme de son regne dans l'une & l'autre Sicile, & la huitiéme depuis qu'il eut pris le titre de Roi de Jerusalem, en vertu de la cession que lui en avoit faite Marie Princesse d'Antioche, héritiére titulaire de cette Couronne.

Charles d'Anjou malgré les malheurs des derniéres années de sa vie, a conservé dans l'Histoire le surnom de Grand, que peu de Rois ont en effet porté plus justement que lui, ses qualités Royales; ses hauts faits d'armes, la conquête de deux Royaumes, presque toute l'Italie soumise à ses Loix par l'ascendant qu'il avoit pris sur tous les Etats qui la composent; sans pourtant jamais donner atteinte aux prérogatives du saint Siége, dont tous les Papes, excepté un seul que son ambition lui rendit contraire, le reconnurent pour défenseur, & qu'il délivra en effet du danger où étoit la Thiarre de subir le joug de l'Empire, sous les Princes de la Maison de Suaube, les Royaumes de Naples & de Hongrie où sa postérité regna si long-tems, sont des vestiges de sa grandeur, que quelques fautes, & quel-

ques pertes que l'on doit plûtôt attribuer à ses Ministres & à ses Officiers qu'à lui, n'ont pû effacer dans l'Histoire, & que ses ennemis même ont reconnus par des éloges qui ne peuvent être suspects. Le Pape qui lui fut si opposé disoit, qu'il avoit joint en sa personne toutes les bonnes qualités de la Maison de France & de Castille. Les Historiens Grecs l'ont appellé le plus grand Monarque de son tems, & un d'entre eux a rapporté, que Michel Paléologue avoit coûtume de dire, que Charles auroit conquis la Gréce si elle eût eu un autre Empereur, & que lui auroit pû conquérir l'Italie, si elle n'eût été défenduë par un tel Roi; aussi Villani sincére Historien, & qui le connoissoit à fond, ne fait point difficulté de dire, que c'étoit le Prince le plus redouté, le plus courageux, & du meilleur sens, qu'eût produit la Maison de France depuis Charlemagne. Le Pape ne lui survécut guéres, & ce fut une nouvelle disgrace pour l'infortunée Maison d'Anjou, dont le Chef étoit prisonnier, mais qui fut néanmoins réparée par l'éxaltation d'Honoré IV. de la Famille des Savelli, qui ne fut pas moins favorable au parti François en Italie, que l'avoit été son prédécesseur.

AN. DE J. C. 1284. & suiv.

Ce Pape avoit d'abord pris les voyes

An de J. C. 1284. & suiv. de négociation & de douceur pour amener l'Arragonnois à quelque accommodement tolérable, mais ce Roi fier de ses succês rejetta les propositions qu'on lui avoit faites. Le Pontife indigné renouvella les censures portées contre Pierre. Avant lui le Pape Martin s'étant joint au Roi de France & à Marie de Hongrie veuve de Charles, pour conserver l'Italie au Roi captif, avoit établi un Légat à Naples, en même tems que le Roi de France y envoyoit Robert Comte d'Artois. Honoré suivit les traces de son prédécesseur, & mit tout en œuvre pour arrêter les progrês que la mort de Charles & la captivité de son fils faisoient espérer à leurs ennemis.

Deux choses purent contribuer à rendre le Roi d'Arragon si entier ; la prise d'Albarazin d'un côté, Place jusques-là tant de fois inutilement attaquée par les Castillans & les Arragonnois, dont il chassa Don Jean Nugnés de Lara, & qu'il donna pour appanage avec les Villes d'Algézire & de Liria dans le Royaume de Valence, à Ferdinand son fils naturel. De l'autre la possession paisible de la Couronne de Castille étoit échuë à son ami Don Sanche par la mort d'Alphonse son pere, qui dans le tems que son parti commençoit à se relever & à contreba-

lancer la faction contraire, étoit mort à Séville l'année précédente Prince três-prudent dit Mariana, s'il eût pû l'être pour lui-même; c'est-à-dire três-imprudent, puisqu'il péchoit contre l'usage le plus essentiel de la prudence. On lui reproche un mot impie, en punition duquel il est vrai-semblable, que Dieu confondit les grands projets qu'il fit pour son aggrandissement. Car on rapporte qu'il lui échappa de dire un jour en s'entretenant des ouvrages du Créateur, sur-tout de la composition du corps humain, que s'il eût été du Conseil de Dieu, quand il voulut former le monde, bien des choses en auroient été mieux ordonnées. Il ne paroît pas néanmoins que jamais ce Roi ait été Athée, & je crois qu'on doit moins attribuer à l'esprit d'irréligion un discours si mal digeré, qu'à la vanité inconsiderée de cet esprit faussement philosophe, qui se fait honneur d'une liberté de sentimens & de paroles, qu'il porte jusques dans les choses saintes. Il mourut Chrétiennement à Séville le vingt-uniéme d'Août de l'année 1284. Aprês avoir reçu les derniers Sacremens, il ordonna que son corps fût porté à Jerusalem pour être inhumé au Calvaire.

An. de J.C. 1284. & suiv.

Si le Roi d'Arragon tira quelque avantage de la prise d'Albarazin, pour mettre

ses troupes en haleine, il en tira peu de l'avénement de son ami à la Couronne.

An de J. C. 1285. & suiv.

Un testament du Roi Alphonse où il déclaroit ucceſſivement héritiers de la Castille ses deux petits fils Alphonse & Ferdinand de La Cerda, ausquels il substituoit Philippe Roi de France petit-fils de Blanche, & une donation qu'il avoit faite de la Murcie à l'Infant Don Diegue, de Séville & de Badajoz à Don Juan deux de ses cadets avec le titre de Royaumes feudataires de celui de Castille, donnérent un nouvel embarras à Don Sanche, & l'avoient dêja forcé à faire des démarches secrettes pour gagner Philippe & pour se reconcilier avec lui. Ainsi Pierre se trouva seul à soûtenir toute la puissance du Roi de France & de ses Alliés. Il y résista en Prince courageux, mais il eut besoin pour n'y pas succomber que la fortune s'en mêlât.

Ce fut au mois de Mai de l'année 1285, que Philippe s'étant rendu à Narbonne, entra dans le Comté de Roussillo à la tête de cent mille hommes, accompagné du Cardinal Gervais Légat du Pape, du Roi de Navarre le fils aîné de Philippe, du Comte de Valois son cadet, portant le titre de Roi d'Arragon, & de Don Jacques Roi des Baléares. On attaqua d'abord Perpignan afin d'em-

pêcher par cette diverſion, que Pierre ne réünît toutes ſes forces du côté d'Italie. AN. DE J. C. 1285. & ſuiv.
La priſe de cette Ville ne coûta que peu d'efforts au Vainqueur. Les Habitans ſe rendirent de leur plein gré, aprês avoir attendu inutilement, que le Roi leur maître ſe mît en état de les ſecourir. Ce Prince avoit abandonné le Rouſſillon pour garder plus facilement les avenuës des Pyrenées, & ne pas affoiblir ſon armée s'il la partageoit en trop d'endroits ; il avoit tellement occupé les défilés de ces montagnes, qu'il y eût long-tems arrêté les Rois confédérés, ſi un Seigneur qu'ils avoient épargné dans une petite Place nommée Génova enlevée de force, où ils avoient fait faire main-baſſe ſur les Habitants opiniâtrés à ſoûtenir témérairement le ſiége, ne les eût guidés par des routes que peu d'autres que lui connoiſſoient. Le gros de l'armée ennemie étoit campée au pié des Monts du côté qui regarde l'Eſpagne. La ſurpriſe y fut grande quand on apperçut ſur le ſommet les troupes Françoiſes, prêtes à deſcendre & à attaquer. On prit l'épouvante, & on ſe retira avec le moins de déſordre qu'on put. Ainſi la plaine demeura ouverte ; les Rois y entrérent ſans obſtacle, & s'avancérent dans le Lampourdan juſqu'à la vûë d'Ampurias. Ils ne tardérent pas à ſe

An. de J. C. 1285. & suiv.

rendre maîtres de Péraltas, de Figuéras & de tous les Forts qui étoient entre eux, & Gironne Place forte & de grande importance, par où ils avoient résolu de commencer la conquête. Don Raymond Vicomte de Cardonne s'y défendit avec vigueur ; & dêja le siége avoit duré l'espace de prês de trois mois, sans que l'on parlât de se rendre, lorsqu'un événement heureux aux François lui ôta tout espoir de secours, & l'obligea de capituler.

Le Roi de France avoit à Roze une flotte de six vingt Vaisseaux, qui s'étant saisie de ce Port, fournissoit des vivres à l'armée de terre. Le Monarque Arragonnois ne se voyant pas en état de donner bataille, avoit mis toute son espérance à couper les vivres aux François. Ayant appris qu'il leur en venoit un convoy considérable, il résolut de l'attaquer & voulut être de la partie, parce que c'étoit pour lui un coup décisif. Il s'étoit mis en embuscade avec deux mille hommes de pié, & environ cinq cens chevaux dans un lieu avantageux, lorsque le Connêtable de France Raoul de Nesle & le Maréchal d'Harcourt, qui l'avoient appris par leurs espions, lui tombérent inopinément sur les bras. Le combat fut rude & sanglant. Les François n'étoient qu'au nombre de cinq cents, le

Connêtable & le Maréchal n'en avoient pas voulu davantage, pour rendre leur marche plus ſecrette, en la rendant moins tumultueuſe. Malgré cette inégalité, les Arragonnois furent défaits. Le Roi qui pour inſpirer aux ſiens le courage qui l'animoit, combattoit moins en Roi qu'en ſoldat, reçut une bleſſure au viſage qui penſa lui coûter la liberté, peut être en lui ſauvant la vie. Dêja un François avoit ſaiſi la bride de ſon cheval, lorſque ce Prince préſent à lui-même, & de ſang froid dans le plus grand péril, coupa les rênes & ſe ſauva, laiſſant toute ſon Infanterie ſur la place, & deux cents de ſes Cavaliers. Gironne dêja aux abois ſe rendit par compoſition à cette nouvelle, & Philippe y mit garniſon. On accuſe les François d'avoir exercé dans cette Ville des cruautés & des violences qui deshonorent le nom Chrétien.

AN. DE J. C. 1285. & ſuiv.

Ce fut ici que la fortune fournit au Roi d'Arragon des reſſources, que toute ſon habileté & ſa valeur ne lui pouvoient promettre. La maladie ſe mit dans l'armée Françoiſe, fatiguée des chaleurs de l'été dans un climat ſi différent de la température de France ; & cette contagion augmentée par la corruption de l'air infecté de la pourriture & de la puanteur des cadavres, contraignit

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

Philippe de terminer là les exploits de cette campagne, que les approches de l'hyver ne permettoient pas de pousser encore loin. Il commença par renvoyer la plus grande partie de sa flotte, ne croyant pas avoir besoin de plus de Vaisseaux en Catalogne que ce qu'il en conservoit. Résolu de ramener son armée en France par terre, il étoit prêt de décamper lorsqu'il apprit un événement qui lui fit connoître sa faute. Roger Lauria informé du danger où étoit le Roi d'Arragon, avoit quitté les côtes de Naples, quoiqu'il s'y fût saisi de Tarente, & s'étoit approché de l'Espagne où il fut instruit de la division que Philippe avoit fait de sa flotte. Pour ne pas manquer une occasion si favorable d'affoiblir le parti François, il alla fondre sur l'armée de Roze, qui ne s'attendoit a rien moins, & la défit, prit l'Amiral, & reconquit plusieurs Places. A cette nouvelle Philippe voyant son armée en danger de périr par la maladie & faute de vivres, se mit en marche, quoique malade lui-même, pour regagner le Roussillon; ce ne fut pas sans beaucoup de peine, & même sans qnelque perte des siens, souvent attaqués dans les montagnes par les Arragonnois embusqués dans des défilés inconnus; il passa néanmoins avec son ar-

mée, mais si abbatu de son mal augmenté par tant de fatigues, & sans doute par beaucoup de chagrin, qu'on fut obligé pour le soulager, de le faire porter en litiére par des hommes qui se relayoient. A peine eut-il atteint Perpignan, que son mal fut jugé sans remede; il y mourut le 6. d'Octobre laissant son Royaume à son fils Philippe le Bel quatriéme du nom, dêja Roi de Navarre, qui par cette succession devint héritier de deux Couronnes à l'âge de dix-sept ans. On trouve dans les Histoires d'Arragon des circonstances de cette guerre différentes de celles que je rapporte ici; mais tous les bons Ecrivains les démentent, & Surita convient de bonne foi, qu'il n'y a que les Arragonnois qui en ayent autrement parlé.

AN. DE J.C. 1285. & suiv.

Le départ de Philippe rendit facile à Don Pierre le recouvrement de ses Places, & la mort d'un tel adversaire ne lui fit pas peu de plaisir, mais il n'en joüit pas long-tems. Il formoit de nouveaux projets pour reprendre le Roussillon, & pour faire de nouvelles conquêtes en Italie, lorsque la mort le surprit à Villefranche âgé de quarente-six ans. Il mourut peu de jours aprês Philippe le Hardy, soit de sa blessure, soit de quelque excês qu'on le soupçonna d'avoir commis avant

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

qu'elle fût tout-à-fait guérie, soit par quelque maladie subite; car les Auteurs sont partagés sur la cause de cette mort; il ne survécut qu'un mois à son ennemi. Quelques uns écrivent que son excommunication l'inquiéta au dernier passage, quoique l'Evêque de Tarragone lui en eût donné l'absolution; & Mariana dit, qu'il importe pour l'exemple public qu'on le croye. Il est encore plus important que l'Histoire fasse observer, que ce Roi mourut dans la force de son âge, & que les Princes soient persuadés qu'il encourut les chatiments dont Dieu ménace dans l'Ecriture ceux qu'il appelle des hommes de sang. Quelqu'un a dit assez spirituellement, qu'il avoit eu plus de célébrité qu'il n'avoit mérité de loüange. Il exécuta en effet avec succès de grandes entreprises, & il ne manquoit pas de raisons pour colorer son ambition de droits plausibles & apparens sur le Royaume de Sicile, ayant épousé la fille de celui qui y avoit regné le dernier avant que Charles d'Anjou en fît la conquête; mais sans entrer en discussion de la nature de ses droits, il employa de si indignes moyens pour les faire valoir, qu'il n'y a pas même acquis la gloire que l'erreur & la corruption donnent aux Conquérans, quoiqu'injustes. Peut-être que les Siciliens portérent

la cruauté dans le massacre général des François, plus loin qu'il ne l'auroit voulu, au moins devoit-il s'en disculper & profiter tellement de leur crime qu'il ne parût pas l'approuver.

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

Pierre troisiéme eut pour successeur à la Couronne d'Arragon Don Alphonse troisiéme de ce nom, surnommé le Chaste, parce qu'il mourut avant que d'avoir été marié en réputation de Prince continent. Le nouveau Monarque différa pour quelques mois son Couronnement, parce qu'il étoit occupé à former une puissante armée navale, pour aller se saisir des Isles de Majorque & de Minorque, comme le Roi son pere le lui avoit particuliérement recommandé en mourant, pour punir le Roi des Baléares d'avoir embrassé le parti du Roi de France.

Aprês avoir pourvû aux préparatifs de l'expédition qu'il méditoit, il se rendit à Sarragoce où se fit le cérémonie de son Couronnement le quatorziéme d'Avril jour de Pâques, par Don Jacques Evêque d'Huesca, au défaut de l'Archevêque de Tarragone dont le siége étoit vacant, & à qui appartenoit de tems immémorial, le privilége de faire la cérémonie du Couronnement des Rois d'Arragon. Le Roi jura de conserver suivant l'ancienne coûtume les droits, les

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

priviléges, & les libertés de la Nation; on parla souvent & avec assés de chaleur de réformer les dépenses du Royaume, & de régler celles de la Maison Royale. Cette affaire fut agitée aux Etats Généraux qui se tinrent quelque tems après dans la Ville d'Huesca, mais sans aucun succês. On accorda seulement à la Noblesse d'Arragon, que les Habitans du Royaume de Valence, se gouverneroient selon les Loix anciennes de la Monarchie Arragonnoise.

Jamais deux caractéres d'esprit ne furent plus différens l'un de l'autre que celui du pere & du fils, Alphonse étant aussi modéré que son pere étoit ambitieux. Cette modération au reste étoit moins un effet de son tempéramment que de sa prudence & de sa raison. Il avoit vû le feu Roi son pere en danger de perdre son Royaume, pour avoir voulu faire une conquête qui avoit réüni contre lui les plus redoutables Puissances de l'Europe, & il se voyoit ménacé du même péril pour la conserver. Il trouvoit le Corps de l'Etat affoibli pour s'être étendu, l'Arragon épuisé d'hommes & d'argent pour faire une conquête mal assûrée, l'autorité Royale énervée par le prétexte que prenoient les Peuples du besoin qu'on avoit de leur service, pour la

borner & pour la contraindre. A peine avoit-il été élevé sur le Trône, que le Conseil de l'Union lui avoit fait les mêmes embarras qu'au feu Roi Don Pierre, & il avoit été obligé après de grandes contestations, de consentir qu'elle établit des Inspecteurs jusques dans sa Maison.

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

Convaincu par tant de raisons de la nécessité de la paix, quelque génie qu'il eût pour la guerre, & quoique tout nouvellement il eût conquis les Isles Baléares où son pere l'avoit envoyé, contre Don Jacques son oncle attaché au parti François, il n'obmit rien de ce qu'il pouvoit faire sans intéresser son honneur pour la donner à l'Arragon. Ce fut apparemment dans cette vûë qu'il laissa la Sicile à son frére Don Jacques qui s'en étoit fait couronner Roi à Messine, & qui s'étoit dêja rendu Maître dans le Royaume de Naples, de la Poüille, & de la Ville de Capouë. Alphonse abandonna sans peine à un autre, une conquête qu'il prévoyoit devoir être une source de guerres dont plusieurs siécles ne verroient pas la fin. Ce fut pour la même raison qu'Edoüard premier Roi d'Angleterre, dont il devoit épouser la fille, s'étoit offert d'être médiateur entre lui & son prisonnier Charles surnomme le Boîteux, Roi de Sicile depuis la mort de son pere. Al-

An. de J. C. 1285. & suiv.

phonse l'alla trouver à Oleron où ils traitérent ensemble de cette paix ; l'Arragonnois y ménagea les intérêts de sa Maison, & se servant habilement de l'empressement du Roi captif pour recouvrer la liberté, il le fit consentir à céder pour toûjours l'Isle conquise, au Prince Jacques & à sa postérité. De plus, il fit promettre à son prisonnier de faire ses efforts pour obtenir du Pape la révocation des censures portées contre ses Etats, & d'engager le Roi de France à faire renoncer son fils Charles de Valois au titre de Roi d'Arragon ; il éxigea outre cela trente mille marcs d'argent pour sa rançon, trois de ses enfans pour ôtages, & soixante Seigneurs Provençaux, avec promesse, que si dans trois ans de Tréve qu'il s'obligeoit de lui ménager auprês des Puissances liguées, les articles du Traité n'étoient pas ratifiés par tous les Princes intéressés, il retourneroit en prison. Tel est le prix de la liberté d'un Roi, & telle l'imprudence d'un Roi qui risque sa liberté. Charles alloit recouvrer la sienne, lorsque le Pape Honorius choqué d'un Traité qui s'étoit conclu sans sa participation, le déclara nul, & fit défense au Roi prisonnier de l'exécuter. Il importoit trop à ce Prince de ne s'attirer pas le Pape pour oser lui désobéïr ; il eût

demeuré en prison, si ce Pontife qui vint à mourir justement sur ces entrefaites, n'eût fait changer les choses de face. Quelques démarches que fit Nicolas IV. à son avénement au Pontificat, fournirent un prétexte pour renoüer ce Traité de Paix. On se flatta de lui en faire agréer tous les Articles. Les Rois s'assemblérent de nouveau à Campfranc prês des Pyrénées, le prisonnier y fut amené; ennuyé de sa captivité il confirma le Traité d'Oleron, & ayant livré les ôtages, il fut enfin mis en liberté.

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

Il paroît que de bonne foi Charles n'obmit rien pour fléchir & le Roi de France & le Pape, opiniâtrés à lui refuser ce qu'il leur alla demander en faveur du Roi d'Arragon; mais quoiqu'il fit il n'en put venir à bout. Le Pape le voulut couronner lui-même, & le força de prendre comme son prédécesseur le titre de Roi des deux Siciles. Alphonse vit bien par cette démarche qu'il falloit se préparer à la guerre, & que ce qu'il apprenoit des intrigues que faisoit le Roi de Castille pour se réconcilier avec la France, lui donnoit sujet de craindre d'avoir à la fois deux ennemis à combattre. Bien-tôt il n'eut plus lieu d'en douter. Il y avoit long-tems que Sanche poursuivoit cette réconciliation, à laquelle il avoit trouvé

An. de J. C. 1285. & suiv.

jusques-là des difficultés qui paroissoient insurmontables. Mais le Pape enfin s'en mêla & consomma ce grand ouvrage. L'alliance fut concluë à Lyon où le Pape avoit envoyé le Cardinal Jean Cholet son Légat, pour en être médiateur en son nom. Les conditions de ce Traité furent, que les Infants de La Cerda seroient tirés de leur prison, & que l'on donneroit à l'aîné la Murcie en titre de Royaume feudataire de la Couronne de Castille, moyennant quoi il renonceroit à tout ce qu'il prétendoit d'autres droits; que Sanche envoyeroit à Philippe le Bel mille chevaux pour la guerre d'Arragon; & que s'il étoit nécessaire il donneroit passage sur ses terres aux troupes Françoises que Philippe jugeroit à propos d'envoyer par-là.

Un pareil Traité sembloit dur à la fierté d'un Roi de Castille, mais la nécessité fait faire à propos aux habiles gens, ce qu'un orgüeil mal entendu fait rejetter aux esprits vains & peu éclairés. Don Sanche alloit au solide de la gloire, qui étoit de se maintenir & de conduire au port son vaisseau, malgré les orages fréquens qui jusques-là l'avoient agité. Après la mort du Roi son pere, il avoit contraint les Maures Africains venus au secours de ce Prince de repasser en leur Païs;

Païs ; il avoit obligé ses fréres de se désister des prétentions que l'un avoit sur la Murcie, & l'autre sur Séville & sur Badajox. Une nouvelle tempête qui venoit de s'élever mettoit tout l'Etat en mouvement, & menaçoit d'un grand naufrage. Don Lope de Haro à qui Sanche étoit redevable plus qu'à aucun autre, de la Couronne de Castille, avoit encouru sa disgrace, moins à la verité par l'inconstance du Prince, que par la mauvaise conduite du sujet. Le Roi l'avoit comblé d'honneurs, de Charges, de biens lui & sa famille, jusqu'à faire épouser Marie de Haro sa fille à son frére l'Infant Don Juan ; mais Don Lope étoit de ceux que rien ne contente, & qui croyent toûjours leurs services au-dessus des récompenses. Il en vint à un tel excês d'insolence, qu'il osa tenter de faire casser le mariage du Roi, pour lui faire épouser Guillelmine, fille de Gaston Vicomte de Béarn sa parente. C'étoit justement blesser Don Sanche dans la partie la plus sensible, il aimoit sa femme, il en avoit des enfans, & quoique son mariage en effet fût invalide par la parenté qui étoit entre lui & la Reine, sans en avoir pu obtenir dispense, il s'étoit opiniâtré à le soûtenir, jusqu'à rompre un Traité conclu entre lui & le Roi de France dont il recher-

AN. DE J. C. 1285. & suiv.

An. de J.C. 1286 & suiv. choit l'amitié, parce que ce Prince lui avoit demandé la dissolution de ce mariage pour lui faire épouser sa sœur. On peut juger de l'indignation du Monarque de Castille par la démarche du favori. Sanche eut autant de haine pour Don Lope depuis cette tentative imprudente, qu'il l'avoit aimé jusqu'alors : il le ménageoit encore néanmoins, lorsqu'ayant eu une conférence avec Denys Roi de Portugal, ce sage Prince lui conseilla de se défaire d'un Ministre impérieux qui vouloit donner la Loi à son Maître, & lui suggéra d'appeller à son service les Lara alors disgraciés, comme partisans de la Maison de La Cerda. Don Sanche déterminé par ce Conseil, & voulant néanmoins encore garder des mesures avec son Ministre, rappella les Lara à la Cour, où par le crédit qu'il donna à Don Nugnés Alvare de Lara, il l'eut bien-tôt mis en état de contrebalancer la puissance de Don Lope de Haro & de ses parens, devenus odieux parce qu'il en avoit trop. L'ambitieux favori ne put souffrir une concurrence à laquelle il n'étoit pas accoûtumé. Ayant pris prétexte d'aller visiter son parent le Vicomte de Béarn vers les Pyrénées, il se retira mécontent, & cherchoit dêja les moyens de se vanger du Castillan. Il avoit même en-

gagé les Navarrois à prendre les armes, & à faire irruption dans la Castille, lorsque la mort de Don Alvare le fit retourner à la Cour, s'étant flatté de l'espérance de n'y plus trouver de concurrent. Il y fut trompé, Don Juan de Lara prit la place de Don Alvare, & le crédit de Don Lope diminuoit d'autant plus tous les jours qu'on s'appercevoit que le Roi de Castille prenoit à tâche d'humilier l'esprit de cet homme superbe. S'aigrissant de plus en plus par ces traitemens, il faisoit de tems en tems des éclats qui aigrissoient réciproquement le Roi, lorsqu'une intrigue découverte lassa enfin la patience du Monarque, & combla la mesure des fautes qui perdirent le favori. Sanche avoit négocié une entrevûë entre lui & le Roi d'Arragon à dessein d'engager ce Prince à lui rendre les La Cerda, la chose du monde la plus importante pour sa sûreté & pour son repos. On étoit proche du rendez-vous, lorsque pour discuter les affaires, Sanche oubliant qu'un sujet mécontent est un mauvais dépositaire des secrets intérêts de son Maître, dépêcha Don Lope à l'Arragonnois avec ordre de commencer la négociation dont il s'agissoit. L'infidéle Ministre s'acquitta de sa commission, non pas comme l'attendoit Sanche, mais comme il le devoit at-

AN. DE J. C. 1236. & suiv.

An. de J. C. 1287. & suiv.

tendre. Il regardoit les mouvements que pouvoient faire les La Cerda par leurs justes prétentions sur sa Couronne, comme une ressource à sa disgrace, & un moyen de se vanger. Loin d'avancer la négociation il la fit rompre par ses artifices, que le Roi pénétra, & dont il s'apperçut trop tard. Les deux Monarques ne se virent point, & le Castillan manqua ce coup si décisif pour sa fortune & celle de ses enfans. Irrité contre Don Lope de Haro au point qu'il est aisé de comprendre, il résolut sa perte; & un jour que la Cour restoit à Alfaro, il ordonna en plein Conseil où ce Seigneur étoit présent avec l'Infant Don Juan son gendre, qu'on se saisît de ses Châteaux & qu'on y mît garnison Royale. Ce coup de foudre étonna moins l'esprit audacieux de Haro qu'il ne l'alluma de fureur; s'étant levé avec des yeux & un visage étincelants, il tira brusquement son épée, & appellant le Roi tyran, il courut à lui pour le percer, mais ceux qui environnoient le Prince ne lui en donnérent pas le tems, il fut bientôt percé lui-même, & expira par une mort trop douce un crime pour lequel les Loix n'ont point d'assez rigoureux supplices. Don Juan qui avoit voulu défendre son beau-pere, & qui avoit dêja blessé quelques-uns de ceux qui s'étoient

AN. DE J. C. 1287. & suiv.

jettés sur lui, le voyant tombé mort échappa dans le tumulte, & alla chercher un asile dans la chambre de la Reine. Le Roi l'y poursuivit l'épée à la main, & il fallut que cette Princesse se mît entre deux toute éperduë pour empêcher qu'il ne soüillât ses mains d'un sang qu'il devoit respecter. L'Infant en fut quitte pour la liberté & le tumulte s'appaisa, mais ce ne fut que pendant un aussi court intervalle qu'il en fallut à sa famille & aux amis de Don Lope, pour prendre un parti convenable à leur ressentiment & à leur vengeance.

Don Sanche l'avoit prévû, & craignant de voir unir contre lui toutes les forces de la Province de Biscaye, où les Haro étoient puissants avec celles de la Navarre qui suivoit le mouvement des François, il s'étoit hâté de conclure l'accommodement dont j'ai parlé; il empêcha cette union, mais il ne put éviter un orage qu'excitérent en Arragon les Haro & leurs partisans, qui selon la coûtume du tems ayant renoncé à leur Païs, exclus de la Navarre, allérent former leur parti sur les terres d'un Roi qu'ils crurent irrité contre Sanche d'une alliance contractée avec son plus grand ennemi.

En effet, Alphonse en colére, & d'ailleurs ayant intérêt d'occuper le Castillan

AN. DE J. C. 1287. & suiv.

chez lui, reçut favorablement les transfuges, se déclara hautement pour eux, & à la persuasion des Haro, du Vicomte de Béarn & des autres partisans de cette Maison, fit tirer de prison les Princes Alphonse & Ferdinand de La Cerda, pour les mettre à la tête d'une faction puissante, qui devenoit par-là le parti du légitime Souverain. Bien-tôt on couronna Alphonse Roi de Castille & de Léon, bien-tôt les Provinces, les Villes, les Grands du Royaume & le peuple furent partagés. Don Jean de Lara même, homme léger abandonnant Sanche, embrassa le parti de ses ennemis, & ce Prince si souvent en butte aux broüillons & aux gens de bien, ne s'étoit encore jamais vû plus prês du précipice qu'en cette occasion.

Le Roi d'Arragon lui laissa démêler cette fusée avec ses sujets, pendant que suivant les desseins qu'il avoit formés d'obtenir la paix du Saint Siége & du Roi de France, il étoit attentif aux moyens de les engager à la lui donner ; il la rechercha avec dignité, mais pour l'avoir il n'obmit rien de tout ce qui ne blessoit point sa gloire. La Religion lui fut un prétexte de faire demander au Pape la levée du fâcheux interdit où étoient depuis long-tems ses Etats, ne doutant pas

que si le Pontife pouvoit se résoudre à cette démarche, il ne s'intéressât à rétablir entiérement le calme en terminant une guerre funeste aux intérêts de la Chrétienté. Résolu de se relâcher sur l'article de la Sicile, si les Princes François se désistoient de leurs prétentions sur l'Arragon, il se plaignoit des contraventions faites contre le Traité d'Oleron, moins pour accuser le Roi de Naples, qui de bonne foi s'employoit pour le faire mettre à exécution, que pour engager le Roi d'Angleterre en qualité de médiateur à une nouvelle négociation qui procurât une paix solide. Cette adresse réüssit à Alphonse. Le médiateur prit l'affaire à cœur. Le Pape fut touché de l'empressement que témoignoit le Roi d'Arragon de rentrer en grace avec le Saint Siége, & peut-être encore plus des maux que faisoit la continuation de la guerre en Italie, où quoique le Comte d'Artois eût rétabli les affaires de Naples, la diversité des événemens faisoit craindre, que la querelle longue à décider ne causât l'entiére désolation du Païs. L'un & l'autre firent enfin fléchir le Roi de France à négocier. L'Assemblée se tint à Tarascon, où avec deux Legats du Pape, se trouvérent les Ambassadeurs de tous les Princes intéressés, hors ceux de Jacques

AN. DE J. C. 1287. & suiv.

AN. DE J. C. 1287. & suiv

regnant en Sicile, qu'Alphonse son frére n'y appella point, de crainte qu'il ne mît obstacle à la paix, Charles y assista en personne, protestant qu'il venoit en France pour retourner dans sa prison, si l'on ne s'accommodoit. La facilité du Roi d'Arragon à se relâcher touchant la Sicile en apporta beaucoup au Traité. Le Pape fut content, & le Roi de France n'ayant de droit sur l'Arragon que celui qu'il tenoit du Saint Pere, se relâcha de son côté de ses prétentions sur ce Royaume, d'ailleurs difficiles à faire valoir. On conclut enfin, que l'Arragonnois cédant les siennes sur l'Isle de Sicile, en rappelleroit incessamment tous ses Sujets, & employeroit auprês de sa mere & de son frére qui la possédoient, tous ses soins pour la faire restituer, que moyennant cela le Pape leveroit l'interdit d'Arragon aprês qu'Alphonse auroit reconnu par hommage, & par un tribut conforme à l'engagement de ses ancêtres, cette Couronne tributaire de l'Eglise, & que le Roi de France feroit renoncer le Comte de Valois son frére aux droits qu'il prétendoit avoir sur les Etats d'Alphonse.

On alloit voir la paix terminée. Le Roi d'Arragon ne pensoit plus qu'à exécuter les conditions qu'on y avoit mises, & pour en rendre la joye plus complette,

il envoyoit pour conclure son mariage avec Eléonore d'Angleterre des Ambassadeurs qui la lui devoient amener. Charles pour engager encore plus le Comte de Valois son parent à renoncer à ses prétentions sur la Couronne d'Arragon, lui avoit donné en mariage Clémence l'une de ses filles, qu'il avoit dottée du Comté d'Anjou : lorsque la mort inopinée de l'Arragonnois à l'âge de vingt-sept ans changea les fêtes qu'on préparoit de toutes parts dans ses Etats en pompes funébres, d'autant plus tristes qu'on y perdit un bon & grand Roi. Toute l'Europe sentit ce coup, qui la jettoit dans le trouble d'où elle étoit sur le point de sortir. Mais tel est le sort des choses humaines, d'être sujettes aux révolutions les plus subites.

AN. DE J. C. 1290. & suiv.

Peu de Princes l'ont plus éprouvé que Charles le Boîteux dont je parle, dans le tems-même qu'il erroit assez incertain de sa destinée entre la prison & le Trône, engagé à quitter le Trône pour retourner dans sa prison, en danger de perdre encore une fois sa liberté pour dégager sa parole; il venoit tout nouvellement d'acquérir le Royaume de Hongrie, dont sa femme avoit hérité, & où Charles-Martel son fils alla peu après établir la Maison d'Anjou sur un nou-

AN. DE J. C. 1290. & suiv.

veau Trône qu'elle occupa long-tems avec gloire. Trois de ses autres enfans cependant, l'un desquels étoit ce Loüis, qui ayant depuis renoncé au monde, a été mis au nombre des Saints, gémissoient sous les fers du Vainqueur. Au moment que Charles leur pere les alloit rompre ils venoient de s'y voir rengagés. Ce Prince ne pouvoit espérer leur délivrance qu'en se remettant en leur place; il avoit d'autant plus sujet d'appréhender cet événement, que Don Jacques Roi de Sicile, qui succédoit à son frére à la Couronne d'Arragon, paroissoit prendre des sentimens & une conduite différente de celle de son prédécesseur; il avoit témoigné du chagrin au sujet du Traité conclu à Tarascon, & avoit pris la résolution de concert avec les Siciliens de n'y acquiescer point, déterminé à se maintenir dans la possession de son Isle, où il laissa prêt de passer en Espagne, Don Frédéric son frére en qualité de Gouverneur. Il ne fut pas plûtôt en Arragon que marchant sur les mêmes traces, il prit des mesures si opposées à celles du feu Roi Alphonse, qu'on ne crut pas alors pouvoir douter qu'il n'eût des intentions contraires à celles de ce Prince empressé pour avoir la paix avec les François.

Après divers événemens le parti d'Al-

phonse de La Cerda, qui avoit eu d'abord des succês capables de lui faire tout espérer étoit devenu le plus foible. Sanche partie par sa vigueur, partie par des exemples de sévérité qui le firent passer pour cruel, mais qui le rendirent redoutable, avoit repris la supériorité, & avoit ramené à lui grand nombre de Seigneurs qui l'avoient quitté, & entre autres Don Juan de Lara, homme important & de grand poids pour l'un & pour l'autre parti. Celui des La Cerda chanceloit, & n'avoit plus guéres d'espérance que dans les nouveaux secours qu'il pouvoit tirer du nouveau Roi d'Arragon; ils lui en demandérent, mais inutilement; Sanche l'ayant aussi recherché, Jacques lui donna la préférence, & fit non-seulement la paix avec ce Prince, mais une alliance étroite, & retira de la faction contraire ceux de ses sujets qui s'y étoient engagés. On ne douta point qu'allant plus loin, il n'engageât le Castillan à une ligue contre la France & contre la Maison d'Anjou. On y fut heureusement trompé; cette ligue ne se fit point, & Sanche ayant depuis envoyé des Ambassadeurs en France pour s'excuser auprês de Philippe le Bel de la paix qu'il venoit de faire, ce Prince qui avoit pris des desseins plus solides pour ses intérêts, que l'en-

AN. DE J. C. 1290. & suiv.

AN. DE J. C. 1291. & suiv.

treprise qui avoit été commencée par son pere contre l'Espagne, témoigna en être content, & fit même dire au Castillan, que s'il pouvoit engager Don Jacques à restituer la Sicile à l'Eglise Romaine, Charles de Valois son frére s'offroit de renoncer à ses prétentions sur l'Arragon. Don Sanche étant par-là devenu médiateur, trouva plus de facilité qu'on n'eût osé se le promettre, à faire entendre Don Jacques à la paix; il consentit qu'on la traitât, & par-là deux choses arrivérent qu'on ne croyoit pas si-tôt voir. Sanche redevint maître, le parti des La Cerda ne fit plus que languir; ce Prince se trouva même en état d'enlever Tariffa aux Maures Africains, qui profitant de son embarras étoient entrés en Andalousie; ces Infidéles n'avoient plus que fort peu de Villes en Espagne, car le Royaume de Grenade s'étoit entiérement soustrait à la domination des Rois de Maroc. Ils vinrent assiéger cette Capitale, assistés de l'Infant Don Juan, qui aprês être rentré en grace, s'étoit révolté de nouveau. Mais don Alphonse de Gusman celui qui fut surnommé le Bon, & auquel l'illustre Maison de Medina-Sidonia fait gloire de devoir son élevation, défendit la Place avec tant de courage, qu'il la conserva à son Roi. L'Histoire ne doit pas suppri-

mer une action digne de l'ancienne Rome que fit ce Seigneur à cette occasion. Les Maures avoient pris son fils prisonnier, & l'ayant amené au pié des murailles ménacérent le pere s'il ne se rendoit, de le faire mourir à ses yeux. « J'en aurois cent, „ répondit Alphonse avec une fermeté „ de Héros, que je les immolerois tous „ à mon devoir. „ Aussi-tôt il jetta du côté des ennemis un poignard, aprês quoi il alla tranquillement se mettre à table. A peine fut-il assis qu'un grand cri s'éleva tout à coup parmi les soldats postés sur les remparts. Gusman accourt en hâte, demande quelle est la cause de cette allarme, il apprend que son fils venoit d'être égorgé par l'ordre de l'Infant Don Juan à la vûë des assiégés. « Je pensois que la „ Ville fût prise, „ répliqua Gusman sans s'émouvoir. Aussi-tôt il retourna dans sa maison avec le même sang froid, sans donner le moindre signe de douleur. Sanche survêcut peu à ces exploits. Il mourut à Toléde aprês onze ans & quatre jours de regne. Il laissa pour successeur Ferdinand son fils quatriéme du nom, dont la minorité donna lieu aux troubles qui affligérent la Castille.

An. de J. C. 1292. & suiv.

Le second effet de l'union de Sanche le Brave avec Jacques II. du nom Roi d'Arragon, fut l'acheminement à la paix

AN. DE J.C. 1292. & suiv.

de ce dernier avec le Pape, le Roi de France & la Maison d'Anjou. Ils se broüillérent à la fin, il est vrai, dans une conférence qu'ils eurent à Logrogno au sujet de cette paix, & Jacques choqué des hauteurs de Don Sanche, lui avoit renvoyé sa fille l'Infante Isabelle, qui n'étant pas encore nubile avoit été mise en attendant qu'elle le fût, entre ses mains pour l'élever. Mais Sanche ayant déja beaucoup avancé le Traité de Paix, Jacques sçut habilement se servir des avances qu'il avoit faites pour la conclure depuis sans lui. Le Pape Nicolas étoit mort. Célestin V. avoit renoncé à la thiarre pour ne s'occuper dans la solitude que du soin de sa sanctification. Boniface VIII. aprês avoir pris la place vacante, assembla les Ambassadeurs des Couronnes intéressées à Anagnie où Charles se trouva: la paix fut enfin concluë, & les principales conditions furent, que la Sicile & ce que les Arragonnois occupoient dans le continent d'Italie, seroit restitué sans délai, que le Roi d'Arragon épouseroit Blanche une des filles de Charles, & que si les Siciliens refusoient de se soumettre au Traité, Jacques aideroit à les y contraindre, que le Comte de Valois renonceroit à ses prétentions sur l'Arragon, que les Princes & les Sei-

gneurs que l'on y retenoit en ôtage seroient incessamment rendus, que le Roi des Baléares seroit rétabli, moyennant quoi l'interdit jetté sur les Etats de l'Arragonnois par les Papes précédens seroit levé par celui qui remplissoit alors le siége de saint Pierre.

AN. DE J. C. 1293. & suiv.

Le Traité fut exécuté avec une exactitude de part & d'autre, qui auroit rendu la paix complette, si les Siciliens qui regardoient, dit un Historien Espagnol, comme l'extrêmité des malheurs d'être sous la domination des François, n'eussent opiniâtrément réclamé. Le Pape leur envoya des Légats pour les faire rentrer en eux-mêmes, mais ce fut inutilement. A peine les Légats purent échapper à la fureur d'un Peuple outré qui ne gardoit plus de mesures. Frédéric fut proclamé Roi, quoiqu'il eût fait des démarches pour se conformer au Traité, sur l'espérance qu'on lui donnoit de l'Empire de Constantinople, en lui faisant épouser la fille du Prince Philippe fils de Baudoüin, héritiére de ces Empereurs, ou pour mieux dire de leurs droits. Frédéric préféra un Royaume dont on le mettoit en possession, à un Empire qu'il falloit conquérir. L'entreprise de ce Prince & de ses Insulaires fit renaître la guerre en Italie avec plus de vivacité que jamais. Bo-

AN. DE J. C. 1293. & suiv.

niface, dont les plus grands Rois éprouvérent la fermeté à leur dommage & à sa ruine, n'étoit pas homme à laisser joüir un Prince d'une aussi médiocre puissance que le nouveau Roi de Sicile, du fruit de son obstination. Pendant que Charles & Frédéric commençoient entre eux une guerre dont le succês étoit incertain à cause de l'égalité de leurs forces, le Pape invita le Roi d'Arragon à faire un voyage à Rome où il le somma de sa parole, & pour l'engager d'une maniére plus efficace, il lui donna l'investiture des Isles de Sardaigne & de Corse, qu'il vouloit ôter aux Génois. Pressé de joindre ses armes à celles de Charles contre Frédéric, Jacques se rendit aux instances du Pape; mais comme ce Prince voulut d'abord employer la voye de négociation & de douceur contre un frére qu'il devoit ménager, sa modération devint suspecte au Pontife, dont le génie impétueux & défiant ne connoissoit point l'art de temporiser. Boniface envoya donc en France pour appeller le Comte de Valois au secours de son beau-pere. L'Arragonnois fut plus fidéle que le Pape Boniface ne l'avoit espéré; aprês avoir tenté en vain d'attirer son frére à une conférence, il fit venir sa mere à Rome, où le fameux Roger Lauria mécontent de Frédéric suivit

cette Reine ſous prétexte de la conduire, mais en effet pour s'attacher au parti du Roi d'Arragon. Prochyte l'y accompagna, & l'un & l'autre ayant été reconciliés avec Charles, Lauria le ſuivit à Naples pour le ſervir contre Frédéric, pendant que le Roi d'Arragon repaſſa promptement en Eſpagne pour donner ordre à l'armement qu'il vouloit conduire en Sicile, & pour appuyer les intrigues qu'il avoit noüées en Caſtille pour joindre le Royaume de Murcie a ſes Etats.

AN. DE J. C. 1294. & ſuiv.

Les troubles de la minorité du jeune Ferdinand quatriéme avoient fait naître ce deſſein peu généreux à l'Arragonnois. Jamais Monarque commençant à regner dans un âge tendre ne vit élever contre lui tant de diverſes factions que ce ſucceſſeur de Sanche. Le pere étoit à peine mort, que trois ou quatre Chefs de parti s'élevérent contre le fils. Ils prétendirent qu'étant né d'un mariage défectueux, & que le Pape n'ayant jamais diſpenſé de l'empêchement qui le rendoit tel, il n'étoit pas légitime Roi. Sur ce fondement Don Juan prétendit l'être, & repaſſant d'Afrique en Eſpagne, il gagna le Roi de Portugal, & ſe vit bien-tôt en état de diſputer la Couronne à ſon neveu. Alphonſe de La Cerda n'avoit pas

AN. DE J. C. 1294. & suiv.

oublié qu'il avoit un droit véritable, & ayant cherché les moyens de relever son parti réduit à garder Almazan & quelques Places des environs qui étoient restées en son pouvoir, il fit proposer au Roi d'Arragon de l'assister dans une entreprise qui étoit devenuë facile par le bas âge de Ferdinand, moyennant quoi il s'engageoit de lui abandonner la Murcie. Jacques agréa la proposition, & ayant levé une armée, il l'envoya sous la conduite de Don Pédre son frére, & d'Alphonse de La Cerda vers le Royaume de Léon d'où Don Juan s'approchoit aussi. Ce qui paroissoit être avantageux à Ferdinand, de voir deux concurrens si prês l'un de l'autre, lui fut nuisible en cette occasion. Don Juan & Alphonse, loin de se croiser, s'accordérent à diviser le Royaume. Alphonse fut encore une fois couronné Roi de Castille, Don Juan fut salué Roi de Léon, de Gallice & de Séville. Yolande d'Arragon ayeule des La Cerda, le Roi de Grenade, le Roi de France quoique fort occupé ailleurs, & l'inconstant Don Jean de Lara entrérent dans cette confédération. La Reine, femme au-dessus de son sexe, n'abandonna point le gouvernail à la vûë de cette tempête, & ce fut au courage de cette Princesse autant qu'à son habileté,

que Ferdinand fut redevable de la conservation de sa Couronne. Elle s'attacha les Haro assez déterminés eux-mêmes à suivre le parti opposé à celui qu'embrassoient les Lara. L'Infant Don Henry tout nouvellement sorti de sa captivité, où il avoit été retenu près de vingt ans en Italie depuis la défaite de Conradin, s'étoit rendu auprês du Roi; mais cet esprit inquiet & broüillon sembloit n'avoir suivi la Reine que pour lui causer de l'embarras; il lui disputa d'abord la Régence, & il fallût pour le contenter qu'elle lui en cédât le nom: car elle fut assez habile pour s'en conserver le pouvoir; mais elle eut besoin de beaucoup d'art pour se ménager avec un homme double & méchant, pour éviter les piéges qu'il lui tendit plus d'une fois, & pour ne lui pas donner occasion de nuire plus ouvertement, en lui témoignant qu'elle s'appercevoit du mal qu'il lui avoit voulu faire. Pendant que cet ennemi domestique fixoit l'attention de la Reine, les Chefs des factions ennemies occupoient les armes du Roi en divers endroits de ses Etats. Le Roi de Grenade pour surcroît de maux étoit entré en Andalousie; le Roi de Portugal s'alloit joindre aux troupes qu'Alphonse de La Cerda & Don Juan avoient dêja près de Léon; les Navar-

AN. DE J.C. 1295. & suiv.

An. de J.C. 1295. & suiv. rois attaquoientla Biscaye, & ce qui étoit de plus fâcheux, le Roi d'Arragon étoit entré en personne dans la Murcie; l'avoit si brusquement attaquée qu'il étoit maître de la Capitale & de la plus grande parti du Païs, lorsqu'étant appellé à Rome, il avoit laissé le reste à conquérir à ses Lieutenants. Il ne trouva pas à son retour les affaires aussi avancées qu'il avoit eu lieu de l'espérer. La Reine vigilante & adroite avoit déconcerté les factions par ceux qu'elle en avoit détachés. Les troupes qui avoient suivi La Cerda & l'Infant Don Pédre, s'étoient retirées sans avoir rien fait, depuis que la maladie s'étoit mise parmi les troupes confédérées, & avoit obligé les Chefs à les reconduire dans leur Païs. Le Roi de Portugal étant survénu avoit enlevé Salamanque, mais ayant marché vers Vailladolid à dessein d'y assiéger Ferdinand qui y tenoit alors sa Cour, les Grands de Castille qui l'accompagnoient le quittérent aux approches de la Ville: il avoit abandonné l'entreprise & étoit retourné dans son Païs, où gagné par la Reine de Castille, il étoit sur le point de faire une double alliance avec elle par le double mariage de sa fille l'Infante Constance avec Ferdinand, & du Prince Don Alphonse son fils avec l'Infante Béatrix,

l'une des sœurs de Ferdinand. Don Alphonse de Gusman venoit d'arrêter les efforts des Sarasins en Andalousie. Don Juan de Haro avoit conservé la Biscaye, & Ferdinand n'avoit guéres perdu que ce que le Roi d'Arragon lui avoit pris, & quelques Forteresses enlevées par les troupes de Grenade. Les choses étoient en cet état lorsque Jacques revint à Rome. L'engagement où il étoit de passer promptement en Sicile, ne lui permit pas de faire en Espagne autant de séjour qu'il eût fallu pour mettre La Cerda en état de faire de nouveaux efforts avant qu'il eût reçu les secours qu'il envoyoit demander en France. Content d'avoir mis la Murcie en état de ne lui pas échapper, il arma pour aller en Sicile, abandonnant ses amis à leur destinée pour aller combattre son frére.

An. de J. C. 1296. & suiv.

L'armement étoit avancé, & l'on se disposoit au départ, lorsque le brave Roger Lauria surprit le Roi par son arrivée, & encore plus par l'avanture qui l'avoit amené vers lui ; il lui apprit qu'ayant réduit à l'obéïssance de Charles plusieurs de ses Places dont les Siciliens s'étoient emparés au Royaume de Naples, il avoit été défait & blessé à Cantanzaro dans la Calabre. Réduit à fuir & à se cacher, il venoit enfin chercher au-

An. de J. C. 1297. & suiv.

prês d'un Roi puiſſant & heureux une reſſource à ſa diſgrace, & un moyen de rétablir ſa gloire. Il ne l'attendit pas long-tems : la flotte fut bien tôt en état de ſe mettre en mer, & de faire voile. Le Roi la montoit en perſonne, & Lauria commandoit ſous lui. On prit la route d'Italie, le Roi & ſon Lieutenant paſſérent à Rome pour ſaluer le Pape & recevoir ſa bénédiction. De-là étant paſſés à Naples, Robert Duc de Calabre deſtiné à ſuccéder à Charles ſon pere, depuis que Charles-Martel ſon aîné étoit devenu Roi de Hongrie, ſe joignit à eux, & tous enſemble prirent leur route vers la Sicile ; ils y firent leur deſcente ſans grand embarras, & s'emparérent de Pati où ils mirent garniſon. Diverſes Places de la même côte ouvrirent leurs portes aprês une légére réſiſtance. Ils crurent pouvoir étendre plus loin leurs conquêtes, & ayant doublé le Cap de Melazo, ils allérent aſſiéger Syracuſe qu'ils attaquérent vivement, & qui ſe défendit de même. Pendant qu'ils étoient occupés à ce ſiége les Habitants de Pati ſe révoltérent, & aſſiégérent le Château où étoit le gros de la garniſon. Le Roi d'Arragon en ayant eu avis détacha vingt Galéres pour la ſecourir : il en donna le Commandement à Jean Lauria

neveu de Roger. Ce Général fit sa commission avec une diligence & une vigueur digne du nom fameux qu'il portoit; il reprima la témérité précipitée de ceux de Pati, renforça la garnison, & ayant remis à la voile il revenoit trouver le Roi lorsque les Messinois qui l'attendoient inopinément sur sa route, l'attaquérent, le défirent, le prirent lui & ses vingt Galéres; ensuite ils le conduisirent à Messine, où aprês lui avoir fait son procês comme à un traître & à un transfuge, ils lui firent trancher la tête sur un échaffaut. Cette nouvelle en même-tems portée au Camp du Roi d'Arragon & dans la Ville de Syracuse ranima l'ardeur des assiégés qui redoublérent de courage, & déconcerta les assiégeants; dont le nombre avoit été diminué par les maladies, sans parler de ceux que le fer avoit moissonnés. Ceux-ci consternés de cette nouvelle perte, désespérérent de prendre la Place avant la fin de la campagne, & prirent le parti de se retirer. Robert s'en retourna à Naples, Jacques & Lauria malgré le desir de vengeance qui les animoit, allérent hiverner en Arragon. Ce dernier cependant avant son départ éxerça des cruautés inoüis sur les Siciliens qui tombérent entre ses mains. Il en fit mourir un grand nombre pour vanger la mort du

AN. DE J. C. 1298. & suiv.

jeune Lauria son neveu ; & par droit de réprésailles il fit couper la tête à Conrad Lança, Seigneur distingué dans la Sicile par sa naissance & par ses grands biens.

An. de J. C. 1298. & suiv.

Le Roi d'Arragon, & Roger Lauria étoient trop vivement picqués pour abandonner l'entreprise. Au retour de la belle saison ils firent un armement considérable, & se mirent en mer à la tête d'une nombreuse flotte. En chemin faisant Robert & Philippe fils de Charles leur confédéré se joignirent à eux ; & tous ensemble arrivérent prês de Pati. Frédéric enflé du succês de la campagne précédente, ne leur donna pas le tems de descendre. Il avoit moins de Vaisseaux que les Confédérés, mais il comptoit sur l'expérience de ses Officiers de Marine, & sur la connoissance qu'ils avoient des mers d'Italie, peu fréquentées des Arragonnois ; il osa tenter le combat ; il montoit lui même sa flotte, & fit tout ce qu'on pouvoit attendre de son courage ; mais outre l'inégalité de ses forces, Lauria seul en sçavoit plus que tous les Officiers ensemble : l'armée Sicilienne fut défaite, & peu s'en fallut que Frédéric lui-même ne tombât entre les mains de ses ennemis. La Galére qu'il montoit étant prise, il eut assez de présence d'esprit pour se jetter dans un esquif qui le conduisit

conduisit à Messine accompagné de quelques Vaisseaux en désordre, & qui ne pouvoient plus servir qu'à annoncer sa défaite. C'en etoit fait de sa fortune si Jacques eût sçû tirer avantage de sa victoire. On n'a jamais bien sçu la raison qui empêcha ce Prince de la poursuivre. On croit, & il est vrai-semblable, qu'un retour d'amitié pour son frére l'emporta en ce moment sur les engagements qu'il avoit contractés, peut-être même se persuada-t'il d'en avoir fait assés pour dégager sa promesse. Quoiqu'il en soit, aprês avoir vaincu il abandonna le fruit de la victoire à ceux qui en devoient profiter, & se retira en son Païs, où quoique triomphant & vainqueur, on lui sçut mauvais gré d'avoir conspiré à la perte de son propre frére, tandis qu'on le blâmoit à Rome & à Naples d'avoir laissé l'ouvrage imparfait.

AN. DE J. C. 1298. & suiv.

Les deux Princes Napolitains, que Roger Lauria voulut suivre entrérent en Sicile, & prirent la Ville de Catane. Ils auroient pu se rendre maîtres de l'Isle entiére, si pour la conquérir plûtôt ils n'eussent point divisé leurs forces. Frédéric s'étant reconnu sçut profiter de cette faute. Le Prince Robert & Lauria assiégeoient Rendasso Place à leur bienséance, située entre Pati & Catane; Phi-

AN. DE J.C. 1301. & suiv.

lippe Prince de Tarente étoit sur la côte de Drepany, Frédéric choisit le dernier comme le plus aisé à surprendre, & lui étant venu tomber inopinément sur les bras, le défit & le prit prisonnier; par-là ayant relevé son parti, il soûtint la guerre avec succès tant deçà que delà le Phare, même depuis que le Comte de Valois fût venu secourir ses parens. Comme le feu, qui avec le tems consume la matiére qui l'entretient, s'éteint à la fin par lui-même, la guerre qui fatigue à la longue ceux qui la font avec plus d'ardeur, cesse souvent par le concert tacite & imprévû des deux partis. Ainsi en arriva-t'il en Sicile aprês tant d'inutiles efforts faits par les uns pour recouvrer ce Royaume, & par les autres pour s'y maintenir. Lassées de ces agitations, les Maisons d'Anjou & d'Arragon en querelle depuis si long-tems pour la possession de cette Isle se portérent d'elles-mêmes à la paix, dont le Comte de Valois fut rendu arbitre. Ce fut l'année 1302. que fut conclu ce fameux Traité, par lequel on convint de part & d'autre, que Frédéric épouseroit Eléonore fille de Charles, & qu'en vertu de ce mariage, & comme par maniére de dot, il joüiroit de la Sicile & des Isles qui en dépendoient sous le nom de Royaume de Trinacrie,

mais sa vie durant seulement, & à condition qu'à sa mort en payant à ses héritiers la somme de cent mille onces d'or cette Couronne retourneroit à Charles & à ses successeurs; que toutes les terres conquises par Frédéric & ses prédécesseurs dans le continent d'Italie seroient restituées à Charles, & réciproquement à Frédéric les Places possédées par Charles en Sicile, que Philippe Prince de Tarente seroit remis en liberté, & que si même avant la mort du nouveau Roi de Trinacrie, on trouvoit de quoi le dédommager par un équivalent raisonnable, il céderoit dès-lors la Sicile à ses anciens possesseurs : le Traité fut porté au Pape, qui l'ayant ratifié sans déroger à ses droits, les articles de part & d'autres furent mis en exécution à la reserve de celui qui regardoit la restitution de la Sicile aux Angevins aprês la mort de Frédéric. Ce fut une source de nouvelles guerres qui ne sont pas de mon sujet, & qui aboutirent enfin à faire de Naples & de la Sicile deux différentes Monarchies indépendantes l'une de l'autre, en vertu de divers Traités faits dans la suite entre leurs Souverains.

AN. DE J.C. 1301. & suiv.

Pendant que l'Italie recevoit la Paix, la guerre continuoit en Espagne, & la malheureuse Castille en étoit toûjours le

AN. DE J. C. 1301. & suiv.

théatre; le Roi d'Arragon par une conduite prudente l'avoit éloignée de chez lui, & par l'abandon d'une conquête qui avoit mis son Païs en danger d'être conquis, il avoit pris de justes mesures pour se dédommager de la perte d'un héritage ruineux par des acquisitions plus sûres & beaucoup plus à sa bienséance. Il continuoit avec succês la conquête de la Murcie, & il y restoit peu de Place dont il ne se fût pas rendu maître; lorsque l'habile Reine de Castille ne craignant plus guéres que lui, par l'ascendant qu'elle avoit pris sur toutes les factions du Royaume, se résolut de lui proposer un accommodement. Ce Prince y trouva son avantage & laissa la Reine recüeillir paisiblement le fruit d'une sage administration. Elle avoit éludé les demandes que le Gouverneur de Navarre sollicité par ses ennemis, lui avoit fait faire par ses Envoyés de la part du Roi de France son Maître, des terres conquises autrefois sur ce Royaume par les Castillans. Elle avoit tenu ferme contre le Roi de Portugal, qui s'étant fait médiateur de l'Infant Don Juan auprês d'elle avoit tâché de l'engager à lui abandonner la Gallice, & quoique le Portugais eût paru mécontent de sa fermeté, elle avoit sçû le ramener de telle sorte dans ses in-

térêts, qu'enfin ils avoient célébré les fiançailles de Ferdinand avec l'Infante Constance à Alcaniz auprês de Zamora sur les Frontiéres de Portugal, & le mariage quelques mois aprês fut conclu à Vailladolid. Le Monarque Portugais avoit emmené chez lui Béatrix destinée à son fils pour l'élever auprês de lui jusqu'à ce qu'elle fût en âge d'être mariée; à la vérité il en avoit coûté à la Reine quelques Places, entre autres les Villes d'Olivença de Conguéla & de Campo de Moya données en dot à Béatrix pour ce dernier mariage, sans qu'elle eût rien reçû pour Constance; mais par-là elle avoit engagé le Roi de Portugal à se rendre médiateur entre son gendre & son beau-frére pour la négotiation de la paix. Elle avoit obtenu du Pape non-seulement une dispense pour lever l'empêchement de parenté qui mettoit obstacle au mariage de Ferdinand & de Constance, mais une réhabilitation du sien avec le feu Roi son mari par un effet retroactif dont Mariana dit, que plusieurs doutérent, & ausquels cet Auteur répond avec sa liberté ordinaire, quelquefois bonne, quelquefois mauvaise, mais toûjours accompagnée de beaucoup d'esprit. Par ces coups habiles la Reine avoit tellement rallenti l'ardeur des partisans de

AN. DE J. C. 1303. & suiv.

AN. DE J. C. 1303. & suiv.

La Cerda que la plûpart des Castillans l'abandonnérent peu à peu. Il avoit été obligé d'aller lui-même solliciter quelque secours à la Cour de France; mais Philippe le Bel occupé à faire la guerre aux Flamans ne put lui accorder les secours qu'il demandoit, & La Cerda ne recüeillit d'autre fruit de son voyage, qu'une permission de faire quelques levées dans la Navarre. Don Jean de Lara y ayant assemblé des troupes mal disciplinées avoit été défait, pris prisonnier, contraint de demander pardon, & d'implorer la clémence du Roi. L'Infant Don Juan réduit à peu près au même état que La Cerda, avoit fait sa paix & étoit revenu à la Cour. Don Henry Prince inquiet & broüillon n'étoit plus craint de la Princesse, qui aprés avoir étudié constamment ses démarches, avoit rompu toutes ses mesures, & quoiqu'elle ne lui eût pas ôté le desir de susciter des troubles dans le Royaume, elle lui en avoit rendu les moyens si difficiles, qu'il fut enfin forcé de se contenir dans le devoir. On le vit même se déclarer pour les intérêts de la Reine. Ce fut dans cette Princesse un trait de politique, qui donna un grand relief à ses vertus & à sa réputation au milieu d'une Cour que l'ambition des Courtisans & la légéreté du jeu-

ne Prince regnant, esprit médiocre & aisé à surprendre, rendoit extrémement arrogante. En effet Don Henry s'étoit engagé avec Don Juan, les Haro, les Lara, un autre Don Juan fils de l'Infant Don Emmanuel, dans une caballe formée contre la Reine Mere, pour la broüiller avec le Roi son fils, & ils y avoient réüssi. Jaloux de son autorité, ils en avoient donné de l'ombrage à ce Prince sans expérience, il l'avoit éloignée des affaires, & s'étoit même séparé d'elle. La sage Reine les laissa faire, & prévit bien que du caractére dont elle connoissoit ces esprits remuants, intéressés & ambitieux jusqu'à la fureur, ils ne seroient pas long-tems unis, que le Roi auroit besoin d'elle, & qu'elle seroit recherchée sans qu'elle se donnât la fatigue de faire des avances & des pas inutiles. Elle devina juste. Don Jean de Lara étant devenu favori les autres en eurent de la jalousie. Les bien-intentionnés murmurérent de voir le Roi si inconsidérément livré à un homme tant de fois rebelle, & toûjours prêt à changer de parti, ou par inconstance, ou par intérêt. Don Henry, Don Lope de Haro, Don Juan fils de Don Emmanuel s'allérent offrir à la Princesse, & s'efforcérent de lui persuader d'user du crédit qu'elle avoit

AN. DE J.C. 1303. & suiv.

AN. DE J. C. 1303. & suiv.

acquis pour maintenir ſon autorité. La vertueuſe Reine rejetta ces offres, & fit ſi bien par la conduite qu'elle garda avec ſon fils, que ſans s'écarter de ſon devoir elle le ramena au ſien, & reprit auprès de lui la place que tant de titres lui donnoient.

Ce fut dans cette ſituation des affaires, que l'Infant Don Juan fut choiſi pour aller faire au Roi d'Arragon des propoſitions de paix, dont on le crut d'autant moins éloigné qu'il avoit témoigné lui-même depuis peu, qu'il y entendroit volontiers pourvû qu'on lui laiſſât Alicante, outre que le Roi de Grenade commençoit à le menacer. L'Infant en effet n'eut pas de peine à lui perſuader d'accepter la médiation du Roi de Portugal. On convint qu'on s'aſſembleroit, que Don Ximénés de Luna Evêque de Sarragoce & l'Infant ſeroient adjoints du médiateur, qu'ils décideroient enſemble ſur ce qui ſeroit propoſé de part & d'autre pour la paix, que Don Alphonſe de La Cerda ſeroit invité aux Conférences & prié pour rendre la paix univerſelle dans l'Eſpagne Chrétienne, d'accepter pour juges de ſes prétentions les Rois de Portugal & d'Arragon, dont le dernier étoit ſon parent & en ſociété d'armes avec lui. Le Portugais partit cependant

& se rendit en Arragon avec un superbe équipage ; on jugea par la pompe & la magnificence de son train, de ce que peut un Prince attentif à maintenir la paix dans ses Etats, qui au lieu de les épuiser par des conquêtes ruineuses, enrichissoit son épargne de l'abondance qu'il procuroit à ses peuples. Jacques le reçut à Tordésilas Place frontiére d'Arragon, où il fut d'abord conclu, que la riviére de Ségura qui coupe la Murcie en deux de l'Orient à l'Occident, termineroit désormais de ce côté-là les terres des deux Royaumes Espagnols, de sorte que tout ce qui s'étend depuis ce fleuve jusqu'en Grenade demeureroit à la Castille, & que ce qui est en deçà jusqu'aux frontiéres de Valence où est située la Ville d'Alicante seroit cédé à l'Arragonnois. La Cour de Castille s'étoit avancée jusqu'à Compilione prês de Tordésilas. Les deux Rois y allérent recevoir Ferdinand, & là se trouvérent avec eux les deux Reines de Castille & la sainte Reine de Portugal si connuë sous le nom d'Elizabeth. Le Traité y fut ratifié, & tout le monde eût été content, si Alphonse de La Cerda eût pu l'être de ce qui fut décidé à son sujet par les Rois d'Arragon & de Portugal. Dans les Traités de Paix les Princes foibles sont toûjours les vic-

AN. DE J.C. 1303. & suiv.

AN. DE J. C. 1303. & suiv.

times des Rois. Ce fut à Turiaſon que fut porté le jugement qui obligea ce malheureux Prince à céder ſes droits ſur tant de Couronnes en échange de quelques terres qui le rendoient aſſez grand Seigneur pour être content de ſa fortune, ſi les droits de ſa naiſſance ne l'euſſent pas appellé au Trône: il ſentit ce dernier effet de ſon malheur plus vivement qu'il n'avoit ſentit ſa captivité. Ce Prince infortuné n'attendit pas le jugement; aprês en avoir vû le projet il ſe retira bruſquement lorſqu'on s'y attendoit le moins, laiſſa ce qu'il avoit dans le Royaume de Places fortes qu'il ne pouvoit plus conſerver pour aller une ſeconde fois chercher en France à ſa mauvaiſe fortune une reſſource qu'il n'y pouvoit trouver. Ferdinand ſon frére fut plus traitable, il ſe maria en Eſpagne & y vécut paiſiblement. Nonobſtant cette Paix le Roi de Caſtille eut encore des affaires à démêler avec des ſujets indociles.

Devenu majeur & aſſiſté des conſeils de la Reine-Mere, il ſe crut en état de profiter d'une diviſion domeſtique de la famille du Roi de Grenade, non-ſeulement pour recouvrer ce que les Maures lui avoient pris durant ſa minorité, mais pour les dépoüiller tout-à-fait de ce qu'ils poſſédoient en Eſpagne. Le Roi d'Arra-

gon lui offroit de l'aider de toutes ses forces, & ne demandoit que la sixiéme partie des conquêtes qu'ils feroient ensemble, & qui seroit donnée en dot à Eléonore sœur du Roi Ferdinand, qui devoit épouser l'Infant Don Jacques fils aîné de l'Arragonnois. Il étoit persuadé d'ailleurs qu'en déclarant la guerre aux Infidéles, les Seigneurs qui le traversoient auroient honte d'être rebelles, tandis que les bons Castillans suivroient leur Roi à la guerre Sainte. Il ne se trompa pas; la ligue étant faite avec le Roi d'Arragon, il s'en trouva peu d'assez mutins pour ne pas suivre l'étendart Royal; on marcha en Andalousie, & l'on alla assiéger Algézire pendant que le Roi d'Arragon se disposoit à former le siége d'Almérie, qui lui devoit tomber en partage; on ne prit ni Almérie ni Algézire, mais les Maures furent défaits deux fois en bataille rangée par les Arragonnois, & pour se dédommager d'Algézire les Castillans prirent Gibraltar. Là un vieux Officier Sarasin s'adressant au Roi Ferdinand en se retirant de la Ville, « Seigneur, lui dit-il, » Ferdinand votre glorieux bisayeul me » chassa autrefois de Séville, Alphonse » votre ayeul de Xérés, Sanche votre » pere de Tariffe: vous me chassez de » Gibraltar, je m'en vais chercher en Afri-

An. de J.C. 1303. & suiv.

An. de J.C. 1303. & suiv.

„ que dans ma derniére vieilleſſe un re„ pos que perſonne ne troublera. „ Malgré ces avantures des deux Rois ligués, ils furent obligés de lever le ſiége des deux Places qui avoient été le but principal de leur campagne. Ils s'attendoient d'y revenir, & Ferdinand avoit dêja fait avancer Don Pierre ſon frére qui s'étoit ſaiſi d'Alcaudette; il étoit à Palence lorſqu'un homme de la Maiſon de Bénavidés ayant été tué au ſortir du Palais, ſans qu'on ſçût l'auteur du meurtre, deux fréres du nom de Carvajal en furent accuſés & mis dans les fers; quoiqu'on n'eût pas de quoi les convaincre & qu'ils perſiſtaſſent à nier le fait, le Roi Prince clément de ſon fond, mais que le premier feu de la colére rendoit intraitable & cruel, ordonna qu'ils fuſſent précipités du haut d'un rocher en bas; ils proteſtérent de leur innocence, ils en appellérent à l'équité des Loix, mais voyant qu'ils avoient affaire à un juge implacable & féroce, ils s'adreſſérent au Juge des Rois, & citérent Ferdinand à comparoître dans trente jours à ſon Tribunal. On mépriſa ce diſcours qu'on regarda plûtôt comme un vain deſir de vengeance que comme une prédiction. L'événement en fit juger autrement. Le Roi marchoit en Andalouſie, & étoit dêja à Martos, lorſqu'au

trentiéme jour justement depuis l'exécution des deux fréres, ce Prince s'étant retiré aprês son dîner pour dormir, on le trouva mort en son lit, aprês dix-sept ans quatre mois dix-neuf jours de regne dans la vingt-cinquiéme année de son âge. Le fait est certain, & de-là ce Roi fut surnommé l'*Ajourné*. Tout le Peuple étoit persuadé que cette mort étoit un effet de la citation de ce Prince au Tribunal de Dieu par les Carvajals. Il seroit plus utile que ce fait trouvât créance dans l'esprit des Grands, qui d'ordinaire aiment mieux attribuer ces sortes d'événemens au hasard qu'à la justice d'un Dieu vengeur de l'innocent & de l'opprimé.

AN. DE J. C. 1303. & suiv.

Cet accident arrêta les progrês que commençoit à faire Don Pédre sur les terres des Sarasins, & empêcha apparemment le Roi d'Arragon d'y retourner; car ce Prince ne parut plus, & abandonnant le dessein de conquérir de ce côté-là, il tourna ses vûës & ses armes ailleurs. Don Pédre pourvût à la sûreté de la frontiére, & révint promptement en Castille où Alphonse onziéme encore au berceau avoit succédé à son pere. Une nouvelle minorité donnoit d'autant plus de sujet de craindre pour le repos public que les troubles de la précédente n'étoient pas encore bien calmés. Deux

An. de J. C. 1303. & suiv.

Reines & deux Infants conteſtoient pour le gouvernement de l'Etat, la Reine-Mere, l'Infant Don Pédre par la prérogative du rang. La Reine ayeule & l'Infant Don Juan par celle que leur donnoit l'âge & la connoiſſance des affaires. Heureuſement Don Henry étoit mort, c'étoit un prétendant de moins; mais il n'en reſtoit encore que trop pour exciter beaucoup de factieux, ſous prétexte de l'intérêt public. La mort de la Reine Conſtance mere du jeune Roi arriva à propos pour débroüiller un peu le cahos où le Royaume alloit retomber. On s'accorda. La Reine ayeule fut chargée de l'éducation de ſon petit-fils, l'Infant Don Juan eut l'Intendance des affaires intérieures du Royaume, Don Pédre le commandement des troupes, & l'adminiſtration de la guerre. La Reine laiſſa faire ce partage avec la même ſoupleſſe d'eſprit qu'elle avoit cédé à Don Henry, ſous la minorité de Ferdinand, le titre de Régent du Royaume, qu'elle gouverna néanmoins encore cette fois, comme elle avoit fait la premiére par l'aſcendant qu'elle ſçavoit prendre, & que ſon génie lui donnoit. La jalouſie que Don Juan conçut de la réputation que Don Pédre acquit dans ſes premiers emplois à la guerre, acheva de la rendre maîtreſſe

des affaires. Don Pédre étoit jeune, mais il n'avoit d'un jeune guerrier que le feu & la valeur ; il étoit né capitaine, & avec ce talent pour la guerre qui répond ordinairement des succês, il en eut de grands, il prit des Villes, il défit les Sarasins en bataille rangée, où parmi un grand nombre de morts, périrent quarante guerriers des meilleures Maisons de Grenade. Le fruit de cette victoire fut la prise des Forteresses de Cambil & d'Algabardos sur les Infidéles.

An. de J. C. 1313. & suiv.

Don Pédre acquéroit trop de relief, pour ne pas donner à son oncle Don Juan, homme ambitieux & inquiet, une jalousie d'abord secrette, mais qu'il fit bien-tôt éclater à la ruine de l'un & de l'autre & au dommage de tout l'Etat. Il commença par donner aux Grands de l'ombrage, au sujet même des conquêtes que Don Pédre faisoit sur les Infidéles, & à faire craindre qu'il ne s'en prévalût pour son propre aggrandissement contre le service du Roi. Pour mieux réüssir dans cette intrigue, il ne voulut pas paroître y entrer, & laissa semer ces soupçons par des gens zélés ou malins, qui d'eux-mêmes les avoient pris, ou à qui il les inspira. En même-tems qu'on donnoit au Public ces défiances injustes & sans fondement de la fidélité de Don Pé-

AN. DE J.C. 1314. & suiv.

dre, on chercha un expédient pour le mettre dans la néceſſité de ſe rendre lui-même ſuſpect, & on n'en trouva point de meilleur, que d'obliger ceux qui gouvernoient à donner au Roi pour garantie de leur geſtion quelques unes de leurs terres, qui ſeroient miſes en ſéqueſtre, & qui répondroient particulierement de l'emploi des deniers publics. Pour décider cette affaire, on aſſembla les Etats d'abord à Burgos, puis à Carrion où l'épuiſement du Royaume fit agréer un expédient que la cabale oppoſée à l'Infant, déclara être néceſſaire pour prévenir la diſſipation des revenus du domaine. Les ennemis de l'Infant ne doutérent pas que cette propoſition ne le dût irriter, & ne l'engageât à des démarches qui autoriſeroient les Etats à lui ôter le commandement des armées. On ne doutoit pas que ſenſible à cette injure, il n'en vînt à une rébellion ouverte, qui le rendroit odieux à la Nation. L'artifice ne réüſſit pas, l'Infant déſintéreſſé & amateur du bien public donna de ſa fidélité toutes les aſſûrances qu'on voulut; il ne ſe rebuta pas même de ce que dans l'extrême beſoin qu'il avoit d'argent, pour continuer la guerre, il ne trouva preſque aucune reſſource dans la bonne volonté des Peuples que les guerres précédentes

avoient épuisés. Dans cet embarras Don Pédre eut recours à Jean XXII. nouvellement élevé sur la Chaire de S. Pierre, dont il obtint les décimes sur tous les Bénéfices Ecclésiastiques & l'Indulgence des Croisades.

An. de J. C. 1316. & suiv.

Avec ce secours l'Infant ayant renforcé son armée entra si avant dans le Païs des Maures, qui alla jusqu'aux portes de Grenade. Comme il n'avoit pas des troupes suffisantes pour l'assiéger, il tâchoit par toutes sortes de stratagêmes d'attirer les Infidéles à une bataille, mais ils l'évitérent toûjours, & pour faire diversion ils avoient formé le dessein d'aller assiéger Gibraltar ; ils furent prévenus ; on munit la Ville de tant de provisions de guerre & d'une si forte Garnison, que leur projet échoüa. Don Pédre n'abandonna pas sans fruit les environs de leur Capitale, leur ayant enlevé au retour la Forteresse de Belmes. Il continuoit la guerre avec le même succês, lorsque la jalousie de Don Juan lui fit un nouvel embarras. La réputation du neveu, l'autorité qu'elle lui donnoit, l'amour des Peuples qu'elle lui attiroit, causoit un chagrin mortel à l'oncle, & plus encore que tout cela la disposition arbitraire des dixmes que le Pape lui avoit accordées. Aprês quelques murmures inutiles, le

AN. DE J. C. 1318. & suiv.

vieux Infant enfin éclata, leva des troupes, & quoiqu'il prît prétexte de la guerre de Grenade pour mettre une nouvelle armée sur pied, la Reine prévit son dessein, & craignant une guerre civile entreprit d'accommoder l'oncle & le neveu. Les Etats se tenoient alors à Vailladolid, les Infans s'y rendirent. La Reine leur parla, & fit si bien que secondée de l'autorité de l'assemblée, elle les engagea à convenir qu'ils auroient chacun une armée, qu'ils porteroient tous deux la guerre en différens endroits des terres Infidéles, & que ce qui seroit fourni pour la subsistance des troupes seroit partagé entr'eux d'eux. Par ce nouvel arrangement, la politique Princesse devenoit plus libre dans l'administration des affaires intérieures du Royaume, & mettoit entre deux Généraux concurrens une émulation qui naturellement paroissoit devoir produire de bons effets, parce qu'elle ne leur laissoit rien à démêler ensemble. La précipitat ion de Don Juan & la complaisance de Don Pédre qui vouloit bien vivre avec lui, fit échoüer ces espérances & mit toute l'Espagne en péril.

Quoiqu'Ismaël Roi de Grenade eût fait venir du secours d'Afrique, & eût donné au Roi de Maroc Algézire &

Ronda pour Places de sûreté, pendant que Don Pédre attaquoit des Places de proche en proche, & alloit d'ordre pour aller plus sûrement, Don Juan dans l'empressement de se signaler par quelque exploit extraordinaire voulut marcher droit à Grenade, & fit si bien qu'il engagea le jeune Infant à se joindre à lui. La jonction se fit à Alcaudette, d'où les armées réünies ensemble, prirent la route de Grenade. Elles se saisirent en chemin de quelques Places assés importantes, vinrent à la vûë de la Capitale & y établirent leur camp. Les deux Infants avoient dessein d'en faire le siége, mais ayant observé de prês & la situation de la Place & la contenance des ennemis, ils comprirent que ce seroit une entreprise téméraire, vû l'incommodité de la saison & la chaleur excessive du climat, beaucoup plus à craindre pour les troupes que les armes des Sarasins. Aprês divers conseils, ils jugérent à propos de se retirer, Don Pédre conduisoit l'avant-garde, l'arriére garde étoit commandée par Don Juan. Ils étoient en marche, lorsque les Maures sortirent brusquement, sans avoir d'autre dessein d'abord que d'enlever quelques Escadrons de ceux qui marchoient les derniers. Les Infidéles trouvérent plus de facilité qu'ils n'a-

AN. DE J. C. 1318. & suiv.

AN. DE J.C. 1318. & suiv.

voient crû à défaire l'armée Chrétienne; elle étoit épuisée de fatigues & de soif sous un Ciel brûlant, & dans une campagne aride. Les Maures s'en étant apperçûs voulurent profiter de cet avantage. Aprês avoir renversé les premiers qui avoient fait volte face pour leur résister, ils ébranlérent aisément les autres; & à peine Don Pédre eut-il le tems d'accourir au secours de son oncle, il le trouva si en désordre, & la marche précipitée qu'il venoit de faire pour le soûtenir, avoit tellement mis ses Soldats hors d'haleine, que ni ses paroles, ni son exemple ne furent pas capables de leur inspirer la vigueur qui leur eût été nécessaire dans une si pressante occasion. Ils se trouvérent bien tôt réduits dans le même état que les premiers, la confusion augmentoit à mesure que les Officiers s'efforçoient de rétablir l'ordre, les deux Infants couroient par tout, pour rallier, animer, exhorter des gens qui ne les entendoient plus. Les Castillans ne distinguoient le Soldat Espagnol d'avec le Maure, que par les coups qui les faisoient tomber sous le glaive des Infidéles. Le courage des Infants avoit cependant jusques-là empêché la fuite; mais un accident inoüi les ayant fait périr tous deux, l'armée sans chef se dissipa, &

personne ne pensa plus qu'à se sauver. Le brave Don Pédre s'étoit fait voir l'épée à la main dans tous les lieux où il croyoit sa présence nécessaire, pressant ceux-ci, encourageant ceux-là, reprochant aux autres leur lâcheté, lorsque tout d'un coup accablé de lassitude, l'haleine & la voix lui manquérent, il tomba de dessus son cheval, & demeura étendu sur la place sans mouvement & sans vie. Pour rendre la catastrophe compléte, Don Juan quelques momens aprês périt par ce même accident, avec cette différence néanmoins qu'ayant d'abord perdu la connoissance, il ne mourut qu'aux approches de la nuit. Quelques-uns disent qu'il tomba à la nouvelle qui lui fut portée de la mort tragique de son neveu, il ne l'aimoit pas assés pour rendre croyable cette circonstance que les Auteurs exacts ne rapportent pas. Au bruit de cet événement, l'armée Castillane que les Infants n'avoient pû réünir jusques-là, se serra d'elle-même en divers pelotons, les Maures qui s'en apperçûrent crurent que l'ordre s'y remettoit, & ne voulant pas s'exposer à perdre le fruit d'une victoire utile pour la rendre plus complette, ils se jettérent sur le bagage, & se retirérent avec leur butin; ils avoient meilleure opinion de l'armée Chrétienne qu'elle ne

An. de J. C. 1318. & suiv.

AN. DE J. C. 1313. & suiv

méritoit, les Castillans ne s'étoient rassemblés que pour fuir avec moins de danger à la faveur de la nuit qui approchoit. Les ténébres & la faute des Maures leur donnérent lieu de sauver quelques débris de leur défaite, ils emportérent les corps des Infants qui furent inhumés à Burgos.

La terreur fut grande en Castille au récit de cette funeste avanture, & le désordre suivit la consternation. D'un côté le Roi de Grenade plus victorieux qu'il ne pensoit l'être, forçoit des Places & avoit pris Martos. De l'autre trois nouveaux concurrents à la Régence du Royaume renouvellérent les anciens troubles, & se disputérent l'administration de l'Etat. Heureusement un coup de la Providence arrêta l'inondation des Maures, qui accouroient de toutes parts comme à une conquête certaine. Ces Infidéles se divisérent aussi entr'eux, à l'occasion d'une belle Esclave que le Roi de Grenade enleva au Maure Gouverneur d'Algézire Officier du Roi de Maroc. La chose alla si loin qu'Ismaël Roi de Grenade fut assassiné, & son fils Mahomet mis en sa place. Un tel démêlé parmi les Infidéles rassura les Frontiéres de Castille, mais ceux des prétendants à la Régence de ce Royaume déchiré depuis

si long-tems par les factions n'en devinrent que plus dangereux.

An. de J.C. 1318. & suiv.

Trois Seigneurs du Sang de Castille que nous appellerons ici Princes aspiroient au Gouvernement, Don Juan surnommé le Borgne, fils de ce Don Juan qui venoit de mourir près de Grenade, Don Juan Emanuel son cousin germain, & Don Alphonse de Molina frére de la Reine Marie. Cette Princesse qui jusques-là avoit éprouvé l'inconvénient de ce partage de la Régence, n'y vouloit admettre aucun d'eux, & prétendoit que la puissance des deux Infants qu'elle y avoit admis devoit se réünir en elle, conformément au Décret des Etats, où ce partage avoit été fait; elle en écrivit aux Provinces, & défendit aux Gouverneurs d'obéïr à d'autres ordres qu'aux siens. Dans la premiere émotion des esprits, elle ne fut pas obéïe, & elle avoit besoin pour l'être d'un loisir que Dieu ne lui donna pas. Les prétendants s'emparérent par voye de fait chacun d'un district où une caballe formée par l'intérêt particulier les rendit maîtres en peu de tems; Don Alphonse de Molina s'empara de l'Andalousie, Don Juan Emanuel de l'Estrémadure, & du Royaume de Tolède, Don Juan le Borgne de la Vieille Castille. La Reine quoiqu'accablée de

AN. DE J. C. 1321. & suiv.

ſoins, & plus encore du poids de l'âge n'abandonna point le Gouvernement, malgré la violence de cette nouvelle tempête ; elle ne déſeſpéroit pas même de la ſurmonter, ſur tout depuis que ſoûtenuë du Légat du Pape envoyé exprês pour tâcher d'appaiſer ces orages ſi dommageables à la Chrétienté, elle eut convoqué les Etats à Palence ; mais la mort de cette Princeſſe arrivée ſur ces entrefaites au mois de Juin de l'année 1322. à Vailladolid mit fin à ſes travaux & à ſa vie. Ce fut une de ces femmes fortes, qui n'ont du ſexe que la douceur ſans en avoir les foibleſſes, eſprit mâle, éclairé, clairvoyant, ferme ſans opiniâtreté, pliant & ſouple ſans baſſeſſe, prévoyant ſans inquiétude, courageux ſans préſomption. Cette mort ſurvenuë ſi à contretems déconcerta les meſures du Légat, & de l'Aſſemblée de Palence, pour le repos public. Le Cardinal obligé de ſe contenir dans les bornes de la puiſſance Eccléſiaſtique, convoqua un Concile à Vailladolid, où il fit des réglemens pour le bien de l'Egliſe Caſtillane, pendant que le déſordre croiſſoit dans toutes les parties de l'Etat.

Heureuſement pour la Caſtille dans cette ſituation dangereuſe, nul de ceux qui la partageoient ne fit effort pour ſe

rendre maître absolu du Royaume. Chacun gouvernoit sa Province, & tâchoit de s'enrichir des dépoüilles du Peuple; & ainsi revêtus de l'autorité du Roi, ils n'en faisoient usage que pour s'approprier la plus grande partie de ses revenus. Peut-être auroient-ils osé davantage, si le Roi d'Arragon eût été d'humeur à appuyer quelqu'un des trois. La Reine avoit eu sujet de le craindre. Don Juan Emanuel avoit épousé une des filles de ce Prince, un autre Don Juan fils du même Roi avoit été élû Archevêque de Tolède. On avoit tout lieu d'apréhender une faction si puissante dans un Royaume divisé, & sous un Roi mineur qui tenoit la Couronne d'un grand-pere qui l'avoit usurpée. Deux choses avoient rassuré la Princesse: Le nouvel Archevêque & son beau-frére s'étoient d'abord broüillés ensemble sur quelques droits depuis long-tems attachés au Siége Primatial, & usurpés par le Régent. Le Roi d'Arragon étoit occupé des projets, qu'il faisoit pour une conquête qui convenoit à ses Etats. Depuis la mort de Ferdinand Jacques avoit quitté le dessein de faire des progrês sur les Maures, & s'étoit entiérement appliqué à bien policer ses Royaumes, & à mettre ses enfans en état de recüeillir paisiblement la succes-

An. de J. C. 1322. & suiv.

AN. DE J. C. 1319. & suiv.

sion qu'il leur laisseroit. Pour cela il avoit évité d'avoir affaire avec ses sujets, & sur-tout avec le conseil de l'union qui avoit traversé ses peres, il se ménagea de sorte avec ceux qui en étoient les conservateurs, que sans abaisser la Majesté Royale, il ne parut pas se mettre au-dessus des Loix. Quelques Seigneurs lui ayant contesté un héritage qu'il prétendoit, au lieu d'agir par voye de fait, il avoit porté l'affaire devant le *Justice*, ou le Tribunal du grand Justicier d'Arragon; & par là avec sa cause il avoit gagné le cœur de ses sujets: Prince d'ailleurs si ennememi de la chicane & des procês injustes, qu'un nommé Ximénés Rada Jurisconsulte célébre en son tems, étant accusé de les fomenter, & d'avoir contribué à la ruine d'un grand nombre de personnes, fut condamné à l'éxil par son ordre. A ces soins de la police, Jacques joignit ceux de prévenir les divisions, qu'avoient si souvent causées entre les Infants, les appanages & la succession. Ainsi pour empêcher les cadets de prétendre un partage nuisible à l'Etat & de troubler sur cela l'aîné, il unit par une loi stable & autorisée de tous les Ordres de ces Royaumes, ceux d'Arragon & de Valence avec la Principauté de Catalogne, de sorte que ces trois Etats ne

pourroient plus se séparer, & seroient possedés par un seul. Il avoit dêja fait reconnoître pour son successeur à ces Couronnes Jacques l'aîné de ses enfans, lors qu'une résolution bizare de ce Prince peu digne de son Sang, l'obligea de changer de mesures. Les Etats étoient assemblés pour quelque affaire à Tarragone, où l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à l'événement dont je vais parler. Le Prince étoit dans cette Ville avec son pere, qui le vouloit former aux affaires, & qui se disposoit à l'unir par les liens du mariage avec Eléonor de Castille. Un jour le Roi vit venir Don Jacques, qui d'un air empressé, le conjura de lui permettre de renoncer à la Couronne, dont il appréhendoit le poids, disant qu'il vouloit être libre; qu'un genre de vie agitée d'autant de soins que celle des Rois, n'étoit pas de son goût; & qu'en un mot il étoit résolu d'en choisir un autre. Le Roi fut surpris de ce discours, & plus touché qu'il ne devoit l'être en faveur d'un fils dont il connoissoit le caractére peu traitable, & qui par sa férocité s'étoit rendu odieux aux Grands du Royaume. Cependant il n'écoûta que sa tendresse, & n'oublia rien pour détourner son fils d'une résolution qu'il crut être l'effet de quelque chagrin domestique. « Quoi, mon fils, lui

AN. DE J. C. 1319. & suiv.

AN. DE J. C. 1319. & suiv.

„ dit-il, vous pourriez déshonorer votre „ nom & le sang de tant de grands Rois „ dont vous tirez votre origine, jusqu'à „ concevoir des sentimens si bas. Me „ causeriez-vous ce déplaisir, aprês ce „ que j'ai fait pour vous ? Avez-vous pû „ vous déterminer à entendre ce que tou„ te l'Europe dira d'un dessein si bizare, „ & pourrez-vous être témoin de la vive „ douleur qui m'accable sans en être tou„ ché ? Comment pourra-t'on annoncer „ cette nouvelle à la Princesse que je vous „ ai choisie pour épouse ? La quitterez„ vous ? Consentira-t'elle à vous épou„ ser, si vous n'étes Roi ; flatée si long„ tems d'être Reine, & dignes par tant „ d'endroits de la devenir. Quel noir cha„ grin vous fait prendre une résolution si „ contraire à tant de devoirs & d'engage„ mens ? Si j'ai eu pour vous quelque sé„ vérité, pour corriger certains défauts „ dont la jeunesse n'est jamais exempte, „ j'ai partagé avec vous mon pouvoir „ d'une maniére à vous faire connoître, „ que je ne m'en réservois sur vous, que „ pour vous apprendre l'usage que vous „ en devez faire à l'égard des autres. „ Croyez-moi, quittez un dessein qu'il „ vous est honteux d'avoir eu, & dont „ vous ne pourrez effacer la honte, qu'en „ l'abandonnant sur les remontrances, sur

,, les prieres & sur les larmes de votre pe-
,, re & de votre Roi. Au reste craignez
,, qu'à loisir vous ne vous repentiez de
,, ce que vous faites avec précipitation, je
,, ne manque pas d'héritiers & vous pour-
,, rez manquer d'héritage, vous ne re-
,, viendrez pas à celui auquel vous allez
,, renoncer, si une fois vous y renoncez,
,, & pourrez-vous vous assurer d'être
,, toûjours content d'un autre. Si vous
,, êtes Roi vos fréres tiendront leur par-
,, tage de vous, si un de vos fréres oc-
,, cupe le Trône, vous n'aurez que ce
,, qu'il voudra bien vous laisser. Pensez-
,, y, l'affaire le mérite, & si vous m'o-
,, bligez enfin de consentir à ce qu'aprês
,, tout je ne puis long-tems empêcher;
,, en cas de repentir, souvenez-vous, que
,, c'est pour n'avoir pas suivi mes remon-
,, trances & mes conseils que vous vous
,, serez rendu malheureux.

An. de J. C. 1319. & suiv.

Le Prince écouta tout ce discours du Roi son pere sans s'ébranler. Quelques-uns disent qu'il ajoûta aux mauvaises raisons qu'il avoit données de la résolution qu'il prenoit, un motif de Religion, alleguant qu'il avoit fait vœu de renoncer à la Royauté, au mariage, & au monde même. En effet, ayant obtenu par des instances réïtérées la permission qu'il demandoit, aprês avoir fait sa rénonciation

A N. DE J. C. 1319. & suiv.

entre les mains du Roi & des Etats, il entra dans l'Ordre Militaire de S. Jean de Jérusalem, d'autres disent de Calatrava, d'où il est sûr qu'il passa ensuite dans celui de Montésa, qui ne venoit que d'être établi dans les terres du Roi d'Arragon; quelques-uns crurent qu'il avoit été touché par l'exemple de Loüis d'Anjou son oncle nouvellement canonisé, & de Jacques de Majorque son cousin, qui avoit renoncé au Trône pour se consacrer au service de Dieu, sous l'humble habit de S. François; mais une vie bien différente de ces saints Princes, fit voir que celui-ci avoit imité par libertinage ce qu'ils avoient faits par dévotion, aussi déreglé dans ses moeurs que leur vie avoit été pure.

Alphonse frére de Jacques fut reconnu en sa place par les Etats Prince d'Arragon & héritier présomptif de la Couronne. Il eût bien-tôt occasion de montrer qu'il étoit digne de la porter. Depuis long-tems le Roi son pere méditoit de conquérir les Isles de Corse & de Sardaigne, dont Boniface VIII. l'avoit investi, & que les Papes avoient entrepris d'ôter aux Pisans qui la possédoient sans droit & contre celui de l'Eglise, dont le S. Siége prétendoit que cette Isle étoit Feudataire. Jean XXII. à la persuasion

de quelques Cardinaux Italiens tâcha de le détourner de cette entreprise, & lui refusa le secours qu'il avoit envoyé lui demander. Apparemment ces Prélats craignoient qu'il ne portât la guerre en Italie, & d'autres l'appréhendoient comme eux sur le grand armement qu'il faisoit. Il en rassura le plus grand nombre par le soin qu'il prit de gagner les principales factions; particulierement les Guelphes, qui se trouvoient le plus sur ses voyes, s'il eût voulu faire une descente dans le Continent. Le Pape n'ayant agi avec lui que par maniére de conseil, il alla toûjours son chemin, & ayant fait embarquer ses troupes, il leur donna pour les commander le nouveau Prince Don Alphonse son fils. Alphonse alla descendre en Sardaigne où il prit terre sans grand obstacle, & n'en eut guéres plus à prendre les meilleures Places de l'Isle, à la réserve de Cagliari, qui en est la Capitale. Il l'assiégea deux ans sans pouvoir la réduire, quoiqu'il y eût gagné deux batailles, & défait deux puissans secours, qui l'y étoient venus attaquer. Il eut autant à y combattre la malignité de l'air du Païs, que le courage des Pisans qui se défendirent opiniâtrément; il y perdit beaucoup de monde, & fut très-malade lui même; mais aussi opi-

AN. DE J. C. 1322. & suiv.

AN. DE J. C. 1322. & suiv.

niâtre à attaquer, que ses ennemis à se bien défendre, il les réduisit enfin à subir la loi, par un accommodement où la Souveraineté de l'Isle étant cedée au Roi son pere, les Pisans y gardérent des postes commodes pour exercer leurs commerces, & ce fut même beaucoup pour eux de n'en être pas chassez tout à fait. Alphonse y mit un Gouverneur, & retourna en Arragon porter au Roi la nouvelle Couronne qu'il venoit de lui conquérir. On dit que d'abord il fut mal reçû, parce qu'il parut aux yeux de son pere vêtu à la maniére bizarre des Insulaires qu'il venoit de dompter. S'étant apperçû de ce qui causoit au Roi cette froideur, aprês tant de motifs d'une meilleure reception; il reprit le vêtement de la Nation victorieuse, & fut ensuite reçû en vainqueur, avec toutes les marques de tendresse qu'un fils aimable pouvoit attendre d'un bon pere, & de la juste reçonnoissance qu'un Roi équitable devoit au service qu'il venoit de rendre. Pour comble de faveur Alphonse s'étant plaint que le Comte de Ribagorce son frére, sur le bruit ou de sa maladie, ou des périls qu'il couroit durant la guerre de Sardaigne, avoit témoigné que s'il mouroît avant le Roi, il prétendoit faire valoir l'exemple de Sanche Roi de Cas-

tille, pour exclure de la Couronne Don Pédre son neveu fils d'Alphonse, comme Sanche en avoit exclus Don Alphonse de La Cerda. Sur cette plainte le Roi fit déclarer par les Etats le petit Don Pédre pour son successeur, en cas qu'Alphonse vînt à mourir avant que d'être monté sur le Trône. Le Comte de Ribagorce refusa de le reconnoître; mais sa colére ne dura pas faute de partisans, il se soumit comme les autres, & prêta le serment ordonné.

AN. DE J. C. 1324. & suiv.

Le Roi d'Arragon couronna ces succês par un acte de modération qui lui fit grand honneur dans le monde. Sanche Roi de Majorque étoit mort, & avoit laissé ses Etats, qui outre son Royaume comprenoient le Comté de Cerdagne, le Roussillon, la Seigneurie de Montpellier, & quelques autres terres à Jacques troisiême son neveu. L'Arragonnois se laissa tenter de réünir à l'Arragon, le Royaume de Baléares qui en avoit été démembré, & ses prétentions sur cette Couronne n'étoient pas sans fondement. Il avoit d'abord envoyé Alphonse son fils en Roussillon, & ce Prince s'étoit emparé de ce Comté & de celui de Cerdagne, lorsque le Roi naturellement équitable ayant examiné ses droits & conféré avec Fernand oncle du

AN. DE J. C. 1325. & suiv.

nouveau Roi de Majorque, qui avoit pris le parti de l'Eglise, se départit de ses prétentions, & fit restituer ce qu'il avoit envahi ; se contentant de faire rendre à la Couronne d'Arragon l'hommage qui lui étoit dû pour le Royaume & pour les Comtez. Par cette conduite ce sage Prince auroit ôté de sa famille toute sémence de division, s'il eût pû en prévenir une qui se fomentoit en Castille, il y avoit dêja quelque tems, & qui enfin éclata avec fureur.

Les affaires de Castille avoient changé de face, l'Anarchie y avoit continué depuis la mort de la Régente jusqu'à la majorité du Roi. Le Royaume demeuroit partagé entre trois Usurpateurs de la Régence, qui le gouvernoient sans concert, maîtres chacun dans le Canton dont ils s'étoient saisis d'abord. Le Roi avoit à peine atteint la quinziême année de son âge, qu'ayant pris en main avec une fierté qui étonna les plus hardis, les rênes du Gouvernement, il convoqua les Etats, & commença par éloigner des affaires ceux de sa famille, qui jusques-là s'étoient emparez de la souveraineté. Le jeune Roi se choisit trois Ministres d'un rang inférieur, & plus propres à éxécuter sans contradiction les ordres qu'il voudroit leur donner. Don Garcie Lasso

de la Véga, Don Alvare Ozorio, & un riche Juif nommé Joseph le plus fécond en expédients, pour faire trouver de l'argent, furent ceux qu'il chargea du soin des affaires publiques. Des trois Régens Don Alphonse de Molina avoit seul acquiescé à ce changement. L'un & l'autre Don Juan s'étoient retirés & s'étoient liguez ensemble pour s'opposer au Gouvernement. Le Roi plus prudent que ne portoit son âge, avoit trouvé le moyen de les séparer, & de s'attacher celui des deux qu'il lui importoit plus de gagner. Don Juan Emmanuel rentra dans le devoir, flatté de l'honneur que lui fit le jeune Roi de demander sa fille, qu'il feignit de vouloir épouser. Du moins il n'est pas sûr que la demande eût été faite de bonne foi. Nulle Ligue ne tient contre un tel appas. On vit bien-tôt Don Juan à la Cour avec la fierté d'un homme, qui se regardoit déja comme beau-pere du Roi; les suites répondirent à ce commencement, le crédit de ce Seigneur devint grand, & tout plia sous sa puissance avec d'autant plus de facilité, qu'étant d'un côté issu du Sang de Castille, de l'autre gendre du Roi d'Arragon, peu de gens étoient à portée de pouvoir lui rien contester. L'Archevêque de Tolède son beau-frére fut le seul qui lui résista;

AN. DE J. C. 1326. & suiv.

AN. DE J.C. 1326. & suiv.

mais il en prit mal au Prélat, & ce fut la seconde fois que les droits de sa dignité lui causérent un violent chagrin, & par contre-coup au Roi son pere. Autrefois ayant entrepris en qualité de Primat des Espagnes de marcher la croix levée dans le Diocése de Taraçone, & dans celui de Sarragoce, les Archevêques de ces Villes avoient osé l'excommunier. Le Roi son pere irrité de ce manquement de respect commis par ses sujets contre son fils, s'en étoit plaint aigrement au Pape, & n'en avoit point eu d'autre satisfaction qu'un Bref ambigu, par lequel Jean XXII. avoit ordonné que les censures seroient levés, mais que le Primat s'abstiendroit jusqu'à un jugement définitif de faire porter sa croix devant lui, ailleurs que sur son territoire. L'Archevêque Infant étoit venu à Toléde aprês avoir reçû cette mortification. L'affaire dont je parle le fit retourner en Arragon, aprês avoir éprouvé un pareil dégoût à Toléde. Il y avoit dêja eu entre le Primat & Don Juan Emanuel son beau-frére de fâcheux démêlez durant la Régence. Le Roi étant devenu majeur, avoit obligé ce Prélat à rendre compte de quelques deniers publics qui avoient passé par ses mains ; il l'avoit rendu, mais offensé qu'on l'eût obligé de le rendre, il crut

qu'on lui avoit fait cet affront à la suggestion de Don Juan; il en témoigna son ressentiment en plein Conseil par des paroles, & des reproches injurieux qui lui en attirérent d'autres; on tâcha d'adoucir ces esprits aigris, & ils parurent calmés pour un tems, mais ce tems fut court. Don Juan fit si bien qu'il persuada au Roi d'ôter les Sceaux à l'Archevêque de Tolède, Charge que ses prédécesseurs avoient jusques-là exercée, comme un droit attaché à leur dignité, & qui les rendoit puissants dans l'Etat presqu'autant qu'ils l'étoient dans l'Eglise. Mauvaise politique des anciens Rois, qu'Alphonse corrigea en Prince habile, partageant entre plusieurs ce qui donnoit trop d'autorité à un seul. Les Sceaux furent remis à Don Garcie Lasso; la Charge fut insensiblement avilie, & perdit beaucoup de son éclat par le caractére de ceux qui en furent gratifiés dans la suite; & si les Archevêques de Tolède retiennent encore aujourd'hui le titre de Chanceliers de Castille, c'est un titre sans fonction, comme leur Primatie est sans exercice. Don Juan d'Arragon ressentit vivement cet affront, mais il ne put s'en venger que sur lui-même. Dans son chagrin il prit le dessein de quitter la Castille, en permutant son Archevêché avec celui de Tar-

AN. DE J.C. 1326. & suiv.

An. de J. C. 1327. & suiv.

ragonne, que gouvernoit alors Don Ximénés de Luna. Echange inégal, mais avantageux à un homme qui ne pouvoit plus être Archevêque de Toléde avec honneur. Pour lui donner quelque relief par dessus les Prélats du Païs, le Pape lui accorda le titre de Patriarche d'Aléxandrie, & sa naissance qui l'approchoit si prês du Trône paternel, étant pour lui une distinction supérieure à celle de tout autre titre, il eut de quoi se consoler des grands revenus qu'il venoit de perdre en Castille. Le Prélat n'arriva en Arragon que pour fermer les yeux à son pere. Jacques mourut à Barcelone peu de tems aprês en la soixante & sixiême année de son âge, laissant à Alphonse IV. son second fils, avec ses Royaumes, tous les préceptes & tous les exemples nécessaires pour regner avec gloire.

Quoique le nouveau Monarque que sa douceur fit nommer le Débonnaire, aimât naturellement la paix, le voisinage de Castille & les relations qu'il y avoit furent sur le point de l'engager dans la guerre aussi-tôt qu'il fut Roi. Don Juan le Borgne méprisé & irrité de la préférence donnée à Don Juan Emmanuel par le Roi de Castille leur commun parent, se proposa d'épouser Blanche fille du feu Infant Don Pédre & d'une Prin-

ceſſe d'Arragon, petite fille du Roi Jacques, & par conſéquent niéce d'Alphonſe. Cette riche héritiére dont les terres confinoient avec l'Arragon, ſembloit à l'ambition de Don Juan un dédommagement aſſez grand des avantages que ſon concurrent avoit remportés ſur lui à la Cour pour ne les pas regretter. Il pourſuivit ce mariage, lorſque le Roi en étant averti réſolut de le traverſer; il y employa d'abord la violence, & par le conſeil de La Véga, il fit ſaiſir les terres de Blanche & les réünit à la Couronne, dans la perſuaſion qu'il dégoûteroit le prétendant qui la recherchoit moins pour ſa naiſſance que pour ſes grandes richeſſes. A la nouvelle de cette ſaiſie, Blanche & ſa mere ſe retirérent ſecrettement en Arragon, & Don Juan plein de fureur menaça ſi on continuoit à le traverſer davantage, d'appeller l'aîné La Cerda & de ſe joindre à lui avec ſes amis qui étoient encore en grand nombre, pour faire valoir ſes prétentions. Cette menace fit craindre au Roi de ſe voir ſur les bras une ligue ſemblable à celle dont le Thrône de ſon pere & de ſon ayeul fut autrefois ébranlé. Il étoit en guerre avec le Roi de Grenade, & actuellement Don Juan Emmanuel commandoit ſon armée contre ce Prince Infidéle. Le Roi d'Arragon

AN. DE J.C. 1327. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1327. & ſuiv.

étoit offenſé qu'on eût dépoüillé de ſes biens une perſonne qu'il devoit protéger par tant de titres, & qui n'avoit pas merité un pareil traitement. Don Alphonſe de La Cerda étoit irrité de nouveau & avoit raiſon de l'être. Aprês avoir attendu en vain un ſecours que ne lui purent donner ni Philippe le Bel ni ſes enfans dans la ſituation où étoit la France, quoiqu'il eût épouſé Malfade, Princeſſe iſſuë du ſang François, las de vivre hors de ſon Païs il étoit réduit à ſe contenter pour y retourner de vivre en paix en attendant une meilleure fortune, & à demander qu'en éxécution du Traité de Turiaſon, on lui donnât les terres promiſes, & qu'on l'en laiſſât joüir en repos. Le Pape s'y étoit intéreſſé, & avoit envoyé aux Etats tenus à Vailladolid durant la Régence un Nonce pour les en ſommer, avec menaces de Cenſures ſi on ne faiſoit juſtice à l'Infant ; tout cela n'avoit rien produit. Les Etats qui ne vouloient pas le retour d'un Prince capable de perpétuer les troubles de la minorité, s'excuſérent auprês du Pape, ſous prétexte qu'ils étoient contraints de ſe conformer aux Loix, qui ne leur permettoient pas de rien aliéner des biens du Domaine, dans l'âge où étoit alors le jeune Roi de Caſtille. Ainſi La Cerda étoit demeuré en France toû-

jours attentif au moment qu'il pourroit obtenir un secours capable de le venger de tant d'injustices. On sçavoit assez en Castille que la France ne pouvoit lui en donner : mais le Roi eut sujet de craindre, que dans la situation des affaires l'Arragon ne s'intéressât en faveur de La Cerda, & que ce Prince secondé de Don Juan & de ses partisans, ne portât le flambeau de la guerre dans le fond de la Castille. Pour prévenir les maux qui ménaçoient le Royaume, Alphonse résolut de perdre Don Juan, & ne se voyant pas en état d'y employer sûrement la force, il eut recours à l'artifice, & alla jusqu'à la perfidie. Il se servit du prétexte de la guerre qu'il avoit contre les Maures pour faire tomber Don Juan dans le piége qu'il lui tendoit ; il lui fit proposer sa sœur l'Infante Eléonore en mariage, moyennant quoi il se pouvoit promettre de partager bien-tôt la faveur & la fortune de son concurrent. Pour le tromper plus sûrement, La Véga son ennemi personnel abandonna la Cour, comme s'il eût eu le malheur d'encourir la disgrace du Roi. Le malheureux Don Juan se laissa prendre à cette amorce. Il vint à Toro où il avoit été invité par Alphonse ; il y fut reçu avec des marques de bienveillance, qui lui firent oublier que son Roi

AN. DE J. C. 1327. & suiv.

An. de J. C. 1317. & suiv.

avoit été son ennemi, & qu'il lui avoit donné sujet de l'être. On étoit à table la Fête de tous les Saints de l'année 1327, lorsque Don Juan qui ne pensoit qu'à goûter la joye de sa nouvelle fortune, se sentit frappé par les Ministres destinés à cette cruelle & honteuse exécution. Comme il étoit sans armes & hors de défense, il fut plûtôt mort qu'il ne s'apperçut que l'on en vouloit à sa vie. Cet assassinat fit horreur, & c'est dommage qu'une si indigne trahison ait terni la mémoire d'un Prince que tant d'actions glorieuses ont rendu recommandable. La nécessité n'excuse point ce que la probité désavouë, & nul intérêt d'Etat ne doit prévaloir sur celui qui est commun à tous les hommes. Nulle raison ne peut prescrire contre les Loix de la bonne foi, qui est l'ame de la societé & la regle inviolable de toutes les conditions.

De pareils coups ont rarement tous les effets qu'on s'en promet, ceux qui les frappent en deviennent plus hardis, & ceux qui en sont les spectateurs en deviendent plus défians. Don Juan Emmanuel que la mort d'un homme capable de balancer son crédit sembloit avoir dû rassûrer, en conçut de l'ombrage; l'événement montra qu'il en avoit sujet. En effet il sentit bien-tôt que son concurrent

lui manquoit, & que le Roi le ménageoit moins depuis qu'il n'avoit que lui à ménager. Alphonse n'avoit jamais voulu, ou ne vouloit plus épouser sa fille: Don Juan l'apprit & en fut outré; mais comme le politique Monarque ne s'en expliquoit point encore, il continuoit avec succès la guerre qu'il faisoit aux Maures; & après leur avoir enlevé la forteresse de Ruté, il les avoit défaits dans une bataille donnée sur les rives du Guadalhorça, lorsqu'il apprit que le Roi dégoûté de la Princesse Constance, traitoit de son mariage avec Marie fille d'Alphonse, IV. Roi de Portugal à la sollicitation du favori Don Alvare Nugnés Ozorio. Au récit de cette nouvelle il se retira dans ses terres fort mécontent. Le Roi sans s'en embarrasser prit lui-même le commandement de ses troupes, en même-tems qu'il envoyoit Don Alphonse Jofre Grand Amirante de Castille combattre les Maures sur mer. L'un & l'autre fut heureux, le Roi prit des Villes entre autres Olivéra, Pruna, Ayamonté, qui relevoient du Royaume de Grenade; l'Amiral gagna une bataille navale contre les Infidéles. De vingt-deux Galéres qui composoient leur flotte, dont une partie appartenoit au Roi de Grenade & l'autre au Roi de Maroc, trois furent prises par les Chré-

AN. DE J. C. 1328. & suiv.

AN. DE J. C. 1328. & suiv.

tiens, & quatre coulées à fond. On compta plus de douze cents Maures tués ou faits prisonniers dans le combat. Aprês la campagne finie Séville reçut le Prince triomphant avec les acclamations dont le peuple est prodigue en ses occasions. La joye ne fut pas générale, Don Juan Manuel n'avoit point encore éclaté, parce qu'il attendoit toûjours l'effet des remontrances qu'il faisoit faire par ses agens auprês du Roi de Castille. Il perdit patience quand il apprit que le mariage de Portugal ménagé par Ozorio avoit été conclu au retour de la campagne, & que l'entremetteur en reconnoissance venoit d'être honoré du titre de Comte de Trastamare, de Lemos & de Sarria, chose jusques-là sans exemple. Les titres de Comte & autres semblables n'étoient point en usage en Castille, depuis le tems qu'ils se donnoient aux Gouverneurs héréditaires qui étoient devenus Souverains. La cérémonie de l'investiture eut quelque chose de singulier, & se ressentoit de la simplicité de ces tems-là. On mit trois soupes dans une coupe de vin. Le Roi & le Comte s'invitérent trois fois à en goûter. Le Roi d'abord en prit une, & le Comte une autre. Alors celui-ci eut le droit d'avoir une cuisine séparée pour ses gens dans le Camp du Roi, & sa ban-

niére propre, avec son cri, ses armes & sa devise à la guerre. On fit sur l'heure même expédier les Lettres Patentes d'érection; & ceux qui étoient présents criérent à haute voix, *Vive le Comte.* Don Juan Manuel entra en fureur à cette nouvelle, & porta son dépit si loin, que renonçant à sa Patrie, il fit alliance non-seulement avec le Roi d'Arragon son beau-frére, qui entra dans son ressentiment, mais même avec le Roi de Grenade dont il crut qu'en cette occasion il ne lui étoit pas honteux d'emprunter le secours.

An. de J. C. 1328. & suiv.

Le Roi croyoit avoir réprimé l'audace des esprits rebelles par la punition des coupables, & par cette infléxible sévérité qui lui fit donner le surnom de *Vengeur.* Pendant son séjour à Cordouë il éxerça un nouvel acte de rigueur en faisant trancher publiquement la tête à Don Juan Ponce, & à d'autres Habitants de cette même Ville accusés de sédition. Ponce malgré les ordres du Roi son Maître avoit refusé de restituer aux Chevaliers de Calatrava la Forteresse de Cabra qu'il leur avoit enlevée dans la confusion des guerres civiles. De plus il passoit pour un esprit broüillon. Le Roi de Castille éprouva que la punition des coupables n'étoit pas un remede infaillible pour ar-

An. de J. C. 1328. & suiv.

rêter le cours du mal, & que si la crainte du châtiment le suspend quelquefois, elle ne le guérit pas toûjours. A peine Alphonse fut-il sorti de Cordouë que l'éxemple de Don Juan Emmanuel souleva d'autres mécontens en divers endroits de la domination Castillanne. La puissance des Ministres servoit de prétexte aux factieux. On se plaignoit que trois personnes partageoient seuls les biens du Royaume, & possédoient entiérement l'esprit du Roi; car quoique La Véga ne fût pas actuellement à la Cour, il n'en avoit pas moins de pouvoir; sur tout la Noblesse étoit irritée contre ce favori, sur un bruit qui s'étoit répandu qu'il avoit entrepris de l'abaisser. Il en fut la victime. Des scélérats apostés l'assassinérent à Soria, pendant qu'il entendoit la Messe dans l'Église du Monastére de saint François. Ce meurtre sacrilége fut comme le signal de la rébellion, qui éclata bien-tôt en divers lieux. Escalona prês de Tolède fut la premiere Ville qui leva le masque. Le Roi y courut & y mit le siége, mais il fut bien-tôt obligé de le lever pour passer plus avant dans l'intérieur de la Castille, où il apprit que Zamora, Toro, Vailladolid & les environs commençoient à se mutiner, par les intrigues d'un Grand Prieur de l'Ordre

des Chevaliers de ſaint Jean de Jéruſalem, nommé Don Fernand de Balboa homme de qualité & d'un grand crédit dans la Province, par les grandes terres qu'il y poſſédoit, & par le nombre de ſes amis & de ſes parents, qui étoient les plus puiſſants Seigneurs du Royaume. Le prétexte de la rébellion fut la trop grande autorité du nouveau Comte Ozorio & du Juif Joſeph, qui ſeuls diſpenſateurs des graces bouleverſoient, diſoit-on, tout l'Etat, tandis que le Roi ne voyoit que par leurs yeux, & n'agiſſoit qu'au gré de leurs paſſions. Vailladolid néanmoins ouvrit les portes à ſon Souverain. Le Roi informé que la ſédition avoit été cauſée par les plaintes qu'on y faiſoit d'Ozorio, nouveau Comte de Traſtamare, & du Juif Joſeph ſes Miniſtres, il crut devoir ſacrifier quelque choſe au repos public en les éloignant; il fit retirer Ozorio, & ôta au Juif le maniement des Finances. Ozorio ne ſe corrigea pas de l'inſolence ordinaire aux favoris; il ne fut pas plûtôt hors de la Cour, qu'il alla ſe joindre à Don Juan Manuel. Don Ramire Florez de Guſman le ſuivit avec un air de mécontent qui le fit recevoir avec joye; mais ce ne fut que pour le trahir, & venger ſur ce malheureux ou ſes propres injures

AN. DE J.C. 1328. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1328. & suiv.

ou celles du Prince. Il eſt de la gloire d'Alphonſe qu'on croye que Guſman ſe vengea lui-même, par l'aſſaſſinat qu'il commit dans la perſonne de ce favori; quoiqu'il en ſoit, la diſgrace de cet homme fut comblée par un procês juridique que le Roi fit faire à ſa mémoire. On l'accuſa de pluſieurs crimes dont perſonne ne le défendit: car qui défend les malheureux? Le Roi ſe ſaiſit de ſes tréſors & de ſes autres biens qui étoient immenſes, deſtinée ordinaire à ces ſortes de gens, qui ayant épuiſé les ſujets ne laiſſent de reſſource au Prince qu'à leur ôter avec violence ce qu'il leur a laiſſé prendre avec injuſtice. Pour le Juif Joſeph, il fut redevable de la vie à la baſſeſſe de ſa naiſſance, & au mépris que tous les Peuples font communément de ſa Nation.

Par cette politique Alphonſe avoit arrêté la ſédition dans les Villes; mais il ne pouvoit ignorer que l'eſprit de révolte ſe ranimoit dans les Grands, & que pluſieurs d'entre eux ſe liguoient ſécrettement avec Don Juan Emmanuel; Don Juan de Lara, de même nom & de même eſprit que ſon pere dont nous avons ſi ſouvent parlé, entroit ouvertement dans ſes intérêts. Don Pédre de Caſtro, Don Juan d'Albuquerque, petit-fils de Denys Roi de Portugal, qui s'étoit établi

bli en Castille, Don Juan de Haro Seigneur de Caméros, tous noms rédoutables à un Roi ménacé d'une guerre civile, favorisoient sous-main le parti. Comme l'orage se formoit particuliérement en Biscaye où la cabale étoit puissante, Alphonse avoit sujet de la craindre depuis le changement arrivé en Navarre, où cette Couronne ayant été détachée de celle de France par la mort des trois fils de Philippe le Bel qui ne laissérent point d'enfans mâles, avoit passé dans la Maison d'Evreux qui tiroit son origine de Loüis de France troisiéme fils de Philippe le Hardy. Philippe Comte d'Evreux alors l'aîné de sa Maison épousa Jeanne de France, fille unique de Loüis Hutin. Elle lui avoit apporté en dot la Navarre, qui jusqu'alors avoit été réünie à la Couronne de France par le mariage de Philippe le Bel avec Jeanne héritiére de ce Royaume. Philippe & sa nouvelle épouse étoient venus en personne à Pampelune, où aprês avoir été Couronnés du consentement général de tous les Ordres, ils prirent possession de leurs Etats. Les troubles de Castille présentoient au nouveau Monarque une occasion favorable de reconquérir les Places qui avoient été enlevées à ses prédécesseurs par les Rois Castillans. Il étoit à craindre que les en-

AN. DE J.C. 1328. & suiv.

AN. DE J. C. 1328. & suiv.

nemis d'Alphonſe ne ſe joigniſſent à lui pour ſervir ſes deſſeins. Le Roi de Caſtille Prince prévoyant, uſa de toute ſa politique pour conjurer cette tempête, & crut que la négotiation y reüſſiroit mieux que la force. Le Roi d'Arragon étoit celui des Etrangers qu'il craignoit le plus. Il entreprit de le détacher des intérêts de Don Juan Manuel, & y employa l'entremiſe du Roi de Portugal ſon beau-pere avec lequel il en conféra à Ciutad-Rodrigo, où il venoit d'épouſer la Princeſſe Marie. Le Portugais propoſa d'abord Eléonore ſœur du Caſtillan au Roi d'Arragon qui étoit veuf, & penſoit à un ſecond mariage; enſuite il lui demanda ſa niéce Blanche de Caſtille réfugiée chez lui, pour Don Pédre ſon fils Prince de Portugal. L'Arragonnois ne put réſiſter à tant d'offres avantageuſes; il épouſa Eléonore; Blanche fut menée à Lisbonne, Don Juan Manuel fut abandonné, & ces alliances furent ſuivies d'une ligue entre les trois Rois pour chaſſer les Maures d'Eſpagne. Cette triple alliance déconcerta les Rebelles. Cependant Don Juan ne perdit pas cœur. Soûtenu dans ſes diſgraces par ſon crédit, il épouſa en ſecondes nôces la fille de Ferdinand de La Cerda, nom toûjours redoutable au Roi par les prétentions de cette Maiſon.

Lara partiſan de Don Juan épouſa en même-tems l'unique héritiére de ſon parent Don Juan le Borgne Seigneur de Biſcaye, depuis que cet héritage étoit paſſé de la Maiſon de Haro dans la ſienne. Le Caſtillan qui avoit raiſon d'appréhender qu'une guerre du côté de Biſcaye ne lui attirât ſur les bras les forces du Roi de Navarre, prit encore une autre voye de négotiation & de douceur pour faire ſans inquiétude la guerre aux Maures qu'il eſpéroit chaſſer. Il avoit fait venir à la Cour Conſtance fille de Don Juan Manuel, ſous prétexte d'en faire un jour ſon épouſe; & il l'y avoit retenuë depuis même qu'il avoit renoncé à ce mariage, comme une maniére d'ôtage qui répondoit de la conduite de ſon pere, & comme une eſpéce de frein capable d'arrêter les ſaillies de cet eſprit impétueux; il n'y avoit pas réüſſi, mais il ne déſeſpéroit pas que ce qui n'avoit pû empêcher les premiers effets d'un violent dépit avec le ſecours du tems, de la réfléxion & des conſeils, n'en pût arrêter les ſuites, ſur-tout depuis que Don Juan Manuel ne pouvoit plus compter ſur l'appui du Roi d'Arragon ſon beau-frére. Pour fortifier ces motifs, Alphonſe y joignit des promeſſes & des offres qu'un homme ambitieux ne devoit pas naturellement rejetter. En

AN. DE J. C. 1328. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1328. & suiv.

effet, soit par la tendresse que Don Juan avoit pour sa fille, soit parce qu'étant abandonné par le plus fort appui de la faction, il ne la crût pas en état de le venger sûrement d'Alphonse, il résolut de réserver sa vengeance à un meilleur tems, & de profiter de ce qu'on lui offroit pour mieux exécuter un jour les desseins qu'il méditoit. On lui rendit sa fille, on le fit Gouverneur de la Frontiére de Murcie, moyennant quoi il renonça à l'alliance des Sarasins ; il engagea ses partisans à suivre son exemple, à céder au tems jusqu'à ce qu'il fût plus favorable, & à se joindre aux Arragonnois pour attaquer les Maures par la Murcie, pendant que le Roi les attaqueroit du côté de l'Andalousie.

Alphonse ayant calmé les troubles dont l'Etat étoit menacé, ne pensa plus qu'à profiter de cette tranquillité domestique, pour détruire les Sarasins avec le secours des deux Rois qui s'étoient ligués avec lui. Il marcha en Andalousie à la tête d'une nombreuse armée, assiégea Teba, défit Osmin Général du Roi de Grenade, & profitant de sa victoire après avoir pris la Ville assiégée & un nombre considérable d'autres Places, il réduisit le Sarasin à lui envoyer demander la paix; il l'accorda contre ses premiéres inten-

tions, & deux choses l'y engagérent, l'une étoit que ses alliés lui avoient presque tous manqué. Cinq cens chevaux Portugais qui l'avoient suivi s'étoient retirés au milieu de la campagne, le Roi d'Arragon n'avoit envoyé personne du côté de Murcie, & s'étoit excusé sur des troubles suscités en Sardaigne par les Génois qu'il lui avoit fallu réprimer. Don Juan Manuel n'avoit point paru, le chagrin que conçut Alphonse de ces manquemens de parole lui donna du dégoût de la guerre, & une autre passion encore plus forte le fit volontiers entendre à la paix. Il étoit de retour à Séville lorsque les Ambassadeurs de Grenade la lui vinrent demander au nom de leur Maître. Alphonse étoit alors éperduëment amoureux de la fameuse Eléonore de Gusman, veuve de Don Juan de Velasco, une des plus grandes Dames d'Espagne & des plus belles femmes de son tems. Esclave de cette honteuse passion, il parut avoir oublié toutes les bienséances de son rang, & quoique sa femme eût dêja conçu cette violente jalousie qui fut si funeste à sa maîtresse, il ne se contraignit point; la gloire a de foibles attraits pour un Prince qui sacrifie tout à l'amour. Alphonse éxigea le tribut que les Maures ne payoient plus depuis les

AN. DE J.C. 1329. & suiv.

AN. DE J. C. 1329. & suiv. troubles de Castille; mais il se modéra beaucoup, & fit voir par des conditions avantageuses aux Infidéles, qu'il désiroit plus la paix qu'il donnoit, que ceux mêmes qui la recevoient.

Cependant bien-tôt aprês il fut forcé de recommencer la guerre contre des ennemis sans foi, qui n'avoient traité avec lui que pour se donner le tems de réparer leurs pertes, & de former une nouvelle armée. Il ne s'y attendoit pas, la fortune sembloit s'attacher à sa personne par divers sortes de succês heureux; il étoit allé à Badajox voir Elisabeth son ayeule maternelle la sainte Reine de Portugal qui lui avoit donné rendez-vous dans cette Ville. De-là ayant continué son voyage dans la vieille Castille il trouva inopinément Don Alphonse de La Cerda, qui avoit perdu toute espérance de secours du côté de la France trop menacée par les Anglois pour partager ses forces ailleurs. Ce Prince qui ne trouvoit plus de ressource dans ses malheurs, avoit enfin pris le parti de venir en personne avec sa femme, & Loüis l'aîné de ses enfans se jetter à ses piés, & mettre sa destinée entre ses mains. Le Roi à qui l'éloignement des La Cerda donnoit toûjours quelque inquiétude, le vit avec joye. Il répondit à tant de franchise par beaucoup

de générosité. Il l'établit lui & sa famille d'une maniére à contenter un homme las de vivre sans biens, sans considération, sans fortune, pour aspirer inutilement à un Trône dont trop de barriéres lui avoient fermé le chemin. Jean son second fils étoit demeuré en France ou ses services & sa valeur lui acquirent sous les regnes turbulens de Philippe de Valois & de Jean son fils, avec de grands biens & beaucoup de gloire, les premiéres Charges de l'Etat.

AN. DE J. C. 1330. & suiv.

Cette avanture fut suivie d'un autre événement heureux. Tandis que le Roi séjournoit à Burgos, la Province d'Alava qui jusques-là avoit conservé une espéce de liberté sans relever de la Province de Castille, se donna à Alphonse & à ses successeurs ; il en alla prendre possession, & passant à Victoria, il institua en faveur des guerriers un Ordre de Chevalerie qui fut appellé de la Bande, parce que le Cordon en étoit un ruban rouge large de quatre doigts, semblable à celui que portent aujourd'hui en France les Chevaliers de saint Loüis institué par Loüis XIV. Le Roi en étoit Chef, & il falloit avoir au moins dix ans de service pour pouvoir y être reçu. Cette cérémonie fut suivie de celle du Couronnement du Roi qui se fit à Compostelle. La

An. de J. C. 1330. & suiv

Reine qui fut aussi Couronnée, étoit grosse de Ferdinand son premier fils, dont elle accoucha bien-tôt aprês, moins contente de sa fécondité qu'outrée de dépit à la vûë d'une rivale, & plus aimée & plus féconde qu'elle. Heureuse encore dans son chagrin que l'avenir lui fût caché. Elle ne prévoyoit pas alors que les enfans de la maîtresse supplanteroient ceux de la femme légitime, & leur raviroient la Couronne. Toute son attention se bornoit à se venger de la mere avec éclat. La douceur & la patience sont aux femmes les seuls remedes qu'elles puissent apporter à l'infidélité d'un époux.

Marie de Portugal n'étoit pas d'un caractére à s'en servir, Princesse violente à l'excês & vindicative jusqu'à la cruauté. Ne se voyant pas en état de nuire à Eléonore de Gusman, elle s'étudia à chagriner & à embarrasser le Roi même, en le commettant avec le Roi de Portugal. Le Grand Prieur de Balboa attaché à elle comme Officier de sa Maison, mécontent du Gouvernement, & ayant des liaisons secrettes avec Don Juan & ses partisans, fut l'Auteur de cette intrigue. On étoit dégoûté en Portugal de Blanche de Castille fille de l'Infant Don Pédre, Princesse valétudinaire & peu propre à donner des enfans au Prince Don

Pédre ſon époux. La Reine & Balboa profitant de cette occaſion, ou pour broüiller les deux Rois, ou pour rendre Don Juan plus puiſſant par une nouvelle alliance, firent ſuggérer au Roi de Portugal de ſubſtituer Conſtance fille de Don Juan à Blanche dont il ne s'accommodoit pas. Le Portugais approuva l'échange, & envoya des Ambaſſadeurs le propoſer au Caſtillan. Celui-ci réſolu de s'oppoſer vivement à cette demande prévit bien que ſon refus lui attireroit une guerre; mais une autre plus preſſée demandoit alors tous ſes ſoins. Ainſi Alphonſe ſuſpendit par des réponſes ambiguës la déciſion de celle-là.

AN. DE J. C. 1330. & ſuiv.

Il venoit d'apprendre que le Roi de Grenade étant paſſé en Afrique depuis le Traité de paix, y avoit pris avec le Roi de Maroc des meſures pour recommencer la guerre. Albohacen regnoit à Maroc, & ſurpaſſoit par les conquêtes qu'il avoit faites ſur ſes voiſins, les plus puiſſans de ſes prédéceſſeurs. Le diſcours de Mahomad (ainſi s'appelloit le Roi de Grenade) ſur la facilité de conquérir l'Eſpagne, & en particulier la Caſtille, fut ſi efficace auprès du Roi de Maroc, que réſolu d'entreprendre cette expédition, il avoit ordonné à ſon fils Abomélic de paſſer la mer avec intention de le

An. de J. C. 1330. & suiv. suivre. Mahomad non content d'avoir suscité cet ennemi étranger au Castillan étoit repassé en Espagne pour attirer les sujets mécontens à un parti où leur ambition s'étoit flattée de trouver des avantages solides. Don Juan & sa faction avoient écouté le Maure, & se disposoient à se joindre à lui. On avoit déja vû des effets de cette dangereuse ligue par la prise de Guardamar; avant le retour du Roi de Grenade en Espagne, deux de ses Lieutenants avoient commencé leurs hostilités par le siége de cette Ville. Bientôt le Roi de Grenade parut, & Abomélic le suivit de près à la tête de sept mille hommes de Cavalerie. Celui-ci assiégea Gibraltar, & par la faute du Gouverneur qui l'avoit mal pourvûë de vivres, cette Place ne fit pas une longue résistance: Abomélic s'en rendit maître après s'être fait proclamer Roi d'Algézire & de Ronda. Mahomad qui porta la guerre jusqu'aux environs de Cordouë, se saisit en même-tems de Cabra, que le Commandant lui livra par une trahison indigne, pendant que des rebelles de meilleure foi attaquoient d'un autre côté leur patrie ouvertement & l'étendart levé, sous la conduite des trois Seigneurs déja si connus par leur révolte contre leur Souverain, Don Juan Manuel, Lara, &

Haro. Le Roi courut au plus pressé, & crut qu'avant qu'Abomélic eût eu le tems de munir Gibraltar, il auroit celui de le reprendre, ou du moins l'occasion de combattre les Maures s'ils se présentoient. Il ne put faire ni l'un ni l'autre. Tandis qu'Abomélic fut seul il se contenta de couvrir la Place, & évita toûjours le combat. Le Roi de Grenade l'étant venu joindre il voulut combattre & présenta trois fois la bataille au Castillan, qui à son tour la refusa. Comme il étoit campé de maniére à n'être pas aisément forcé, l'affaire tiroit en longueur, & chacun en avoit d'autres chez soi qui demandoient la présence du Maître. Les Rebelles ravageoient la Castille, le Roi de Trémésen en Afrique presque dompté par Albohacen avoit repris cœur depuis le passage du Prince de Maroc en Espagne. Mahomad étoit inquiet pour la Ville de Malaga d'où il avoit appris des nouvelles qui y rendoient sa présence nécessaire. Dans cette situation on parla de tréve, & chacun y consentit volontiers ; elle devoit durer quatre ans, pendant lesquelles les choses demeureroient dans l'état qu'elles étoient alors. L'Africain conservoit Gibraltar, & Mahomad restoit tributaire de la Couronne de Castille. Un événement inopiné troubla cet accord,

AN. DE J.C. 1332. & suiv.

AN. DE J. C. 1333. & suiv.

& l'on fut sur le point de voir recommencer la guerre presqu'aussi-tôt qu'elle fût finie. Alphonse & Mahomad s'étoient fait l'un à l'autre de magnifiques présents, & avoient même mangé ensemble. Des Maures séditieux scandalisés, ou prenant prétexte de l'être, qu'un Roi Mahométant eût soüillé la pureté de sa Religion (ainsi parloient les Infidéles) par un commerce si familier avec un Prince Chrétien, conspirérent contre lui & l'assassinérent. Ils vouloient mettre en place Alhamar de la famille de leurs premiers Rois; mais Joseph Bulhagix frére du défunt y fut établi par un parti plus fort que celui des conspirateurs. Les deux fréres Don Gonzalés & Don Fernand Seigneurs de Montilla, issus de la Maison d'Aguilar, alors puissante en Andalousie, mécontens d'Alphonse, on ne sçait pourquoi, allérent trouver le nouveau Roi de Grenade, lui offrirent leurs services; & à la tête d'un corps de troupes Sarasines & d'un grand nombre de leurs Vassaux, firent des courses dans le Païs, ravagérent la campagne, & se rendirent redoutables aux Peuples. On crut la suspension d'armes rompuë, & le Castillan qui étoit à Séville en eut d'autant plus d'inquiétude qu'Abomélic n'avoit point abandonné l'Espagne, & que Joseph

avoit intérêt de montrer qu'il étoit bon Mahométan. Heureusement dans cette conjoncture, Abomélic fut rappellé en Afrique, où son pere avoit besoin de lui contre le Roi de Tréméssen. Joseph destitué de ce secours prêta l'oreille plus volontiers au renouvellement de la Tréve qu'Alphonse lui fit proposer, qu'apparemment il n'auroit fait, si Abomélic fut resté en Espagne; mais il eut néanmoins assez de fierté pour éxiger qu'on le déchargeât du tribut dont les Rois de Grenade étoient redevables à la Couronne de Castille. Alphonse pressé de dompter les rebelles de ses Etats dont l'audace croissoit tous les jours, & de pacifier les troubles qui désoloient son Royaume, fut obligé d'y consentir.

AN. DE J. C. 1335. & suiv.

Comme les factieux ne se soûtenoient que par les guerres étrangéres, étant trop foibles par eux-mêmes pour tenir la campagne devant le Roi de Castille, ils n'eurent pas plûtôt appris la Tréve concluë en Andalousie qu'ils se cantonnérent en Biscaye, où ils avoient de bons Châteaux; ils comptoient que les Rois de Castille & de Portugal ne tarderoient pas à en venir à une rupture éclatante, qui leur donneroit lieu de reprendre les armes contre leur Souverain, & de porter la guerre dans le sein de leur Patrie. Al-

AN. DE J. C. 1334. & suiv.

phonse ne leur donna pas le loisir d'attendre cette conjoncture ; en peu de tems il eut traversé cette longue suite de Provinces, qui est entre l'Andalousie & la Biscaye, punissant par tout les factieux avec sa sévérité ordinaire. Le Seigneur de Lara fut le premier en Biscaye dont le Roi attaqua les Places. Ventosa, Bustos, & Herréra lui furent enlevées. Lara en conserva quelques-unes que leur situation rendoit imprenables, à ceux qui n'avoient pas le loisir de les assiéger dans les formes. Le reste de la Province plia sous les armes du Roi ; & dans une Assemblée générale de la Nation qui se tint à Guernica sous un vieux chêne, selon l'ancienne coûtume du Païs, tous promirent obéissance à Alphonse qui s'y trouva en personne, & lui firent serment de fidélité. Le Roi laissa au Seigneur de Lara le tems de respirer, pendant qu'il forçoit Don Juan de Haro Seigneur de Caméros dans la Ville d'Agoncillo, où il lui fit trancher la tête. Cependant par un reste de considération d'un sang si illustre, il laissa Caméros à ses fréres Don Alvare, & Don Alphonse. Le Gouverneur du Château d'Iscar éprouva le même sort que Juan de Haro, après avoir eu l'insolence de fermer les portes de sa Place à son Souverain, qui la força enfin malgré l'opiniâtre résistance

des assiégés. Ces exemples étonnérent Lara, & donnérent de la crainte à Don Juan. Tous deux résolurent d'affecter encore une fois les dehors de la soumission, en attendant selon leur coûtume une nouvelle occasion de révolte. Le Roi leur pardonna de meilleure foi qu'ils ne lui demandérent grace, & comprit dans leur amnistie ceux qui voulurent y avoir part.

An. de J. C. 1334. & suiv.

Ils attendoient toûjours l'issuë de la querelle de Portugal, qui devoit naturellement aboutir à une déclaration de guerre. Le Portugais persistoit à demander l'échange de Blanche avec la fille de Don Juan, & le refus que le Castillan continuoit à lui en faire, aigrissoit tous les jours ces deux Princes de plus en plus l'un contre l'autre. Outre que le mauvais traitement que celui-ci faisoit à sa femme, n'aidoit pas à la réconciliation entre le gendre & le beau-pere, le Roi de Castille étoit plus que jamais épris de Léonore de Gusman, qui lui donnoit tous les ans un fils, & quelquefois deux à la fois. Ainsi lui étoit né depuis peu le fameux Henri Comte de Trastamare, avec un de ses fréres nommé Frédéric. D'abord le Roi s'étoit excusé de ses illégitimes amours avec sa Maîtresse sur la stérilité de la Reine; mais elle étoit devenuë fé-

An. de J. C. 1334. & suiv.

conde, & lui avoit donné deux enfans Ferdinand qui mourut jeune, & Don Pédre qui lui succéda. Heureux & le pere & la mere s'ils eussent manqué d'héritiers, plûtôt que de laisser à l'Espagne ce monstre qui en fut le Tyran. Malgré la fécondité de la Reine, l'impérieuse Maîtresse avoit pris tant d'ascendant sur l'esprit du Roi, qu'il fut tenté de répudier sa femme, & s'en expliqua même assés haut. Le Roi de Portugal le sçut, & trouva son honneur blessé, avant qu'on en eût seulement fait la proposition. Peut-être que la crainte de nuire à sa fille en poussant le Roi son mari, avant qu'il eût le tems de réfléchir sur les conséquences d'un pareil dessein, retint sa colére & l'engagea à procéder plus lentement dans l'affaire de l'échange, auquel il étoit pourtant résolu. Cette lenteur impatientoit Don Juan en retardant la fortune de sa fille & l'occasion de se vanger. Comme il y avoit apparence que le Portugais étoit retenu par la disproportion de ses forces avec celles du Castillan, dans un tems où la Castille sembloit pacifiée au-dedans, & n'avoir plus de guerre au-dehors, Don Juan & ceux de son parti ne lui laissérent pas ignorer qu'ils n'étoient en repos, qu'en attendant qu'il les mît en action; & pour l'enhardir, ils intri-

guérent avec tant de ſuccês qu'ils liguérent la Navarre & l'Arragon contre leur Roi. An. de J. C. 1334. & ſuiv.

L'occaſion qu'ils en eurent fut un démêlé d'Eléonore de Caſtille ſœur de ce Prince, & ſeconde femme d'Alphonſe le Débonnaire Roi d'Arragon avec Don Pédre aîné du premier lit, qui s'oppoſoit à la donation faite à ceux du ſecond de quelques terres, qu'il prétendoit attachées à la Couronne dont il étoit l'héritier préſomptif. Il gouvernoit dêja l'Etat au nom de ſon pere, dont les infirmités étoient incompatibles avec les ſoins du Gouvernement. Le Roi de Caſtille appuyoit ſa ſœur. Ainſi Don Pédre le regardoit comme un ennemi qu'infailliblement il auroit un jour ſur les bras. Dans la diſpoſition où ſe trouvoit ce Prince, il fut aiſé aux Caſtillans factieux, de lui faire prendre des liaiſons contraires aux intérêts de leur Roi.

Henri Solibert, François de Nation gouvernoit alors la Navarre pour le Roi Philippe d'Evreux, qui faiſoit ſa demeure en France. Don Juan & Lara ayant perſuadé au Gouverneur que la conjoncture étoit favorable, pour faire reſtituer au Roi de Navarre les terres que les anciens Rois de Caſtille avoient envahies ſur ſes prédéceſſeurs, propoſérent le

AN. DE J.C. 1335. & suiv.

mariage d'une des filles de Philippe avec Don Pédre Prince d'Arragon, pour unir d'intérêts les deux Couronnes. L'affaire paroissoit trop bonne pour être rejettée ni par le Gouverneur, ni par le Roi son Maître; le Gouverneur ne l'eut pas plûtôt proposée que le Roi y donna les mains, & l'on n'en eût pas plûtôt fait ouverture au Prince d'Arragon, & au Roi son pere qu'ils y consentirent avec joye; le mariage fut arrêté, & la guerre de Castille fut résoluë entre le Roi de Navarre & Don Pédre en même-tems que le mariage. Solibert arma au nom de son Maître; le Prince d'Arragon l'appuye & lui envoye même du secours; on se saisit d'abord de quelques Places, mais on ne les garda pas bien long-tems pour avoir voulu les trop bien garder. Le Roi de Castille ayant fait marcher des troupes de ce côté-là, Don Martin de Portocarrero qui en avoit le commandement trouva près de Toléde l'armée de Navarre, séparée de celle d'Arragon occupée à fortifier Fitero, sous les ordres de Don Michel Zapata qui la commandoit; il l'attaqua brusquement, & la défit, sans que Solibert sortît de sa Place qu'il aimoit mieux conserver que ses troupes; ce mal habile Général ne faisoit pas réfléxion qu'en conservant ses troupes,

il conservoit les troupes & la Place. Sur la fin du combat Zapata parut, & soûtint quelque tems avec des gens frais l'effort des ennemis dêja las ; mais leur premiére victoire leur donna des forces pour en remporter une seconde, Zapata fut défait & pris prisonnier, & toutes les marques d'une entiére victoire demeurérent aux Castillans. D'un autre côté, les Basques sous les ordres de Don Lope de Lescano vinrent se jetter dans la Navarre. Ils firent de terribles ravages aux environs de Pampelune, & mirent le feu à ce qu'ils ne pouvoient emporter. Ils attaquérent & prirent d'assaut le Château d'Unsa, & passérent les Habitants au fil de l'épée. Cette expédition des Basques, fit changer la face des affaires, & déconcerta les projets que les Navarrois avoient formés contre la Castille.

An. de J. C. 1335. & suiv.

Le Roi de Castille qui se trouvoit alors à Palence, où il étoit malade d'une fiévre quarte fut touché de la triste situation où se trouva la Navarre. Il envoya aussi-tôt ordre à Portocarrero de faire cesser tout acte d'hostilité. Il crut les Navarrois assés punis par la perte de la derniére bataille & par la ruine de leur Païs. Cependant Gaston Comte de Foix ami & allié du Roi de Navarre vint au secours de ses sujets. Les Castillans fu-

AN. DE J. C. 1335. & suiv.

rent poussés à leur tour ; le Comte marchoit à Logrogno, Place importante par rapport à sa situation. Les Castillans l'allérent attendre sur les bords de l'Ebre à l'extrêmité de leur pont, & acceptérent le combat que Gaston leur présenta. Les Navarrois y eurent leur revanche. Les Castillans perdirent la bataille, & la proximité de la Ville fut d'un grand secours aux vaincus. La valeur du Capitaine Ruydias de Gaona Habitant de Logrogno, secondé de trois autres braves conserva la Place à ceux de son parti. On le vit à la tête du pont soûtenir avec une intrépidité héroïque tout l'effort de l'armée victorieuse, pour donner aux fuyards le loisir de se sauver, & de se mettre en défense, en cas d'attaque. Gaona périt sous les coups qu'on lui portoit de toutes parts. Heureux qu'une si belle mort ait tiré son nom de l'obscurité où souvent une naissance commune ensevelit les plus rares vertus. Malgré cette victoire, le Comte ne put se rendre maître de Logrogno. Obligé de se retirer pour penser à quelque autre conquête qui lui facilitât celle-là, il suspendit le cours de ses expéditions à la priere que lui fit Jean Archevêque de Rheims, qui par hazard avoit pris sa route de ce côté-là, pour aller selon la dévotion du tems

en pelerinage à S. Jacques. Le dessein du Prélat étoit de se faire médiateur entre les deux partis. L'Archevêque ménagea l'affaire avec tant d'adresse, que quoique François, il s'attira la confiance du Castillan. L'accommodement fut conclu ; l'Arragon n'y eut point de part, parce que le Roi désavoüoit ce que faisoit le Prince son fils, & s'excusoit sur ses infirmités habituelles de la nécessité où il étoit de laisser faire ce qu'il ne pouvoit empêcher. D'ailleurs Don Pédre & sa belle-mere s'aigrissoient de plus en plus l'un contre l'autre; inutilement on auroit tenté de réconcilier ce Prince avec le Roi de Castille, qui avoit promis à sa sœur d'entrer dans ses intérêts contre lui. En effet, le Roi Alphonse d'Arragon étant mort à Barcelone sur ces entrefaites en l'année 1336. après un Regne de sept ans, Eléonore se retira à Albaracin avec les Princes ses enfans, & quelques Seigneurs de sa faction. Comme cette Place étoit forte & limitrophe de la Castille, elle s'y crut en sûreté contre les entreprises que l'on pourroit former contre sa personne, & plus à portée de recevoir les secours dont elle auroit besoin.

AN. DE J.C. 1335. & suiv.

Les Castillans rébelles ne doutérent point à la nouvelle de cette retraite, que le tems enfin ne fût venu de donner la loi

AN. DE J. C. 1335. & suiv.

à leur Roi. Le Portugais paroiſſoit prêt d'entrer en Caſtille avec ſon armée. Don Juan Manuel & Lara s'étoient renfermés dans les plus fortes de leurs Places, en attendant que le Roi de Portugal eût éclaté. Le Roi de Caſtille prévint l'arrivée de l'étranger, pour lui ôter l'eſpérance qu'il fondoit ſur ces ennemis domeſtiques. Il aſſiégea Lara dans Lerme, qui s'y défendit avec vigueur & long-tems. Don Juan s'avança de Garci-Nugnos où il étoit juſqu'à Pénafiel pour tâcher de le ſecourir. Peu s'en fallut qu'il ne fût pris lui-même. Heureuſement il échappa ; mais il n'oſa plus rien tenter pour le ſecours de ſon ami. La diverſion que le Portugais voulut faire dans l'Eſtrémadure, où Don Alphonſe de Souſa alla inveſtir Badajox, ne réüſſit pas mieux pour la délivrance de Lara & de ſa Fortereſſe. Badajox fut bien défendu, & le Roi ne quitta point Lerme, qu'il n'eût obligé Lara à le rendre, & à demander pour la troiſiême fois un pardon, qu'il n'avoit pas même trop bien mérité la premiére. Le Roi pourtant s'obſtina à le gagner, & fit plus que d'uſer de clémence contre ſa maxime ordinaire de punir les criminels pour empêcher les crimes. Il uſa même de libéralité, ayant rendu à Lara la Biſcaye, aprês avoir démantelé la Place

qu'il venoit de prendre. Don Juan se trouvant encore une fois seul, fit solliciter sa réconciliation, & n'eût pas de peine à l'obtenir; le Roi ne voulant rien obmettre pour avoir la paix au-dedans, dans la nécessité où il se trouvoit d'avoir en même-tems deux guerres au-dehors. Il ne vouloit pas que les Portugais s'accoûtumassent à insulter la Castille, & il étoit plus que jamais résolu à ne point souffrir que le Prince de Portugal répudiât sa femme, & encore moins qu'il épousât la fille de Don Juan Emmanuel. D'ailleurs il s'étoit engagé de soûtenir les intérêts de sa sœur & de ses neveux contre le nouveau Roi d'Arragon qu'il avoit en vain fait prier d'entendre à quelque accommodement; il se contenta d'envoyer Don Diégue de Haro avec les Milices de Saria, de Molina, de Cuença, & des environs, sur les Frontiéres d'Arragon, & marcha en personne vers l'Estrémadure pour attaquer le Portugal. Ce qui se passa du côté d'Arragon fut plûtôt une menace de guerre, qu'une guerre véritable & dans les regles, mais celle du Portugal fut vive; on la fit par mer & par terre; le Roi de Castille attaqua cette fois, & fit de grands dégâts dans le Païs ennemi sans y rien conquérir néanmoins, & sans trouver occasion de combattre.

AN. DE J.C. 1335. & suiv.

An. de J. C. 1336. & suiv.

Une fiévre dangereuse causée par les chaleurs excessives de la saison, obligea le Roi de Castille à interrompre son entreprise. Il se fit porter à Badajox ; mais le mauvais air du climat, & la violence du mal, lui firent prendre le parti de reprendre la route de Séville. La flotte commandée par Ténorio Géoffre ou Géoffroi, grand Amirante de Castille fit plus que l'armée de terre. Il y eut à la vûë de Lisbonne, une grande bataille navale, où Manuel Pécagno Génois Amiral de l'armée Portugaise, fut défait & pris prisonnier. Ce même Archevêque de Rheims, qui avoit fait la paix de Navarre, alors Ambassadeur en Castille pour Philippe de Valois Roi de France, offrit la médiation de son Maître pour accorder le beau-pere & le gendre. Un Nonce envoyé par Benoît XI. y employa l'autorité du S. Siége. Le Roi de Castille ne fut pas plûtôt guéri qu'il rentra en Portugal par les Algarves, pendant que le Roi de Portugal faisoit une irruption en Gallice, sans autre fruit ni pour l'un ni pour l'autre, que de contenter leur animosité par la ruine & par le meurtre de beaucoup d'innocens, qui ressentirent les effets d'une colére qu'ils n'avoient pas causée.

La crainte d'un ennemi commun fit ce

que

que n'avoient pû faire les bons offices de deux amis; la Tréve faite avec les Maures étoit ſur le point d'expirer. Albohacen avoit ſubjugé le Royaume de Tréméſen, & tout lui étoit ſoumis en Afrique, il ſe préparoit à attaquer l'Europe, & ſon fils revenoit en Eſpagne, pour diſpoſer le Roi de Grenade à le ſeconder. Au bruit de ces préparatifs les Rois Eſpagnols comprirent la néceſſité de ſe réünir, pour ne pas expoſer leur Patrie à être encore une fois envahie par les ennemis de leur Religion; le Nonce & le Prélat François redoublérent leurs remontrances. Ils furent écoutez. On proclama d'abord une ſuſpenſion d'armes entre les Rois de Caſtille & de Portugal, & la paix fut enfin renduë par l'échange que le dernier s'opiniâtra toûjours à demander de Blanche avec Conſtance fille de Don Juan. Le Roi d'Arragon qu'on diſoit devoir être attaqué le premier par le Royaume de Valence, ſe rendit plus facile à s'accommoder avec ſa belle-mere & ſes fréres. Don Pédre d'Arragon oncle de ce Prince, & Don Juan Manuel en qualité de Plénipotentiaires du Roi de Caſtille négotiérent l'accommodement; la Reine & les Infans furent mis en poſſeſſion des appanages que le feu Roi leur avoit donnez; tous ſe liguérent, &

An. de J. C. 1336. & ſuiv.

AN. DE J. C. 1336. & suiv.

l'on convint de ce que chacun fourniroit de troupes pour s'oppoſer aux Mahométans. Ces préparatifs furent troublez en Caſtille, par l'aveugle paſſion que le Roi avoit pour contenter ſa Maîtreſſe, & pour élever ſes bâtards, ſur la tête deſquels il ſembloit vouloir accumuler tout ce que l'Etat avoit de plus riches dignités. Il deſtinoit la grande Maîtriſe de l'Ordre de S. Jacques à Don Ferdinand; cette Charge étant venuë à vacquer par la mort de Don Vaſco Rodriguez Cornado, l'Ordre en pourvut ſans avoir égard aux inclinations du Monarque le neveu du défunt, Don Vaſco Lopes choiſi par le Chapitre à la pluralité des ſuffrages. Alphonſe indigné de ce manquement de conſidération pour lui, entreprit le nouveau Grand-Maître, & lui ſuſcita des accuſateurs, qui le chargérent de pluſieurs crimes. Sa retraite en Portugal parut être un aveu tacite des griefs qu'on lui reprochoit. Ce procedé cauſa de grands murmures, & ſi un intérêt plus preſſant n'eût concouru à pacifier les eſprits, on n'en fût pas demeuré-là. La néceſſité d'agir de concert pour une guerre où tout le monde étoit également menacé empêcha une plus grande diviſion. Chacun ſe relâcha de ſon côté, l'Ordre conſentit à une nouvelle élection.

Le Roi n'insista pas sur son fils, mais pour lui faire garder cette place, que son bas âge ne lui permettoit pas d'exercer, & lui donnoit le tems d'attendre, il voulut que Don Alphonse Melendés de Gusman oncle de l'enfant en fût pourvû, & l'on ne jugea pas à propos de le contrarier là-dessus. Gusman fut Grand-Maître, le trouble cessa & on se disposa à la guerre.

An. de J. C. 1336. & suiv.

On voulut prévenir les Infidéles, & empêcher la réünion de leurs forces. Le Roi de Grenade étoit encore dans sa Capitale, & Abomélic à Xérés où il attendoit Albohacen qui étoit encore en Afrique. On commença par une irruption sur les terres du Roi de Grenade. Les environs d'Antequéra, d'Archidona, & de Ronda furent mis à feu & à sang par l'armée Chrétienne. La Garnison de cette derniére Place sortit avec furie pour charger l'arriére-garde du Roi; mais Don Juan Manuel, Don Juan de Lara & le Grand-Maître de S. Jacques poussérent vivement cette troupe d'Infidéles, & en tuérent un grand nombre. L'hyver approchoit, on revint à Séville. Delà le Roi se rendit à Madrid où il avoit convoqué les Etats, pour subvenir aux besoins du Royaume. Alphonse aprês avoir réglé les quartiers d'Hyver, &

An. de J. C. 1316. & suiv.

pourvû à la sûreté des Frontiéres, donna ordre à son Amiral de se joindre à celui d'Arragon qui lui avoit amené douze Vaisseaux, & d'aller occuper le détroit pour fermer le passage à Albohacen.

L'éloignement du Roi de Castille rendit Abomélic plus hardi à former une nouvelle entreprise, malgré les incommodités de la saison. Nébrixa, Place située vers l'embouchure du Guadalquivir, étoit pleine de magasins de bleds pour la subsistance des troupes Castillannes. Abomélic ayant gardé une partie des siennes à Xérés, envoya l'autre à Nébrixa dans le dessein de la surprendre. Les Infidéles manquérent leur coup, mais s'étant répandus dans la campagne, ils retournoient à Xérés chargez de butin, lorsqu'au bruit de cette incursion, Don Ferdinand Portocarrero accourut de Tariffe. Don Ponce de Léon, Don Pédre Pérés, & Don Alvare de Gusman, partirent de Séville, & furent suivis du Grand-Maître, & de l'élite des Garnisons voisines. L'armée Chrétienne grossie de ce nouveau renfort, quoique fort inférieure à celle des ennemis, les tailla en piéces dans le voisinage d'Arcos. Ensuite aprês avoir tenu conseil, on résolut de profiter de l'ardeur des Soldats pour aller attaquer Abomélic, que

l'on croyoit enfermé dans Xérés. Les Chrétiens Confédérés ne l'attendirent pas long-tems. Ce Général venoit à leur rencontre avec tant de confiance dans la supériorité du nombre, qu'il marchoit sans ordre & sans précaution. Ils ne lui donnérent pas le tems de se reconnoître, ils passérent la riviére de Guadalette à la vûë de l'ennemi, & ayant défait cinq cens hommes qu'Abomélic avoit fait avancer précipitamment pour leur disputer le passage, ils tombérent sur le Prince Maure avec tant de furie, qu'en un moment il fut mis en déroute, & tué lui-même fuyant à pied par des gens qui le prirent pour un simple Soldat ; Aliazar son cousin & dix mille morts demeurérent sur le champ de bataille avec lui.

AN. DE J.C. 1337. & suiv.

Cette double victoire donna de la joye, mais elle ne rassûra pas contre la crainte d'une nouvelle irruption. Albohacen alors moins picqué du desir de conquérir l'Espagne que de l'immoler à sa vengeance, hâta ses levées & les doubla. Des Faquirs, Prédicateurs de la Secte envoyés par toute l'Afrique pour exciter le zele des Peuples sous prétexte de Religion, assemblérent sous les drapeaux du Monarque Infidéle une multitude incroyable de soldats. On y comptoit quatre cents mille hommes de pié ;

AN. DE J. C. 1338. & suiv.

& soixante & dix mille chevaux, deux cents cinquante gros Navires, & soixante & dix Galéres composoient la flotte. Nul Prince Maure, non pas même les anciens Miramolins, qui avoient réüni sous leur Empire l'Afrique, l'Asie & une bonne partie de l'Europe, n'avoient jamais formé une armée si nombreuse. Cinq mois s'écoulérent à transporter par mer cette effroyable multitude de Maures. L'Espagne & toute la Chrétienté trembla au bruit de ce redoutable appareil de guerre. Les scênes qui venoient de se passer en Espagne sembloient favoriser le dessein des Barbares. Don Nugnés Grand-Maître des Chevaliers d'Alcantara s'étoit broüillé avec la Maîtresse du Roi de Castille; on lui en fit un crime, & ses ennemis en prirent occasion de l'accuser de plusieurs autres. Appellé en jugement, soit qu'il fût coupable, soit qu'il jugeât que c'étoit assez de déplaire à Eléonore pour ne pouvoir être innocent, non-seulement il n'obéit pas, mais il se donna aux Sarasins. Il ne prit pas bien ses mesures, on le suivit lorsqu'il se retiroit, on le prit & on le condamna au feu. Si l'on en croit Mariana qui raconte différemment les circonstances de cette mort, le Grand-Maître offrit ses services au Roi de Grenade, après

quoi il se saisit de Valence, Place située sur les Frontiéres de l'ancienne Lusitanie & s'y renferma. Le Roi de Castille ne tarda pas à mettre le siége devant cette Ville, qui forcée de se rendre ouvrit ses portes à son Souverain. Le Grand-Maître fut livré entre les mains du Roi, qui le condamna à perdre la tête sur un échaffaut, & à être brûlé ensuite. Quoiqu'il en soit, la défection du Grand-Maître fut suivie d'une nouvelle disgrace. Géoffroy Gizabert Amiral du Roi d'Arragon ayant voulu faire une descente prês d'Algézire, Ville occupée par les Maures sur la côte Espagnole du détroit, fut défait & tué sur le champ de bataille. Sa flotte aprês ce malheur rentra dans les Ports d'Arragon. Enfin l'affront fait à l'Amiral de Castille avoit eu les plus fâcheuses suites. Le Peuple accoûtumé à juger indiscrétement de la conduite des personnes publiques, accusa Tenorio Amiral de Castille d'avoir, ou faute de courage, ou manque de fidélité, laissé passer les Africains; comme si avec trente Galéres & un petit nombre de gros Vaisseaux dont étoit composée son armée, il eût pu fermer le passage à tant d'escadres ennemies dont la moindre égalloit sa flotte. Quelques Auteurs disent, qu'Alphonse entra dans les senti-

AN. DE J. C. 1338. & suiv.

An. de J. C. 1339. & suiv.

mens du Peuple. Souvent les Rois même, qui ſont peuple ſur les choſes qu'ils ne connoiſſent pas, en veulent pourtant décider en Rois. Il fit des reproches à ſon Amiral. On a ſouvent le courage d'affronter le danger & la mort, mais on n'a pas aſſez de force d'eſprit pour mépriſer les bruits populaires, moins encore pour ſoûtenir le reproche injuſte du Souverain. Tenorio préféra la gloire de paſſer pour un homme de cœur à celle de montrer qu'il étoit homme de tête; réſolu de combattre il attaqua la flotte ennemie devant Algézire, il y fut défait & y périt, laiſſant au Roi à chercher des reſſources à un mal qu'il s'étoit attiré.

Alphonſe en trouva dans ſon courage & dans une fermeté d'ame que nul péril ne déconcertoit; il avoit envoyé demander du ſecours au Pape, aux Rois voiſins, & à divers autres Puiſſances. Le Pape députa l'Archevêque de Tolède pour publier la Croiſade en ſon nom, avec les mêmes privilèges, qui furent accordés à celles qui ſe faiſoient pour les Saints Lieux. Il députa de plus un François que l'Hiſtoire nommé Hugues, pour porter l'Etendart de la Croix à la tête de l'armée Chrétienne. Le Roi d'Arragon renvoya ſa flotte ſous la conduite de Don Pèdre de Moncade: il n'envoya

point de troupes de terre, parce qu'il avoit de grands démêlés avec sa famille & avec ses sujets, outre que depuis quelque tems la Sardaigne étoit en de grands mouvements, qui partageoient ses soins & ses forces. Les Génois fournirent quinze Galéres, qui jointes aux Vaisseaux d'Arragon & à ceux du Roi de Castille faisoient une belle armée de mer. La Navarre ne contribua rien. Philippe d'Evreux qui étoit en possession de ce Royaume étoit alors trop occupé en France à assister Philippe de Valois contre les entreprises injustes d'Edoüard III. Roi d'Angleterre. Mais le Roi de Portugal vint en personne avec la fleur de ses guerriers, qui joints aux troupes de Castille composoient une armée d'environ quarante mille hommes, où l'on comptoit quatorze mille chevaux. Il falloit se souvenir de Murandal, pour oser opposer aux immenses troupes qui composoient l'armée Infidéle un si petit nombee de soldats, & avoir au secours d'en haut la même confiance que ceux qui avoient remporté cette victoire sur les ennemis du nom Chrétien, il y avoit plus de six vingts ans. Jamais deux actions ne furent plus semblables. Albohacen assiégeoit Tariffe, lorsque les deux Rois se mirent en campage, & marché-

AN. DE J. C. 1339. & suiv.

An. de J. C. 1340. & suiv.

rent aux Sarasins pour les combattre & sauver la Place. Albohacen vint au-devant d'eux, & ayant occupé des collines, d'où l'on découvre une petite riviére que l'on appelle *Salçedò*, il la mit entre les Chrétiens & lui. Les Rois s'arrêtérent à la vûë des ennemis, & avertirent que le lendemain on passeroit l'eau pour les attaquer. Ce fut le vingt-huitiéme Octobre de l'année mil trois cents quarante, qu'au lever du soleil toute l'armée à l'exemple des deux Monarques ayant participé aux Mystéres qui donnent de la force aux Chrétiens, rangérent leurs troupes en bataille pour marcher droit aux ennemis. Don Juan Manuel, Don Juan de Lara, le Grand-Maître de saint Jacques avoient le commandement de l'avant-garde, les Rois étoient au Corps de bataille environnés des Grands de leur suite. Don Gilles Carillo d'Albornoz Archevêque de Tolède Légat du Pape étoit au côté du Roi de Castille & ne l'abandonna jamais. L'arriére-garde étoit conduite par Don Rodrigue d'Aguilar, & le Corps de réserve par Don Pédre Nugnés. Prado & Conchillo Grands-Maîtres de Calatrava & d'Alcantara avoient aussi une troupe détachée, pour soûtenir ceux qu'ils remarqueroient avoir plus besoin de secours.

Le Roi de Castille harangua l'armée, mais succinctement & en peu de mots. „Cette multitude de gens sans ordre, „sans courage, dit-il, loin de nous in-„timider nous doit être une assûrance de „la victoire; croyez-moi ce vaste corps „n'a point donné, & ne peut recevoir „de son chef que des mouvemens foi-„bles & irréguliers qui en rendent l'ac-„tion languissante. Cet amas confus de „Barbares n'est animé ni par la gloire, „ni par la Religion, ni par la justice; „l'espérance de s'enrichir de nos dépoüil-„les les a rassemblés dans l'éloignement „du péril, la crainte naturelle à ces ames „basses les dissipera quand ils se verront „forcés de se mesurer avec nous. Com-„battons seulement, nous les vaincrons. „Tout ici concourt à exciter notre cou-„rage; il s'agit de défendre nos Autels, „notre Patrie & notre liberté, nous som-„mes les remparts de l'Eglise d'Espagne, „de tous les Rois, de toutes les Nations „Chrétiennes; il nous sera glorieux d'a-„voir sacrifié nos vies pour soûtenir une „si juste cause; si nous sommes intéres-„sés à bien faire, le Ciel l'est à nous se-„conder, la Croix qu'on porte devant „nous, les Prélats qui nous accompa-„gnent, la bénédiction du Chef de l'E-„glise nous assûrent du même secours

AN. DE J. C. 1340. & suiv.

An. de J.C. 1340. & suiv.

„ qu'ont si souvent éprouvé nos peres „ contre ces mêmes ennemis bien moins „ redoutables aujourd'hui qu'ils ne l'é- „ toient après des victoires qui les avoient „ rendus nos maîtres. Ils possédoient „ l'Espagne entiére & nous combattoient „ de nos propres armes ; ils n'y ont plus „ qu'un coin de terre, il faut les en chas- „ ser aujourd'hui, & consommer par no- „ tre union un ouvrage que depuis tant „ de tems nos discordes laissent impar- „ fait. „ Quand le Roi eût cessé de parler on donna le signal & l'on marcha vers la riviére, au bord de laquelle Don Juan Manuel & Lara s'étant arrêtés un peu plus long-tems qu'il ne convenoit à des gens dont la valeur étoit éprouvée, un bruit sourd s'éleva dans l'armée qui taxoit leur fidélité, tant les mauvaises impressions sont difficiles à effacer. Deux fréres, Don Gonsale & Don Garcie Lasso, apparemment fils du Ministre assassiné à Soria forcérent les premiers le passage, malgré deux mille chevaux Sarasins qu'Albohacen avoit envoyés, plûtôt pour amuser les Chrétiens que pour les empêcher de passer. En ce moment le Roi Infidéle après avoir rangé ses troupes avec tout l'ordre que lui avoit pu permettre leur multitude & le terrain, les exhortoit à se souvenir de ce premier

Conquérant de l'Espagne, dont ils avoient devant les yeux un si glorieux monument dans la Ville qui portoit son nom, à se rappeller la mémoire de ces Abdéraménes fameux, qui avoient regné jusqu'aux Pyrénées, & porté leurs armes au-delà, à considérer qu'ils avoient eux-mêmes soumis les Royaumes de Fez & de Tréméfen à l'Empire de Maroc, & combien il leur seroit honteux d'être vaincus par une poignée de Chrétiens, aprês avoir imposé le joug à tant de braves Mahométans. Pendant qu'Albohacen parloit, les deux Alphonses passoient la riviére. Le Grand-Maître Gusman ayant soûtenu les deux Lasso ébranlez par ceux qui gardoient le passage, les ennemis furent poussés & le reste de l'armée Chrétienne gagna l'autre bord sans obstacle. Les deux Rois s'étant séparés, le Castillan s'écarta un peu du côté de la mer à la droite, & le Portugais marcha à la gauche vers une chaîne de collines que les ennemis occupoient, pendant qu'un corps de quatre mille hommes ayant pris un détour alla se jetter à tout événement dans Tariffe. L'Histoire ne nous apprend point le détail des faits d'armes de cette journée. L'événement montre qu ils furent grands, & que du côté des Chrétiens ils tinrent du merveilleux. Ils se-

An. de J.C. 1340. & suiv.

AN. DE J. C. 1340. & suiv.

roient incroyables, s'il étoient sans éxemples, & si les batailles de Tours & de Murandal ne nous persuadoient que ce qui est arrivé deux fois a pû arriver une troisiême. Cette troisiême même est la plus croyable, parce qu'elle est la plus récente, & que l'Histoire plus éxacte dans ces derniers tems que dans les premiers en a laissé de plus sûrs monumens. L'armée Chrétienne n'avoit perdu à la bataille de Tours que quinze cents hommes, à celle de Murandal encore moins; à celle de Tariffe elle n'en perdit que vingt, & laissa sur la place deux cents mille morts. On dit qu'une troupe de ces gens qui ne suivent les armées que pour butiner, ayant pris un détour pour aller se jetter sur le camp des Mahométans, le trouvérent si mal gardé, qu'ils le pillérent sans résistance, que leur bruit effraya les ennemis qui se crurent attaqués par derriére, & leur ôta ce qui leur restoit de valeur & de force pour combattre. On fit rendre une partie de ce butin pour le distribuer à des gens qui l'avoient bien mieux mérité que ceux qui s'en étoient emparés. Mais quelques Historiens ajoûtent, que diverses bandes de ces derniers se retirérent dans le tumulte, & se dérobérent aux perquisitions qu'on faisoit pour les découvrir, & qu'ayant

gagné les Pyrénées, ils apportérent tant d'or deçà les Monts, que ce métail y baissa en ce tems de près de la sixiême partie. Je ne garantis pas ce fait, il est vrai que l'or fut au rabais en Espagne, & que les Marchandises y diminuérent de prix, tant le butin fut considérable. Albohacen qui se retira à Algézire & repassa en Afrique la nuit même qui suivit le jour de sa défaite, y perdit avec ses trésors Fatima la premiére de ses femmes, un de ses enfans pris dans le camp, outre deux autres tués dans le combat. Les Rois cependant retournérent à Séville, les approches de l'hyver ne leur permettant pas de pousser leur victoire plus loin, ils furent reçus en triomphe. Le Roi de Portugal retournant chez lui, n'y voulut emporter que la gloire que sa valeur lui avoit acquise avec quelques drapeaux & quelques armes Maures pour être les monumens de sa victoire. Le Roi de Castille envoya au Pape sa propre banniére, son cheval de bataille, cent autres chevaux, & vingt-quatre étendarts des dépoüilles remportées sur les ennemis. Ce fut une Fête à Avignon, où étoit alors la demeure des Pontifes, lorsqu'on y reçut ces marques d'une si importante victoire. Le Pape y célébra la Messe pour en rendre graces à Dieu,

AN. DE J. C. 1340. & suiv.

An. de J. C. 1340. & suiv.

& l'on y prononça en l'honneur de celui qui l'avoit remporté un éloge qu'il méritoit d'autant mieux, que plus d'une fois il avoit prodigué sa vie dans la chaleur du combat. On assure même, que Don Gilles d'Albornoz Archevêque de Toléde le retint par le bras, lorsque voyant les siens ébranlés, il couroit seul pour les animer par son éxemple, & pour partager avec eux l'honneur du danger & de la victoire.

La gloire avoit repris l'ascendant sur l'amour dans le cœur d'Alphonse, il aimoit toûjours Eléonore, mais comme les passions se rallentissent à mesure qu'on les contente, il la quittoit avec moins de peine quand la nécessité ou l'honneur l'appelloient ailleurs. Il avoit formé le dessein de chasser de l'Espagne ce reste de Sarasins qui occupoient le Royaume de Grenade & quelques Villes sur le détroit, de la domination de Maroc, dont Algézire & Gibraltar étoient alors les principales. La victoire qu'il venoit de remporter lui donnoit lieu de ne rien croire au dessus des forces de ses Castillans. Il n'avoit à craindre que la disette d'argent, il avoit enrichi ses soldats des dépoüilles gagnées sur les Infidéles, & il ne s'étoit rien réservé d'un butin si considérable. La quantité d'or & d'argent que les Mau-

res avoient abandonné à la discrétion du Vainqueur, avoit été partagée entre les Officiers & les soldats pour récompenser leur valeur. Les Peuples accablés d'impôts étoient hors d'état d'en payer de nouveaux. Tout l'argent étoit passé des mains de l'Officier & du soldat dans celles des Marchands, eux seuls pouvoient fournir aux besoins de l'Etat. L'usage qu'il fit la campagne suivante de quelques sommes que Madrid & les environs accordérent, lui facilita les moyens d'en obtenir des autres Villes. Il fit de nouvelles conquêtes dans le Royaume de Grenade. Alcala la Réal fut enlevée aux Infidéles, Priégo, Ruté, Benaméxir & plusieurs autres Places eurent le même sort. Après quoi Alphonse étant revenu passer le quartier d'hyver en Castille, dans le tems même qu'on délibéroit à Burgos pour faire contribuer les Marchands par un subside extraordinaire, aux frais nécessaires à la guerre, on apprit que la flotte du Roi avoit défait une partie de celle des Maures, & se disposoit à attaquer l'autre, qui devoit bien-tôt partir d'Afrique pour débarquer des troupes en Espagne. A cette nouvelle la conclusion des délibérations fut hâtée, & le Roi y trouva une facilité qu'il n'auroit osé espérer; nonseulement les Grands appellées au Conseil,

AN. DE J. C. 1341. & suiv.

AN. DE J. C. 1341. & suiv.

libéraux des biens des peuples conclurent à taxer les Marchands ; mais les Marchands eux-mêmes consentirent sans peine à la taxe qu'on leur imposa, sur la promesse qu'on leur fit, qu'elle ne dureroit pas plus long-tems que le siége d'Algézire qu'on vouloit entreprendre. Cet impôt fut de la vingtiéme partie des Marchandises de chaque Négotiant ; & comme cette espéce de tribut étoit en usage parmi les Maures, on emprunta le nom qu'ils lui donnoient, & on l'appella l'*Alcavala*. Les Historiens Espagnols remarquent, que bien loin d'être aboli selon la promesse qu'on avoit faite, il fut augmenté sous le regne suivant, & donna lieu à de nouveaux subsides selon les besoins de l'Etat, la destination des Rois & l'avidité des Ministres souvent trop ingénieux dans l'art d'épuiser les Peuples pour enrichir l'épargne du Souverain.

Avec ce nouveau secours d'argent, Alphonse ayant été averti que les Maures équipoient à Ceuta & à Bullon une flotte composée de quatre-vingts quinze Galéres pour passer des troupes à Algézire, se hâta de les prévenir dans le dessein de les combattre à la descente, pendant que sa flotte attaqueroit celle qui les mettoit à terre. Il arriva trop tard le débarquement étoit fait, & déja les trou-

pes Infidéles avoient été conduites dans Algézire. Mais il apprit à Xérés que son armée navale avec le secours de celle d'Arragon & de Portugal, avoit défait à l'embouchûre du Guadamécil l'armée navale des Maures, & que les deux Généraux Infidéles qui commandoient pour le Roi de Maroc & pour le Roi de Grenade, avoient été tués dans le combat. La flotte victorieuse étoit alors au Port de Xatarés prês de Tariffe. Alphonse voulut lui-même reconnoître la disposition du Païs, & se mit sur mer pour aller observer Algézire, qu'on découvre toute entiére de ce côté-là. La beauté de la Ville augmenta le desir qu'il avoit de s'en rendre maître, & les fortifications de la Place défenduë par huit cens chevaux & douze mille hommes de pié ne rallentirent point son espérance; il avoit peu de troupes à sa suite; avec ce que lui en fournit le Païs, & ce que lui en amenérent en personne les Archevêques de Tolède & de Cadix, les Grands-Maîtres d'Alcantara & de Calatrava, & d'autres Seigneurs, à peine put-il assembler sept mille hommes; ce fut avec cette petite armée qu'en attendant qu'il commençât le siége d'Algézire vers le commencement du mois d'Août de l'année 1342. la flotte diminuée par le retour

An. de J. C. 1342. & suiv.

AN. DE J.C. 1342. & suiv.

des Vaisseaux de Portugal sur leurs côtes, assiégea la Place par mer pendant que le Roi l'assiégea par terre. On prévit d'abord par la conduite des assiégés que le siége seroit long & pénible : on s'attendoit apparemment qu'une si grosse garnison voudroit en venir à un combat qui pourroit décider l'affaire, mais elle eut recours à d'autres moyens d'attaquer & de se défendre qu'à ceux que fournit la valeur. La trahison & l'attentat furent les premiéres armes dont elle se servit. Dês le commencement du siége un Maure captif amené au Roi se saisit brusquement du poignard d'un soldat qui se trouva proche, & en alloit frapper le Prince, si les Courtisans qui s'en apperçurent ne se fussent jettés sur l'assassin. On mit publiquement dans la Ville par une proscription inoüie la tête de ce Monarque à prix, & on proposa ce parricide au zéle des bons Mahométans comme un acte de Religion; plusieurs s'engagérent à le tenter, & un d'entre eux ayant été pris avoüa qu'il étoit venu exprês dans le Camp pour le commettre; deux autres peu de jours aprês ayant été mis à la question confessérent avoir eu le même dessein. Ces conspirations effrayérent toute l'armée Chrétienne hors Alphonse, qui par une intrépidité héroïque rassûra ceux qui crai-

gnoient pour lui. On battoit cependant la Ville avec les machines qui étoient alors en usage, & on se pressoit d'autant plus à faire des bréches pour donner assaut, qu'on apprenoit qu'Albohacen étoit venu à Ceuta pour hâter l'embarquement de ses troupes, & que le Roi de Grenade marchoit du côté d'Ecija à la tête de son armée. On fut délivré de cette inquiétude quand on apprit que le premier étoit retenu en Afrique par la crainte qu'Abdéraméne un de ses enfans, qui aspiroit au Trône, & dont l'ambition en effet causa quelque tems après la perte, ne profitât de son éloignement pour s'emparer de sa Couronne. On sçut de plus, que le second aprês avoir pris & pillé Palma, s'étoit retiré dans la crainte des garnisons Castillannes qui se rassembloient pour l'attaquer. Il ne put éviter néanmoins Don Ferdinand d'Aguilar qui défit un Corps de ses troupes. Le siége n'avançoit pas pour cela; les Sarasins ne vouloient pas un combat général, mais ils se défendoient avec une opiniâtreté qui étonnoit les assiégeants. Leurs machines faisoient grand effet. Ils avoient même des canons. Mariana dit que c'est la premiére fois qu'il en est fait mention dans l'Histoire. On assûre que les Anglois s'en servirent à la bataille de Crecy qui se

AN. DE J.C. 1342. & suiv.

AN. DE J.C. 1342. & suiv.

donna quatre ans aprês; si cela est, le Moine Berthauld à qui on en attribuë l'invention en l'année 1355. & selon quelques Historiens en l'année 1380. ne peut avoir que perfectionné cet art de détruire le genre humain, plus digne d'un démon que d'un Moine. Alphonse perdoit chaque jour plusieurs de ses plus braves soldats, en même-tems que la maladie lui enlevoit un des plus illustres guerriers, le Grand-Maître de saint Jacques Don Gusman. Cette place importante qui vaqua par sa mort fut enfin donnée à Don Ferdinand l'un des fils du Roi, & d'Eléonore sœur du défunt, quoiqu'il n'eût pas atteint l'âge requis par les Loix. Tout sembloit conspirer pour rallentir les efforts de l'armée Chrétienne. Les grandes pluyes qui survinrent aux approches de l'hyver innondérent tout le Camp, renversérent les batteries, & ruinérent tous les travaux. Les chemins devenus impratiquables pour les convois, la disette de vivres & le défaut d'argent, réduisoient les Espagnols à l'impossibilité de poursuivre le siége. L'Archevêque de Toléde avoit été envoyé en France pour emprunter quelques sommes de Philippe de Valois; mais ce Prince avoit besoin de toutes ses finances pour ses propres Etats, ménacés d'invasion par

les Anglois. Il eut la générosité néanmoins de prêter cinquante mille écus d'or au Roi de Castille. Le Pape Clément VI. successeur de Benoît, & qui faisoit alors sa résidence à Avignon, lui accorda en même-tems le pouvoir de faire contribuer les Ecclésiastiques. Mais c'étoit une foible ressource pour l'éxécution des projets que ce Prince formoit contre les Maures. Une seule chose soûtint les Castillans dans cette triste situation; ils espérérent que les assiégés ne tarderoient pas à manquer de vivres, la Ville étant serrée de si près du côté de la terre & de la mer, qu'à peine y pouvoit-il entrer quelques petites barques à la dérobée & à la faveur de la nuit. On s'apperçut qu'ils craignoient la faim par les propositions que fit faire le Roi de Grenade pour une Tréve, en cas qu'on ne pût s'accorder à faire une paix solide. Beaucoup de gens sages de l'armée de Castille étoient d'avis qu'on l'acceptât. Alphonse ne voulut pas paroître la rejetter absolument, mais il insista sur une condition, qui vraisemblablement ne devoit pas être acceptée par le Roi de Grenade. Il vouloit qu'avant toutes choses il renonça à l'alliance qu'il avoit formée avec le Roi de Maroc. Mais le plus grand intérêt de ce Prince infidéle

AN. DE J. C. 1343. & suiv.

An. de J. C. 1343. & suiv.

étoit de se conserver cet appui, sans lequel il prévoyoit bien qu'il deviendroit bien-tôt la proye du Roi de Castille & de ses alliés. On commençoit à regarder comme un entêtement blâmable la fermeté d'Alphonse en ce point. Son camp diminuoit tous les jours autant par les fatigues d'un long siége & par la disette des choses nécessaires à la vie que par les incommodités de la saison. Les assiégés désiroient la Tréve & négotioient encore pour l'obtenir, bien résolus cependant de souffrir les derniéres extrémités plûtôt que de consentir à se rendre; le siége avoit duré prês d'un an & n'étoit pas fort avancé. Plusieurs désespéroient du succês, lorsqu'on vit arriver des guerriers qui relevérent d'autant plus le courage aux assiégeants, qu'il paru que le Ciel favorisoit leur entreprise. Don Juan Manuel, & Don Juan de Lara vinrent au Camp bien accompagnés, & il se passoit peu de jours qu'il n'arrivât de nouvelles milices de diverses Provinces du Royaume. Il sembloit que la France & l'Angleterre eussent suspendu leurs inimitiés pour secourir l'Espagne de concert; le Comte de Froix & Bernard son frére, les Comtes de Derby & de Salisbery conduisirent des troupes de François & d'Anglois au secours de l'armée Chrétienne.

Le

Le Roi de Navarre vint en personne avec un équipage & une suite proportionnée à sa dignité. Clément VI. successeur de Benoît dans la Chaire Pontificale avoit envoyé l'Indulgence des Croisades. Avec un tel renfort les Castillans redoublérent de vigueur & de force. Les assiégés furent plus pressés. Le Roi de Grenade qui jusques-là s'étoit tenu à portée de donner bataille, en attendant d'Afrique un secours qui lui paroissoit lent à venir, se tint à l'écart jusqu'à ce qu'il fût arrivé. Le siége alloit mieux, mais il ne finissoit point, & la plûpart des étrangers étant rappellés chez eux par des guerres qui les intéressoient bien plus, incommodés d'ailleurs de la chaleur du climat, ils pensérent au retour dês le commencement de l'Automne. Les Historiens Espagnols affectent de faire entendre, que ces troupes étrangéres abandonnérent le siége, & qu'elles ne servirent qu'à intimider les Mahométans. D'autres n'en parlent pas comme eux, & leur récit paroît plus conforme à la vrai-semblance. En effet il n'est pas croyable que tant de braves guerriers l'élite de deux Nations belliqueuses, ne soient venus de si loin que pour être les spectateurs d'une guerre qui fixoit l'attention de l'Europe & de l'Afrique. Il

AN. DE J. C. 1344. & suiv.

An. de J. C. 1344. & suiv.

eſt vrai qu'on ſçait peu de détail bien ſûr de la fin de ce ſiége, & que les Ecrivains n'en ont rapporté que confuſément quelques circonſtances dont on ne voit plus la liaiſon. Du moins il eſt certain, que le Comte de Foix ſe retira à Séville bleſſé ou malade, & qu'il y mourut; que bien-tôt après le Roi de Navarre qui avoit repris la route de ſon Royaume ne paſſa pas Xérés, & qu'il termina dans cette Ville ſon regne & ſa vie au mois de Septembre; qu'enfin la Place deſtituée de ſecours fut contrainte de capituler après la défaite de l'armée Mahométane, au paſſage de la riviére de Palmones. La Ville fut remiſe ſous la domination d'Alphonſe, aux conditions ſuivantes, 1o. Que Joſeph Roi de Grenade ſeroit tributaire de Caſtille comme il l'étoit auparavant. 2o. Que les Habitans auroient la liberté de ſe retirer où bon leur ſembleroit, & de tranſporter tous leurs effets ſous bonne eſcorte, 3o. Qu'il y auroit une Tréve de dix ans entre les Maures & les Chrétiens. Ce fut le vingt-ſixiéme de Mars de l'année 1344. qu'Alphonſe onziéme Roy de Caſtille fit ſon entrée dans Algézire. Les Moſquées, y furent changées en Egliſes; la principale peu de tems après fut érigée en Cathédrale, qui devint le ſiége d'un nouvel Evêque.

Alphonse ne consentit à une si longue suspension d'armes que malgré lui & contre ses inclinations, dans le dessein qu'il avoit toûjours de chasser les Maures d'Espagne. Sa jeunesse lui donnoit lieu d'espérer, qu'aprês la Tréve expirée il auroit encore tout le tems nécessaire pour ne pas laisser à ses successeurs la gloire de cette conquête, que celle d'Algézire avoit fort avancée. Mais l'intervalle lui paroissoit long, & on ne doutoit point qu'il ne l'abregeât pour peu qu'on lui en donnât l'occasion. Il s'en présenta une cinq ans aprês la conclusion de la Tréve. Alphonse en profita pour accélérer l'exécution du dessein où il étoit de recommencer la guerre contre les Maures. On douta d'abord si un pareil procédé n'étoit point une infraction de la foi des Traités; mais les Rois trouvent aisément des décisions qui calment leurs doutes, pour autoriser ce qu'ils veulent. Albohanem fils d'Albohacen, dans qui une ambitiou déméfurée l'emporta sur la crainte d'éprouver le même sort que son frére Abdéraméne, avoit envahi sur son pere le Royaume de Fez en Afrique, Ronda, Gibraltar, & tout ce qui étoit encore soumis à la domination des Rois de Maroc en Espagne. Cet évenement parut à Alphonse

An. de J. C. 1348. & suiv.

An. de J. C. 1349. & suiv. trop favorable à ses desseins, pour n'en pas recueillir le fruit. Il ne crut pas être obligé de garder à l'usurpateur une parole donnée au Roi légitime; il avoit particuliérement sur le cœur que Gibraltar importante Place, eût été conquise sous son regne, & fût au pouvoir des Infidéles. Il résolut de l'assieger; & pour avoir de quoi fournir aux frais d'un siége & de la guerre, qui naturellement le devoit suivre, il convoqua les Etats à Alcala; ils furent plus longs qu'ils ne s'y attendoit, par la contestation qu'y mûrent les Députés de Toléde à ceux de Burgos, les deux premieres des dix-huit Villes qui ont droit de suffrages dans les Etats de Castille, pour leur disputer la préséance & l'honneur dont ils étoient en possession. Les Grands furent partagés; on plaida l'affaire avec chaleur de part & d'autre; il étoit dangereux de choquer l'un des deux partis dans un tems où l'on avoit besoin de tous les deux. Le Roi y fut embarassé; & après avoir mûrement délibéré sur le jugement qu'il étoit obligé de porter, il trouva un tempéramment dont tout le monde fut content. Les Députés de Burgos retinrent la préséance & le droit de parler les premiers : mais on donna vis-à-vis du Roi un rang extraordinaire aux Députés

de Toléde; & il fut arrêté, que dorê- AN. DE
navant quand on prendroit le suffrage J. C.
des Villes, le Roi prononceroit ces mots, 1339.
Toléde fera ce que je voudrai, & je le declare & suiv.
en son nom; que Burgos parle.

Aprês cette affaire ainsi terminée, on procéda à celle des subsides, & l'*Alcavala* qui devoit être aboli aprês la prise d'Algézire, non-seulement fut confirmé, mais étendu dans les Provinces de Toléde & d'Andalousie, qui pour être frontiéres des Maures & obligées à beaucoup de frais pour la défense de leurs Territoires, étoient exemptes des impôts communs. On avoit joüi de la paix pendant cinq ans, & le peuple plus opulent pouvoit aisément contribuer pour l'interêt de l'Etat. Ainsi le Roi fut bien-tôt en état d'entreprendre le siége de Gibraltar. La Place se défendit bien, mais elle ne pouvoit échapper à Alphonse dans la situation où étoient les affaires d'Afrique, si Dieu n'en eût ordonné autrement. La peste ravagea le Camp, & le Roi, qui s'opiniâtra contre le sentiment commun à continuer son entteprise, fut lui-même frappé de la maladie dont il mourut le vingt-huitiéme Mars de l'année mil trois cens 1350.
cinquante, de son âge la trente-huitiéme.

Telle fut la fin d'Alphonse onziéme du nom, Roi de Castille surnommé le

An. de J. C. 1350. & suiv.

Justicier. Il eût été sans contredit le Héros de son siécle, s'il n'eût soüillé par son incontinence cet assemblage de grandes qualités qui le firent respecter de ses sujets & des Monarques étrangers. On lui reproche quelques actions qui furent moins l'effet de son tempéramment que des conjonctures épineuses où il eut le malheur de se trouver engagé dès le commencement de son regne; plus malheureux encore d'avoir donné à la Castille un heritier qui devint le Tyran & le fléau de l'Espagne.

Fin du deuxiéme Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenuës dans ce second Volume.

P

R